N° 367 — Tome XCIX 1er Octobre 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN,
MAURICE BOISSARD, RICHARD BOURDET, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO,
CHARLES CHASSÉ, ALEXANDRA DAVID, GEORGES DRUILHET,
GEORGES DUHAMEL, J. GALZY, HENRY GAUTHIER-VILLARS,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, ANNE-MARIE et CHARLES LALO, RENÉ LAURET,
JEAN MARNOLD, MARCEL MONTANDON,
GEORGES PALANTE, RACHILDE, RICHARD RANFT, ANDRÉ ROUVEYRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

SOMMAIRE

—

N° 367. — 1er OCTOBRE 1912

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Bibliothèque des Curieux — *4, rue de Furstenberg*, **PARIS** (6e)

LES MAITRES DE L'AMOUR (Volumes parus)

Collection des Œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour

L'Œuvre du divin Arétin, 2 volumes, chacun	7.50
— Marques de Sade, 1 vol	7.50
— Comte de Mirabeau, 1 vol	7.50
— Chevalier Andrea de Nerciat. 1re Partie..	7.50
— — 2e Partie (Felicia).	7.50
— — 3e Partie (Monrose).	7.50
— du Patricien de Venise Giorgio Baffo..	7.50
— libertine de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)	7.50
— des Poètes du XIXe Siècle	7.50
Le Théâtre d'Amour au XVIIIe Siècle	7.50
Le Livre d'Amour de l'Orient, T. I. Ananga Ranga.	7.50
— T. II. Le Jardin Parfumé.	7.50
— T. III. Les Kama Sutra..	7.50
L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie, — XVe et XVIIIe Siècles, (2 vol. chacun.)	7.50
L'Œuvre libertine de John Cleland (Fanny Hill).	7 .0
L'Œuvre de Restif de la Bretonne	7.50
— libertine de l'Abbé de Voisenon	7.50
— libertine de Crébillon le fils	7.50
Le Livre d'Amour des Anciens	7.50
L'Œuvre libertine des Conteurs Russes	7.50
— de P. Corneille Blessebois (XVIIe Siècle)	7.50
L'Œuvre de Choudart Desforges (Le Poète)	7.50
— libertine de Francisco Delicado, prêtre espagnol	7.50

PAR SIX VOLUMES AU CHOIX, FRANCO 36 FR.

Catalogue illustré 1912 franco sur demande

MALLARMÉ UNIVERSITAIRE

—

Tout un côté de l'existence de Mallarmé est demeuré jusqu'ici inconnu. Ceux même qui fréquentaient ses mardis étaient mal renseignés sur la façon dont il gagnait sa vie. On savait qu'il avait été professeur d'anglais quelque part dans un lycée de Paris et qu'il avait auparavant enseigné quelque part en province. Mais, comme il en coûtait au poète de parler des heures passées dans ce qu'il considérait comme ses bagnes, nul n'y faisait allusion en sa présence. Peut-être se souvenait-il que les pédagogues de l'antiquité étaient choisis parmi les esclaves; toujours est-il que, pour l'enseignement, il éprouvait une profonde horreur; et Mlle Thérèse Roumanille (depuis Mme J. Boissière) m'a dit se rappeler encore le geste d'indignation qu'il esquissa quand, un jour, en Avignon, elle lui demanda pourquoi il ne voulait pas enseigner l'anglais à sa fille.

Pourtant il était intéressant de rechercher comment se comportait au Lycée ce professeur malgré lui, qui s'était résigné à une tâche abhorrée plutôt que de devenir un homme de lettres professionnel et de consentir à faucher sa pensée en herbe. J'ai estimé que ce n'était pas manquer de respect au maître que de forcer maintenant son incognito universitaire et de tracer, d'après les registres officiels, sa carrière — mon Dieu! oui — administrative. Quand on aura constaté le maigre traitement dont, chargé de famille, il vécut pendant de lon-

gues années, on en estimera davantage l'écrivain qui eût facilement pu, si son idéal de concision lui eût moins tenu à cœur, accumuler une petite fortune en laissant tout simplement sa belle plume courir la bride sur le cou.

Quant à recueillir sur lui les impressions de ses anciens élèves, je n'y vois non plus rien d'irrespectueux ; même si les lettres que je cite prouvaient — et c'est mon avis — que Mallarmé ne possédait pas de grandes vertus didactiques, je crois que nul de nous n'en appréciera moins *l'Après-midi d'un Faune*. Mallarmé n'a jamais prétendu demeurer dans la mémoire des hommes comme un grand universitaire ; il ne faut pas être plus royaliste que le roi.

Et si même je mettais en doute ses talents de philologue en parlant de sa *Philologie anglaise*, ce sera simplement pour ajouter qu'on voit d'autant mieux transparaître dans cet ouvrage la personnalité du poète symboliste des *Divagations* ; et cette personnalité, personne ne m'en voudra de la placer une fois de plus en lumière.

§

Avant d'enseigner l'anglais en France, Mallarmé fut professeur de français en Angleterre, sans doute alors qu'il préparait son certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais (car ce fut ce titre qui lui permit d'entrer dans l'Université). « Il me conta, dit Catulle Mendès dans son *Rapport sur le Mouvement poétique français*, qu'il avait assez longtemps vécu très malheureux à Londres, pauvre professeur de français, qu'il avait beaucoup souffert dans l'énorme ville indifférente de l'isolement et de la pénurie et d'une maladie comme de langueur qui l'avait pour un temps rendu incapable d'application intellectuelle et de volonté littéraire. »

Grâce à l'amabilité de MM. les économes des Lycées d'Avignon, Condorcet, Janson de Sailly et de M. le Directeur du Collège Rollin, j'ai pu reconstituer à peu près complètement le curriculum professoral de Mallarmé en France.

C'est vers 1863 (1) que M. Mallarmé (Etienne) dut être nommé « suppléant et chargé de cours d'anglais au Lycée de Tournon (Ardèche) (2) ». Il y passa en tout cas les années

(1) Cf. lettre de M. Seignobos, *infra*. Mendès fit, vers 1864, dit-il, la connaissance de Mallarmé peu après que celui-ci fut revenu d'Angleterre.

(2) J'ai relevé moi-même cette appellation sur les registres du Lycée d'Avignon.

1864 et 1865, car j'ai sous les yeux, au moment où j'écris, deux lettres de Mallarmé à Mistral, l'une datée du 30 décembre 1864, l'autre du 31 décembre 1865, et qui, toutes deux, ont été envoyées de Tournon (1).

De là — ce dut être à la rentrée d'octobre 1866-67 (2), — il était nommé chargé de cours d'anglais au Lycée de Besançon.

A la rentrée d'octobre 1867, il était nommé chargé de cours d'anglais au Lycée d'Avignon et, à partir de ce moment, il nous est facile de suivre pas à pas sa carrière officielle. En Avignon, il toucha le dernier trimestre de l'année « du 14 ocbre au 31 décembre sur un traitement de 1700 fr. » et le registre porte « vient du Lycée de Besançon où il touchait le même traitement ». En 1868, ce traitement fut porté à 2.200. Le 20 janvier 1870, il était sur sa demande mis en congé avec traitement de 400 fr. (3).

En 1871, Mallarmé était nommé professeur au Lycée Condorcet, « Délégué d'anglais du 1er novembre 1871 au 30 septembre 1872, avec traitement de 1700 francs (venait du Lycée d'Avignon ».

Chargé de cours, le 1er octobre 1872, avec traitement de 3.300 francs, il resta à Condorcet sans interruption de service jusqu'au 1er octobre 1884, date à laquelle il quitta Condorcet pour le lycée de Janson de Sailly. Des augmentations successives avaient porté son traitement de chargé de cours de 3.300 à 4.800 francs. Il enseignait l'anglais dans les classes de sixième, septième et huitième.

Au lycée Janson de Sailly, il ne fit qu'une assez courte apparition, car, entré à Janson le 20 octobre 1884, il en partit le 4 octobre 1885 pour le Collège Rollin et, pendant son séjour à Janson, il obtenait un congé du 16 mars au 30 juin. En sa qualité de chargé de cours d'anglais, il touchait un traitement de 5.000 francs ; et il avait les classes de 4e et d'enseignement

(1) Frédéric Mistral avait bien voulu me confier une vingtaine de lettres à lui adressées par Mallarmé. J'ai dû, à mon très vif regret, renoncer à les publier devant la stricte défense de Mme Bonniot-Mallarmé alléguant le désir formel de son père qu'on ne publiât pas après sa mort une seule ligne de sa correspondance.

(2) Lettre du Proviseur de Besançon : « Mallarmé n'a fait que passer au Lycée de Besançon, où il a enseigné l'anglais en 1867.»

(3) Il souffrait déjà de ces spasmes nerveux de la gorge, de cette laryngite chronique que son métier de professeur n'était pas fait pour améliorer. C'est à cette laryngite qu'il faut en grande partie attribuer cette tonalité voilée et distante de sa parole qui a tant frappé ceux qui l'ont approché.

spécial (celles-ci, soit dit en passant, avaient la réputation d'être particulièrement indociles à cette époque).

A Rollin, il fut chargé d'une division d'anglais, le 1er octobre 1885 ; il y fut mis en congé du 8 août au 4 novembre 1893 et admis à la retraite par arrêté du 6 janvier 1894. Il touchait à Rollin un traitement de 5.000 francs.

§

Sur le séjour de Mallarmé à Tournon, M. Charles Seignobos, professeur à la Sorbonne, a bien voulu m'adresser pour les lecteurs du *Mercure* la délicieuse lettre que voici :

Monsieur et cher Collègue,

Je vous prie d'excuser mon retard à vous répondre ; je suis en ce moment *très* occupé et votre lettre demandait autre chose qu'une réponse sommaire.

J'ai beaucoup connu Mallarmé, ayant été en relations suivies avec lui et sa famille depuis 1863 jusqu'à sa mort. Mais je doute que mes renseignements puissent vous être d'un grand secours.

Mallarmé était un homme d'une nature très fine, très impressionnable, faible, maladif, irritable ; sa conversation était agréable, un peu attristante, il avait la voix douce, faible, musicale, une légère affectation, il fumait sans arrêt des cigarettes, d'un tabac oriental. Ma mère avait fait sa connaissance peu de temps après sa nomination à Tournon, où il arrivait tout jeune à l'état d'épave, récemment marié à une gouvernante allemande, très douce et très dévouée. Il habitait en face de nous une maison exposée au midi, très chaude, pleine de cafards ; il fallait mettre les pieds des lits dans des assiettes pleines d'eau pour empêcher les scorpions d'y monter. Plus tard, il alla demeurer sur le quai du Rhône, en plein vent du Nord, un domicile glacial en hiver. C'est là qu'est née sa fille unique, Geneviève, une petite fille charmante, à qui j'ai quelquefois plus tard donné des leçons de piano.

Il quitta Tournon, où il a été très malheureux, pour Avignon où je suis allé le voir et où il se trouva assez bien, en compagnie surtout, je crois, d'Aubanel.

Je l'ai retrouvé à Paris, où nous sommes arrivés, je crois, la même année, fin 1871, lui comme professeur à Condorcet, moi comme étudiant. Il s'était installé dans un petit appartement, rue de Moscou, 29 ; c'est là qu'il m'a mis en relation avec les hommes du Parnasse, dont le plus séduisant était Mendès.

Mon père, alors député, s'est occupé de lui pour chercher à améliorer sa situation, qui a toujours été précaire ; il n'était pas agrégé. Mallarmé lui lisait quelquefois de ses œuvres encore inédites, sur-

tout de la prose, et lui demandait : « Ne trouvez-vous pas que c'est trop clair ? — Oh ! non, n'y changez rien. » J'entendais dire à Mendès : « Mallarmé, quand il a écrit quelque chose, il faudrait le lui enlever et le publier avant qu'il l'ait corrigé. » On s'accordait en ce temps à le trouver terriblement obscur. Il donnait l'impression d'un mécanisme très fin auquel il manquerait un petit rouage indispensable.

Mallarmé avait l'horreur de l'enseignement et enseignait très mal. Comme il était irritable, il se fâchait en classe ; d'ailleurs, les élèves voyaient qu'il ne s'intéressait pas à eux. Je serais embarrassé de vous donner mon impression ; je m'aperçois que je ne suis pas sûr de l'avoir eu moi-même pour professeur ; j'en entendais parler à mon frère aîné qui était d'une classe au-dessus de moi. Je ne pourrais pas même affirmer que je ne l'ai *pas* eu pour professeur, puisque j'en fait mes classes d'*anglais* ; j'ai *dû* l'avoir, mais je ne retrouve aucun souvenir de son enseignement.

Il était au Lycée de Tournon quand ses premiers vers parurent dans *le Parnasse contemporain*, le numéro arriva à Tournon, j'ignore comment, et ce fut un rire général. Ce qui avait frappé surtout, c'était :

Je suis hanté ! L'azur, l'azur, l'azur, l'azur !

On inscrivait ce vers au tableau avant la classe. Cela n'augmentait pas sa considération et n'améliorait pas ses rapports avec les élèves.

Mallarmé a été certainement un martyr de l'enseignement. Il n'était pas fait pour être professeur. Les notes d'inspection devaient être mauvaises...

A Besançon, Mallarmé eut, entre autres élèves, M. Edmond Veil-Picard, propriétaire des grandes écuries de course, qui, trop jeune à cette époque, n'a gardé, dit-il, de son ancien maître que des souvenirs très confus.

En Avignon, où il habitait, 8, Portail Mathéron, un joli appartement meublé d'élégants bibelots, Mallarmé, qui connaissait Mistral depuis plusieurs années, se lia, par l'intermédiaire du grand poète provençal, avec les hommes du félibrige, et particulièrement avec Aubanel et Roumanille. En Avignon, il reçut la visite de Coppée et de Jean Lahor. C'est là aussi que, vers 1870, Catulle Mendès et Villiers de Lisle-Adam lui rendirent la fameuse visite que Mendès raconte dans son *Rapport sur le mouvement poétique*.

J'ai retrouvé deux anciens collègues de Mallarmé au Lycée

d'Avignon. L'un qui habite encore Avignon, et dont malheureusement j'ai oublié le nom, m'a de vive voix raconté comment, à une tombola qui eut lieu au Lycée, le doux Mallarmé gagna un fusil, ce dont les élèves s'amusaient fort. L'autre collègue, M. Monestier, m'a aimablement écrit de Châteauneuf-du-Pape la lettre suivante :

Je voudrais bien satisfaire votre si légitime curiosité sur Stéphane Mallarmé que j'ai bien connu au lycée d'Avignon. Mais, hélas! plus de 40 ans ont déjà passé sur les impressions qu'il a pu produire et en ont singulièrement diminué le souvenir. D'ailleurs, je dois vous avouer que Mallarmé n'avait pas à ma connaissance de confident de sa méthode d'enseignement parmi ses collègues. Tout ce que je sais, c'est que cette méthode, qu'il avait apportée d'Angleterre, devait être excellente, car ses éléves faisaient en anglais des progrès très sensibles et inconnus jusqu'à son arrivée au Lycée d'Avignon. Charmant causeur, d'un caractère très doux, peut-être un peu timide, il était adoré de ses élèves, qui attendaient avec une impatience très remarquée, l'heure d'entrée dans sa classe. Mallarmé était non seulement estimé de ses collègues pour ses hautes qualités d'intelligence, mais il était très recherché pour les charmes de sa conversation toujours intéressante et qu'il amenait fréquemment sur les épisodes de son séjour en Angleterre. Mais à en juger par ce qu'il consentait à dire dans ces conversations intimes, aucun de ses collègues n'a jamais dû voir en lui un futur chef d'école en littérature. Ses collègues n'étaient point ses confidents, et il faut les chercher parmi ces félibres qui brillaient à cette époque et dont le talent et les aspirations attiraient Mallarmé.

Voilà tout ce que je puis dire sur le passage de Mallarmé à Avignon. Tous ceux qui ont eu des rapports avec lui ont disparu...

M. Leclerc du Sablon, doyen de la Faculté des Sciences de Toulouse, apporte aussi en ces termes sa contribution sur la question Mallarmé :

... J'ai eu en effet Stéphane Mallarmé comme professeur pendant que j'étais en 7e, en 1869-70. Je n'ai retenu de lui que son extrême bienveillance, qui m'avait fait abandonner l'allemand pour venir à l'anglais. Je dois vous avouer d'ailleurs qu'on aurait beaucoup étonné les élèves du Lycée d'Avignon si on leur avait dit que leur professeur d'anglais passerait un jour pour un grand homme. Pour ma part, ce n'est que très longtemps après avoir quitté le lycée que j'ai identifié le poète bien connu avec Stéphane, comme nous l'appelions familièrement.

Notons encore, chemin faisant, cette phrase de l'Econome actuel du Lycée Janson de Sailly :

Ses anciens collègues à qui je me suis adressé n'ont conservé de lui que le souvenir de son originalité et de sa distraction qui étaient un sujet d'amusement pour ses élèves.

J'avais aussi demandé à M. Bergson, professeur au Collège de France, s'il se souvenait de son ancien collègue de Rollin. Mais M. Bergson n'a passé qu'une année à Rollin « et je ne voyais, écrit-il, que ceux de mes collègues dont les heures de classe se trouvaient coïncider avec les miennes. Il en résulte que je n'ai pu à mon grand regret faire la connaissance de Mallarmé ». Notre regret est plus grand encore que celui de l'éminent philosophe; il eût été si intéressant de voir Mallarmé jugé par Bergson.

C'est à Condorcet — alors Lycée Fontanes — que ma récolte a été et de beaucoup la plus abondante. Je citerai d'abord le nom du Dr Edouard Julia qui, bien inconsciemment, me mit sur la piste de cet article en me racontant un jour qu'il avait été l'élève de Mallarmé et que celui-ci, en généralisateur qu'il était, recourait aux proverbes pour enseigner l'anglais à ses lycéens.

Je donnerai aussi quelques extraits — pour ceux qui n'ont pas eu la chance de le lire — de l'article qu'André Fontainas publia dans *la Phalange* du 15 mars 1908 sur son professeur d'anglais, Stéphane Mallarmé. Ceci se passait en 1876-77 ou 77-78 et Fontainas, alors en 6e, s'émerveillait de ce professeur si distant.

Nous le voyions s'absorber, loin des préoccupations de sa charge, en d'inconnaissables travaux, levant la limpidité d'un regard autoritaire et net si trop de brouhaha l'avait dérangé... Tout de suite, à la rentrée, s'étant aperçu qu'un de nos camarades nommé L... parlait la langue anglaise avec aisance, il s'était déchargé sur lui du souci de tenir sous sa responsabilité la classe et de la diriger un peu (1)...

... On s'y comportait en général fort bien, si, peut-être, l'on n'y

(1) C'était là un système cher à Mallarmé, comme le montreront les témoignages suivants. M. Meyer, actuellement boursier du Tour du Monde, et qui fut son élève à Rollin, en 8e, m'a dit avoir usé deux sarraux noirs à remplir au tableau pendant un an les fonctions de moniteur. Mais de toutes les phrases que Mallarmé lui fit écrire au tableau, Meyer se souvient seulement de celle-ci : *The gentleman has a beautiful house.*

faisait pas grand'chose. Il y régnait une atmosphère particulière, une sorte étrange de laisser aller que troublait fort rarement une velléité de tumulte : au surplus, d'un mot bref, d'une punition sans réplique, on était rappelé à soi... Il écrivait devant nos yeux sans cesse... Une fois, il descendit de sa chaire et, sur le tableau noir, de sa belle écriture comme en suspens et lente, il écrivit, en nous dictant, ces vers :

Gaily bedight
A gallant Knight
In sunshine and in shadow
Had journeyed long,
Singing a song,
In search of Eldorado.

... tout le petit poème d'Edgard Poe.

Ce devait être au moment (la lettre de M. Caillaux qu'on verra plus loin confirme cette supposition) où Mallarmé s'occupait de traduire les œuvres d'Edgard Poe. « *Le Corbeau*, dit M. Fontainas, avec illustrations de Manet, avait vu le jour en 1875; les *Poèmes*... n'ont pas paru, je crois, avant 1888. »

Au Lycée, il y avait alors un étrange bruit qui courait ; c'était le temps où Mallarmé collaborait à *la Dernière mode* de Marasquin, et les élèves se répétaient entre eux d'un air entendu : « Le père Mallarmé, on ne fiche rien dans sa classe ; pas étonnant, il écrit tout le temps pour des journaux de mode. »

En juillet 1895, à Valvins, Fontainas, devenu son disciple littéraire, raconta ces cancans de potaches à Mallarmé, qui venait d'obtenir sa retraite, et le poète s'en montra fort égayé. « Il répéta comme amusé de nous avoir à son insu un peu mystifiés :

« Ah ! j'écrivais dans les journaux de modes ! »

§

C'est à peu près à la même époque que Fontainas, peut-être en même temps, — pendant l'année scolaire 1876-77, — que M. J. Caillaux, ancien président du conseil, fut, en 6e, l'élève de notre poète :

Je le vois encore, m'écrit-il, très droit dans sa robe noire qu'il portait scrupuleusement, avec sa forte et longue moustache blonde au-dessous de sa toque qui ne le quittait pas. Les gamins que nous étions le déclaraient un « brave type » parce que, dans sa classe, on

pouvait à de certains moments « chahuter » impunément. De fait Stéphane Mallarmé avait l'habitude, délicieuse pour des écoliers, de faire tenir par un élève la comptabilité des pensums, si bien qu'il ne recevait jamais la moindre des lignes qu'il infligeait. C'était un nommé Tamburini que j'ai suivi dans la vie, qui est mort, il y a quelques années, juge de paix auprès de Paris, qui était investi de cette délicate mission. Il s'en acquittait de façon fort simple. « Elève Tamburini, disait Mallarmé, qui faisait généralement précéder le nom des collégiens du mot « élève », quels sont les pensums qui ont été infligés la dernière fois? — Il n'y en a pas eu, Monsieur, répondait invariablement l'élève Tamburini. Tout le monde a été très sage. » Stéphane Mallarmé n'insistait pas davantage. Ainsi me souviens-je de mille lignes qui me furent allongées à la suite de je ne sais quelle gaminerie et dont je n'écrivis pas la première.

M. Caillaux se rappelle que l'on traduisait souvent en classe de l'Edgar Poe. M. Caillaux, qui était le meilleur élève de Mallarmé — car le futur député de la Sarthe avait eu tout enfant une gouvernante anglaise— fut même chargé, un jour, de lire, de traduire et de commenter *le Corbeau.*

... Après m'avoir demandé si je comprenais le symbolisme du poème et s'être déclaré satisfait de ma réponse, il nous lut une traduction en vers qu'il en avait faite. Nous n'y comprîmes rien ni les uns ni les autres et nous déclarâmes à l'envi que l'anglais était plus intelligible même pour ceux qui savaient mal la langue. — Ma sixième terminée, je ne revis plus Mallarmé que très accidentellement. J'allai une fois lui rendre visite ; je le saluais régulièrement quand je le rencontrais dans les cours du lycée. Toujours il fut pour moi un maître bienveillant et charmant.

M. Caillaux m'avait signalé comme un de ses anciens condisciples le peintre Jacques Blanche; je me suis adressé à M. Blanche. Voici la réponse que, d'Offranville (Seine-Inférieure), celui-ci a été assez aimable pour m'écrire.

J'ai connu Mallarmé au Lycée Condorcet; mais mes souvenirs ne sont guère ceux d'un élève et je ne saurais vous parler de lui, professeur, en collégien. Pourtant, j'ai assisté à quelques-unes de ses classes et me reppelle le voir encore, dans sa toge, droit, ne « perdant pas un pouce de sa taille », qui était, comme vous savez, très petite. Il parlait avec cette politesse et de ce ton un peu distant et précieux qu'il avait avec tout le monde. Les jeunes gens en étaient surpris, amusés, mais non pas intimidés, hélas ! car il me semble qu'on lui marquait aussi peu de respect qu'à un pauvre pion; on lui faisait de

mauvaises plaisanteries. Sa manière de corriger les devoirs — scrupuleusement et à l'encre rouge, leur prêtait à rire, ces gamins sentant d'ailleurs l'insuffisant professeur d'anglais qu'était Mallarmé.

Quant à moi, je ne l'ai eu que quelques mois : ayant été élevé en anglais et connaissant cette langue mieux que Mallarmé — soit dit sans orgueil, — mes parents demandèrent qu'on me fît passer dans une division dont le maître était un vrai Anglais, Mr. Harris. Mais j'étais en fréquents rapports avec Mallarmé, dont je savais des vers par cœur et qui m'intéressait passionnément. Mon précepteur, secrétaire du Proviseur de Condorcet, était lié avec le poète. Il recevait *la République des Lettres,* publiée à Lyon, et je lui dérobais à grand'peine les numéros prohibés et fascinants où paraissaient des poèmes en prose de Mallarmé, en même temps, me semble-t-il, que *l'Assommoir* de Zola.

Un jour, je m'enhardis à poser des questions à mon ex-professeur d'anglais, sur ses théories, sur sa syntaxe. Je le suppliai, après lui avoir récité la pièce : « le Printemps maladif a chassé tristement... » de me donner la joie et l'honneur d'écrire, pour moi, de sa main, ce poème admirable. Je l'ai encore dans ma bibliothèque, en tête d'un exemplaire du *Parnasse Contemporain.*

Mallarmé avait un détestable accent anglais ; il devait être un professeur consciencieux et peu clair ; embarrassé souvent et certainement bien étrange — mais je suis heureux d'avoir surtout, dans ma mémoire, l'image de ce petit gaulois, aux longues moustaches blondes, droit sur ses énormes talons, marchant et se tenant comme Pierre Loti — et que ce soit dans les cours, non dans les classes de Condorcet, que j'aie eu la bonne fortune d'avoir entendu sa parole, cette voix un peu couverte, enveloppant de plus de mystère encore sa précieuse pensée...

J'allais clore ici la liste de ces témoignages, quand, dans *la Vie* du 13 juillet dernier, j'ai lu l'article anonyme de quelqu'un qui fut, en 1889, élève de Mallarmé à Rollin. J'en détache encore l'extrait suivant :

Il portait des souliers à hauts talons recouvrant des chaussettes de soie blanche, tels que les modes anglaises les ont apportés ici depuis quelques années et qui, avec le stylographe à plume d'or — rareté exotique alors — dont il usait et le plaid écossais vert et rouge qui l'enveloppait, frileux, l'hiver, évoquait l'idée, pour des élèves aimant l'anglais, de ce Londres dont son enseignement devait nous rapprocher...

« Enseignement mutuel », selon son expression, que le sien. Dès le début de la classe, il divisait en trente-deux morceaux des feuilles

de papier à copie, sur lesquelles le stylographe courait ensuite, pour des travaux mystérieux, puis il confiait à un *moniteur* une méthode Ahn d'après laquelle des thèmes étaient dictés à chacun de nous, passant au tableau noir. La phrase écrite, il se tournait, la faisait lire, rectifiait une prononciation défectueuse, esquissait une explication philologique qui ne nous intéressait point. Alors, sans qu'il parût déçu de notre inattention, il retournait à ses minuscules papiers. Qu'un bruit se manifestât, il frappait une règle sur sa chaise, à trois reprises scandées d'un « Assez ! » qui allait s'affirmant et ponctuées d'un : « J'ai dit ! » définitif, après quoi jamais sa bonté ne s'attristait de la peine de punir, quel que fût le bruit.

Il advint cependant qu'une fois le poète se dévoila à nous « tel qu'en lui-même l'éternité le change ».

Ce fut le dernier jour de l'année scolaire où la lassitude des enfants s'avive à sentir les vacances si proches. M. Mallarmé ne faillit point à l'usage de remplacer la classe par une lecture et nous entendîmes l'étrange histoire d'un homme criminel, assassin de sa femme et dénoncé par les cris lugubres d'un chat, victime aussi de sa perversité (1).

§

De ce que fut Mallarmé universitaire, nous pouvons nous rendre compte d'une autre façon encore qu'en écoutant les confidences de ses élèves, c'est en parcourant les ouvrages qu'il écrivit pour les classes et où l'on voit combien il était impossible à un génie aussi abstrait que le sien de se faire comprendre des intelligences enfantines. Je ne parlerai pas de sa *Nouvelle Mythologie illustrée*, publiée par lui en 1880, « à l'usage des Lycées, Pensionnats, Ecoles et gens du Monde ». C'était un ouvrage qu'il traduisit presque en entier de George W. Cox, se contentant d'ajouter quelques chapitres sur la mythologie hindoue.

Je n'insisterai pas non plus sur l'édition que fit Mallarmé quand il était à Rollin des *Favourite Tales for very young children* « à l'usage des classes de 8e et de 9e et des commençants » ; livre de contes de fées très faciles, ceux-là (Mallarmé ne les avait d'ailleurs pas choisis), et auxquels il ajouta des notes en se bornant, disait la préface de l'imprimeur, à « expliquer les locutions dont le sens ne peut se deviner ». Cette promesse ne fut pas tout à fait tenue; car nous avons affaire ici à un ouvrage de Mallarmé tout à fait unique en son genre, un livre

(1) *Le Chat Noir*, d'Edgard Poe.

où on pourrait lui reprocher d'être par trop explicatif. Nous y trouvons, par exemple des notes de ce genre : *Emperor's horses*, les chevaux de l'empereur; *the King's smith*, le forgeron du roi; *the lady's watch*, la montre de la dame. La vérité nous oblige à dire que, pour un homme qui venait de composer un ouvrage de philologie, nous trouvons parfois son anglais en défaut sur des points assez simples. Quand nous lisons, par exemple, dans ses annotations : fell a rubbing, tomba *un* frottant, pour : se prit à frotter », nous sommes bien obligés de conclure que Mallarmé a pris pour un article indéfini ce qui ne l'était pas, et lorsqu'à propos de *borne*, avec le sens de : porté, nous lisons « *borne* s'orthographie maintenant *born* », il nous faut bien nous souvenir que *borne* ne s'orthographie *born* que lorsqu'il a le sens de : né.

Qu'on ne croie pas que j'aie voulu ici chercher, à propos d'anglais, une querelle d'Allemand à Mallarmé, mais j'ai simplement tenu à établir que, lorsqu'on lit l'ouvrage plus important qu'il publia en 1877 : *Petite Philologie à l'usage des classes et du monde*, on doit le faire en curieux de la personnalité mallarméenne bien plutôt qu'en philologues.

Voici sur l'étude de l'anglais des passages, par exemple, qui sont du meilleur Mallarmé :

Tout un dictionnaire s'offre, immense, effrayant : le posséder, voilà la tentative, la lecture de livres aidant et une fois sus les rudiments de la grammaire. Seul même, l'étudiant en classe ou dans le monde n'y parviendrait ; car le rapport des mots avec les idées principales, nécessairement sommaires, se trouve, lui, multiple à l'égal presque de ces mots : que de nuances (point primitives) ils signifient ! Un pareil fouillis de vocables rangé dans les colonnes d'un lexique sera-t-il appelé là arbitrairement et par quelque hasard malin ; point, chacun de ces termes arrive de loin, à travers les contrées ou les siècles, à sa place exacte, isolé celui-ci et cet autre mêlé à toute une compagnie. Magiquement, si, pour notre esprit, qui représente en cet instant, je suppose, un vocabulaire aux mille feuillets blancs, ces mots, instruits par une main habile à donner une nouvelle représentation de leur genèse passée, surgissaient et se fondaient ou luttaient, et s'excluaient ou s'attiraient, comme ils le firent jadis : vous vous identifieriez avec la langue qu'ils composent aujourd'hui, vous la posséderiez en homme. Tant d'actes, complexes et bien oubliés, recommençant avec docilité, pour vous seul, attentif à leur histoire : but des plus nobles et tout philosophique ; simple puis

fondé sur cela qu'à un certain âge où dans l'ère présente on n'apprend un peu qu'à force de comprendre ou en saisissant quelques relations entre beaucoup de choses. Le don suffit ; mais la méthode aussi et elle relève de ce qui a fait ou va faire ses « humanités ». Toute une espèce de réminiscences, vagues ou aventureuses, le cédera à la vraie Mémoire, faculté qui se juxtapose à des notions ou à des faits, et le meilleur moyen pour savoir, reste la Science.

Et, plus loin :

Les mots, dans le dictionnaire, gisent, pareils ou de dates diverses comme des stratifications : vite, je parlerai de couches. Ou le développement en a lieu selon telle ou telle loi inhérente à leur croissance, les faisant dépendre d'une souche ou de plusieurs : je groupe en rameaux, que parfois il faut élaguer de quelques rejetons ou même greffer, ce vocable enté sur cet autre ; ou bien un afflux se détermine dans un sens, irruption et débordement, simple courant. A toute la nature apparenté et se rapprochant ainsi de l'organisme dépositaire de la vie, le Mot présente dans ses voyelles et ses diphtongues comme une chair, et, dans ses consonnes, comme une ossature délicate à disséquer. Etc., etc., etc. Si la vie s'alimente de son propre passé, ou d'une mort continuelle, la Science retrouvera ce fait dans le langage ; lequel, distinguant l'homme du reste des choses, imitera encore celui-ci en tant que factice dans l'essence non moins que naturel ; réfléchi que fatal ; volontaire qu'aveugle.

Tout ceci va apparaître.

Voici encore un joli portrait de l'idiome, anglo-saxon.

.... De tant de dires préliminaires résulte (notion à ne jamais trop affirmer ici) que l'Anglo-Saxon, à la veille d'être entraîné par le parler de l'Ile-de-France en l'aventure d'où sortira l'Anglais, figure, lui-même, comme un langage point grossier, non : puissant, jeune et capable de chant ; et à coup sûr le plus cultivé de tous les idiomes de l'occident. Maturité et presque perfection de son orthographe, régularité dans le maniement de ses formes : tout ce que demandent la traduction des auteurs latins et une application à l'éloquence et à la poésie, ce parler (conquérant d'abord du Celte autochtone, puis fait pour résister au Latin chrétien et ne céder que tard au Français Normand) l'avait en soi : outre une noblesse authentique de race.

Lisons encore ces quelques lignes sur l'allitération :

Au poète ou même au prosateur savant, il appartiendra, par un instinct supérieur et libre, de rapprocher des termes unis avec d'autant plus de bonheur pour concourir au charme et à la musique du langage qu'ils arriveront comme de lointains plus fortuits : c'est là

ce procédé, inhérent au génie septentrional et dont tant de vers célèbres nous montrent tant d'exemples, l'ALLITÉRATION. Pareil effort magistral de l'Imagination désireuse, non seulement de se satisfaire par le symbole éclatant dans les spectacles du monde, mais d'établir un lien entre ceux-ci et la parole chargée de les exprimer, touche à l'un des mystères sacrés ou périlleux du langage : et qu'il sera prudent d'analyser seulement le jour où la Science, possédant le vaste répertoire des idiomes jamais parlés sur la terre, écrira l'histoire des lettres de l'alphabet à travers tous âges et quelle etait presque leur absolue signification, tantôt devinée, tantôt méconnue par les hommes, créateurs des mots : mais il n'y aura plus, dans ce temps, ni Science pour résumer cela, ni personne pour le dire.

Ce qu'il y a surtout d'attachant dans ce livre, c'est la façon dont Mallarmé, philologue par intuition, tout au moins, s'il ne l'est pas par ses méthodes, considère les mots comme des êtres vivants doués d'un certain libre arbitre et que pourtant l'écrivain et le lecteur peuvent souvent pétrir assez à leur gré.

Toute à l'appréciation judicieuse du lecteur s'offre cette classification, faite ou mieux tentée, je crois, pour la première fois ici : et qu'il pourra plus tard remanier, lui à son gré, faisant passer tel mot des Isolés aux Familles, ou dégageant l'une d'entre celles-ci d'un arrière-cousin qui n'est qu'un parasite et redressant les faiblesses et comblant les oublis.

Mallarmé va même plus loin ; et je crois qu'ici il s'éloigne vraiment beaucoup de la prudence et de la perspicacité qu'il recommande aux philologues. Chaque lettre, pour lui, a une existence individuelle et un sens particulier. Il est juste d'ajouter que la philologie était alors beaucoup plus un art qu'elle ne l'est aujourd'hui et que Max Müller a, lui aussi, commis bien de ces interprétations téméraires. M. Thibaudet, l'exégète de Mallarmé, a bien voulu me signaler que, dans *The Queen of the air* de Ruskin et dans la *Philosophie du Langage* de l'Allemand Steinthal, on rencontre des affirmations du même genre. Toujours est-il qu'on pense davantage à Ghil et au Rimbaud du Sonnet des Voyelles qu'aux philologues modernes en lisant, par exemple, l'opinion de Stéphane Mallarmé sur la lettre B :

B. fournit de nombreuses familles et s'appuie, au commencement de chacun des mots, sur toutes les voyelles, peu d'entre les diphtongues et les seules consonnes *l* et *r* : cela pour causer les sens, divers

et cependant liés secrètement tous, de production ou enfantement, de fécondité, d'amplitude, de bouffissure et de courbure, de vantardise ; puis de masse ou d'ébullition et quelquefois de bonté et de bénédiction (malgré certains vocables dont plus d'un va isolément défiler ici) ; significations plus ou moins impliquées par la labiale élémentaire.

Quant à G, voici ce qu'il en pense :

G (tout en n'étant pas la lettre qui commande le plus grand nombre de mots) a son importance, signifiant d'abord une aspiration simple, vers un point où va l'esprit : que cette gutturale, toujours dure en tant que première lettre, soit suivie d'une voyelle ou d'une consonne. Ajoutez que le désir, comme satisfait par *l*, exprime avec ladite liquide, joie, lumière, etc., et que, de l'idée de glissement on passe aussi à celle d'un accroissement par la poussée végétale ou par tout autre mode ; avec *r*, enfin, il y aurait comme saisie de l'objet désiré avec *l*, ou besoin de l'écraser et de le moudre.

Le passage sur la lettre C sonne comme un air de bravoure.

Les mots en C, consonne à l'attaque prompte et décisive, se montrent en grand nombre, recevant de cette lettre initiale la signification d'actes vifs comme étreindre, fendre, grimper, grâce à l'adjonction d'une *l* et avec *r*, d'éclat et de brisure ; *ch* implique souvent un effort violent et garde de cela une impression de rudesse qui n'a rien de défavorable.

Et tout cela a surtout le tort d'être dit trop absolument ; mais n'est-ce pas justement cette soif de l'Absolu, qui fait la beauté du caractère de notre poète ?

Il est inutile de dire que le livre ne se vendit pas ; j'ai eu la bonne fortune de retrouver chez l'éditeur un exemplaire de l'unique tirage de ce volume. Comment faire lire à des élèves un ouvrage aussi difficile et comme fond et comme forme, et dont la conclusion était la suivante :

Par sa grammaire (dont il n'est question que dans l'autre tome de ce Traité) marche vers quelque point futur du Langage et se replonge aussi dans le passé, même très ancien et mêlé aux débuts sacrés du Langage, l'Anglais : Langue Contemporaine peut-être par excellence, elle qui accuse le double caractère de l'époque : rétrospectif et avancé.

Il est même stupéfiant qu'un éditeur classique ait consenti à publier un pareil ouvrage, d'autant plus que la composition « allant jusqu'à l'emploi des lettres elzéviriennes pour dési-

gner les vieux mots » dut être assez onéreuse. Bien probablement la librairie Truchy (Leroy frères successeurs) dut accepter le livre de confiance sur la foi des titres universitaires de « M. Mallarmé, professeur du Lycée Fontanes ». Ce qui est certain, c'est que le deuxième volume promis de la Philologie et qui devait traiter de l'étude des règles ne parut pas.

§

Tel fut Mallarmé universitaire. Je crois que les documents ici apportés auront leur utilité en permettant aux fervents de Mallarmé de mieux apprécier certains aspects de la pensée du maître. Quant à moi, après avoir ainsi vu de près ce grand rêveur aux prises avec les réalités de la vie, je n'en vénère que davantage son magnifique héroïsme et la candide pureté de son intelligence.

CHARLES CHASSÉ.



DUCHESSE D'UZÈS, DOUAIRIÈRE

AUPRÈS DU DALAÏ-LAMA

... Et le Pays des Neiges deviendra un monastère plein de joie...

C'est là une vieille prophétie des Saintes Ecritures thibétaines. Comme la plupart des prophéties, elle aura probablement été énoncée après l'événement prédit. Mais chassons cette irrévérencieuse pensée occidentale, qui n'a pas cours dans les Himalayas, car c'est un sentier escarpé du Sikkim que mon cheval gravit hâtivement, tandis que les phrases sacrées chantent, mélodieuses, en ma mémoire. Je me demande si le Dalaï-Lama, à qui je vais faire une dernière visite et souhaiter bon voyage, va réussir à ramener le Thibet sous son autorité, à y rétablir le règne des moines, passablement compromis par l'invasion chinoise, à replacer le « Pays des Neiges » dans son état de « monastère plein de joie ».

Le Dalaï-Lama et moi, nous sommes déjà de vieilles connaissances. Je n'ose dire des amis, trop de distance sépare nos mentalités, mais, du moins, nos relations sont-elles cordiales. C'est pourquoi je me suis rendue à Ari, une des dernières étapes de sa route, avant la frontière, pour lui dire adieu.

Je m'en vais dans le matin brumeux et tiède — nous sommes à la saison des pluies; le long de la route, les campagnards ont placé de naïves décorations, des pots de cuivre contenant un bouquet, de modestes arcs de triomphe en feuillage. De place en place, sur quelques bûches enflammées, des tas d'une plante verte, très connue dans la région, se consument en produisant une fumée blanche intense. C'est là un encens peu coûteux, et je passe avec quelque dédain à travers tous ces nuages aux vagues senteurs de pyrèthre qui errent, lourds, sur la jungle mouillée par les averses, mêlant leur ouate à celle du brouillard. Je me souviens, non sans quelque vanité, avoir respiré le parfum du vrai santal et de réels encens précieux, brûlés sur notre passage, alors que nous visitions les monastères du Nord, le Maharajah chef religieux des Lamas rouges du Sikkim et moi.

Je me rappelle aussi ma première entrevue, déjà lointaine, avec celui que je vais, peut-être, rencontrer aujourd'hui pour la dernière fois.

C'était à Kalimpong, où la petite cour thibétaine venait de fixer sa résidence, commençant déjà à escompter un retour à Lhassa. Kalimpong, à cette époque, c'était Avignon au temps des Papes, mais une Avignon sans le ciel de la Provence, la voix tonitruante du Rhône et l'exubérante jovialité méridionale.

Imaginez un gros bourg s'étendant sur une crête de montagne, des maisons en bois, une population très mêlée : Népalais, Lepchas, Bhoutias, Thibétains, quelques Hindous, établis là comme commerçants, promenant leur haute taille, leur air de suffisante supériorité et parfois l'élégante finesse d'un sculptural type aryen parmi leurs commensaux un peu courts et épais. L'ensemble est très Asie jaune. Le paysage, les costumes, les cavaliers porteurs du fouet à la façon mongole, les yeux commençant à se brider, à s'allonger dans l'angle, tout vous transporte loin de l'Inde pourtant encore proche.

Du point où les grandes plaines eptentrionales de l'Hindoustan viennent se heurter au pied des Himalayas, un chemin de fer joujou — un peu semblable à celui qui, à Paris, conduit les visiteurs de la Porte Maillot au Jardin d'Acclimatation — emporte le voyageur, à vive allure, le long des flancs de la montagne et, après quelques heures de trajet, le hisse à Darjeeling, une des stations estivales les plus renommées dans l'Inde, située à une altitude dépassant 2.000 mètres, en face des neiges gigantesques du Kintchindjinga.

Darjeeling est la fin d'un monde. Le chemin de fer s'arrête là. Après, c'est la jungle, un peu civilisée par quelques routes tracées à travers les bois et quelques ponts jetés sur les torrents, mais que l'on ne parcourt qu'à cheval ou en « dandie », sorte de chaise emmanchée d'une longue perche à chaque bout que quatre *coolies*, deux devant, deux à l'arrière, marchant à la file, transportent sur leurs épaules. Une cinquantaine de kilomètres de bois, une vallée torride et fiévreuse à parcourir de cette façon, suffisent à établir une barrière entre Kalimpong et la vie anglo-hindoue qui s'est juchée à Darjeeling.

C'est dans ce village que le Dalaï-Lama a passé près de cinq mois dans l'attente, l'espoir, l'anxiété — si ces agitations des

simples mortels ont prise sur lui — regardant, des fenêtres, le chemin étroit et pierreux passant devant son seuil, humble sentier rural, qui est la grande route du Thibet.

Sa résidence était une vaste bâtisse du genre d'un châlet, à un seul étage, avec un balcon courant tout le long de la façade. Une longue allée, conduisant de la chaussée à l'habitation, avait été simulée à l'aide de hautes perches de bambou, chacune portant une de ces longues bandes d'étoffe sur lesquelles est imprimé, quelques centaines de fois, le *mantra* célèbre : « Aum mani padme hum. »

Quand je vins là pour la première fois, je trouvai un grand nombre de caisses empilées de tous côtés, et dans l'aspect général des gens et des choses un air de départ prochain, de hâte impatiente. Ce n'était pas une demeure, mais un camp posé là, une simple étape au bord du chemin et que l'on souhaitait courte.

La Cour, du reste, était nombreuse, et le personnel domestique, comme, il est d'usage en Asie, se chiffrait par centaines. Généralement l'apathie orientale endormait tout ce monde dans un *far-niente* que charmait d'interminables bavardages, et une certaine tranquillité semblait régner autour de la maison. Mais que ce fût jour de réception ou quelque autre occasion du même genre : des portes, des fenêtres, des bâtiments voisins surgissait la foule agitée et bruyante des lamas et des serviteurs se mêlant sans décorum et souvent si semblables, en leurs houppelandes crasseuses, que le nouveau venu, non informé, eût risqué de fâcheuses méprises, si généralement son ignorance de la langue thibétaine ne l'en avait préservé.

J'étais venue à Kalimpong pour causer avec le Dalaï-Lama des doctrines de son église. J'entendais lui parler, non des pratiques populaires, du ritualisme superficiel qui, seuls, ont été entrevus par ceux qui nous ont parlé du Lamaïsme, mais des hautes théories philosophiques du Bouddhisme, souhaitant savoir ce qu'il en restait dans l'esprit des Lamaïstes instruits et, spécialement, dans celui du Pontife de Lhassa.

Songeant à ces choses, j'avais fait route d'abord parmi des forêts où, dans le brouillard, les arbres géants tendant leurs branches vêtues de longues mousses pendantes paraissaient un peuple surnaturel esquissant, devant mes pas, d'étranges gestes de conjuration. Puis, le matin du second jour, au soleil

levant, je m'étais trouvée devant un mystique paysage de collines rondes parsemées d'ifs en pointes aiguës rappelant le fond des tableaux où les peintres du Moyen-Age ont représenté les Rois Mages allant vers Bethléem. Un sourire m'était venu, le sourire de la Parisienne surgissant du fond de mon « moi » asiatique, pour ma « marche à l'étoile » vers l'incarnation d'Avalokitesvara-Chenrési.

Ce que j'avais entrepris ne semblait pas aisé à réaliser. Le Dalaï-Lama s'était, jusqu'à ce jour, absolument refusé à recevoir aucune femme européenne; mais je comptais qu'il m'accueillerait à titre de coreligionnaire pour qui de hautes personnalités du monde bouddhiste lui demandaient une bienveillante réception. Entre bouddhistes, le terme coreligionnaire est vaste; il englobe des gens d'opinions singulièrement différentes — c'est mon cas vis-à-vis du Pape lamaïste — et l'on préfère fraterniser que chicaner sur les questions nuageuses de la métaphysique que le Maître de la Doctrine, le Bouddha lui-même, a interdites à ses disciples comme ne conduisant à aucun résultat pratique et bienfaisant.

La confiance que mes amis et moi mettions dans la largeur de vue du Dalaï-Lama et son intérêt pour les études orientalistes poursuivies en Occident ne devait pas être déçue. J'étais admise à causer avec lui.

Mon arrivée à Kalimpong avait fait grand bruit; la petite Cour pontificale y trouvait un aliment neuf à ses causeries, et quand je descendis de mon « dandie » devant l'allée aux banderoles flottantes, un mouvement général de curiosité m'accueillit.

Le salon d'attente se trouva être, pour moi, la salle du trône. Pauvre salle du trône, en vérité, et qui a dû, plus d'une fois, faire frémir d'impatience, sinon de colère, le souverain exilé du palais de Po-ta-la. La chambre était petite. Dans un angle, le trône lui-même était une sorte de large banquette posée sur une estrade, le tout peinturluré en couleurs criardes. Derrière, sur le mur, était tendue une cretonne à fleurages d'une tonalité barbare. C'est dans cette pièce que, certains jours, la foule des fidèles défilait devant le Pontife assis sur l'estrade pour recevoir sa bénédiction. Mais de cette cérémonie j'aurai à reparler.

Le Dalaï-Lama est un homme de trente-sept ans, dit-on, mais qui paraît plus que son âge. Son portrait officiel, fait à

Darjeeling, et qui a été si souvent reproduit, donne une idée très fausse de sa physionomie. La « retouche » chère aux photographes l'a gratifié d'un air béat, un peu endormi, un peu niais, qui n'est nullement le sien. Le chef de l'Église lamaïste est de taille moyenne, plutôt grand, même, large de carrure, le teint basané, moins foncé cependant que celui de beaucoup d'Espagnols. L'expression du visage est obstinée, têtue. Un jour elle m'a paru énergique : la dernière fois que je l'ai vu, à Arï, rentrant dans son pays.

Je l'ai entendu accuser de poltronnerie parce qu'il a fui deux fois Lhassa : devant l'expédition anglaise et devant les Chinois. Je ne sais quels peuvent être ses sentiments intimes, mais il faut se garder de juger avec trop de hâte un homme ayant été élevé comme le sont les Dalaï-Lama et vivant dans la singulière atmosphère mentale qui les environne. Il a fui. C'est là un fait brutal. Pourquoi a-t-il fui? Voilà ce qu'il faudrait comprendre, et l'on imagine bien que je n'ai pas pu le lui demander.

On le dit cruel en sa politique... Est-elle la sienne ou celle de ses ministres?... Etrange! Parmi ceux qui se prosternent devant lui, il n'a pas toujours une « bonne presse ». Il ne paraît pas morose et je l'ai vu rire franchement de choses que je lui disais sur la façon dont l'Occident juge les peuples de l'Asie. Tout de suite il s'est montré désireux de m'aider dans mes recherches.

Je garderai le souvenir de cette petite chambre à l'étage de la demeure de Kalimpong, où j'exposai au Dalaï-Lama ce que j'espérais de lui. Il était assis près de la fenêtre sans rideaux, sur une chaise placée au milieu d'une carpette carrée entre deux portes dissimulées sous des tentures faites de pièces de satin jaune, vert et rouge. Il me posa de nombreuses questions concernant les Bouddhistes occidentaux, mes études orientalistes, les livres que j'avais lus, etc. : et nous finîmes par convenir que je lui remettrais, en traduction thibétaine, la liste des questions auxquelles je désirais qu'il répondît, et qu'il écrirait un mémoire sur ces divers sujets.

Beaucoup de ceux qui sont familiers avec le Thibet et la cour de Lhassa se sont étonnés de me voir favorisée de la sorte. Le mémoire s'est fait attendre longtemps, malgré mes instances, peut-être indiscrètes, auprès d'un homme en pleine

lutte pour son trône, mais il est arrivé, soigneusement emballé dans un carré de soie jaune, à la mode thibétaine. Je l'ai reçu à l'extrême Nord du Sikkim, alors que je revenais du sol ancestral des Dalaï-Lamas, du « Pays des Neiges », un peu meurtrie de m'être mesurée avec le vent des steppes de Khampa-Dzong et des derniers cols où passe la frontière à plus de 5.000 mètres d'altitude.

Et voici, j'ai eu plaisir à le constater et j'ai plaisir à le dire, que si la foule thibétaine est, comme toutes les foules, ignorante et superstitieuse, les lamas de haut rang, tel que le Dalaï-Lama, n'apparaissent nullement, à qui les approche, comme de pauvres esprits, des sauvages même, ainsi qu'on le suppose généralement en Europe.

Je retrouvai chez eux le contraste si frappant, si étrange que la fréquentation des Hindous m'a rendu familier. Vous entrez dans une maison malpropre où d'affreux chromos décorent les murs du salon. Le maître du logis se présente le front bariolé de raies rouges et blanches ou de toute autre peinture religieuse. Vous pouvez être sûr que l'habitation est, chaque jour, purifiée par des aspersions d'urine de vache et que, dans un recoin, formant sanctuaire, quelque informe idole familiale est baignée le matin, nourrie à midi et couchée le soir. Ce sont des Barbares, n'est-ce pas ?... Cependant, dans ce cadre qui appelle votre haussement d'épaule, laissez parler cet homme aux peintures de Peau-Rouge. Ecoutez-le disserter sur les grands problèmes philosophiques, demandez-lui de lire et de commenter les Upanishads tandis que les bâtons odorants, se consumant dans un angle de la pièce, l'emplissent de leurs mystiques effluves... Il ne sera plus question de barbarie. Une pensée mille fois plus déliée, plus affinée que celle de notre Occident, surgira devant vous, et, si vous en êtes assez nourri vous-même pour la saisir en sa grandeur et sa subtilité, pour discerner l'au-delà des voiles qu'elle soulève, ce sera l'émotion de l'admiration qui remplacera, en vous, la pitié dédaigneuse ressentie tout d'abord. Combien de fois j'ai fait cette expérience !

Quelque chose de cela existe chez les Lamaïstes, et leur secte la plus décriée, celle des Lamas Rouges, a été, pour moi, l'occasion d'étonnantes découvertes.

Tous ces souvenirs du Kalimpong papal, de l'Avignon du

Dalaï-Lama, des figures entrevues et des idées échangées pendant le séjour que j'y fis, me mènent jusqu'au *bungalow* où « Sa Sainteté » va s'arrêter.

Déjà, un assez grand nombre de gens sont arrivés et attendent dans l'enclos, des tentes sont dressées de ci, de là, des chevaux, des mules paissent par groupes. Il y a là des hommes et des femmes appartenant à toutes les races de la région. Je regarde les Thibétaines avec leurs robes bleues et grenat, portant sur leurs épais cheveux noirs cet extravagant ornement en bois s'élevant au-dessus de leur tête à la façon de certains colliers des chevaux russes. Il y en a de bien jolies!

Je suis invitée à entrer dans le *bungalow*. On y est dans l'émotion des derniers préparatifs et je participe moi-même, un instant, à l'aménagement de la chambre servant de salon. Au mur pend une immense pièce de satin brodé, très ancienne, digne d'un musée, prêtée par le Maharajah du Sikkim. On a drapé un autre pan de muraille avec de la soie jaune unie; quant aux portières, un simple calicot blanc immaculé en fait les frais. Le divan est recouvert de tapis; il forme escalier à la mode thibétaine : le plus haut degré sert de siège-trône, on pose les pieds sur le degré inférieur. Devant le divan est une table supportant de petites tablettes étagées de manière à atteindre la hauteur convenable pour être utilisées par celui qui occupe le siège élevé. Rien de tout cela n'est neuf pour moi et, souvent, en des monastères, j'ai passé de longues heures à déguster, tout en causant, d'innombrables tasses du thé national, mêlé de beurre et de sel, en face quelque ami, lama, prieur d'une communauté, assis sur un de ces trônes.

Mais on m'appelle du dehors. Le Dalaï-Lama est signalé. Je me hâte vers le jardin. Voici le cortège : en tête le Pontife, beau cavalier, oui, vraiment beau cavalier, sur un cheval superbe. Vêtu d'un costume de brocart rouge et jaune, une sorte de toque crénelée sur la tête, il a l'air martial. La moustache courte, la mouche au menton, il paraît, ce matin, étrangement « Louis XIII » : d'Artagnan en habit de cour. J'éprouve une surprise amusée à voir, dans ce village perdu de la jungle himalayenne, le Pape d'Asie me rappeler les gravures des « Trois Mousquetaires » ou du « Vicomte de Bragelonne »... Derrière lui, le prince héritier du Sikkim en brocart jaune d'or, une étoile en diamant à son toquet; des dignitaires de la

Cour, tous arborant la couleur sainte. Cela passe très vite, un tourbillon jaune étincelant. Un peu avant le seuil, le Maharajah du Sikkim accueille le Dalaï Lama en lui présentant, suivant l'usage, une écharpe blanche. Puis, tandis que ce dernier entre dans le *bungalow*, le Maharajah se retire sous la vaste tente aménagée pour lui.

Il y a un entr'acte — ceux-ci sont toujours longs et nombreux en Asie. — Puis le Maharajah et sa Cour sont appelés auprès du Dalaï-Lama. L'entrevue est brève. Chacun ayant été béni individuellement par l'imposition des mains sur la tête, se retire ayant reçu une étroite bandelette de soie, rouge pour les lamas, blanche pour es laïques, qu'il est d'usage de porter un jour ou deux nouée autour du cou et de conserver, ensuite, pieusement.

Un nouveau temps d'arrêt se produit pendant lequel la foule des fidèles s'organise en colonne serrée, prête à défiler devant le Pontife qui va la bénir. Le voici, lui-même, qui apparaît sous la vérandah et descend une des deux marches qui la séparent du sol. Il tient à la main une courte canne à laquelle pendent des rubans. Du bout de ces rubans, il effleure la tête de chacun de ceux qui passent, inclinés, devant lui. Les enfants, même portés dans les bras, ont leur petite tête caressée par la sainte bannière. Cet exercice est réellement compliqué et, les jours de grande fête, à Lhassa, alors que des milliers de pèlerins se succèdent devant lui, doit être harassant pour le Dalaï-Lama. S'il sait comment les choses se passent à Rome, il doit envier son collègue du Vatican qui, d'un simple geste de la main, satisfait la piété de toute une multitude. Les Thibétains se montrent plus exigeants, bien qu'ils acceptent la bénédiction à deux degrés : celle aux rubans, pour le vulgaire, celle par l'imposition des mains pour les gens de distinction.

Une fois de plus la toile se baisse. Pour tous, mais non pour moi, car, en quête de mon manteau que j'ai laissé dans le *bungalow* gardé par la police, maintenant que le Dalaï-Lama l'occupe, je passe dans la coulisse. La coulisse, c'est le derrière du petit bâtiment et là, tout à coup, je me trouve en face du Dalaï-Lama qui, debout devant la porte de sa chambre, contemple le paysage. Ah ! j'ai bien maudit, en cet instant, mon incapacité à m'exprimer correctement en langue thibé-

taine. C'eût été une si belle occasion de parler sans témoins, sans ce grand chambellan, intelligent, je le crois, mais si loquace, qui paraît tenir son maître en tutelle et emplir les entretiens de ses dissertations; une si belle occasion de saisir, peut-être, sur le vif, des impressions qui n'apparaissent pas lorsque le Pape Jaune est dans son fauteuil, recevant une visite attendue. Il n'a pas du tout son air officiel, regardant la pluie qui tombe, il ressemble de moins en moins à sa photographie, et je le trouve beaucoup mieux, l'air plus décidé, plus ouvert... Oh! oui, il ne lira pas ces lignes et je puis risquer le compliment: en cette minute, il m'a paru être « quelqu'un ». Je ne lui ai pas connu ce visage à Kalimpong. Mystère de Cour! Qui sait combien de liberté lui laisse son entourage, malgré qu'il ait dû déployer une certaine énergie et une réelle adresse pour vivre jusqu'à l'âge d'homme, fait singulièrement rare.

Le Conseil des Lamas, les hauts dignitaires régents de l'Empire s'accommodent mieux d'un Dalaï-Lama enfant et s'arrangent, dit-on, pour que leur quasi-divin pupille n'atteigne pas sa majorité. Il faut, hélas ! nous contenter de nous regarder, tandis que l'on va chercher mon manteau, puis le Dalaï-Lama rentre chez lui et je m'en vais de mon côté. J'ai dans l'idée que mon regret est partagé.

Et maintenant, il n'y plus qu'à attendre le moment de mon audience. Je me retire sous la tente princière. Les visites s'y succèdent. Un vieux lama de la Cour de Lhassa arrive, porteur de deux paquets prosaïquement enveloppés, l'un dans une serviette de bain, l'autre dans un chiffon de toile bleue; de là il extrait de vieux livres, livres thibétains composés de feuillets détachés étroits et longs. Il en offre un au Maharajah et parle, parle, avec une prodigieuse volubilité. Mais voici qu'il s'est tourné vers moi. Il m'a connue à Kalimpong et, au moment du départ, m'accable de pieux souhaits. Une fois de plus, le miracle s'est produit : l'homme était là, bon vieillard loquace, un rien ridicule avec sa serviette étalée sur ses genoux et ses vieux grimoires crasseux, mais, maintenant, ce n'est plus lui qui parle, c'est la vieille sagesse des penseurs de l'Inde qui, en dépit de la superstition et de l'ignorance, a quand même poussé des racines au « Pays des Neiges ». Il répète. Comprend-il ? — Je ne sais. Et ce qu'il me souhaite, c'est de réaliser le rêve des Bouddhas, c'est l'infinie sagesse, la bonté sans limite,

la vision claire et sans ombre de l'Existence. Je lui demande : « Quelle est la voie du Salut, la voie de la clairvoyante sagesse ? » Il me fixe un instant et répond : « Vous le savez. C'est la réflexion persévérante, la médit tion inlassable... » Je le sais, il a raison. Sa réponse, strictement orthodoxe et fidèle à une tradition qui nous mène loin de l'Eglise lamaïste, l'a grandi, même, sa loquacité s'est apaisée .. Ce n'est qu'un éclair. Il se lève, place son rosaire dans les mains du Maharajah, ce qui est une sorte de bénédiction et de souhait de bonheur. Il se dispose à nous honorer, le prince héritier et moi, de la même faveur ; mais le prince, un ex-étudiant de l'Université d'Oxford, le persuade de ne pas prendre cette peine et il s'en va, toujours bavardant, ses deux paquets de livres pieux serrés contre son cafetan grenat. La petite Cour, assemblée sous la tente, sourit, s'agite un instant sur son passage. Cela produit un chatoiement de satin orange, bronze clair et pourpre sombre, un léger cliquetis des longs pendants d'oreille en turquoise que les hommes portent retombant jusque sur l'épaule gauche, tandis que, du côté droit, un simple morceau de turquoise est appliqué contre le lobe.

Mais voici que le Dalaï-Lama me fait demander, et je traverse de nouveau les jardins baignés par les ondées, sous les regards curieux d'une foule indigène que ne dépare aucune présence européenne, en dehors de la mienne.

Me voilà devant le Dalaï-Lama, pour la dernière fois sans doute, à moins qu'il ne sorte de la crise où il se débat et que je l'aille voir chez lui, à Lhassa.

Notre conversation roule principalement sur le manuscrit qu'il m'a envoyé et sur notre future correspondance quand il sera rentré dans sa capitale, car, très aimablement, il souhaite demeurer en relations avec moi et continuer à m'aider dans mes recherches sur la philosophie du Bouddhisme septentrional contemporain. Nul n'a été aussi favorisé, et, quelle que puisse être la distance qui sépare nos pensées et la divergence de nos vues, je garderai toujours un reconnaissant souvenir de l'accueil reçu auprès du Pape thibétain.

Je prends congé. Le Dalaï-Lama, en souriant, m'accompagne des yeux jusqu'à la porte. Me voici, de nouveau, parmi les bambous de l'enclos. J'emporte, comme dernier souvenir, une large écharpe de soie blanche que le Dalaï-Lama m'a posée

sur l'épaule en signe de bons souhaits. Voici clos un épisode de ma vie de voyageuse fertile en pages curieuses, mais qui, cette fois, a touché de près le dernier recoin où un peu de mystère était resté b otti. Lhassa, depuis des années, déjà, a perdu son prestige de cité inviolée, mais ce que les étrangers ont vu et ce qu'ils nous ont dépeint n'est que l'enveloppe des choses : des murs derrière lesquels est, peut-être, une vie, des visages qui, peut-être, cachent une pensée. Nous avons été rassasiés de descriptions de moulins à prières et de danses de lamas, et je veux croire qu'au Thibet, comme ailleurs, les manifestations banales ou absurdes représentent l'existence de la majorité. J'ai cherché ce qu'il pouvait exceptionnellement y avoir au delà, comme philosophie et comme mysticisme. Je l'ai cherché chez le chef officiel de l'Eglise, le Pontife déifié, chez des lamas cachés en des monastères isolés de la jungle et chez des ermites vivant à l'abri d'une caverne parmi les neiges des hautes cimes... J'ai cherché et je crois bien que mes recherches n'ont pas été infructueuses.

ALEXANDRA DAVID.

LA SORCIÈRE

—

Pour la cause coloniale.

La petite barque cambodgienne volait sur la mer. La lune rouge découpait en noir la voile triangulaire, et, poussée par la brise, l'ombre fuyait, rapide comme un cormoran. Trois Cambodgiens, assis sous le rouf, causaient, les yeux noirs brillant dans leurs faces de bronze. Ils examinaient avec attention un poisson étrange, à la tête bleue, aux nageoires vertes et aux écailles de cuivre.

— C'est bien lui, dit Chaou-Kerr, c'est le *poisson enchanté* du pays de l'Ouest. Tenez, voyez donc la frange mauve de ses ouïes !

Et il désigna à ses camarades une petite lisière violette qui flottait, comme un ruban, des deux côtés de la tête.

Les pêcheurs Nuong et Oum acquiescèrent du geste.

— Tu le reconnaîtras à ce signe, m'a affirmé le vieux Rel, le bonze de la pagode.

Et après un silence, il reprit :

— Je suis content : notre village sera enfin tranquille et nos filles et nos fils pourront se marier, comme autrefois, avant que Néang-Kim ne vînt de Pnom-Penh apporter chez nous, dans ses mains de vieille fée, la désolation et la mort !

— Nos enfants guériront, dit Oum.

— Oui, mais les autres : ceux qui sont morts !

Et Nuong, qui avait perdu ses deux fillettes, à un mois d'intervalle, sortit du rouf et regarda tristement la mer.

— Ce pauvre Nuong ! s'exclama Oum.

— J'ai tout fait pourtant, s'écria Chaou-Kerr, pour débarrasser le village de cette furie.

— As-tu prévenu les barangs (1) ?

— Certes ! En ma qualité de méscrok (2), j'ai supplié le Résident de nous délivrer de Néang-Kim, lui signalant tous les

(1) Barangs : Français.
(2) Chef du village.

enfants qu'elle avait tués par ses maléfices. Hélas! nos jeunes gens n'osent plus se marier, craignant la mort de leurs petits à venir!

— Qu'a-t-il répondu?

— Que cette femme était une bonne accoucheuse! Qu'elle avait travaillé à Pnom-Penh, à l'hôpital de la Maternité, et nous rendait service, au contraire, en accouchant nos femmes, d'après une méthode qui sauve, prétend-il, bien des nouveau-nés de la mort.

Oum poussa un cri d'indignation:

— Toutes ces innovations sont des sortilèges! Comment le louk-thôm (1) n'a-t-il pas vu cela?

— As-tu remarqué: elle ne met plus qu'un feu sous le lit (2)!

— Oui, alors qu'il en faut quatre. Quatre fourneaux en activité sous le lit des femmes en couches. C'est bien connu de nous tous pourtant. Pas un Cambodgien ne l'ignore. Et depuis plus de mille années nous agissons ainsi. — Hélas! les barangs ne savent pas cela. Aussi le Résident s'est fâché, quand je lui ai demandé de mettre cette femme à mort. Il faut la tuer, louk-thom, lui ai-je dit, puisqu'elle a mérité de mourir, d'après nos coutumes et nos lois! Mais il n'a pas compris. Pourtant il connaît à fond notre langue et passe pour un homme juste. Les barangs n'entendent pas ces choses!

Et le mésrock s'allongea pour dormir sur sa natte de jonc.

Une odeur vireuse de saumure et de poisson s'exhalait des flancs de la vieille barque. La houle développait paisiblement sa vague aux larges flancs où miroitait la lune. Le cœur de la mer battait en silence; et la brise, prenant parfois une brassée d'écume, en inondait l'homme de barre qui chantait sur un rythme plaintif.

La mélancolie naît au soleil du soir (3),
Les martins-pêcheurs s'envolent en bandes
Pour se percher le long des torrents.
Tristesse au coucher du soleil!
En jouant l'air d'Angkor,

(1) Louk-thôm: Résident. Mot à mot: le monsieur supérieur.

(2) Les Cambodgiens placent un fourneau à chaque coin du lit des femmes sur le point d'accoucher. La maternité indigène de Pnom-Penh a dû faire une concession aux mœurs cambodgiennes et tolérer, sous chaque lit, une terrine pleine de feu.

(3) Cette chanson m'a été communiquée par M. Albert Tricou, magistrat à Pnom-Penh, qui a noté, avec un rare bonheur, la musique de toute une série de vieux airs cambodgiens.

L'hymne qui, tous les soirs, endort le Roi.
Mélancolie du soleil du Soir !
Les merles s'envolent par couples,
Pour se percher au faîte des arbres fleuris.
Il n'y a que moi et ma chérie
Qui ne nous rencontrions jamais !
Nous apercevons de loin notre pays
A chacun de nous.
Alors j'enlève mon turban
Et, au coucher du soleil,
Marche le long des forêts.
Je marche, je marche !
Je m'enfonce au plus épais des bois
Et cherche partout ma bien-aimée.
Et tout à coup je l'aperçois :
C'est elle ! qui puise de l'eau à la fontaine.
Mais je me suis trompé !
Ce n'est, hélas ! que l'étoile du matin
Qui se désaltère au bord du ciel brumeux.

Le village de Kompong-Tou se cachait au bord d'un havre profond, sous les cocotiers tordus. Leurs longues feuilles balayaient les toits ; et les maisons en paillote, perchées sur les grosses colonnes qui les isolaient du sol, se rangeaient le long de la côte. Des haies de bambous les protégaient des vents du large. Une palissade entourait l'enclos où fleurissaient les tiampas embaumés et les hauts manguiers, aux mangues plus douces qu'une chair de femme blonde riant au soleil.

Mais le hameau portait le deuil, depuis la venue de Néang-Kim, métis chinoise, qui exerçait la profession d'accoucheuse. Dans la plupart des familles, les femmes, vêtues de grossière toile blanche, pleuraient leurs enfants, morts à la suite des maléfices de Kim, la sorcière (1).

Et quand elle passait devant les portes, les mères, épouvantées, poussaient leurs marmots, tout derrière, dans la cuisine ou les cachaient sous le lit de camp.

Néang-Kim était une pauvre femme née à Pnom-Penh d'un négociant cantonnais et d'une jeune cambodgienne, que le Chinois avait achetée à ses parents pour quelques piastres.

Sur son visage, couleur de vieille tuile, aux yeux bridés, aux oreilles allongées par de lourds pendants en jade vert,

(1) Les Cambodgiens portent le deuil en blanc. Le deuil est d'autant plus sévère que la toile est plus grossière et plus rude.

se lisait la soumission craintive aux forces obscures et terribles qui gouvernent les âmes.

Elle ne connut pas son père, retourné à Canton, depuis bien des années. Sa mère mourut. Elle fut élevée par ses grands-parents, qui cultivaient l'indigo sur les berges du Grand Fleuve.

Un jour, elle se maria avec un milicien cambodgien, Choum-Lang, de fière allure sous le béret bleu.

Lang devint planton à la Résidence-Mairie de Pnom-Penh, et comme la Résidente présidait la Maternité indigène, Kim y entra en qualité d'infirmière. Elle apprit à accoucher les Cambodgiennes et soigner les enfants, sous les ordres des médecins français. De belles dames venaient. apportant du linge blanc, des médicaments et des fioles. Elles ne craignaient pas de salir leurs mains blanches et fines en nettoyant les petits Cambodgiens, et montraient aux mères comment il fallait s'y prendre, pour les tenir propres et bien placer les langes.

Elle entendait même dire que la Maternité, riche et bien rentée, excitait la jalousie de l'hôpital colonial qui criait misère (1). De telle sorte que les pauvres Françaises, en mal d'enfant, manquaient des soins distribués si généreusement aux femmes indigènes.

Néang-Kim resta là pendant dix années. Sans en savoir les raisons, elle observait minutieusement les pratiques de prophylaxie et d'hygiène qui devaient, croyait-elle, appartenir à une religion nouvelle, introduite par les barangs dans le pays cambodgien. En préparant pour le docteur les choses nécessaires, il lui semblait accomplir quelque rite obscur : et les flocons d'ouate si doux, si fins devaient posséder les vertus mystérieuses des fleurs que, les jours de fête, elle allait offrir au Bouddha du Pnom, protecteur de la Ville.

Puis, un dimanche de l'année du Rat, son mari se noya en pêchant dans le Mékong, ce géant des fleuves, qui, tel une araignée monstrueuse, étreint de ses bras nombreux la terre des Khmers. Et l'infirmière résolut de se retirer à Kompong-Toul, chez sa fille, veuve d'un paysan cambodgien.

Le docteur de la Maternité et les dames patronnesses firent

(1) Le nouveau Gouverneur du Cambodge, M. Ernest Outrey, qui, depuis son arrivée, a modifié heureusement la physionomie de Pnom-Penh, va faire aménager un hôpital hygiénique, clair et gai, avec des parterres autour, des fleurs partout, des chambres peintes en bleu Nattier, des salles de bains confortables, un service d'accouchement auquel *un médecin accoucheur* sera attaché.

promettre à Kim de ne pas oublier les habitudes qu'elle avait prises et l'engagèrent à les répandre dans le milieu où elle allait vivre. L'infirmière promit en pleurant, car elle aimait ses maîtres, d'un dévouement obscur de bon chien, et la pauvre femme répétait à satiété les deux seuls mots de français qu'elle connût : « Bonsoir, merci ! Bonsoir, merci ! » joignant les mains et baissant la tête, en signe de respect.

Néang-Kim partit un matin, après avoir serré dans ses bras et flairé de toute la force de ses narines les nouveau-nés qui tordaient leurs petits museaux, couleur de cire fraîche (1).

A Kompong-Toul elle continua son métier de sage-femme. Seulement les indigènes la voyaient, avec stupéfaction, faire bouillir de l'eau, désinfecter les chiffons et couper l'attache maternelle avec des ciseaux brillants et propres, au lieu d'un tesson de faïence, suivant la coutume.

Quand elle voulut donner des soins plus intimes, les femmes, bouleversées, poussèrent des cris d'effroi, en tremblant de tous leurs membres. Les hommes eux-mêmes s'indignaient et ne cachaient pas la répugnance que leur inspiraient ces gestes odieux, importés par les barangs dans leur vieux Cambodge. Et ils se méfiaient de cette femme qui pratiquait, sans frémir, de telles horreurs.

Cependant une épidémie infantile s'abattit sur la province et, à Kompong-Toul, bien des enfants moururent. La peau devenait tout à coup rouge, rouge, avec des boutons qui crevaient, et, vers le neuvième ou dixième jour, les pauvres petits s'éteignaient doucement, dans leur hamac de rotin tressé, que balançait la vieille grand'mère.

Tout le village se répandit en prières. Les femmes se rendaient auprès des Néak-Ta (2) célèbres dans la région et leur offraient des bananes, des oranges et des pamplemousses. Elles allumaient des bâtons parfumés qu'on pique dans les vases pleins de sable. Toute la nuit, devant chaque porte, une lanterne brûlait, au bout d'une haute perche, pour apaiser la colère de Bouddha.

(1) Les Cambodgiens, et la plupart des Asiatiques, ignorent le baiser. Ils n'embrassent pas, ils sentent, ils flairent. La mère respire son enfant. Les amants ne se prennent pas à pleines levres, mais à pleines narines.

(2) Néak-Ta : génie cambodgien, particulier à un lieu, à une contrée. Ces génies sont très craints et très respectés. Un Cambodgien qui prête serment devant un Néak-Ta ne se parjure jamais.

Dans les maisons riches on appelait les bonzes. Ils arrivaient vêtus de robes jaunes, avec leurs éventails dorés, leurs livres de latanier et récitaient gravement des satras (1), propres à guérir les maux dont souffrait leur pays. Les parents, les voisins et les amis, assis, les jambes croisées, écoutaient tristement, cependant que, tout au fond de la pièce, un pauvre enfant agonisait, appelant sa mère : « Maï ! Maï ! »

Car les petits Cambodgiens mouraient, de plus en plus, et presque tous les jours, au four crématoire, on voyait des mères en pleurs qui fouillaient les cendres et recueillaient dans des urnes de terre brune des débris calcinés.

Cependant les habitants de Kompong-Toul remarquèrent que les enfants mis au monde par Néang-Kim semblaient particulièrement frappés. Ils s'aperçurent aussi que les jeunes garçons, qui s'en allaient tout nus, en gambadant par les chemins, suivant la mode cambodgienne, tombaient malades s'ils rencontraient Néang-Kim.

Bientôt l'accoucheuse eut dans toute la contrée une odieuse réputation. On l'accusa de ces morts mystérieuses : elle avait le don effrayant de supprimer la vie : un seul de ses regards pouvait sécher le sang dans les veines et le cœur dans les poitrines. On prétendait que la Mort marchait derrière elle, pas à pas, et la suivait plus fidèle que l'ombre, car, par les nuits sans lune, l'ombre s'échappe pour vagabonder dans les airs, mais le sombre Génie des Ténèbres ne quittait jamais Néang-Kim. Quand elle passait devant la maison d'un malade, on était sûr qu'il mourrait dans la nuit.

— Hier la fille de Pon est morte, dit Yok, le vieux sophéa, juge d'instruction au Tribunal cambodgien.

Et il ajouta à voix basse, en s'approchant de ses deux interlocuteurs :

— Le poisson enchanté est arrivé ! J'ai vu le mésrock ! Cette nuit peut-être...

Mais il se tut et un frisson lui courut sous la peau. Au détour du sentier apparut soudain l'infâme sorcière. Elle tenait sa trousse à la main, cette trousse que les Cambodgiens considéraient comme l'appareil le plus redoutable de sa sombre magie. Car Néang-Kim continuait toujours ses fonctions d'ac-

(1) Les satras sont des recueils de prières, de préceptes, d'apologues, de mythes qui ont trait à la religion bouddhique.

coucheuse. Elle répandait autour de sa personne une telle crainte qu'aucune femme en gésine n'eût osé la repousser. Hélas ! que fût-il advenu si Kim, pour se venger, eût étendu sur les hommes son terrible courroux ?

Aussi, quand elle passa auprès du groupe en exprimant doucement le salut cambodgien :

— Je vous souhaite le bonjour !

Tous les trois répondirent en inclinant légèrement la tête :

— Oui, nous aussi ! nous vous souhaitons le bonjour !

. . . .

Une fleur derrière l'oreille, Luong-Hel causait avec sa fiancée. Ils étaient assis sur une natte, à côté d'un plateau de cuivre, bien garni de bétel et d'arec (1). Et à les voir, tous les deux, de loin, minces, jeunes et beaux, pareillement vêtus de sampots aux bigarrures jaunes et vertes, les mollets nus, les cheveux noirs taillés en brosse, on eût cru deux jeunes sœurs qui devisaient des incidents de la journée.

Mais Hel disait : — Quand serez-vous ma femme, Néang-Tey ?

Et l'autre répondit en baissant les yeux : — Pas encore Luong-Hel ! Pas encore !

— Je voudrais tant vous emmener avec moi, dans la maison de mon père.

— Je serais bien heureuse de vous suivre, Luong-Hel.

— Alors pourquoi attendre, puisque nos parents sont d'accord ?

— Parce que je ne veux pas que nos enfants meurent !

Et elle désigna d'un geste Néang-Kim, longeant la palissade.

L'accoucheuse songeait, elle aussi, à l'épidémie cruelle qui décimait la région. Il faudrait, se disait-elle, mander les médecins français. Ils savent des remèdes que nous ignorons, passent la main en souriant sur le front des malades et guérissent avec des flacons magiques. Et elle résolut d'en parler au mésrock afin qu'il prévînt le louk-thom.

Cependant, le soir, à l'heure où l'on allume les lampes, une réunion eut lieu chez Chaou-Kerr. Il y avait là, outre le mésrock,

(1) Les Çambodgiens et les Annamites chiquent les noix d'arec concassées et pliées dans une feuille de bétel, enduite de chaux rose.

Yok, le sophéa, et Chaou-Rel, vieux louk-krou (1) à la face parcheminée, aux yeux enfoncés dans les orbites et dont le cou sec, long et noué de cordes, sortait, comme un bâton, des plis de la toge croisée sur la poitrine.

Chaou-Rel était célèbre par cinquante années de sacerdoce pratiqué sans défaillance. Selon les vœux prononcés dans sa prime jeunesse, il n'avait jamais touché une pièce d'argent, ni regardé une femme. Le vieux bonze vivait exclusivement d'aumônes et, depuis des générations, enseignait aux jeunes gens la lecture des caractères, *les huit points cardinaux* et le nom des étoiles. Il connaissait par cœur les légendes innombrables du *Ramayana* et, bien qu'il n'en comprît pas un mot, pouvait réciter les yeux fermés, sans en sauter une lettre, les écritures *palies de la Triple Corbeille*, qui renferment le Livre des Prières, le Livre de Discipline et le Livre de Métaphysique. Le louk-krou n'avait jamais témoigné plus de respect aux puissants qu'aux pauvres gens, et son âme grande souhaitait aux criminels le pardon et le repentir. Chaou-Rel achevait sa vie dans la vénération de tout un peuple. Il savait les secrets de la nuit, les signes des nuages, les noms et les vertus des animaux et des plantes. Sa science embrassait toute l'encyclopédie cambodgienne, si vaste et si touffue. Aussi bon que juste, aussi saint que savant : il n'était rien qu'il ignorât.

Le vieillard reconnut tout de suite le *poisson enchanté* qui dormait au fond d'une jarre remplie d'eau.

— Vous l'avez bien pris dans les mers maudites des pays de l'Ouest ?

— Oui, répondit le mésrock, du côté des îles où s'endort le soleil.

Chaou-Rel plongea sa main dans la jarre et en retira une sorte de joaillerie vivante aux reflets d'escarboucle et d'émeraude, parmi des tons de saphir. Le petit poisson se débattait et chatoyait, entre les doigts noueux du bonze, comme une coulée d'émaux. Il s'échappa soudain, et, sur la natte, la jolie bête sautait et tordait son corps souple où se jouaient les teintes précieuses de tous les feux de la mer.

Et comme le sophéa se penchait pour le rattraper, Chaou-Rel l'arrêta d'un geste.

(1) Louk-krou : chef d'une bonzerie. Supérieur des bonzes affectés au service d'une pagode.

— Laissez-le mourir, dit-il. Quand il ne bougera plus, vous le déposerez sur le seuil de sa porte; et, pendant la nuit, cette malheureuse partira pour un des dix-huit enfers, d'où elle renaîtra après avoir expié.

Les deux hommes tremblaient en écoutant les paroles de l'augure. Et quand le bonze sortit, ils se prosternèrent à ses pieds.

Vers le milieu de la nuit, au moment où la lune disparaissait derrière les cocotiers, Chaou-Kerr s'en fut rôder autour de la maison abjecte. Rien ne bougeait chez la sorcière. Un silence immense tombait des astres. Les pulsations de la mer mouraient au bord de la grève. La terre, ensevelie dans un repos souverain, puisait des forces pour les luttes futures.

Les jambes du mésrock flageolaient en gravissant l'escalier de bois. Il tressaillait si fort qu'il tomba et, pour monter, dut s'accrocher aux marches, en rampant comme une bête. Il s'attendait d'un moment à l'autre à être cloué sur place, à mourir sur le coup, foudroyé par une force invisible.

Quand il atteignit la dernière marche, au prix d'efforts désespérés, le corps secoué par la fièvre, il allongea le bras le plus possible. Mais quand il glissa le poisson sur le seuil, ses cheveux se hérissèrent, son cœur s'arrêta. Il crut voir tout à coup la porte s'ouvrir. Alors, fou de terreur, il dégringola l'escalier et partit, tel un dément, à travers la campagne, sautant les fossés, se cognant aux arbres, en poussant des cris inarticulés, semblables aux hurlements des chiens sauvages :

— Hou! Hou! Hou!

Puis il se coucha dans un champ de cannes à sucre et, au petit jour, regagna sa demeure, la face couverte de boue et les ongles en sang, à force d'avoir gratté la terre.

Quelques heures plus tard, Néang-Kim distribuait, paisiblement, selon sa coutume de femme pieuse, leur provision de riz cuit aux bonzillons qui vont, de porte en porte, une marmite sous le bras, quêter la nourriture quotidienne de la bonzerie.

La sorcière avait dû conjurer par quelque incantation les effets du *poisson des mers maudites*.

Les habitants, consternés par une puissance supérieure même à celle du louk-krou, se demandaient avec angoisse quel secours invoquer contre le fléau qui menaçait leur race. Mais

ils s'efforçaient de ne pas songer à l'horrible femme, persuadés que cette pensée la rendait présente et accroissait leurs calamités.

Ce matin-là deux enfants moururent. Et le petit de Néang-Pock, que la sorcière avait reçu la veille, au sortir du giron maternel, fut trouvé mort le soir même, ses petits poings fermés sur les yeux.

Néang-Tey pleurait quand son fiancé vint lui rendre visite.

— Nous ne nous marierons jamais, Luong-Hel!

— N'ayez crainte, Néang-Tey!

— Que pensez-vous?

Il répondit en baissant la voix :

— A la chose que vous savez!

Et il s'en fut, une résolution farouche au fond de ses yeux sombres.

Kompong-Toul était affolé. Tous les Cambodgiens avaient fermé leurs portes, s'imaginant ainsi barrer le chemin au malheur. Aussi Néang-Kim ne put voir le mésrock quand elle se présenta pour lui parler du médecin français. Elle fut d'abord surprise du silence qui régnait dans le village. Mais, en femme simple, qui accomplissait humblement son labeur, elle crut les hommes partis à la pêche, pendant que les femmes effrayaient les oiseaux, pilleurs effrontés des rizières. Le riz était mûr, la moisson prochaine. Elle même se disposait à passer la nuit pour surveiller sa récolte, crainte des maraudeurs qui décapitaient les épis au clair de lune, et repartaient ensuite, à force de rames, sur leurs pirogues chargées à couler. Et elle se reposa en prévision de ces fatigues.

Seule, sa fille n'était pas tranquille. Elle avait plusieurs fois entendu murmurer sur son passage, et le matin ce petit poisson étrange, trouvé sur la plus haute marche, achevait de la persuader qu'on tramait quelque obscure machination contre sa mère. Toutefois elle ne dit rien, pour ne pas l'effrayer.

Chaou-Kerr avait aperçu Néang-Kim, quand elle vint le demander, et cette démarche le bouleversa et mit en déroute les derniers vestiges de sa raison.

Courbé sous le poids écrasant de la fatalité, le mésrock sentait son âme fuir à la dérive et sombrer dans le vide. Sa race était condamnée : Néang-Kim se montrerait impitoyable. Kompong-Toul allait périr dans quelque cataclysme horrible :

un cyclone de tonnerre et de fer, l'anéantissement du village dans les gouffres du feu de la Terre, l'invasion de l'Océan lançant sur les hommes tous les dragons de ses abîmes !

Et Chaou-Kerr appelait la mort, comme un soulagement, une délivrance.

Depuis le matin, il restait là, prostré, écroulé sur lui-même, égaré dans le labyrinthe obscur de sa conscience, fermant les yeux, se bouchant les oreilles, dans une crainte éperdue de voir et d'entendre, lorsqu'au commencement de la nuit Luong-Hel parut, accompagné de Yok, le vieux juge. Ils s'accroupirent en face du mésrock, sans oser parler.

— Elle est venue ici, dit Chaou-Kerr, en s'efforçant, car les mots s'écrasaient au fond de sa gorge. Elle m'a surpris au moment où je plaçais le poisson. Nous sommes perdus !

Il se fit un long silence. L'épouvante glaçait le sang des trois hommes et figeait les pensées sous le front.

Luong-Hel songea alors à sa fiancée grave et douce, au teint plus clair qu'un rayon de miel.

— Nous sommes sauvés, affirma-t-il, à condition de ne manquer ni de cœur, ni de courage !

Les deux autres comprirent et baissèrent les yeux. Chaou-Kerr, les coudes aux genoux, tenait sa tête dans ses mains, Yok jouait avec le coin de son sampot.

— Ce serait si simple, Luong-Huel !

— Si on tentait encore une démarche auprès des barangs? conseilla le sophéa.

— C'est inutile, dit Chaou-Kerr, le louk-thom m'a menacé de la destitution si je lui parlais encore de cette femme.

— Je vous répète qu'il n'y a plus qu'à agir, insista le fiancé. Elle est partie tout à l'heure garder ses rizières : je surveillais sa maison : je l'ai vue ! Nous avons toute la nuit devant nous !

Puis, comme les autres se taisaient :

— Voulez-vous que nous prenions rendez-vous à minuit, devant la pagode ?

Il ajouta, la voix sourde :

— Il faudrait apporter nos coupe-coupe !

— Non, non, pas de sang, supplia Yok, effrayé. S'il rejaillissait sur nous, nous deviendrions semblables à des yéaks (1) !

(1) Yéak, génie de l'air, à la peau verte, aux mâchoires de tigre, au bec de perroquet. Ces génies sont généralement réputés malfaisants.

— Prenons des bâtons ! Des rotins souples et forts qui écrasent les chairs sans rompre les veines !

— Serons-nous assez nombreux ?

— Appelons tous les pères en deuil !

— Non, nous serions trop, dit Yok. Nous nous gênerions pour frapper. Hel, tu préviendras seulement Nuong qui a perdu ses filles, et Pock dont le fils vient de mourir !

Et Luong-Hel se glissa au dehors, le cœur illuminé de joie. Demain Néang-Tey serait heureuse et fière de lui !

. . . .

Assises sur un mirador, élevé de quelques pieds au-dessus de la rizière, Néang-Kim et sa fille, Néang-Sou, regardaient la belle moisson se gonfler au souffle de la nuit. Le grain était plein, on pourrait bientôt moissonner, et les deux femmes, songeant à la provision de l'an dernier, qui s'épuisait, se réjouissaient à l'idée de la nouvelle récolte. Mais elles vivaient dans la frayeur des pirates qui viennent des Montagnes et du Siam saccager les plus beaux paddys.

Tout à coup elles tressaillirent, croyant entendre un bruit léger au bord du chemin. Néang-Sou se tourna pour regarder et se rassit rassurée :

— Ce sont des rats, dit-elle.

Et elle tapa sur un bambou sonore, pour effrayer ces bestioles, autre fléau des rizières cambodgiennes.

La pleine lune illuminait les champs. Les palmiers, ces rois des Tropiques, étalaient le faste de leurs couronnes de palmes. Les poivriers s'en allaient, en rangs pressés, comme des soldats en marche. De la forêt voisine montait parfois un cri de bête : quelque panthère amoureuse, une poule de brousse au milieu de sa couvée, surprise par le chat-tigre. Large et puissante, la brise donnait des mouvements de houle à la nappe blonde des riz. Son haleine tiède insufflait la vie aux âmes des bêtes et des plantes et sortait, là-bas, à intervalles rythmés, de la masse confuse des arbres, comme la respiration profonde de la forêt.

— Mère, dit Néang-Sou, peut-être feriez-vous bien de rentrer. Je veillerai ici, jusqu'au matin, et vous vous reposeriez le reste de la nuit.

— Je veux bien, petite, répondit l'accoucheuse, car demain je dois me lever de bonne heure pour parler au mésrock avant

qu'il n'aille à la pêche. Je l'engagerai à demander secours aux barangs. Cette maladie est terrible : tous nos enfants meurent, et les barangs ont des médecins merveilleux qu'ils appellent docteurs et plus savants, peut-être, que le vieux Chaou-Rel !

— Vous savez bien, ma mère, que les Cambodgiens n'y ont pas confiance.

— Qu'importe, puisque rien ne réussit ? Ne vaut-il pas mieux essayer ? Adieu, mon enfant. Tape bien sur le bambou, pour éloigner les rats de la rizière.

Et elle s'en fut, écartant les tiges du riz où elle disparaissait presque tout entière.

Néang-Kim touchait à peine le sentier qui séparait son champ d'une poivrière voisine, lorsque cinq formes noires surgirent brusquement.

— C'est toi ! crièrent-elles. C'est toi, charogne de vautour, qui tue nos petits et donne tant d'ouvrage au brûleur de morts !

Dans un geste vain de défense et de prière, la pauvre femme avait levé les bras. Mais, avant qu'elle eût pu dire un mot, les justiciers l'entourèrent et tous ensemble frappèrent avec une rage décuplée par la fureur des hurlements :

— Dégoût ! pourriture ! fumier !

— En as-tu assez commis de saletés, vampire sinistre !

— Un chien connut ta mère ! Un porc la forniqua !

— Retourne donc chez tes barangs immondes !

Et chacun tapait de tous ses muscles et les rotins sifflaient, écrasant les chairs avec un bruit mat.

— Tiens, pour mes deux filles ! vociféra Nuong.

Et il lui asséna un terrible coup sur le crâne.

— Pour mon petit Nou ! rugit Pock.

— Pour mon neveu !

— Pour ma nièce !

— Pour ma fiancée !

— Pour toutes les mères qui pleurent !

Et, à chaque imprécation, les bras s'abaissaient et les lattes meurtrières volaient dans ces mains fanatiques.

Ils s'arrêtèrent épuisés.

Mais tout à coup, jetant leurs sampots au milieu du chemin, les cinq hommes se mirent nus et dansèrent sous la lune, autour du cadavre, se bousculant pour le piétiner, en chantant sur un

air lugubre des refrains grossiers, où l'obscénité cambodgienne, ricanante et lubrique, charriait des hottées d'ordures.

Puis ils reprirent leurs vêtements, et, l'âme allégée, furent se coucher tranquilles, délivrés de l'obsédante angoisse, en respirant à pleins poumons la nuit pacifique.

Blottie dans le mirador, Néang-Sou assista, paralysée d'horreur, à la mort de sa mère. Quand elle arriva pour lui porter secours, Néang-Kim n'était plus qu'une masse informe, humble tache noire, au pied d'un poivrier en fleurs. Alors elle souleva pieusement le corps de la morte, le chargea sur ses épaules avec des soins infinis et s'en fut, fléchissant sous le précieux fardeau, parmi les moissons glorieuses et les plantes frissonnant de vie, qui se gorgeaient, à même le sol, du sang frais de la Terre.

Le lendemain, au four crématoire, quatre bonzes, assis sur les talons, récitaient les prières des morts. Ils étaient drapés dans des robes aux tons chauds de safran et tenaient leurs éventails devant le visage, pour se garantir de l'ardeur du foyer.

Néang-Sou, vêtue de toile rude, les cheveux rasés, pleurait sous son voile blanc.

Au milieu du bûcher s'allongeait le cercueil. La paroi du fond, en latte treillagée, laissait librement passer les flammes afin qu'elles eussent raison du corps, avant que la caisse ne fût entièrement brûlée. Dans ce but l'achar (1) inondait d'eau le couvercle qui charbonnait, tandis qu'un aide attisait les bûches, activant sous la bière le brasier ardent. Une odeur tiède et âcre de chairs, de viscères et d'os en ignition s'échappait par bouffées de la fumée noire. La mélopée plaintive des bonzes ressemblait à un bourdonnement d'abeilles. Puis le murmure confus des prières s'arrêta sur une note brève.

L'achar et son aide enlevèrent le cercueil, et, au milieu des braises, apparurent les restes d'un cadavre humain dévoré par le feu. Sur le lit rouge du four, une forme noire se détachait. On reconnaissait encore l'aspect général du corps : la tête, le tronc et les membres. Mais, indifférent et placide, le brûleur de morts fit, d'un coup de tisonnier, tomber en poussière tout ce charbon humain. Il resta seulement quelques os du crâne et des fragments de jambe qui grésillaient.

(1) Achar : prononcez atiâ. Brûleur des morts. L'achar a un caractère religieux.

Les prêtres de Bouddha avaient repris leur récitatif monotone. Une flambée de menu bois détruisit les derniers vestiges de la pauvre dépouille, et l'achar retirant du feu les tisons à moitié consumés les éteignit et les mit de côté pour une cérémonie prochaine.

Les bonzes s'approchèrent alors du foyer fumant et se mirent à chercher dans les cendres chaudes. Ils retiraient de ces fouilles humaines des miettes charbonneuses, des bribes d'ossements noirâtres, des vertèbres dont ils grattaient la suie épaisse, des dents roussies qui avaient éclaté dans la fournaise. Et Néang-Sou, en sanglotant, à genoux, recueillait dans une urne de bronze ces ultimes débris de sa mère.

Mais quand elle eut rendu à Néang-Kim les devoirs commandés par la piété filiale, la jeune femme se rendit à Kampot, le chef-lieu de la province, prévenir le louk-thôm.

Le Résident de Kampot était réputé dans toute l'Indochine pour son administration bienveillante et le souci d'éduquer les Cambodgiens, en les dégageant des susperstitions et des entraves qui, depuis des siècles, arrêtaient l'essor de leur race. *Les mœurs d'un peuple, disait-il, sont semblables aux fruits d'un pays; il faut les améliorer, non les remplacer par d'autres. Je voudrais faire évoluer le Cambodgien dans son orbe, et non le jeter, pieds et poings liés, ligotté par ses préjugés, ses coutumes et ses croyances, dans la civilisation occidentale.*

Malheureusement il n'était pas compris et continuait seul, sans encouragement et sans appui, son œuvre ardente et haute.

La mort de Néang-Kim lui parut d'abord un abominable forfait. Puis, peu à peu, à mesure qu'avançait l'instruction de cette affaire, son sentimeut se modifia. Il eut bientôt la conviction que Chaou-Kerr, Yok et les autres avaient tué l'accoucheuse pour sauver leurs enfants et aussi l'antique patrimoine des traditions et des coutumes, ces vêtements de l'esprit, ces robes qui révèlent si exactement la forme des âmes. Ils s'étaient conduits, suivant leur conscience, en hommes de bien, et le Résident constatait, avec stupeur, que, malgré l'horreur de cette exécution, la justice et la vertu n'y furent pas étrangères. Les méfaits de cette femme éclataient, comme la lumière du jour, à leurs yeux de Cambodgiens honnêtes et

simples. Ils avaient raison : c'était lui le responsable. Il aurait dû rappeler Néang-Kim, ne pas s'obstiner à laisser là-bas l'accoucheuse, puisque ces pauvres gens n'étaient pas préparés à la comprendre et la considéraient comme la cause de tous leurs maux. Et l'administrateur à l'âme d'apôtre sentit, pendant une minute, sa foi vaciller.

Quelques semaines après, Chaou-Kerr, Yok, Luong-Hel, Pock et Nuong furent jugés à Pnom-Penh par la Cour Criminelle. Les accusés revendiquèrent hautement l'acte qu'on leur reprochait. Et comme le Conseiller à la Cour, qui présidait, s'indignait de leur cynisme, le mésrock répondit simplement :

— Néang-Kim était une femme dangereuse. Il fallait en débarrasser ma contrée. Ses rapports constants avec les génies malfaisants, ses pratiques singulières lui donnaient un pouvoir redoutable, dont un nombre considérable d'enfants du village furent les victimes innocentes. En écartant un tel danger de mes administrés, *j'ai bien agi, j'ai fait mon devoir !*

Alors le président, un vieillard à barbe blanche, qui, depuis trente années, appliquait avec un scrupule les codes français aux Annamites, aux Chinois et aux Cambodgiens, comprit qu'il était une justice supérieure aux termes de la loi. Elle prenait sa source dans la clémence universelle, et était la même partout, à condition de ne pas écouter la Raison, mais le Cœur.

Et le vieux conseiller, prenant un instant son front dans les mains, pour se recueillir, prononça la sentence à voix basse. Il appliqua aux accusés le minimum de la peine : cinq ans de travaux forcés !

Puis il leva l'audience et s'en fut, voûté sous sa robe rouge, qui, ce jour-là, lui semblait lourde, lourde...

RICHARD BOURDET.

POÉSIES

LE GUIDE

Que le Dieu qui pensif m'a menée par la main
— Mettant son doigt léger sur ses lèvres divines —
Un jour où le soleil brillait sur le chemin,
Revienne maintenant le front cerné d'épines ;

Car si mes jeunes pas l'ont suivi sur la route
Lorsque j'allai devant la demeure inconnue,
Depuis lors j'ai senti dans ma poitrine nue
Sourdre une nuit immense où l'orage chemine...

Et je ne suivrai plus le furtif voyageur
Qui vient et qui bondit sur l'éternelle route
Avec le front cerné de clartés et de fleurs.

Je sais trop maintenant ce que l'Amour apporte
Et, pour me faire un soir m'enfuir de cette porte
Où j'attends malgré moi le guide impérieux,

— Mettant son doigt léger sur ses lèvres divines, —
Avant d'oser le suivre aux chemins ténébreux
Il faudra que je voie son front cerné d'épines.



LES HEURES MORTES

J'ai couché mes heures passées
Dans les plis d'un linceul étroit
Et je leur ai croisé les doigts
Pour qu'elles dorment sans pensée.

Ne va pas réveiller les mortes,
O Souvenir au pas pesant,
Et passe, sans ouvrir la porte
Qui grince et gémit dans le vent.



LA COUPE

De tout mon art j'ai fait cette coupe fragile.
Dédaignant l'argent sec et l'or trop éclatant,
Pour donner plus de vie et de grâce à ses flancs
Mes mains l'ont modelée dans la plus fine argile.

Parmi tous les contours rêvés par ma pensée,
Détruisant chaque soir mon œuvre commencée,
J'ai lentement cherché la forme que tu vois...
... C'était un jour d'été. je marchais dans les bois
Qui recouvrent les flancs de la montagne molle
Et s'inclinent là-bas vers la mer qui somnole.

L'ombre auguste des pins et des nobles cyprès
Sur la terre tissait d'inextricables rêts
Que brisait chaque vent passant dans les ramures.
Et, lorsque j'entendis sourdre le clair murmure
De la source qui glisse auprès des lauriers noirs,
J'ai trouvé tout à coup, sans encore la voir,
En me ressouvenant de la fleur qui sommeille
Balancée au milieu des méandres que l'eau
Infatigablement enchevêtre autour d'elle,
Le contour de la coupe à la fois simple et beau !

Depuis, bien des années sur ma tête mortelle
Sont passées sans que nulle ait touché de son doigt
La coupe radieuse où mon ivresse boit.
Je la regarde, intacte, au soir de ma vieillesse
Conserver la beauté parfaite de ses flancs,
Et quand j'y bois, parfois, je sens bondir mon sang
Comme si j'y puisais un peu de ma jeunesse.

Nul que moi n'y posa sa bouche, ô jeunes hommes !

— Mais lorsque le soleil descend entre les dômes
Que les pins arrondis déploient sur l'horizon,
Lorsque l'ombre envahit les pentes du vallon
Et que, là-bas, tendue vers la première étoile,
Le pêcheur solitaire ouvre sa jeune voile,
Souvent j'ai rencontré sur le bord du chemin
Ou le faune champêtre ou le triton marin
Et, à tous, pour montrer que mon âme était juste,
Pour mieux les reposer de leurs labeurs augustes,
Cherchant dans mon cellier le plus pur de mes vins
J'ai tendu cette coupe à leur geste divin.

... Mais l'an sur son déclin aujourd'hui me rappelle
Que peut-être déjà sur ce seuil, où chancelle
Ma vieillesse, la mort a mis son signe obscur,
Et que je dois bientôt m'endormir dans ces murs
Où ma vie satisfaite et doucement pensive
A mis tout ce qu'elle eut d'art et de force vive
Dans ce calice éclos au contact de mes mains.
O Jeunes hommes, pour qu'aux sentiers souterrains
Où peut-être demain va descendre mon ombre
Aucun regret ne fasse un soir ma nuit plus sombre,
Pieux, accomplissez ce que j'aurai voulu :

Afin que dans le temps où je ne serai plus
Nul ne puisse souiller d'une bouche vulgaire
Cette coupe où les Dieux et moi seul aurons bu,
Avant de refermer mon urne funéraire,

Sur la pierre du seuil où rira la lumière,
Laissez-la retomber d'un geste résolu ;

Puis mêlez à ma cendre un peu de sa poussière.



LE DERNIER DIEU

J'ai connu le dernier des Dieux.
Il était vieux,
Mais non de la vieillesse infirme qu'ont les hommes.
Il était grand et fort ainsi que nous le sommes
A nos vingt ans;
Le poids du Temps
N'avait pas recourbé sa silhouette haute.
D'un pas ferme et léger il gravissait la côte
Qui mène au seuil de ma maison.
C'était à l'arrière-saison,
Près du pressoir sanglant dansaient les feuilles mortes
Et le vin s'égouttait dans les lourdes comportes.

J'étais debout devant le soir,
Près du pressoir
Et venant d'achever mes vendanges heureuses.
Je n'osais l'aborder, car mon âme est pieuse,
Et sait qu'il ne faut pas interroger les Dieux;
Mais lui-même arrêta son pas silencieux,
Secoua sur le sol ses sandales poudreuses
Et sur le banc de pierre, auprès du massif d'yeuses,
S'assit et me parla tourné vers l'horizon :

— « Homme, l'ombre descend bien que le jour soit long.
Il faut que toute chose ait une heure dernière :
L'homme retourne en cendre et les Dieux en poussière
Dans le sein de la nuit d'où germe toute vie.

... Je ne regrette pas ma force évanouie,
Mon enfance passée au milieu des Centaures,
Bercée des sons de lyre et de tympan sonore,
Ballottée au galop des sabots éclatants;

Je ne regrette pas les jours où, tout enfant,
Silène m'apprenait à vider les amphores
Pour sentir tout à coup monter comme une aurore
Cette ivresse qui rend même un homme divin;

Je ne regrette pas ma jeunesse, le vin
De mes veines mêlé au sang des vignes rouges,
Mon ardeur bondissante et la flamme qui bouge
Et vacille et se meurt dans les yeux inspirés
Des Ménades dont j'ai touché les flancs sacrés;

Je ne regrette rien; ni la fierté virile
Qui raidissait mon torse et crispait mes jarrets
Lorsque je disputais une flûte fragile
Au Chèvre-pied lascif et que mes doigts habiles,
Pour attirer la nymphe à l'ombre des cyprès,
En imitant son chant sur la flûte conquise,
Evoquaient tour à tour l'eau glissant des rochers
Et le frémissement des arbres dans la brise!...

Le Temps a dispersé la cendre de ces jours
Où j'étais jeune dieu,
Et la vieillesse grave a blanchi mes cheveux;
Comme un feu qui s'éteint s'est éteint mon amour
Pour la vie éperdue, éclatante et brutale
Et j'ai pu préférer aux jours d'or les nuits pâles.

Mon âme se fit tendre et je voulus chérir
Ces hommes qui jadis m'apportaient des offrandes
Pour que les raisins noirs achèvent de mûrir,
Et qui pieusement suspendaient des guirlandes,
Lorsque le vin nouveau parfumait le cellier,
A mon autel dressé sur le bord des sentiers.»

— Je regardai le Dieu qui se tut.
Dans la plaine
Les maisons et les champs se distinguaient à peine,
Car sur les toits humains tombait déjà la nuit.

« Or depuis ce temps-là les siècles avaient fui :
Le chêne avait fermé sur la Dryade morte
Son écorce rugueuse et la folle cohorte
Des Centaures s'était un soir évanouie...
Je cherchai vainement sur mes autels détruits
La victime autrefois offerte à ma puissance :
Sur les pierres moussues les ronces du silence
S'enlaçaient désormais aux chardons de l'oubli.

J'étais seul : sans un Dieu pour m'aimer et m'entendre.
Et les hommes, vers qui je tendais mes mains tendres
Dans leur ville d'airain où je cherchais parfois
Si l'un d'eux comprendrait à mon geste, à ma voix,
Que j'étais le seul dieu qu'il leur restât encore,
Rirent en me voyant de leur rire sonore...

Alors, je regagnai la campagne et les bois,
Je vécus seul, ainsi que tu vis, ô mon hôte,
Et lorsque, par hasard, du sommet d'une côte,
Je voyais s'élever la fumée bleue d'un toit,
Je rebroussais chemin, soulevé d'un émoi
Fait de mépris mêlé de regret et d'envie,
Car moi, le Dieu, j'étais envieux de leur vie !
Pourtant, comme le vin qui bouillonne et fermente
Perd de son âpreté première avec le temps,
Ma sagesse a mûri sous le soleil des ans
Et mon âme est pareille à la mer souriante.
J'ai pardonné ! »

Le Dieu pour la seconde fois
Se tut et regarda la ligne des collines
Où les cyprès aigus tendaient leurs fuseaux droits
Vers les prairies du ciel où les astres cheminent...

« Un soir, j'étais allé dans leur ville de pierre
Et j'avais entendu dans la boue de leurs rues

Les cris rauques et vils de vices inconnus,
J'avais vu tituber leur ivresse grossière
Et passer leur orgie honteuse d'être nue.

De nouveau, j'avais fui, au hasard de la route,
Dépassant les faubourgs couchés sur le chemin,
Et je m'étais caché dans un bosquet de pins
Où jadis, innocents de l'orgueil et du doute,
Les hommes purs vouaient à mon culte divin
La force du bélier et la gaîté du vin.

Mes pieds mal assurés glissaient dans les décombres
De mon temple détruit. Je distinguais dans l'ombre
Les grands fûts enlacés par le lierre noueux...
Mais — comme si le cri de mes jours douloureux,
De ces jours où souffrait mon âme solitaire,
Avait enfin trouvé un écho — sur la pierre
De l'autel, me tenant aux colonnes, j'ai vu
Une coupe d'argile et du vin répandu !

Ainsi, la nuit sacrée peut fermer ma paupière,
Quelque chose de moi vivra dans la lumière :
Je m'en vais, consolé, rejoindre les vieux Dieux,
Et je puis pardonner aux mortels oublieux
En songeant que, pareils à cet homme pieux,
Quelques-uns garderont le culte du mystère
Et referont, tournés vers la pourpre du soir,
Alors que le vin clair s'égoutte du pressoir,
Sur mon autel détruit le geste séculaire !

... Voici que l'heure vient. Je dois partir, mon hôte.
Adieu. Ne reste pas sur le seuil de ta porte ;
Ne me regarde pas du sommet de la côte.
Il faut que nul ne sache où s'enfoncent mes pas.
Car les hommes impies et durs ne doivent pas
S'égayer à la vue de ma dépouille morte

Et je veux demeurer, pour ceux qui vont encore
Chercher l'ombre sacrée du sanctuaire obscur,
Le Dieu qui passe et boit le vin des raisins mûrs,
Le Dieu porteur de force et d'ivresse sonore,
Le Dieu qui galopait avec les grands Centaures
Ou qui marchait, suivi d'un cortège divin,
Le front cerclé de lierre et le thyrse à la main.

Le Dieu se redressa, immense.
Devant lui
Je prosternai mon humble front dans la poussière
Et, pour mieux accomplir sa volonté dernière,
Sans oser regarder une fois en arrière,
Rentré, je verrouillai ma porte sur la nuit.

J. GALZY.

HENRI DE KLEIST POÈTE ÉROTIQUE

Henri de Kleist est célèbre comme poète romantique et patriote : il a écrit *le Prince de Hombourg*, drame qui glorifie la discipline prussienne; *la Bataille d'Hermann* où les Germains vainqueurs de Varus symbolisent l'Allemagne secouant le joug de Napoléon. *Catherine de Heilbronn*, la plus populaire de ses œuvres, n'est pas seulement romantique par l'emploi du merveilleux : le caractère du principal personnage se marque d'un trait mystique qui l'apparente à certains héros wagnériens, et la conception d'un amour absolu, exaltant une naïve petite fille, lui prête un charme étrange vis-à-vis des âmes romanesques.

Aussi bien Kleist fut-il un « romantique », au sens le plus fort de ce mot : ce n'est pas assez dire qu'il fut tourmenté, inquiet, que sa vie fut errante, toute de sautes brusques et de variations. Il faut le regarder comme un malade : il côtoya plusieurs fois la folie, comme en témoignent son suicide prématuré,son dessein, à certain moment, d'assassiner Napoléon et la résolution qu'il avait prise, quelques années plus tôt, de s'engager au camp de Boulogne, dans l'armée de l'empereur qu'il détestait : un simple hasard l'empêcha de l'exécuter.

Outre ses pièces devenues classiques — les trois que j'ai citées sont demeurées au répertoire,— Kleist a écrit plusieurs ouvrages essentiellement scabreux ; et les sujets n'en sont point traités à la gauloise, ce qui dénoterait un esprit simplement libertin. Il a repris, par exemple, *l'Amphitryon* de Plaute et de Molière avec un sérieux déconcertant, qui trahit une curiosité de certaines situations troubles, de sentiments anormaux. Son caractère, son histoire sentimentale confirment l'impression que donnent ses œuvres : si l'on rapproche celles-ci de telle ou telle circonstance de sa vie, on peut évoquer l'image du plus extraordinaire des amoureux, aux états d'âme violents, contradictoires, souvent morbides. C'est cet « érotisme » d'Henri de Kleist que je voudrais tenter de définir.

Quoiqu'elle n'ait pas sans doute l'importance qu'on lui

prête, je note d'abord l'accusation de certains critiques : Kleist aurait été homosexuel. Le soupçon s'appuie sur une seule preuve, mais qui paraît décisive : c'est une lettre adressée par Kleist à son jeune ami Pfuel, lettre dont on conteste à peine l'authenticité.

Tu as ressuscité dans mon cœur l'âge des Grecs... J'aurais voulu dormir avec toi, cher petit, à tel point toute mon âme t'embrassait. Souvent j'ai contemplé ton beau corps avec des sentiments de jeune fille, lorsque sous mes yeux tu plongeais dans le lac de Thoune. Toute la législation de Lycurgue et sa conception de l'amour entre jeunes gens m'est devenue plus claire, grâce à la sensation que tu as éveillée en moi. Viens vers moi... Je ne me marierai jamais, tu remplaceras ma femme, mes enfants et mes petits-enfants.

Si net que puisse sembler un tel témoignage, on en a contesté la portée : que Kleist vouât à son jeune ami des sentiments extrêmement tendres, il n'y a guère de doute à cet égard. Mais si ces effusions avaient été purement platoniques, si elles n'avaient pas eu de résultat? Je ne m'engagerai pas dans une discussion vaine, puisque l'on manque de documents pour l'appuyer. Je retiendrai simplement ceci : Kleist fut homosexuel, sinon de fait, du moins de tendance, de sentiment, il eut des dispositions dans ce sens : premier indice d'une nature sexuellement morbide. D'autre part, s'il le fut même en fait, il ne le fut pas exclusivement, car il eut des intrigues amoureuses (1).

Kleist s'enflammait facilement, et plusieurs des liaisons qu'on lui connaît semblent avoir été chastes ; mais il y révèle un

(1) Voici, à titre de curiosité, une lettre adressée à M. Rahmer, auteur de plusieurs travaux sur Kleist, par un de ses compatriotes :

« Je suis, de mon métier, historien de la littérature, et j'ai lu avec un réel intérêt votre étude sur Kleist. Mais j'ai aussi un certain droit de vous faire une modeste observation ; seul quelqu'un comme moi peut se la permettre, qui a le *malheur*, depuis qu'il existe, d'être *homosexuel*. Vous n'ignorez pas, sans doute, que les hommes de cette sorte se rencontrent par millions, dans les classes les plus cultivées et les plus intellectuelles ; pour ma part, c'est seulement depuis que je suis entré dans une société d'homosexuels que je sais dans quelles énormes proportions l'homosexualité se propage parmi les célébrités de notre époque, dans tous les domaines de la science et de l'art. Ces malheureux sont victimes du destin (N. B. sans être coupables), et leurs admirables qualités méritent toutes les sympathies... *Henri de Kleist était homosexuel dès son enfance aussi vrai que je vous écris ces lignes*... Je suis passé par les mêmes expériences que lui. Je puis fournir trait pour trait, justement parce que je suis ainsi, la preuve inébranlable que Kleist fut un malheureux homosexuel, qui sentit l'horreur de son destin plus profondément que quiconque... »

Inutile de remarquer que le témoignage de l'homosexuel est suspect, parce qu'il a trop d'intérêt à grossir sa tribu de l'appoint de toutes les célébrités.

caractère tyrannique, et son goût d'une féminité tendre, malléable et docile à l'excès, trahit une sensibilité en déséquilibre. N'étant pas indifférent à l'égard de son sexe, il pourrait paraître logique qu'il eût aimé les femmes d'une nature quelque peu virile : or il avait pour elles une insurmontable répulsion. A sa sœur Ulrique, qui semble avoir manqué de charmes féminins — dans son voyage en France, elle accompagna son frère vêtue en homme — il reprochait souvent sa sécheresse et ses allures masculines. Il lui adressait même cette épigramme, en guise de vœux de nouvel an :

Amphibie, qui vis toujours dans deux éléments, n'hésite pas plus longtemps et adopte un sexe définitif. Il ne convient pas de nager et de voler tout à la fois ; abandonne l'eau, risque-toi dans les airs, secoue tes ailes et prends ton vol !

Toute la grâce germanique s'exprime dans cette exhortation fraternelle. Au reste, Henri de Kleist, dont la force de séduction était assez grande, déclarait ses volontés non moins brutalement aux jeunes filles dont il fut l'ami ou le fiancé. Il pensa choisir pour épouse une douce et naïve Gretchen qu'il fit attendre de longues années, sans se rendre compte, semble-t-il, de l'injustice de ses prétentions : il voulait la « former » selon son goût :

C'est pour moi un besoin, disait-il : quand une jeune fille serait encore la perfection, quand elle serait accomplie, n'importe : il faut que je la forme et la développe moi-même, sans quoi je craindrais qu'il ne m'advînt comme pour l'embouchure de ma clarinette : on en trouve mille exemplaires à la foire, mais, quand on s'en sert, le son n'est pas pur.

Cette manière de concevoir la femme comme un instrument, ou comme un objet que l'on accommode à son propre usage, était si conforme à l'esprit de Kleist qu'il ne fit jamais un effort pour se rapprocher de sa fiancée, pour hâter ou faciliter leur union. Dans sa pensée elle avait tous les devoirs, lui tous les droits ; voyageant à Paris, en Suisse, selon les caprices d'une humeur inconstante, il lui écrivait de prendre patience pendant dix ans, jusqu'à ce qu'il eût conquis la gloire ; une autre fois, le plus sérieusement du monde, il lui proposait d'acheter une maisonnette à la campagne, et de cultiver la terre. Wilhelmine von Zenge, malgré son attachement profond, finit par

fuir un amoureux qui lui demandait tous les sacrifices, et n'en voulait faire aucun : il ne se décidait pas même à choisir une situation stable, quoiqu'il fût à peu près sans fortune.

Toutes les liaisons d'Henri de Kleist se dénouèrent de cette façon, par la lassitude de celles dont il voulait faire ses esclaves. Il semble pourtant qu'il ait échappé de lui-même aux tendresses de la petite Louise Wieland, fille du poète : cette enfant de quatorze ans s'était éperdument éprise de lui, et il céda longtemps au plaisir de se sentir adoré, disant que « tout ce qui était doux l'attirait ». Il s'est souvenu plus tard de cet abandon, de cette ardeur d'une âme de jeune fille comme de la chose la plus touchante; il en a paré la plus belle de ses héroïnes.

Dans cette attitude de Kleist vis-à-vis des femmes, il n'y a rien, dira-t-on, que de très humain, ou plutôt de très masculin. Nombreux sont les hommes qui veulent se comporter en « maîtres », qui font preuve d'un esprit exclusif et dominateur; et tous sont sensibles, comme l'était Kleist, à l'agrément de se voir aimés. Il me paraît cependant que cette exaspération de l'orgueil, et ce mélange intime de l'amour-propre et de la passion atteignait chez lui un degré suraigu.

Il est des hommes simplement autoritaires, qui aiment de tout régir autour d'eux : ils veulent que leur femme leur obéisse, comme tout le reste. Kleist n'est pas de ceux-là : c'est une nature passionnée, plutôt que ferme et volontaire ; non un homme d'énergie, d'action, mais un amoureux : seulement, en amour, il veut régner. Il veut être, des deux amants, celui qui sera le plus aimé; il exige que la femme soit d'un dévouement, d'une docilité sans limite. Il écrivait à sa sœur, parlant de sa fiancée :

> Elle n'a pas compris, à mon sens, l'art de se sacrifier complètement pour ce qu'on aime, de s'anéantir : la chose la plus admirable que l'on puisse rêver sur terre.

Ces paroles ne sont-elles point d'un inconscient ? Réclamer le sacrifice pour soi, en sa faveur, sous prétexte que c'est une chose admirable, voilà le comble du dilettantisme. D'aucuns diraient : c'est de l'égoïsme, ou de la cruauté. Mais ces termes expliqueraient mal une nature comme celle de Kleist, qui ne manquait point d'une certaine délicatesse morale. Son

amour du sacrifice chez les autres n'est que le raffinement suprême de l'orgueil; c'est l'exaspération du sentiment que l'on nomme chez les femmes coquetterie. Chez celles-ci, comme chez le Don Juan vulgaire, la vanité se satisfait de multiples hommages : l'amant orgueilleux, comme Kleist, ne veut qu'un hommage, un dévouement, mais absolu ; et le spectacle de la femme humble, obéissante, pour qui il est tout, lui est le plus doux, le plus flatteur des plaisirs.

Lorsqu'on regarde sous ce jour la fameuse *Catherine de Heilbronn*, la plus populaire de ses créations, on saisit aussitôt le caractère factice de son mysticisme, fort séduisant au premier regard. Catherine est une fillette de quinze ans, qui tombe amoureuse du beau comte Frédéric von Strahl. Elle est possédée par sa passion, comme par une force qui commande sa volonté, annihile tous ses autres sentiments. Pour l'avoir vu une fois, elle abandonne les siens, le suit comme un pauvre chien malmené et méprisé, sans craindre les périls et les rudes fatigues de la guerre : jusqu'au jour où Frédéric, touché de tant d'amour, s'attendrit et épouse la jeune fille.

Certes la figure de celle-ci est émouvante et gracieuse, d'autant plus que Kleist a su lui donner une naïveté, une candeur qui innocente tous ses gestes. Catherine est une jolie invention poétique; mais les caractères même les plus exaltés, ceux qui apprécient le mieux cet amour romantique « plus fort que la mort », pourront trouver fragile cette mystique créature, s'ils savent qu'elle exprime simplement le rêve de Kleist; et que ce rêve était celui d'un homme désirant une femme à l'opposé de lui-même, d'une humilité satisfaisant à son orgueil, d'un dévouement qui compenserait son égoïsme, d'une douceur où se plairait sa dureté. Catherine de Heilbronn est le portrait de la femme idéale dont Kleist aurait eu besoin, pour subir son propre caractère. Dans la réalité, il ne la trouva point : il faut admirer qu'il ait su, par la fantaisie, remédier à la pauvreté du monde réel, et se créer une épouse imaginaire qu'il ne pouvait rencontrer, étant trop difficile : les femmes avec qui nous vivons ne sont pas adaptées aux exigences d'un Henri de Kleist.

Les miracles qu'il prête à son histoire moyen-âgeuse, le caractère factice du héros, rude et naïf Germain qui se rend à l'amour de Catherine, d'abord reçue à coups de fouet, ne suf-

fisent pas à nous cacher les sentiments vrais de l'auteur : il y a comme une pointe de sadisme passionnel, dans le plaisir qu'un homme peut prendre à choyer une petite fille après l'avoir méprisée ; à la serrer sur son cœur, à s'attendrir sur son doux babillement, après l'avoir fait battre et maltraiter par ses valets ; et si ce plaisir n'est pas certain chez le personnage de la comédie, que l'on peut regarder comme une brute sincère, il existe sans aucun doute chez le poète qui l'a conçu : Kleist, en écrivant sa *Kätchen von Heilbronn*, s'est sûrement complu à torturer, dans sa pensée, une jeune fille qu'il savait digne du plus grand amour, pour se donner la joie, par la suite, de la combler.

Ce sentiment, que j'ai qualifié, par un terme un peu fort, peut-être, mais juste, de sadisme, apparaît dans les autres ouvrages de Kleist : d'abord cette *Penthésilée*, pleine d'étranges et riches beautés poétiques, mais qui inspirait à Gœthe ce jugement sur son auteur : il vise à troubler tous les sentiments. Penthésilée, reine des Amazones, est amoureuse d'Achille, qu'elle finit cependant par tuer : mais il ne s'agit point d'un de ces vulgaires meurtres passionnels, dus à la jalousie, comme nous en lisons chaque jour dans les faits-divers. Tout le caractère de l'Amazone, pure invention de Kleist, — « mi-grâce, mi-furie », dit-il — repose sur ce contraste entre une humeur farouche, voire cruelle, et des élans d'amour sincères, et même tendres. Les phases de l'intrigue, d'ailleurs très mince, reposent sur les variations de ce caractère, ses brusques sautes de l'un à l'autre extrême, et l'affreux dénouement du drame est dû à une explosion de fureur, succédant aux plus amoureuses déclarations.

La conception même des femmes guerrières qui forment un chœur autour de la reine et déterminent le milieu où cette pièce se joue a pour base cette deconcertante contradiction : les amazones de Kleist ne sont point du tout des femmes « virilisées », sortes de dragons qui pourraient avoir l'appétit du mâle et conquérir de beaux jeunes gens, comme les guerriers emmenaient des captives, pour la satisfaction de leurs désirs. Certes elles ravissent des hommes, qu'elles conduisent dans leur royaume, afin de pourvoir à sa conservation. Mais ce ne sont pas de féminins adolescents, qui leur permettraient de renverser les rôles amoureux : ce sont de rudes soldats, qu'elles

doivent au préalable vaincre; et dès qu'ils sont vaincus, ces robustes femelles — fortes, mais non point frustes, hardies et féroces, mais non brutales — se comportent envers leurs prisonniers comme des esclaves d'Orient, elles les enchaînent par les flatteries et les douceurs. Voici, par exemple, un de leurs dialogues :

UNE AMAZONE (*à un Grec prisonnier*)

Jeune homme, veux-tu reposer tes membres sur de moëlleux tapis? Dois-je te préparer un lit de fleurs printanières à l'ombre de ce laurier? Tu sembles très las.

UNE AUTRE AMAZONE (*de même*)

Dois-je mêler à l'eau fraîchement puisée à la fontaine la plus parfumée des huiles de Perse, et baigner tes pieds poussiéreux?

UNE TROISIÈME AMAZONE

Tu ne dédaigneras pas le jus d'une orange, que veut t'offrir une main amoureuse?

LES TROIS AMAZONES

Parlez : que faut-il faire pour vous servir ?...

UN GREC (*les regarde d'un œil pénétrant*)

Dites-moi : pour qui tresse-t-on ces couronnes?

LA PREMIÈRE AMAZONE

Pour qui? pour vous, ma foi!

LE GREC

Pour nous? vous osez le dire, cruelle! Voulez-vous nous parer de fleurs, comme des victimes, pour nous conduire au sacrifice?

LA PREMIÈRE AMAZONE

Au temple d'Arthémis ! qu'allez-vous penser? Nous vous mènerons dans un sombre bois de chênes, où des jouissances sans bornes vous attendent...

Ces vierges guerrières s'entendent vraiment à captiver le mâle par les plus ravissantes surprises. Mais leurs désirs sont modérés près de ceux de leur reine, et dans leurs rapports avec l'autre sexe elles séparent nettement la guerre et la paix: l'amant, pour elles, succède à l'adversaire. Penthésilée ne distingue pas entre les deux, et ses transports érotiques s'accompagnent jusqu'au bout d'accès de haine furieuse, d'une terrible rage de dominer.

Cette exaspération des sentiments contraires se traduit aussitôt dans ses paroles : « O dieux, s'écrie-t-elle, accordez-moi de jeter dans la poussière de mes pieds le jeune homme que je désire de toute mon ardeur... » Un peu plus tard : « Qu'il vienne, dira-t-elle, qu'il pose sur ma nuque son pied de fer. » Tout à tour elle veut être son maître et son esclave : « Qu'est-ce que je souhaite, si je brandis mon glaive contre lui ?.. Je veux le presser sur ma poitrine... » Et presque au même instant elle commande de lâcher les dogues contre Achille, et de « faucher ses membres vigoureux à l'aide des chars armés de faux ».

Elle est frénétique dans l'amour comme dans la guerre, cette vierge qui, parmi le tumulte des batailles, pense aux « orgies » dont les « désirs se déchaînent comme des chiens découplés », et qui préfère « servir de pâture aux vautours, plutôt que d'être une femme sans séduction ». Un certain calme, ou du moins une unité de sentiment, n'est en elle que lorsqu'elle se trouve en face d'Achille : elle devient alors simplement douce et féminine. Encore doit-elle cette faveur à une illusion : elle croit qu'Achille est son prisonnier, tandis qu'il est son maître ; ses compagnes, pour éloigner sa fureur, l'ont trompée quand elle a repris connaissance après avoir été blessée dans le combat.

Cependant elle apprend la vérité, et son cœur immédiatement se retourne. Penthésilée l'amoureuse redevient l'amazone, la furie assoiffée de vengeance, prête aux gestes les plus violents. Aux élans de tendresse succède le pire accès de rage : la reine ne se contentera pas de provoquer Achille, comme elle avait fait jadis, pour le vaincre et se le subjuguer. Elle lui infligera une mort affreuse : après l'avoir percé d'une flèche, elle le fait déchirer par ses dogues, elle-même les accompagne et mord à belles dents la poitrine du jeune héros !

On ne peut contester que dans ce dernier acte n'éclate une sorte de délire sadique- En vain la folle vierge, le sacrifice consommé, cherche à l'expliquer par d'affreuses plaisanteries : « Baisers, morsures (Küsse, Bisse), dit-elle, cela rime ensemble, et l'on peut aisément prendre l'un pour l'autre... Je me suis trompée, n'étant pas maîtresse d'une lèvre trop prompte... » Et sur le cadavre qu'elle embrasse, elle s'immole à son tour.

Jusqu'à quel point Kleist voulut-il défier le public, en ima-

ginant cette fin horrible et poussant à l'extrême le caractère de son héroïne? Il y a sans doute une part de gageure dans la conception de cette nature excessive, et l'on peut supposer que Kleist, une fois saisie l'idée première, se plut à la forcer pour atteindre un effet de surprise, et comme pour se jouer. Mais il faut exclure, avec lui, la pensée d'une pure plaisanterie : il a écrit cette pièce avec passion, et c'est peut-être, de toutes ses œuvres, celle où il a mis le plus de lui même : Penthésilée, c'est Henri de Kleist en personne, et si l'on reprochait à cette créature forcenée d'être irréelle, il serait en droit de répondre : je n'ai fait que me peindre.

Ce drame nous offre le plus précieux document psychologique sur son auteur : l'amour-propre maladif, la volonté autoritaire qui se mêlaient à toutes ses passions ne sont qu'à peine exagérés dans les transports furieux de l'Amazone, et les cruautés qu'il exerçait inconsciemment envers ses amies lui firent imaginer cette rage destructrice. Il lui suffit de transposer dans l'ordre physique des impressions, des attitudes qui chez lui restaient purement morales, de donner un glaive à Penthésilée et d'armer sa dent contre Achille, pour qu'un tel caractère apparût dans son relief et son horreur invraisemblable. Mais, sans doute, si les mœurs civilisées interdisaient à Henri de Kleist de pareilles voies de fait, il sut goûter par l'imagination ces voluptés sauvages, et les morsures de Penthésilée à son amant ne sont que la poétique expression de ses désirs sadiques : il les assouvit spirituellement, sinon dans le réel.

Une autre face de son caractère érotique se révèle dans ses étranges analyses de la pudeur féminine : il la traite en choisissant des exemples excentriques, qui trahissent une curiosité maladive, une inquiétude que beaucoup jugeront déraisonnable. Il est curieux que le sujet d'Amphitryon, que ses devanciers jugèrent bon pour la comédie, lui ait offert un « cas psychologique ». Quels peuvent être les sentiments d'une femme dans la situation d'Alcmène, s'apercevant qu'elle a trompé son époux inconsciemment, et involontairement? Voilà le problème qui l'intéresse : notons qu'il n'est pas invraisemblable, comme la légende nous le fait paraître au premier abord. On a lu récemment, dans les journaux, l'histoire d'un audacieux qui joue le rôle de Jupiter vis-à-vis de la femme de son voisin.

Il nous est difficile, en pareille aventure, de délaisser le côté comique ; et si nous cherchons à nous figurer les sentiments d'une femme qui l'a subie, nous n'y parviendrons pas sans quelque peine. En admettant qu'il s'agisse d'une très pudique épouse, nous supposerons qu'elle éprouva une grande gêne, atténuée, après un certain temps, par la pensée de son innocence. Mais pourquoi s'attarder sur des impressions aussi « troubles » ? Comme dit Gœthe, ne suffit-il pas qu'on y songe, qu'on se le figure un instant, pour que l'on ressente le besoin de les écarter de son esprit ?

Kleist a détaillé les émotions de la pauvre Alcmène, modèle de fidélité conjugale. Les critiques allemands vantent à l'envi l' « idéalisation » qu'il imposait par là à la farce de Molière. Malheureusement, il n'a point traité cette délicate personne, et cette non moins délicate situation, avec tout le doigté désirable ; et le chaste langage qu'il prête à la chaste épouse d'Amphitryon revêt parfois un caractère d'inconvenance :

Nieras-tu, dit-elle (à Amphitryon), que j'aie rempli tous mes devoirs ?... Hier, quand tu m'as apparu, au crépuscule, et que tu m'as sollicitée, je me suis acquittée largement. Si tu souhaites davantage, j'avouerai mon insuffisance : je t'ai donné réellement tout ce que j'avais.

Ce sont là, en effet, les paroles d'une femme parfaitement honnête et soumise au devoir conjugal. Ne soyons pas surpris, si la pièce se termine par le triomphe de sa vertu : les subterfuges du dieu n'ont pu défaire son « infaillible sentiment », et le baiser qu'elle donne à l'étranger est la meilleure preuve, nous dit-on, d'un amour fidèle ! Kleist l'affirme, et nous voulons l'en croire. Il a entrepris de prouver, si je ne me trompe, qu'une expérience comme celle d'Alcmène n'attente nullement à la pudeur d'une femme, et que son époux, par la suite, la doit juger aussi pure : c'est par trop évident ; et pourtant, c'est simplifier le problème que de choisir le cas d'Amphitryon, où l'amant est un dieu : car le mari, s'il apprend la chose, rend grâce à Jupiter de l'honneur insigne qu'il lui a fait, et n'éprouve pas les sentiments de colère, de rancune que lui devrait inspirer cette aventure. Supposons le simple fait divers que je citais, où le roi des dieux serait remplacé par quiconque : l'état d'âme du mari trompé, même convaincu de l'innocence de sa femme, serait tout autre ; il

serait plus intéressant, oserais-je dire ; il offrirait un second « cas psychologique » ; et le sentiment de la femme, par contre-coup, serait aussi changé.

C'est en celui-ci que Kleist a mis tout l'intérêt : s'il a fait voir que l'épouse, moralement, aux yeux de son époux, demeure sans tache après une telle épreuve, il a surtout montré le trouble qui s'empare d'elle à la pensée de son acte involontaire, et qui subsiste, même lorsqu'elle se l'explique et se sait innocente.

Bref, il a insisté sur cette face étrange du sentiment nommé pudeur, qui ne dépend point seulement des intentions, mais des actes ; où n'entre pas tant un désir de propreté morale qu'une peur, une répugnance physique : Alcmène trompe son mari sans le vouloir, donc sans être coupable le moins du monde, même à ses propres yeux ; cependant, elle est intimement blessée, à l'idée du contact d'un autre homme ; et elle le reste, nous dit-on : c'est cela, la pudeur.

Etait-il nécessaire de choisir cette bizarre aventure, pour faire ressortir le fond d'un tel sentiment ? Kleist en a repris l'analyse, en s'arrêtant à un cas non moins excentrique, dans sa nouvelle : *la Marquise von O...*

Le sujet en est emprunté à Montaigne, qui cite cette anecdote :

> Prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veuve, de chaste réputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines qu'elle penseroit estre enceinte, si elle avoit un mary : mais, du iour à la iournée croissant l'occasion de ce souspeçon, et enfin jusques à l'évidence, elle en veint là de faire déclarer au prosne de son église que qui seroit cœsent de ce fait, en le advouant, elle promettoit de le lui pardonner, et, s'il le trouvoit bon de l'espouser ; un sien ieune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, déclara l'avoir trouvée un iour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie si profondement prez de son foyer, et si indecement, qu'il s'en estoit pu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble.
>
> (*Essais*, livre II, chapitre 2.)

Kleist transpose l'anecdote dans un autre monde; il suppose qu'une jeune veuve, « dame d'une parfaite réputation et mère de plusieurs enfants bien élevés », est surprise, pendant l'assaut d'une place forte, par un jeune officier russe. Cet

homme, qui lui apparaît comme « un ange du ciel », la défend contre les brutalités des soldats et réussit à la conduire en lieu sauf : là, épuisée par l'émotion, elle perd connaissance; et son protecteur exécute à son insu, avant qu'elle ait repris ses sens, l'acte qu'il avait empêché les autres d'accomplir.

Peu de temps après, la guerre terminée, le jeune officier se présente et demande la main de la marquise : celle-ci, remettant sa réponse, s'aperçoit bientôt qu'elle est enceinte. Epouvantée, ne sachant à qui attribuer son état, elle repousse alors le prétendant, et publie, par voie d'annonce, qu'elle est prête à épouser le père de son enfant. Le coupable reparaît, et le mariage est célébré. Mais la marquise, prise d'une inconcevable répulsion, tient à l'écart son époux, et ne l'accepte qu'après un long stage, où il peut témoigner de sa patience et de son respect.

Cette conclusion put être imaginée pour atténuer le caractère scabreux du récit, qui scandalisa fort, lorsqu'il parut, les honnêtes Allemands. Le comte F..., en respectant sa femme, précisément enceinte au moment du mariage, fait un peu oublier qu'il est l'auteur d'un viol; et la marquise, bien qu'innocente, montre, en l'éloignant, qu'elle tient aux plus délicates convenances; l'union légale, qui la purifie aux yeux du monde, ne lui paraît point suffisante pour effacer dès le premier jour l'injure qu'elle a subie.

Il me semble pourtant que Kleist a voulu faire de cette pudeur de la femme violée un des points essentiels de son œuvre : *la Marquise de O...* serait ainsi comme une variante d'*Amphitryon*. La marquise, de même qu'Alcmène, est en butte aux entreprises d'un étranger ; mais tandis que celle-ci le prend pour son époux, celle-là l'ignore complètement; l'une trompe son mari — en fait — sans le tromper d'intention; l'autre est trompée, en quelque sorte, par un homme qu'elle aime et qui abuse d'elle sans qu'elle le sache : le cas est encore plus subtil.

Il ne faut pas oublier, en effet, ce détail par lequel Kleist raffine sur Montaigne, et transforme une anecdote drôle, suivant sa coutume, en un cas de quintessence psychologique. Si l'auteur du viol était un homme quelconque, la marquise l'épouserait sans plus de façons, par devoir, parce qu'il est le père de son enfant. Elle hésite à accepter le comte F..., qu'elle

aime : précisément parce qu'elle l'aime. Elle se révolte à l'idée qu'il l'a violentée, lui qu'elle avait vu « pareil à un ange » ; cet acte brutal est si contraire à l'image qu'elle se faisait de lui qu'elle en éprouve une cruelle désillusion ; et si sa pudeur devait souffrir, à la pensée d'un viol perpétré par un simple goujat, elle se trouve infiniment plus blessée, sachant que le coupable est celui qu'elle aime.

D'aucuns contesteront ce sentiment, prétendant qu'au contraire la marquise devrait se féliciter de l'aventure, et que justement la pudeur féminine repousse d'un indifférent ce qu'elle accepte d'un homme aimé : donc, l'héroïne de cette histoire devrait se sentir rassurée lorsque son amant se révèle. A cela Kleist répondrait sans doute qu'au fond elle est bien heureuse que ce soit lui : que seul son premier mouvement est d'une juste révolte, car cet homme qui l'avait sauvée et qu'elle tenait en haute estime, lui apparaît soudain comme l'auteur d'un acte vulgaire ; rien n'est plus propre à blesser intimement, douloureusement sa pudeur (1).

Quoi qu'il en soit, on peut tirer du choix de ce sujet — comme de celui d'*Amphitryon* — et de la façon dont Kleist les traite de curieuses conclusions sur les tendances de son esprit. L'excessive curiosité de ce sentiment tout féminin : la pudeur, le souci de l'étudier, de l'éprouver, pour ainsi dire, dans des situations tout à fait impudiques, trahit encore une fois un érotisme maladif, que nous pouvons à présent définir. Des érotiques ont loué certaine délicatesse de Kleist, parce qu'en fin de compte, dans ces histoires d'*Amphitryon*, *la*

(1) Une courte épigramme de Kleist, peu remarquée sans doute, suggère une explication inattendue de sa nouvelle *la Marquise de O...* Elle est intitulée comme cette dernière. Voici la traduction du distique :

« Ce roman n'est pas pour toi, ma fille. Évanouie ! Quelle honteuse plaisanterie ! Je sais qu'elle fermait simplement les yeux. »

En partant de cette supposition, que l'évanouissement de la marquise est simulé, qu'elle a subi une douce violence, et qu'elle connaît fort bien l'auteur de sa grossesse, il n'est pas impossible d'expliquer la suite de l'histoire. Tous les détails restent concordants, sauf peut-être l'indignation de la marquise, lorsque après la publication de son annonce le comte de F... vient se présenter. Encore pouvons-nous admettre que cette indignation soit feinte, comme l'étonnement de la jeune femme lorsqu'elle s'aperçoit de son état, comme tous ses gestes et ses actes par la suite. La marquise Juliette apparaîtrait alors comme une fine comédienne, et son histoire comme une mystification de Kleist envers le lecteur.

Je n'insiste pas sur cette interprétation : si elle n'est point la bonne, elle n'est pas invraisemblable. Elle est amusante, comme d'ailleurs la nouvelle même, qui mériterait d'être connue du public français. Je ne crois pas qu'il en existe une traduction.

Marquise de O... la pudeur triomphe dans les difficiles épreuves où elle est soumise. A quoi nous répondrons : la pudeur est un sentiment tel qu'on le nie en s'y arrêtant, en y insistant. Il ne peut faire l'objet d'un examen sans qu'aussitôt on le blesse ; il est même plus cruellement traité dans ces études complaisantes que dans des histoires pleines d'indécences, où il serait simplement négligé. En tous cas, l'homme qui composerait ces histoires ne serait pas suspect de dispositions particulières, car il est normal, pour un homme, de s'exprimer librement, sans tenir compte de la pudeur : tandis qu'il est anormal de s'en inquiéter à tel point, de vouloir creuser ce sentiment, y jeter la sonde, en mesurer les limites et la portée. Stendhal disait qu'en Angleterre la pudeur des femmes, c'est l'orgueil de leurs maris. Cette remarque pourrait bien s'appliquer à Henri de Kleist : son extrême intérêt pour ce sentiment viendrait de l'amour-propre exacerbé que j'ai signalé chez lui : amour-propre qui exigerait chez la femme la présence d'une rigoureuse pudeur, comme un hommage envers lui-même ; et qui se plairait à l'observer encore dans les circonstances les plus scabreuses, où elle apparaîtrait plus forte. On ne voit pas d'autre explication au goût de Kleist pour de pareils sujets : ils se distinguent essentiellement de ceux que pourrait inspirer un instinct grivois ou voluptueux.

Aussi Kleist ne mérite-t-il point le nom de poète érotique, s'il s'applique seulement à ceux qui chantèrent la passion — la vraie passion amoureuse — ou le plaisir. Je lui ai donné cette épithète, parce que l'on sent à travers ses œuvres un souci très vif, une inquiétude très personnelle des choses de l'amour, mais chez lui cette passion est intimement, profondément mêlée avec un orgueil maladif, et c'est de là qu'elle tient le caractère extrême, et souvent excentrique qu'elle revêt. Catherine de Heilbronn, ou la jeune fille mystiquement amoureuse, n'est pas la création d'un esprit mystique, mais d'un homme orgueilleux et tyran, au point de souhaiter le don absolu d'une âme, une femme aimante jusqu'au dernier sacrifice; Penthésilée, éprise jusqu'à la fureur, n'est pas une Phèdre dévorée du seul feu de l'amour : c'est une dominatrice toute pétrie d'orgueil, chez qui la soif de vaincre heurte violemment les désirs amoureux. Enfin ces pudiques héroïnes,

la Marquise, l'épouse d'Amphitryon n'ont été soumises à d'inconvenantes épreuves, où s'affirme malgré tout leur pudeur, que pour mieux rassurer Henri de Kleist sur la puissance de ce sentiment féminin, si flatteur pour l'homme en faveur de qui il se garde.

De là le côté « trouble » que Gœthe signalait dans ses ouvrages : l'érotisme qui repose sur une surexcitation des sens ne laisse pas une telle impression ; à certains, il peut paraître indécent, voire dangereux, mais chacun sait où il tend, d'où il vient. Celui de Kleist reproduit dans l'ordre sentimental et passionnel l'impression que nous donne, dans un autre ordre, le spectacle des invertis; et peut-être n'est-ce pas un hasard que Kleist puisse être soupçonné d'appartenir à cette classe. Le détour par lequel, chez lui, l'amour-propre se glisse au cœur même de la passion, la déforme et la retourne, ou lui inspire d'étranges curiosités, ou même détermine son idéal féminin, surprend le lecteur, qui d'abord ne l'aperçoit pas, mais parfois le devine, et soupçonne dans cette intrusion quelque chose d'anormal et de morbide.

Chez tous les hommes, dira-t-on, l'amour-propre et l'amour sont étroitement mêlés ; et c'est même une idée chère aux littérateurs modernes, que l'homme et la femme sont des « adversaires », comme Penthésilée et Achille. Quel homme ne jouirait pas égoïstement de la pudeur de sa maîtresse, lequel ne souhaiterait pas l'amour absolu d'une Kätchen? Kleist n'a fait qu'exprimer des sentiments humains — et surtout masculins : c'est par là que cette partie de son œuvre que nous avons envisagée garde un haut intérêt. Mais il a poussé à l'extrême ce qui, chez la plupart, se manifeste d'une façon plus mesurée : ce qui se cache de trouble, d'inquiétant, de contradictoire dans l'amour, il l'a dégagé jusqu'à toucher l'invraisemblable, l'excentricité ou la folie. Orgueilleux et passionné autant qu'il est possible, il a mis dans ses exemples de passions les plus grands raffinements de l'orgueil : cela donne à ses histoires ce caractère impudique, ou du moins déconcertant dont s'offusquèrent les bourgeois, et jusqu'au Maître de Weimar. Nous qui voyons plus clair dans ses pensées, nous n'irons point le regarder comme un dangereux trouble-fête, destructeur des sentiments honnêtes et moyens. Ses exagérations nous aident à distinguer, comme au travers d'une

loupe grossissante, les secrets du jeu de l'amour. Ce malade nous éclaire sur notre propre conscience : c'est un guide, et peut-être un précurseur (1).

RENÉ LAURET.

(1) Je n'ai pas insisté sur la liberté du langage dont témoigne Henri de Kleist dans les sujets érotiques : elle mérite, chez un Allemand de cette époque, d'être notée. On ne la rencontre que chez quelques écrivains romantiques, comme Fréderic Schlegel, — sans parler de Gœthe. Gœthe est avec Kleist un des rares Allemands qui usent librement du mot « Hahnrei » — cocu. Il est visible, d'après les quelques phrases que j'ai citées, que l'impudeur d'Henri de Kleist est quasiment inconsciente, tout à fait dépourvue de ce trait provocant dont elle s'accompagne chez les Français : c'est pourquoi elle n'échappe pas toujours au ridicule.

SAVANTS DE THÉATRE

—

La science est à la mode. Ses triomphes et ses banqueroutes ont également contribué à l'y mettre. La vie privée et professionnelle des grands savants intéresse presque autant le public que celle d'un premier ministre ou d'une étoile de café-concert.

D'autre part, le théâtre devient de jour en jour une entreprise plus industrielle qu'artistique, pour cette simple raison qu'il exige désormais des capitaux importants, de la réclame, et ne peut prospérer que par le gros public, comme le feuilleton ou le cinéma. Une élite suffit de moins en moins à remplir cent fois une grande salle, c'est-à-dire à satisfaire l'appétit croissant des bons acteurs, et des auteurs décidés à vivre fort bourgeoisement de leur renommée.

Or le gros public se fait *a priori* du savant une image falotte et superstitieuse, qu'on peut esquisser schématiquement ainsi : un savant est un être plein d'idées abstraites et désintéressées ; il ne vit que pour elles ; dès qu'il sort de son laboratoire il se heurte à un milieu sans idées, médiocre, égoïste ou passionné, qui tantôt l'admire, tantôt le berne. Voilà le pantin dont « il faut et il suffit » que l'on tire les ficelles, pour que le public éminemment bourgeois de notre théâtre reconnaisse avec plaisir la conception qu'il se fait si volontiers de cette entité conventionnelle : le savant.

Nos dramaturges contemporains, depuis Augier et Dumas, se sont-ils contentés de mouvoir ces ficelles usées, ou bien ont-ils tenté l'effort artistique d'animer le mannequin ? Une enquête sur les principaux drames contemporains nous fournira une réponse, qui n'est peut-être pas toute à l'honneur du théâtre moderne.

I

LE SAVANT DE LUXE

Il existe dans le drame contemporain toute une catégorie de savants insignifiants, sans rôle dans la pièce en tant que

savants : simples utilités, dont le métier et le renom scientifique supposés ne sont que des accessoires. Les auteurs les introduisent dans leur œuvre comme un parvenu exhibe un personnage décoratif dans son salon, parce que « cela fait bien ».

Le savant est alors prédestiné au rôle de *confident* : désintéressé par convention, n'est-il pas naturellement discret, de bon conseil, sceptique à bon droit vis-à-vis de tout ce qui n'est pas la science ? Il est encore nécessairement un observateur averti ; et presque toujours, pour les besoins de la rampe, un causeur spirituel. Dans ce rôle, il est généralement vieux : les cheveux blancs sont très bien portés dans la gent scientifique : « vieux savant » est la plus récente et déjà la plus usée des épithètes homériques.

Dumas fils s'est fait une spécialité du vieux savant confident. Nous en trouvons au moins trois des plus authentiques dans ses œuvres.

Leverdet, de l'Institut, mari trompé, clairvoyant mais sans cynisme, est le vieux savant philosophe de *l'Ami des femmes* ; son rôle se borne à dire quelques mots spirituels, et, par conséquent, à exprimer la pensée de l'auteur ; mais son esprit scientifique ne se hausse qu'à des plaisanteries empreintes d'un laisser-aller vieillot : « C'est un alcool, il ne gèle jamais », dira ce physicien d'un homme perpétuellement amoureux, et toujours au même degré.

Les Idées de Mme Aubray sur les fils naturels et les ouvrières qui ont « fauté » n'auraient pu s'exposer dans leur outrance, au temps de Dumas, sans un repoussoir convenable : c'est l'affaire d'un confident d'esprit philosophique, à qui l'on puisse faire exprimer des idées plus conventionnelles, mais plus modérées et plus sociables. A cet adversaire sympathique, il faut donner de l'autorité : la science la lui conférera. Aussi Barantin, dont la seule raison d'exister est de discuter la thèse tour à tour avec tous les personnages, a-t-il écrit « des livres sérieux concernant l'industrie, le travail, le progrès, l'économie politique » ; tout de suite, le voilà classé : désintéressé, impartial, d'idées élevées ; bref il est en bonne situation à peu de frais ; après quoi, on lui sait gré de ne plus nous faire deviner autrement qu'il est un savant.

L'Etrangère nous présente encore Rémonin, vieux savant

à tout expliquer, qui a toujours une réponse, d'ailleurs saugrenue, à toutes les questions embarrassantes. Il travaille d'ordinaire dans la solitude, sauf précisément dans les quelques jours du drame, où, comme par hasard, il se trouve accaparé par une vie très mondaine. Comme il doit expliquer tout, il est tellement savant qu'il se trouve cumuler à la fois les titres de médecin, professeur au Collège de France et professeur à l'Ecole Polytechnique. Par malheur, il n'y a point de cours de médecine à l'X, à part quelques leçons accessoires d'hygiène, faites de temps à autre par les deux majors qui soignent les élèves. Mais Dumas avait déjà grevé son personnel savant d'un membre de l'Institut : il fallait chercher ailleurs un prestige, même invraisemblable.

Parmi les contemporains, Hervieu nous offrira le type du savant-utilité. Un des personnages de *la Course du Flambeau* n'a aucune autre raison d'être que de justifier le titre de la pièce. Le vieux Maravon écoute, conseille, fait quelques mots ; mais s'il n'avait pas le beau nom d'érudit, il n'aurait aucun droit à l'existence théâtrale. En effet, cette mystérieuse « course » n'est autre chose que les « lampadophories » de l'antique Grèce, où chaque coureur transmettait au suivant un flambeau allumé à l'autel : c'est l'image de la succession des générations humaines. Mais pour expliquer cette allusion — fumeuse, il ne faut rien moins que « le pédantisme d'un vieil universitaire ». Comme unique justification d'un personnage dans un drame, n'est-ce pas à la fois trop, et trop peu ?

Beaucoup de ces personnages de luxe ne sont même pas des confidents : leur unique rôle dans la pièce est d'exhiber leur titre de savant comme une livrée honorable. « Un savant, cela manquait dans votre galerie », dit Soindres à la coquette Cécile, dans *l'Escalade*. De combien d'auteurs devrait-on en dire autant ! Eux aussi ont une galerie de comparses à bien garnir.

Ainsi dans la *Simone* de Brieux, de Sergeac, pour se consoler d'avoir tué sa femme, qui le trompait, prépare avec sa fille une *Histoire de l'art religieux dans l'Inde*. Une statue manquait à leur collection : ils l'ont découverte à Gênes ; ils disputent amicalement pendant toute une scène si c'est un « Amida » ou un « Maitreya ». Deux lettres sanscrites qu'y découvre

la jeune fille tranchent en faveur du Maitreya, non sans l'aide érudite des *Annales du Musée Guimet* : inclinons-nous ! Le père propose en riant à sa fille de signer son livre avec lui. Voilà donc bien un savant, et même une fille savante, dans l'exercice de leur sacerdoce. Mais Sergeac n'est qu'un savant par accident, et pour rien, pour le plaisir ; dans son caractère personnel ou dans son rôle dramatique, rien ne l'y obligeait, c'est du pur décor, comme le serait une armoirie de famille, descendue des portants dans l'âme du personnage. Mais il fallait à tout prix réhabiliter ce meurtrier et lui assurer une attitude sympathique : presque seule, celle de savant est aujourd'hui de tout repos. Autrefois l'auteur eût fait de Sergeac un pieux ascète : nous avons renouvelé les ficelles.

Le *Tribun* de Bourget est un ancien professeur de philosophie, comme Jaurès ; mais il ne fait pas plus usage de sa philosophie dans la pièce, que Jaurès de sa thèse de doctorat sur *la Réalité du Monde extérieur* à la tribune de la Chambre.

Dans *Un divorce* encore, Bourget a voulu introduire un personnage épisodique, destiné à donner quelques conseils à la femme divorcée et remariée, qui veut redevenir catholique : il sera bien pour la galerie d'en faire un ancien polytechnicien devenu prêtre par une vocation irrésistible. Dans le roman original, le type était plus fouillé ; au théâtre, ce titre de « savant qui renie la science », comme dit un de ses condisciples, n'est plus qu'une étiquette générique, collée sur un mannequin pour le rendre plus vivant, si toutefois elle ne produit pas l'effet contraire.

En 1908, on n'était encore qu'orientaliste, professeur ou polytechnicien. Mais le progrès marche vite. Dira-t-on que le drame retarde sur lui ? Dès 1910, le savant de théâtre est un inventeur d'aéroplane ! *Le marchand de bonheur* de Kistemaeckers subventionne le « monoplan Ferrier ». A quel spectateur des galeries, ou même des fauteuils, fera-t-on croire que le créateur célèbre d'un monoplan n'est pas le plus heureux des hommes ? Alors se pose dans toute sa force la thèse et le paradoxe de la pièce : aussitôt l'ingénieur parvenu au plein succès et en apparence heureux, voici la désunion dans son ménage, et le malheur véritable. La marchandise morale que vend ou donne le philanthrope n'a de valeur qu'en montre sur l'étalage, ou en réserve dans les dépôts de l'avenir ! Telle

est la thèse ; la science n'est encore ici qu'un prétexte épisodique.

Jusqu'ici, nous n'avons rencontré que des savants de luxe, êtres décoratifs, porteurs d'un titre honorifique, mais des ombres de savants à la fois sans âme et sans corps. S'ils ont quelque vie, c'est comme personnages spirituels, confidents désintéressés, observateurs désabusés et perspicaces ; mais point comme savants. En montant sur la scène, ils ont laissé leur science, comme un bagage encombrant, derrière les portants des coulisses ; et leur personnalité dramatique ne porte guère les signes d'une vie consacrée à la science. Ce n'est certes pas dans cette catégorie d'êtres falots qu'il faut chercher au théâtre la peinture du vrai savant et de la vraie science.

II

LE SAVANT AMOUREUX ET L'AMANT SAVANT

Quelle est la grande affaire du drame français contemporain ? l'amour ; plus exactement l'adultère. La grande affaire des savants, sur le théâtre, ce sera donc l'amour et la trahison conjugale. Qu'ils en soient les victimes ou les héros, les voilà réduits à la banale aventure galante, dans laquelle leur personnalité de savants risque fort de s'évanouir.

Ce rôle offre deux types extrêmes : le *savant amoureux*, qui est savant par essence, et par accident amoureux ; et *l'amant savant*, qui est foncièrement amant, et accessoirement savant : ce n'est qu'un prestige de plus ajouté à tous les autres moyens traditionnels de séduction dont on peut armer un jeune premier.

L'amant savant est de beaucoup le plus répandu. Incapable, comme la tragédie mondaine du XVIIe siècle, de s'intéresser sérieusement à autre chose qu'à la Passion par excellence, la Passion en soi, l'entité Passion, notre drame bourgeois répugne à nous montrer les savants dans leur véritable vie de praticiens, et pour ainsi dire dans leurs habits de travail. A ces chimistes aux doigts corrodés, il met des gants ; à ces ingénieurs en blouse, il passe un habit noir.

Sous cette forme travestie, le savant n'est qu'un mondain, un oisif qui se délasse par le travail, une sorte d'« honnête homme » qui « a des sciences », comme on « a des lettres ».

Au théâtre, un personnage qui est avant tout savant, et par surcroît seulement amoureux, c'est une rareté. A peine le trouverions-nous chez Augier, dans *Un beau mariage :* c'est le dévouement même du héros à la science qui doit ramener sa femme à lui, alors que, par un contresens bien féminin, elle avait cru pouvoir l'arracher à ses travaux et le consacrer au monde frivole, comme elle-même, sans l'empêcher d'être lui-même. La thèse à soutenir, par sa nature propre, a pour une fois sauvé l'auteur de la convention traditionnelle.

Une thèse assez voisine aurait dû l'épargner aussi à de Porto Riche. *Amoureuse* est l'histoire d'une lutte entre une femme mondaine et la science, qui se disputent un homme. L'homme résiste; et il se défend vaillamment sans doute, car il poursuit des recherches sur la diphtérie, et les croit près d'aboutir; on nous avertit que ses autres travaux ont été fructueux, qu'il est cité dans les Revues, qu'il est membre de l'Académie de Médecine à quarante-trois ans, et représente officiellement la France à un certain congrès de Florence. Tout cela suppose une grande somme de travail, et le résultat est apparemment fort satisfaisant. La femme qui, par excès d'amour, voudrait avoir cet homme tout à elle, n'a trouvé d'autre moyen que de l'empêcher d'étudier.

L'intention de l'auteur est donc bien de nous montrer un travailleur obstiné. Or, voici ce que nous savons de l'emploi d'une de ses journées : présidence d'une commission à l'Académie ; choix et achat pour sa femme d'une bague chez son bijoutier; d'une robe chez Doucet; visite au coiffeur d'icelle; règlement de son compte chez Reboux; préparatifs du départ pour le congrès de Florence, qui doit avoir lieu le soir même ; il trouve en outre chez lui un ami bavard et fort encombrant, et deux dames, en visite chez sa femme, viennent aussi le voir! Voilà, pour un savant absorbé par des recherches personnelles si fructueuses, un emploi du temps fort surprenant. Et ne croyez pas qu'il soit exceptionnel : le Docteur Fériaud commande et ordonne lui-même ses repas, sa femme ne sachant pas le faire. « Nous dînons en ville, dit-il, nous sortons, nous soupons, nous nous agitons sans cesse. Hier il était trois heures quand nous sommes rentrés. » Quand donc a-t-il trouvé le temps de travailler? Même avant son mariage, il paraît avoir été surtout occupé à recevoir des femmes du

monde, ses maîtresses, dans une garçonnière soigneusement aménagée par lui à cet effet. Quelle singulière idée le public doit se faire d'un savant qui travaille !

L'Escalade de Donnay nous présente encore un savant authentique, dans son travail et même dans son cabinet de travail, avec ses idées et ses pratiques d'homme de science convaincu. Le premier acte tout entier se passe dans son laboratoire de psychologie expérimentale. Par malheur, ce n'est là que l'exhibition d'un décor original, et qui n'est de rien dans tout le reste du drame : les trois autres actes nous offrent une histoire de flirt et d'échelle dérobée. C'est une intrigue fort peu caractéristique, et capable de se produire très communément dans la vie des hommes les moins adonnés à la psychologie expérimentale !

Tout ce qui reste de cette science consiste en quelques mots pédants jetés çà et là : par exemple, pour définir certain type féminin : c'est « une neurasthénique héréditaire », « une ralentie de la nutrition » ou : une « malade à hypotension ». Le savant explique négligemment l'angoisse troublante d'une grisette amoureuse, ce qu'elle appelle son « gribouillis » : « elle a de l'oppression précordiale avec dyspnée ». Ou bien quelqu'un nous fait constater, en passant, tantôt un accord, tantôt un désaccord entre les théories du savant et les faits : le tout sans conclusion, sans impression dominante et dramatique. Par exemple, nous l'apprenons par un confident opportun. Soindres a prévu, dans sa *Prophylaxie et thérapeutique des passions*, qu'un homme commence parfois par détester à première vue la femme qu'il aimera par la suite ; mais il ne croit pas à la prédestination fatale de deux êtres l'un pour l'autre ; ou, du moins, il croit qu'on peut la dépister, la soigner et la guérir : deux hypothèses dont son propre cas confirme l'une et dément l'autre peu après. Mais ce sont des allusions ou des accessoires, plus que des actions essentielles au drame.

En somme, la psychologie du savant amoureux se ramène chez Donnay à quelques faits amusants, mais superficiels : avant la crise, il porte des cravates toutes faites, et des redingotes « de *la Belle Jardinière* ». (Ce n'est pas une réclame : au contraire !) Après la crise, il essaie trois fois un veston avant de le porter et fait lui-même le nœud de son plastron !

Bref, dès le milieu du deuxième acte, le savant amant de-

vient un amant savant : c'est-à-dire un amant tout court, muni seulement d'une auréole spéciale. Dans un *mystère* du Moyen-Age, on eût écrit plus simplement sur son pourpoint, au long d'une banderole : « Ie suis sçavant. »

Puisque l'optique du théâtre, en déviant les perspectives pour condenser les impressions, a si manifestement faussé le jugement ou l'observation d'un Porto-Riche et d'un Hervieu, alors même que leur thèse leur suggérait d'elle-même le respect de la vérité, que sera-ce lorsqu'il s'agira d'un savant qui travaille peu, ou que du moins l'intrigue n'a pas pour objet de nous montrer dans son travail?

Que sera-ce ? Mon Dieu, tout simplement un des innombrables *amants savants* que nous offre le drame moderne : amant d'abord, savant par surcroît, par chic, presque par pose ; proche parent du savant de luxe, — parent par les femmes, naturellement.

Relevons brièvement les états de service scientifiques des principaux amants dans les drames les plus importants des sept ou huit dernières années.

Davernier : jeune premier dans *les Tenailles*, d'Hervieu.— Sort de l'Ecole d'Athènes, et part pour « une mission de recherches en Asie-Mineure ». — Seul usage de sa science dans le drame : être éloquent, pendant un dîner, dans ses récits sur la Grèce et ses vues sur l'Orient ; entremêler ses protestations d'amour de quelques allusions vagues au noble refuge qu'il va chercher dans le travail et l'exil.

Aubier, dans *le Retour de Jérusalem*, de Donnay. — Parle toujours en amant, jamais en savant ; forme et réalise des projets de vie mondaine remarquablement incompatibles avec tout travail sérieux : « Dès qu'un homme deviendra intéressant, nous l'inviterons à dîner. » — Ce parfait amant a pour auréole plusieurs livres, dont le dernier au moins est « admirable » : *la Loi du plus faible ;* un autre est en projet, sur les religions. Amant, soit ; mais pourquoi savant ?

Docteur Morey, dans *le Duel*, de Lavedan.— Célèbre aliéniste, belle figure de savant héroïque, se vouant tout entier à ses malades, comme le médecin de *la Nouvelle Idole*. Nous l'apprenons du moins par son frère : « Il est laborieux, bon, dévoué jusqu'au sacrifice. » Et aussi par lui-même : « J'ai beaucoup travaillé », dit-il... « Un soldat, un marin, tous ceux

qui sont appelés à combattre, et à plus forte raison le médecin, qui combat chaque jour, doivent appartenir à tous et n'être à personne. » Et ailleurs : « Je bataille, moi, je lutte avec la maladie et la douleur, et quelquefois je les fais prisonnières et je les désarme. Il n'y a que cela de passionnant et qui vaille la peine d'être homme : ce duel de toute minute avec la souffrance et la mort. »

Mais verrons-nous, comme dans *la Nouvelle Idole*, ce caractère de savant se manifester dans des actes? Fi donc! Lavedan est bien trop boulevardier pour se laisser aller à ce manque de goût. Ce héros de la science n'est nulle part qu'un amoureux très ordinaire : il aime la femme d'un de ses clients, et il passe tout son temps à l'épier, à la suivre même, quand lui, libre-penseur convaincu, soupçonne qu'elle va chez un prêtre. Sa maison de santé et ses malades n'apparaissent pas un seul instant dans les préoccupations de ce héros de la médecine.

Falvière, dans *l'Oiseau blessé*, de Capus. — Auteur d'un livre sur *la Jeunesse française et la Jeunesse anglaise*. « Vos travaux d'histoire, vos discours, vos grandes relations à l'étranger... votre situation en France, enfin tout ce qui fait de vous un des hommes les plus en vue d'aujourd'hui, vous désigne pour une de ces ambassades, si vous faites un signe. » (Naïve conception de l'entrée dans la « Carrière » !) Avec tout cela, mène la grande vie : dîners, soirées, théâtres, liaison cachée. Ne prononce d'ailleurs pas un seul mot qui décèle un écrivain ou un historien.

Mignier, dans *Simone*, de Brieux. — « Presque célèbre à trente ans pour avoir écrit deux ou trois gros bouquins que personne ne comprend. » (A ce signe, on reconnaît un philosophe.) «... *L'Avenir de la Morale*, passe... » Jeune fiancé savant, sympathique par son auréole, comme un jeune lycéen par sa couronne de papier peint le jour des prix : parfaitement insignifiant.

Docteur Darcier, dans *Une femme passa*, de Romain Coolus. — Auteur d'un grand ouvrage sur *les Toxines cérébrales*; prépare « un mémoire important sur *la Neurasthénie volontaire* » ; a découvert un sérum ; travaille avec acharnement. — Malheureusement, il s'amourache d'une femme presque au début de la pièce, et dès lors tout ce que nous apprenons de sa

vie de médecin n'est plus qu'un accessoire de l'intrigue amoureuse. Et par exemple une scène de consultation assez longue n'est qu'une ingénieuse combinaison, destinée à mettre en présence deux rivaux qui s'ignorent, et à leur faire peu à peu découvrir leur rivalité.

Tel savant aime « tendrement, passionnément, à la folie ». Voilà tout ce que nous savons de sa science ! A une seule exception près, croyons-nous, le reflet special que projette sans doute sur la passion individuelle la vie scientifique, avec ses développements de patience acharnée, de désintéressement, de conviction, d'idéal méthodiquement poursuivi, de foi dans la vérité et les lois nécessaires de toutes choses, cette nuance si variée, si multiple, si moderne et si profondément dramatique, ou même tragique, n'a pas été réellement et sincèrement esquissée par nos dramaturges contemporains : toujours, dès qu'il est posé en des termes qui promettaient mieux, le problème dévie vers une intrigue banale et sans caractère.

Cette exception unique, c'est *la Nouvelle Idole*, de Curel. Nous y trouvons en effet deux personnages de véritables savants, qui restent dans leur rôle jusqu'au bout, et ne sont mêlés qu'accidentellement à une intrigue amoureuse. Ils conservent leurs scrupules, leurs façons de penser et d'agir, leurs stigmates professionnels, pour ainsi dire, jusque dans cette intrigue, qui ne sert qu'à mettre mieux en jeu leur conscience de savants. Ce sont un psychologue et un médecin expérimentateur, que nous retrouverons plus loin mieux à leur place. Cette pièce serait donc enfin un chef-d'œuvre de vérité, du moins sur ce point, si quelques défauts mignons ne venaient singulièrement gâter cette observation heureuse. Un psycho-physiologiste de profession qui ne peut voir dans une femme près de l'aimer qu'une névropathe en état de « misère psychologique », c'est-à-dire un beau sujet d'études, et dans un incident d'intrigue amoureuse, qu'un thème d'expérimentation provoquée; ou bien un médecin qui s'absorbe dans ses travaux par amour pour l'humanité et par manque d'amour pour sa femme, — selon les conventions du théâtre contemporain, « ce n'est pas du théâtre ». Sarcey et d'autres ne l'ont point caché à Curel. Ou, en termes plus précis : tout drame sérieux qui n'a pas pour ressort essentiel l'amour est immédiatement déprécié

et stigmatisé des noms comminatoires de « pièce à thèse », ou de « pièce à idées » : raca !

De là cette conception assez naïve du savant amoureux ou de l'amoureux savant. « Ah ! décidément ces savants font des ravages ! » s'écrie une héroïne de *l'Escalade*. Dans le théâtre qui se respecte, ou tout simplement qui « est du théâtre », tout amoureux n'est évidemment pas savant, mais tout savant est amoureux et même il l'est tellement qu'il en oublie d'être savant, de se montrer à nous et d'agir comme tel. La psychologie des transformations et des nuances qu'une éducation scientifique imprime à l'amour, — à l'amour-passion, à l'amour-curiosité, à l'amour-habitude, au coup de foudre, — est à peine esquissée dans le théâtre contemporain. Elle mériterait pourtant d'y être sérieusement traitée : c'est une œuvre encore à faire.

Les données quelque peu simples et grossières que le drame contemporain nous fournit à ce sujet peuvent à peu près se ramener à ces quelques propositions. — L'amour du savant n'est presque jamais un amour-goût, une passionnette superficielle, un flirt sans conséquence : il ne le comprendrait pas ; son attachement est sérieux, ou n'est pas. Il ne connaît pas davantage l'amour sensuel ; du moins nous n'en trouvons pour ainsi dire pas un seul exemple authentique ; ce n'est pas par les sens que le savant se laisse prendre, — il les a trop intellectualisés pour cela ; — mais soit par l'habitude, soit par la passion sentimentale et impulsive.

En effet, comme il vit par définition dans des sphères éthérées, tantôt il relègue la vie affective dans le domaine des activités routinières et subordonnées, qu'il laisse aller à leur mouvement à demi physiologique et à demi conventionnel, toujours mécanique ; c'est l'amour-habitude, diraient Stendhal ou Faguet ; tels sont presque tous les savants mariés, et de là leurs nombreux malheurs. Tantôt, au contraire, la spontanéité profonde des passions se éveille brusquement sous ce mécanisme superficiel de l'éducation, qui ne l'avait qu'endormie, mais non tuée ; elle réclame à l'improviste ses droits longtemps méconnus : elle explose alors violemment, et sa réaction en apparence non préparée semble d'autant plus paradoxale que jusque-là la nature visible du savant avait paru plus éloignée

de cet état; cristallisation par surfusion, amour-passion, coup de foudre, dirait Stendhal.

Bref, amour peu sensuel et peu frivole, mais de routine ou de passion : deux propositions qui sont loin d'être invraisemblables; mais qui paraissent moins tirées de l'observation directe des faits que des combinaisons et des conséquences de deux définitions *à priori* du savant, et de l'amour.

III

LES IDÉES MORALES DES SAVANTS

Décoratif ou amoureux, le savant ne nous est pas apparu jusqu'ici dans son véritable rôle de savant : car tout autre personnage pourrait occuper ces deux places au moins aussi bien que lui. Avec une thèse à soutenir nous entrons davantage dans le rôle propre du savant. C'est le plus souvent une thèse morale ou sociale qu'il propose au nom de sa science, ou pour la défendre. Or la science contemporaine abonde en données éminemment dramatiques : la fatalité inéluctable de ses lois n'est-elle pas la forme moderne du destin antique ou de la prédestination religieuse, source universelle de toutes les grandes situations tragiques, depuis Eschyle et Sophocle, Shakespeare et Calderon ?

Toutefois, la forme la plus dramatique de cette fatalité moderne, c'est la loi de l'hérédité. Et certes nous la trouverions plus d'une fois çà et là, dans un usage accessoire; mais le théâtre français ne nous offre pas de pièce solidement bâtie sur cette donnée fondamentale, comme sont *les Revenants* d'Ibsen. Au reste, comme l'hérédité agit fort bien sans l'intervention d'aucun savant qui la discute ou la démontre, les pièces de ce genre ne présentent pas forcément le personnage que nous cherchons.

L'autorité supposée *a priori* en tout savant qui se respecte le met à même de poser maintes thèses morales. Au théâtre, quand le savant n'est pas un comparse ou un amoureux, il est presque toujours un moraliste. (Quand donc sera-t-il simplement un savant?)

Le problème le plus dramatique que nous offre la vie scientifique, c'est le conflit des idées avec les sentiments, ou plus précisément des droits de la pensée pure et abstraite avec

ceux de la personnalité vivante et consciente. De là naît cette forme particulière d'intérêt tragique, qui consiste moins dans la lutte ordinaire entre un devoir et une passion ou même entre deux passions, qu'*entre deux devoirs*, également respectables tous les deux : entre deux idéaux également élevés, également dignes d'occuper la conscience d'un honnête homme.

C'est ce que les casuistes appellent un « conflit de devoirs ». Il s'en dégage des problèmes un peu austères, un peu abstraits, où il semble que *tout l'homme n'entre pas*. Aussi fort peu d'écrivains de théâtre ont-ils osé affronter un pareil thème, qui hanta plus d'une fois l'imagination de Corneille.

De Curel a repris sur notre scène, — avec toutes les nuances qu'impliquent deux siècles d'évolution, — la gageure du grand Corneille. Et c'est ce qui marque sa place originale dans notre théâtre. Ses personnages ont presque partout ce trait commun : ils sont mus par des idées. Dans *le Repas du lion*, dans *la Fille sauvage*, ce ne sont pas des savants, mais des hommes à idées, un théoricien socialiste, un explorateur, dont les conceptions se trouvent aux prises avec les réalités. Enfin, dans *la Nouvelle Idole*, la grande thèse morale que soulève la science est très nettement posée.

Le docteur Albert Donnat est le plus grand savant contemporain, « immédiatement après Pasteur ». Il sacrifie sa vie à la science, au point de négliger beaucoup trop sa femme, qu'il aime pourtant ; source d'un malentendu profond entre les deux êtres. Il est mû par les idées les plus hautes, sans une tache d'égoïsme : c'est pour l'amour de l'humanité qu'il sacrifie les individus quand ses expériences l'exigent.

Mais en a-t-il le droit? Voilà bien le conflit de deux devoirs également respectables ! Sans doute, il fait de son mieux pour que ces deux idéaux restent compatibles l'un avec l'autre : recherchant si le cancer peut se transmettre par inoculation, il ne tente cette greffe que sur des paralytiques généraux dont la mort certaine n'est plus qu'une question de jours, si bien qu'elle a toujours devancé jusqu'ici le résultat de l'expérience ; mais si elle réussissait, et qu'il s'en suivît quelque découverte féconde sur la nature de cette mystérieuse maladie, combien de souffrances affreuses pourraient être épargnées à des millions d'hommes? Qu'importe donc un individu devant l'humanité !

Donnat, en toute conscience, n'hésite donc pas à braver le préjugé courant ; et il affronte le scandale près d'éclater. Malheureusement, il s'est adressé un jour à une jeune phtisique au dernier degré, que tous les médecins condamnaient, mais qui par miracle est en train de guérir : ne négligeons pas d'apprendre qu'elle a bu de l'eau de Lourdes. Et le cancer apparaît ! Dès lors voici le conflit insoluble ; la personne humaine et l'humanité sont antagonistes : laquelle *doit* être sacrifiée à l'autre, puisqu'il *faut* que l'une soit sacrifiée? Donnat résout l'énigme à la façon de tous les personnages tragiques : en mourant. La personne humaine ne peut être sacrifiée à l'humanité que si c'est *la nôtre*. Le savant s'inocule à lui-même le cancer, et inscrit héroïquement sa propre observation à la suite des autres. C'est la plus belle : songez donc ! un homme sain, de quarante-trois ans, sans tares héréditaires : un sujet superbe !

La situation est extrêmement dramatique. La jeune fille, une future sœur de charité, qui accepte, elle aussi, de bon gré, de se dévouer à la science, comme à un autre Dieu qu'elle devine à demi ; la femme de Donnat, rebelle d'abord et même révoltée par le demi abandon du savant, mais qui comprend peu à peu la beauté de son sacrifice, et finit par l'aimer pour cette beauté, — ce ne sont pas seulement deux personnages touchants, destinés à introduire le banal épisode d'amour nécessaire, par convention, à tout drame français ; ce sont deux témoins actifs de la marche intérieure de l'action, dont le reflet sur leur propre conscience la rend sensible à la nôtre. Le psychologue même, si gauche et si contestable comme amoureux, spectateur plus passif, et qui reste immuable, du premier au dernier acte, dans ses convictions et sa froideur scientifiques, est par son immobilité même un point de repère précieux, pour juger l'évolution des autres. Ainsi tout se tient, l'intérêt dramatique ne cesse point de grandir, et, une fois encore, le conflit de deux devoirs aurait fait un chef-d'œuvre, — si l'abus de l'éloquence n'avait refroidi singulièrement l'impression scénique.

Et sans doute, elle est dramatique par elle-même, cette évolution du savant athée, qui, voyant clairement la mort prochaine, sent tout à coup un spiritualisme ardent germer de sa souffrance ! Mais ce n'est pas une raison suffisante pour que

ce physiologiste parle tout à coup comme un avocat ou comme un prêtre. — Son discours forme dès lors une série de « morceaux » qui sont trop bien traités, trop finis : c'est « écrit », sans doute; mais il vaudrait mieux que ce soit « parlé ».

Quant au fond du problème, il reste plongé, comme il sied, dans un mystère tragique. Si notre instinct de vérité n'est pas satisfait, si nous ne sommes pas immortels, la nature est lâche. — Malheureusement, elle l'est : elle donne toujours raison au plus fort! — La religiosité des savants dans leurs crises morales, c'est un fait. — Mais il n'est ni plus ni moins respectable que l' « idolâtrie des moribonds », une névrose. — L'humanité reste donc préférable à une personne humaine aux yeux du médecin, comme elle l'est à cent existences animales, aux yeux du vivisecteur. Ainsi la raison absout Donnat. Mais le remords le tue. Ce que la science offre encore de plus tragique, c'est le doute *définitif* du savant.

Malheureusement, voici revenir l'éloquence : l'éloquence continue, celle qui ennuie...

Eloquentes en effet les maximes du praticien : « Le penseur marche sur un chemin jonché de cadavres, auxquels il ajoute souvent le sien! » — Eloquentes ses professions de foi scientifiques : « J'ai dit que s'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime, comme celle du vaccin de la rage ou de la diphtérie... » Eloquent bien plus encore son spiritualisme, car, en pareille matière, la déclamation persuasive tient lieu de logique et de démonstration : « Eh bien, je n'admets pas qu'on puisse être un grand savant et ne pas jeter quelquefois vers le ciel un regard d'angoisse, en y cherchant Dieu. » Suivent même tout au long les arguments oratoires chers à l'école de Cousin, et traditionnels dans les prêches : toutes les fleurs se dirigent vers le soleil, donc Dieu existe (le savant trouve particulièrement démonstratives certaines tiges de nénuphars au milieu d'un lac); l'œil implique la lumière, les poumons impliquent l'air, donc la raison implique l'immortalité (en particulier, le mot « table » s'applique rationnellement, non seulement à celle que je montre, mais à toutes les tables : donc Dieu existe...) — Pour final, le trémolo lyrique obligé :

ALBERT, *avec des larmes dans la voix.* — Oui... et lorsque sa tige se rompra [il s'agit du nénuphar],s'il ne trouve pas un soleil..., si la nature a mis en lui un pareil instinct de vérité [il s'agit de l'homme] pour que la vérité suprême ne doive jamais luire à ses yeux, eh bien, c'est une lâcheté de la nature!

MAURICE. — La nature est lâche!

ALBERT. — Vous croyez?... Au fait, c'est toujours au plus fort qu'elle donne la victoire.

MAURICE. — Maître!... Vous avez des larmes plein les yeux...

Tous ces raisonnements par analogie restent bien peu scientifiques, et par trop déclamatoires. Platon se contentait déjà d'en conclure que « le risque est beau, et grande l'espérance, dont il convient de s'enchanter soi-même »; mais rien de plus : en somme, un mythe poétique. Et Taine perçait d'une fine épingle ces outres gonflées. Un veau, disait-il, subit de l'homme une opération pénible et stérilisante, incontestablement contraire à toutes les aspirations de sa nature. En vertu du même raisonnement qui nous assure l'immortalité, il doit exister pour les veaux un autre monde, où ils peuvent se reproduire à satiété. Sinon, la nature est lâche pour les veaux...

Décidément, est-ce bien dans la bouche d'un savant, même à l'instant où il se sacrifie lui-même, qu'il convient de placer la réédition de ces pauvretés oratoires? Espérons que sa science lui ferait trouver mieux, — ou supprimons... Qu'une émotion exceptionnellement intime et intense ne trouve plus, pour s'exprimer, même chez un esprit très cultivé, que la banalité et le pathos le plus ampoulé, c'est ce que démontrent tant de lettres d'amour, d'un sentiment si ardent et d'une expression si irrémédiablement médiocre. D'Annunzio a noté avec pénétration cette nuance dans *le Triomphe de la mort.* Vérité psychologique profonde; mais en art il est des vérités encombrantes et loquaces, qu'il vaut mieux ne pas savoir; en tout cas, ne pas dire.

Curel a eu peu d'imitateurs, ou du moins de successeurs. La tâche qu'il laisse à reprendre demande un courage intrépide, et tout simplement du génie.

L' « homme qui fait peur », le fournisseur attitré du *Grand Guignol* par son *Théâtre d'épouvante*, André de Lorde, a présenté un pâle reflet de la même thèse, transportée du point de vue exclusivement moral au point de vue économique : il est de

plus grande actualité par ces temps de sabotage. Le problème n'est plus : faut-il guérir ou étudier? Mais : ne faut-il pas étudier les pauvres, et guérir les riches?

Dans *Une leçon à la Salpêtrière* paraissent plusieurs internes ou professeurs, partisans, les uns de guérir les malheureux, les autres de les étudier. Ne nous étonnons pas trop si ces carabins réalistes parlent un peu plus crûment que les nobles penseurs de *la Nouvelle Idole*. Ils causent entre eux d'une jolie hystérique.

GASQUET. — Tu as essayé de coucher avec?

LATOUR. — Ça ne doit pas être difficile!...

BERNIER. — Mon vieux... pour qui me prends-tu? Je ne suis pas un salaud... Une malade, pour moi, c'est sacré!...

Ce sont déjà le bon et le mauvais médecin, l'Ormuzd et l'Ahriman de la science. Mais c'est à propos d'un vieil alcoolique que la thèse se débat surtout : le professeur doit faire un cours sur le *delirium tremens*, d'après un graphique du tremblement alcoolique des mains, que l'interne Bernier doit prendre avant la séance. Malheureusement, ou heureusement, pour rassurer le bonhomme, il lui assure en plaisantant qu'il va le guérir : l'autre le croit ferme, et peu à peu cette suggestion involontaire opère; elle n'opère que trop au gré du fidèle disciple qu'est le Dr Nicolo : le malade guéri, plus de graphique! Que va dire tout à l'heure l'éminent professeur, qui compte là-dessus pour sa leçon? Etudiez, ne guérissez pas! (Entre parenthèses, que penseront les médecins de cette guérison quasi-miraculeuse du *delirium tremens*, par une simple suggestion chez un alcoolique septuagénaire??)

DOCTEUR NICOLO. — Mais enfin de quoi vous mêlez-vous ?... Je vous dis de prendre un graphique, et pas autre chose. Vous n'êtes pas là pour guérir les malades! (*Les internes se regardent étonnés.*)

LE VIEUX. — Ben, alors, pourquoi que je suis entré à l'hôpital?

BERNIER (*très gentiment*). — Vous y êtes entré pour guérir, mon brave, et c'est l'avis de tout le monde...

BERNIER. —... Je trouve que la médecine s'oriente drôlement aujourd'hui... Que nous exagérons décidément nos droits vis à-vis des malades. Oh! lorsque vous exercerez un jour dans votre pays, vous agirez tout autrement avec vos malades... Vous leur épargnerez toute souffrance...Mais les pauvres bougres qui viennent à l'hôpital!

Ah ! ceux-là doivent être durs au mal... patients et résignés à tout !...

NICOLO. — Puisqu'on les soigne gratuitement, c'est bien le moins qu'ils servent à nos études.

BERNIER. — Justement, ils servent trop !

La leçon de *la Nouvelle Idole* a porté: incontestablement, ces personnages ne sont plus éloquents; leurs gestes sont plus vrais, plus simples, leur langage n'est que l'argot professionnel du carabin. Progrès sensible, qui assure à cette pièce, sur sa rivale, la sorte de supériorité qu'a la photographie d'après nature sur la gravure de maître, le moulage sur la statue, ou le « fait-divers » sur la légende tragique.

A défaut d'éloquence persuasive, on peut pratiquer le style abstrait de la démonstration. C'est le parti que Brieux a pris courageusement dans *les Avariés*. Il y a indiqué le même problème moral; seulement, il ne nous présente que le bon médecin :

LE DOCTEUR. — Sachez bien, Monsieur, que, pour chacun de nos malades, nous faisons tout ce que nous pouvons, que ce soit pour le plus grand personnage ou le dernier venu de nos services d'hôpital.

Cette célébrité parisienne prend la peine de se précipiter chez le père d'un bébé inconnu, aussitôt après une consultation qui lui a permis de diagnostiquer la syphilis ; et il est si peu blasé sur sa spécialité qu'il en disserte à perte de vue, le Code à la main, en médecin sociologue ou moraliste. Au reste il ne parle pas, il plaide, il argumente, il prêche.

Ce Docteur Ormuzd n'a pas de nom ; dans ce schéma de pièce, des personnages anonymes dissertent de questions impersonnelles en langage abstrait, et sans agir ; ils sont *l'Avarié* en soi, *le Docteur* en soi (pourquoi simplement ce mot ? Docteur en quoi ? en droit, en médecine, ès lettres ?), *l'Epouse*, *le Beau-père*, etc., tous en soi. Voltaire et Fénelon n'ont-ils pas écrit des dialogues entre *A* et *B* ? Shakespeare remplaçait les décors par des écriteaux : ce sont les personnages et les caractères que Brieux a imaginé de remplacer par des étiquettes. C'est d'ailleurs tout ce que sa pièce a de shakespearien.

Le cas de conscience par excellence du médecin, si l'on écarte la question économique des riches et des pauvres, de la consultation payante et de l'hôpital, c'est le conflit *du cœur et*

du métier, comme Bourget intitule les nouvelles d'où Basset a tiré pour la Comédie-Française deux actes sobres et tragiques. Le devoir idéal du médecin, c'est de ne jamais traiter personne comme le font malheureusement à l'hôpital les morticoles : personne, pas même les pauvres, nous disait-on tout à l'heure. Mais si nous écartons la question économique pour dégager un pur problème psychologique de morale intérieure, selon la manière de Bourget, voilà qu'il faut penser exactement le contraire.

DOCTEUR ODRU. — Le devoir médical avant tout... Au fond, il est si simple !... Traiter en toute occasion le malade, grand seigneur ou non, comme on traite un malade d'hôpital, en ne tenant compte que de la maladie...

Tel est le principe. Or, le comte est à la dernière période d'une néphrite chronique, qui ne pardonne pas : la prochaine crise l'emportera sûrement, et la moindre émotion peut la provoquer. Le médecin devra-t-il la lui éviter en prenant parti contre la comtesse dans une affaire de famille très grave ? Il s'agit de savoir, en les appelant tous par dépêche, lequel des trois fils du comte n'est pas de lui : car sa femme a avoué un adultère, mais sans vouloir désigner, parmi les trois enfants, l'intrus : et le mari outragé veut la punir dans ses fils.

Le médecin portera-t-il les dépêches en cachette ? Si oui, c'est une vilaine action vis-à-vis de la famille. Si non, le malade s'irrite et se désespère, et c'est sa mort assurée. Odru agit en médecin : il porte les dépêches. Nouveau cas de conscience : tout à l'heure la crise revient, les enfants sont là ; le drame affreux se prépare. Le médecin peut éviter le déshonneur d'une femme, la brouille de trois frères, en s'abstenant simplement de prolonger de quelques heures, par une saignée, le malade condamné à coup sûr. Après une hésitation, il préfère encore agir en médecin. Il maintient malgré tout la vie du moribond. Il résiste à la suggestion de la femme angoissée qui pour elle et pour ses fils le supplie de ne point agir.

DOCTEUR ODRU. — Non, Madame, non. Je ne dois rien écouter que ma conscience de médecin.

LA COMTESSE. — Et cette conscience vous dit qu'il vaut mieux prolonger sa vie d'une heure, moins peut-être, pour qu'il ait le temps de nous déshonorer...

DOCTEUR ODRU, *ébranlé.* — Oui, ce que va faire cet homme est abominable, et je vais lui en donner le temps... Ah! Où est mon devoir?

LA COMTESSE. — Dans la pitié pour une mère et ses enfants.

DOCTEUR ODRU. — Ne me tentez pas ainsi, Madame, ne me tentez pas. Si je ne soigne pas cet homme, et tout de suite, il est mort, et vous et moi nous sommes deux assassins!

LA COMTESSE, *reculant.* — Deux assassins, oui, c'est vrai!

Le cœur et le métier! Encore un conflit de devoirs! Pour Bourget, le métier l'emporte, et doit l'emporter. Ne voilà-t-il pas l'un des ressorts les plus actifs de la tragédie moderne? Tragédie intime, tragédie bourgeoise et même professionnelle, non plus historique et princière; tragédie tragique, et cela nous suffirait, si ce drame poignant, répercuté dans trois ou quatre personnages à la fois, n'avait pour base, chez deux d'entre eux, quelques incidents fortuits, dont la rencontre trop voulue, plus que la psychologie des personnages, constitue l'intrigue. C'est le cas de conscience professionnel du docteur qui rend seul à la pièce un caractère moral beaucoup plus relevé.

Mais quittons les médecins. Enfin, le maître des *Affranchis* selon Mademoiselle Lenéru, Philippe Alquier, est un philosophe authentique. Comme preuve de sa célébrité, nous avons son titre de professeur à la Sorbonne et sa collaboration à *la Revue des Deux Mondes*. Certes, la caution n'est pas bourgeoise. Après l'Institut et l'Ecole Polytechnique, en effet, la grande Revue mondaine est, au théâtre, un des meilleurs critériums de la valeur scientifique. Mais pourquoi y faire écrire au philosophe des articles qu'on nous assure être de l'immoralisme le plus hardi, et de la plus grande profondeur? Ce sont, pour la vieille et respectable dame, deux injures bien gratuites.

On comprend, toutefois, qu'avec des titres aussi reluisants ce savant, qui n'est pas tout à fait un modeste, se déclare simplement « une créature parfaite ». — « Moi, ajoute-t-il, tel que mon pays n'en possède pas dix... » Il y a des gens qui souffrent ainsi d'une hypertension de leur Moi (ou faut-il dire qu'ils en jouissent?). On s'imagine volontiers sur ce patron Nietzsche ou Barrès. Justement, Alquier est quelque chose comme une synthèse des deux, ballotté, dans son immora-

lisme scientifique, entre la révolte idéaliste et agissante de l'un et le traditionnalisme passif et matérialiste de l'autre. De cette thèse et de cette antithèse amies, la synthèse c'est l'hypocrisie. Et un moment il la choisit; car elle entre aussi dans son système, puisque le monde n'est, pour sa science, qu'un vaste équilibre de forces,qui, mécaniques ou sociales, morales ou immorales, se valent exactement, et se transmuent aisément l'une dans l'autre : lui aussi, il a transvalué toutes les valeurs.

Il est marié sans amour et père de deux enfants : une rare audace chez un jeune premier du théâtre, où les enfants sont des gêneurs, des empêcheurs de se passionner en rond, qu'on a accoutumé de supprimer purement et simplement pour les commodités de la scène.

Pris jusqu'aux entrailles par une passion subite, l'immoraliste hésite entre le divorce, le concubinage ou l'abstention, que la force des choses lui impose enfin.

Y a-t-il bien là une thèse? En réalité, la thèse, et, ce qui est plus grave, tout le drame ne sont pas *en lui*, ils sont *à cause de lui,* mais *autour de lui :* en sa jeune secrétaire, qui s'affranchit tout crûment par le plaisir ; en la novice, qui finit au contraire par y renoncer, on ne sait pourquoi, puisqu'elle reste sans foi ni espoir : peut-être simplement par routine, ce qui est plus vrai que dramatique ; en la femme du philosophe enfin, esprit si médiocre, et qui triomphe pourtant. Et lui, au milieu de tout ce mouvement, reste passif comme un bloc inerte, sans que la dure expérience semble avoir prise sur ses idées, incapable d'évolution, n'ayant même pas le mérite de la résignation ou du renoncement : simplement « fini ». Et ce mot même, à la façon des théâtres primitifs, annonce naïvement la fin de la pièce. « Sommes-nous des lâches, ou des héros ? » demande-t-il piteusement. « Je ne sais pas », termine la novice.

Mais le public ne sait pas non plus : amener un personnage brillant jusqu'à être peu à peu « bien fini », cela ne constitue pas une thèse, et à moitié seulement un drame. Au théâtre, comme en mathématiques, un problème qui n'est pas résolu doit au moins être démontré insoluble ; sinon, il n'est qu'une erreur. On ne peut dire que Mademoiselle Lenéru se soit entièrement trompée. Mais il y a, dans son brillant coup d'essai,

plus d'espérances que de réalisations. Et cette thèse larvée, à la fois brutale et indécise, laisse l'esprit du spectateur plus inquiet que satisfait.

Le drame contemporain a donc traité plus d'une fois ces cas de conscience propres aux savants, dont le caractère est si éminemment tragique. Mais bien rarement il a su leur donner toute l'importance qu'ils méritent, et nous présenter sous son vrai jour le héros par excellence des temps modernes, l'être surhumain dépositaire des puissances formidables de la science, et esclave lui aussi de ses fatalités, dont les heurts épiques engendrent le mal quand il poursuit le bien, et trahissent en son nom les hommes : éternel Titan, toujours à la conquête d'une nouvelle flamme à dérober à Jupiter, et qui a, lui aussi, comme son ancètre Prométhée, son rocher et son vautour, et dont le dernier cri est pourtant d'espérance, — mais non d'espérance en Jupiter.

Dramatique, tragique, épique : il est tout cela tour à tour. Pourquoi les dramaturges modernes semblent-ils redouter tant de grandeur? Hélas! Jusqu'ici elle les dépasse.

IV

LE FAUX SAVANT

N'oublions pas notre définition et notre déduction schématiques. Le vrai savant étant en principe et par destination un objet d'admiration sur la scène, le faux savant sera forcément ou odieux ou ridicule. Mais le savant a pour seule raison d'être, au théâtre, de représenter un idéal très élevé dont il est le dépositaire patenté. Aussi, comme le mauvais prêtre, de toute nécessité le faux savant sera plus souvent odieux que ridicule. Il use de sentiments très nobles : s'il en abuse, il est d'autant plus détestable qu'ils sont plus sacrés. « Ce qu'il y a de plus mauvais, dit un vieil adage, c'est la corruption des choses les meilleures. »

Pour trouver ce personnage risible, il faut sortir du drame pour entrer dans la comédie, et même dans la farce ou le vaudeville. Nous n'y rencontrerions pas tout à fait l'équivalent des médecins de Molière ! Et la position du savant au théâtre est aujourd'hui trop forte pour qu'on puisse s'acharner avec succès contre lui. Serait-on un Courteline, l'autorité acquise

du personnage l'emporterait sur celle de l'auteur : le souffre-douleur de nos comiques, ce n'est plus le médecin de Molière, c'est le juge, le gendarme ou le rond-de-cuir de Courteline ; et certes l'emploi est bon !

Mais si nous n'abordons pas le savant burlesque, et volontairement caricatural, des farces ou des vaudevilles, nous ne trouvons dans les drames modernes que peu de pédants ridicules. Le plus marquant est le Bellac du *Monde où l'on s'ennuie*, le philosophe pour dames, l' « abbé galant de l'Ecole Normale », l'éloquent conférencier des salons, évidemment collaborateur de *la Revue des Deux Mondes* : la charge de Caro enfin. Il use son temps à faire des compliments aux femmes,ou bien à en recevoir d'elles, et à minauder une théorie suave sur l'amour éthéré. Dans sa conversation avec la richissime anglaise Lucy, c'est lui qui défend l'amour platonique, et elle l'amour physiologique à la Schopenhauer ; mais ce contraste inquiétant est enveloppé de part et d'autre de tant de prétention naïve et pédante qu'il n'a plus rien d'alarmant pour personne, et que sa psychologie vieillotte reste encore suggestive.

LUCY. — Votre amour platonique !... philosophiquement cela ne se soutient pas !

BELLAC. — Permettez, cet amour est une amitié...

LUCY. — Si c'est l'amitié, ce n'est plus l'amour !

BELLAC. — Mais, le concept est double !

LUCY. — S'il est double, il n'est pas un !

BELLAC. — Mais, il y a confusion !

LUCY. — S'il y a confusion, il n'y a plus caractère !... et je vais plus loin !...

BELLAC. — Supposons deux êtres quelconques, — deux abstractions, — deux entités... —, par un processus tout autre, quoique congénère, ils en seront arrivés, eux aussi, à ce point obscur et troublé ou l'être s'ignore lui-même,sorte d'engourdissement délicieux du vouloir qui paraît être à la fois le summum et le terminus des félicités humaines.

LUCY. — Mais !... Il me semble que les deux concepts.... les deux concepts... sont identiques !

BELLAC. — Identiques !... Oh ! Lucy, vous êtes cruelle !... Identiques !!! Mais songez donc qu'ici tout est subjectif !

Au reste, toute la pièce est une pépinière de pédants ridicules, sans que nul savant véritable fasse tache, ou repoussoir

Ce ne sont plus *les Femmes savantes*, mais *les Mondains savants*. Comme chez Molière, le jargon des personnages fait le fond du comique. C'est, semble-t-il, uniquement pour étaler quelques termes érudits que de Céran, collaborateur de *la Revue Archéologique*, a fouillé les monuments funéraires de l'Asie centrale. C'est pour gagner l'Institut par le Monde que l'orientaliste baron de Saint-Réault, fils et successeur de son « illustre père », accumule les assonances indo-auvergnates à propos des conceptions surhumaines des « Brahmanas, recueillis dans les Oupanischas », et des « dix-huit Paranas de Vyasa, le compilateur des Védas », et tous les « fouchtras de Bouddha » dont il a la bouche pleine. Mais il a beau « jouer du cadavre » et agir fort vilainement avec ses confrères et concurrents, il est si ridicule qu'il n'arrive point à être odieux.

En revanche, Augier accumule ces deux caractères sur un seul homme dans *Un beau mariage*. L'incapable baron de La Palude, candidat à l'Institut, exploiteur des jeunes savants pour s'approprier la gloire de leurs découvertes, c'est le mauvais ou le faux savant, parasite des bons, et leur repoussoir, noirci à plaisir pour l'effet. Ceux-ci se vengent du faux bonhomme en le bernant.

Parmi les contemporains, Donnay s'est amusé à présenter, dans *le Retour de Jérusalem*, un savant comique dans lequel Max Nordau a cru devoir se reconnaître : personnage mal venu, pas assez caricatural pour être une charge, pas assez sérieux pour être un véritable savant, même allemand.

D'ailleurs, écoutez-le :

Chez vous, tout est réellement fait pour l'amour. Toute votre littérature parle de l'amour, tout votre théâtre joue l'amour, aux devantures de vos papetiers on voit de si jolies cartes polissonnes, et dans les musics-halls, comme les petites femmes sont déshabillées d'une façon excitante... même les honnêtes femmes ont des dessous, vous savez, comme de la crème blanche, bleue, verte, rose, vous savez, et couleur de la chair... Ach! tout est ici tellement gracieux et cochon!

Parmi *les Vainqueurs*, dans l'entourage louche de parents et de clients qui escorte un futur ministre, Fabre a placé le gendre du grand homme, un jeune médecin arriviste, exploiteur cynique de la science. Il s'est inoculé à lui-même le sérum qu'il a découvert contre le paludisme; mais c'est uniquement pour se faire une réclame fructueuse, et peu lui

chaut le résultat scientifique. D'ailleurs, il ne se sacrifie même pas en cela à son arrivisme, — ce qui en ferait encore une manière de héros; — car tout en laissant entendre le contraire, il est sûr que sa manœuvre est sans danger pour lui : il joue sur le velours. « Avec cette expérience sur le sérum contre les fièvres paludéennes..., Daygrand ministre, que l'expérience fût concluante ou non, par lui j'obtenais une mission en Afrique. » Une de ses maximes : « Le succès couvre tout, le succès répond à tout, le succès justifie tout. » Pour arriver par son beau-père, il le pousse à une vilenie : emprunter à un homme qui passe pour l'avoir trompé; et il amène son beau-frère à se faire tuer en duel : « le duel, qui n'est pas une affaire d'honneur, mais une affaire tout court, avec ses avantages, ses risques... » Vilain monsieur.

A côté de l'arriviste, voici, dans *le Foyer* de Mirbeau, l'arrivé, encore plus canaille : le baron Courtin, académicien, rapporteur des prix de vertu à l'Institut, a écrit tant de livres sur la charité et son histoire qu'on peut le ranger dans le genre savant, espèce des sociologues. On nous cite ses œuvres en passant : *Napoléon premier charitable*, — *la Charité sous le Consulat*, — *la Question ouvrière*, — *la Charité ordonnée*, — *la Rue et l'atelier*, — *Une paria*, — *le Féminisme ouvrier*. Malheureusement sa grande œuvre, *le Foyer*, n'est, sous couleur de bienfaisance, qu'une exploitation du travail des jeunes filles pauvres et des subventions des bonnes âmes. Pour éviter un scandale, le vertueux académicien pousse sa femme à reprendre un ancien amant, moyennant 300.000 fr., dont il a un besoin impérieux ; car il les a volés au Foyer, et craint une enquête. Tout cela est d'ailleurs dans ses principes : « Il est beaucoup moins important de faire le bien que de taire le mal. — Taire le mal..., l'empêcher, si l'on peut...mais surtout le taire. » On le sait, le prestige du savant, ou plutôt de l'académicien, est tel qu'un certain public a bruyamment manifesté contre cette négation sacrilège de ses préjugés les plus saints !

Voilà des portraits bien poussés au noir. Ils ont pourtant du vrai, ils sont même peut-être plus vrais que vraisemblables, étant copiés dans quelque « fait-divers » fort réel, — mais exceptionnel, dévié, presque monstrueux, et qui donne par suite une idée assez inexacte de la vie usuelle et moyenne.

Et cependant ce type n'existe que trop dans la vie : au théâtre il paraît tout de suite vivant. Il tient debout à beaucoup moins de frais que le type du savant véritable, presque toujours guindé et exagéré par quelque côté.

Il s'ensuit que, sur la scène, par antiphrase, le vrai savant nous semble ordinairement faux, et le faux savant nous semble ordinairement vrai !

V

SCHÉMA DRAMATIQUE DU SAVANT

En définitive, dans notre théâtre industrialisé, art rémunérateur et bourgeois par excellence, populaire feuilleton en action, les savants qu'on nous présente ne seraient-ils pas avant tout *des cabotins de la science ?*

Or, si une pièce est mal jouée quand *les acteurs* en sont trop cabotins, elle est mal écrite quand *les personnages* en sont eux-mêmes trop cabotins : ce qui est beaucoup plus grave. N'est-ce pas là le péché littéraire contre l'Esprit, dont on peut assurer, avec l'Ecriture, qu'il ne sera jamais remis ? ou bien le vice esthétique dont il faut dire, avec les Stoïciens, que celui qui a celui-là a par surcroît tous les autres ? Mystère des procédés feuilletonnesques, éternels séducteurs des foules ! L'irrémédiable infirmité de l'art dramatique, c'est qu'au théâtre le public est toujours une foule. Que conclure, lorsque cette foule n'est pas, et, comme aujourd'hui pour des raisons économiques, lorsqu'elle *ne peut plus* être une élite ?

La réponse ressortira d'elle-même si nous établissons schématiquement le bilan de notre enquête : — signalement physique et moral du personnage ; — ses spécialités favorites ; — ses rôles de prédilection.

Son signalement ? Le savant de théâtre est ou jeune ou vieux, presque jamais entre deux âges. Dans les deux cas, il est toujours très célèbre, ou il va l'être incessamment. Il écrit toujours beaucoup, et des ouvrages très lus (sauf quand il est philosophe). Lorsqu'il est jeune, il est brillant, assuré et conquérant ; lorsqu'il est vieux, il est modeste, ironique, sceptique et spirituel. Il est éminemment désintéressé, et même jusqu'au martyre ; à moins qu'il ne soit d'un arrivisme scandaleux, jusqu'aux pires lâchetés : pas de moyen terme. Il est

du sexe masculin, sauf quelques exceptions presque douteuses.

Pour le reste du signalement : visage ovale, menton rond, bouche moyenne, tout ce que vous voudrez ; c'est-à-dire personnage à tout faire, banal et sans caractère, — ce qui est grave pour la réputation du théâtre contemporain. — Avions-nous tort d'en tracer tout à l'heure « de chic » un portrait a priori pour le comparer ensuite à l'original ?

Au cas où un signalement aussi scrupuleux ne suffirait pas pour faire reconnaître le personnage à première vue, nos meilleurs auteurs ont déterminé à notre usage deux ou trois critériums quasi infaillibles; car ils ne pas moins stéréotypés que le personnage lui-même. Le premier, c'est l'Institut : jeune ou vieux, peu importe, huit fois sur dix le savant de théâtre est de l'Institut. Au deuxième rang, viennent les grandes Écoles, parmi lesquelles l'Ecole Polytechnique semble en légère baisse, depuis le déclin récent des sciences abstraites ; ex-aequo avec elles, la *Revue des Deux Mondes*. En France, pays des révolutions démocratiques, il n'y a de critériums incontestés de la valeur scientifique que les institutions officielles du Gouvernement, ou celles du Monde et de l'aristocratie.

Les spécialités favorites du savant sur la scène ? — Il était, au XVIIe siècle et au XVIIIe, médecin, physicien, ou astronome, parfois même mathématicien. Aujourd'hui, sa vocation a très décidément évolué : plus pratique, il préfère ordinairement aux sciences abstraites les sciences plus concrètes et plus appliquées ; il est ingénieur, chimiste, psychologue expérimental, sociologue ; plus rarement philosophe : la philosophie pure ne fait pas d'argent sur les planches plus qu'ailleurs. Mais il est resté médecin avec passion, avec rage ; l'encombrement de cette carrière n'est pas un vain mot au théâtre. Seulement il s'est spécialisé, comme il est juste, en vertu de la division du travail ; et c'est presque toujours dans la médecine mentale : évidemment parce que l'étude des maladies nerveuses a le double privilège d'être à la fois dramatique et psychologique à souhait ; c'est tout bénéfice pour le dramaturge. « Il n'y a que ces maladies-là qui font de l'argent aujourd'hui, avec celles de la vessie », remarquent les carabins du *Théâtre d'épouvante*. Le drame moderne n'a pas été jusqu'à la vessie. Toutefois, il a déjà exploité avec quelque succès l'avarie : cette spécialité très courue ne « rend » pas seulement dans les officines. C'est

presque uniquement à la popularité incontestable dont elle jouit que son parrain, le drame de Brieux, doit d'avoir mérité, par Ehrlich ! six cents et quelques représentations.

A la différence du savant de roman, qui est généralement sorti premier de l'Ecole Polytechnique, le savant de théâtre a des origines plus diverses, une tournure d'esprit plus encyclopédique. On peut même dire que, de façon générale, il sait tout : tout ce qui est connaissable, et même quelques autres choses encore ; surtout quelques autres : car c'est de celles-là qu'il nous parle le plus abondamment.

Naturellement, les lieux où opèrent ces grands hommes varient avec leurs spécialités. Mais les écrivains ont longtemps répugné à nous montrer réellement les savants chez eux. Le salon de consultation d'un médecin ne les effraie pas trop : le public y retrouve aisément ses habitudes. Mais pour les physiciens, la chose est plus délicate. Augier n'a osé nous présenter qu'un laboratoire de fortune, installé dans un appartement privé. Les contemporains semblent toutefois s'être donné le mot pour nous exhiber au naturel les laboratoires de psychologie expérimentale ou les cliniques de maladies nerveuses. Est-ce parce que ces endroits sont précisément les moins caractéristiques des laboratoires et des cliniques, puisque le nombre des appareils utilisés, ou des dispositifs apparents, y est réduit à fort peu de chose ? Ce serait un choix assez malheureux ! Mais on soupçonne qu'il s'y passe une sorte de prestidigitation morale, dont la suggestion ne manque pas d'opérer, au moins sur les auteurs. Car il est probable que le contact de la psychologie scientifique sous ses deux formes, expérimentale ou morbide, a séduit des écrivains qui, de leur côté, se prétendent à bon droit psychologues. Mais de cette science à cet art, quel abîme ! C'est la même différence qu'il y a entre l'examen d'un microbe du choléra au microscope, sous une lamelle de verre, et le spectacle de l'agonie d'un cholérique dans un lit d'hôpital. Quoi qu'il en soit, le laboratoire de psychologie expérimentale, avec la sobriété extrême de sa décoration, sa froideur sèche contrastant avec l'aspect mystérieux d'appareils inconnus et le prestige des vérités profondes qu'on est censé y révéler sur l'âme et sur les passions, ce laboratoire tend à remplacer dans les trucs du drame moderne l'ancienne cellule d'anachorète et la caverne de sorcier,

où les belles pécheresses de l'ancien théâtre allaient volontiers, tout en larmes, chercher la clef des secrets troublants de leur cœur. Bref, c'est le mauvais lieu à la mode.

Les spécialistes favoris de la science au théâtre ? — Ils sont légion. Très peu de nos dramaturges ont résisté à ce courant. Aussi sera-t-il beaucoup plus court de nommer ceux des contemporains les plus célèbres qui semblent rester jusqu'ici réfractaires. Ce sont, croyons-nous : Jules Lemaître, Bernstein, Bataille. Pourquoi ces trois prédestinés ? C'est le secret des dieux. Ils fréquentent d'autres routes, avec l'instinct qu'elles sont plus sûres ; et ils répugnent à frayer celle-ci. On peut s'étonner que des sujets si nouveaux et si graves ne soient qu'à peine abordés par des penseurs de race, comme Bourget. Trop absorbé sans doute jusqu'ici par des thèses exclusivement morales, nous attendons encore de lui l'équivalent dramatique du *Disciple* : la pièce à thèse scientifique. Mais il y viendra sûrement : un moraliste peut encore s'enrichir au théâtre avec la faillite de la science.

En sens inverse, le record du nombre des savants se trouve atteint simultanément par *la Femme de Claude* et *le Monde où l'on s'ennuie*, qui nous présentent chacun trois mâles, plus une femelle : personnage encore peu fréquent dans le drame moderne, alors que *les Princesses de science* ou *les Cervelines* deviennent de plus en plus populaires dans le roman. Les savants vont volontiers par trois au théâtre : dans *Un Beau Mariage*, dans *la Nouvelle Idole*, dans *l'Escalade*, même dans *la Leçon à la Salpêtrière*, où il y a un nombre indéfini de savanticules, on voit trois savants authentiques. Trinité fatidique et profond symbole : le nombre trois est divin, le savant est un Dieu. « Idole de théâtre » ! dirait Bacon.

Ses rôles de prédilection ? — Le savant s'est glissé sur la scène moderne dans tous les rôles du drame traditionnel : confident, personnage décoratif, simple utilité, grand premier rôle, amant vainqueur, époux aimé, estimé, trahi ou même complaisant, personnage à thèse, porte-parole de l'auteur, noble tête de vieillard, parfois traître ou victime, mais ordinairement sympathique et triomphant : toute la lyre ! La pièce véritablement classique en ce sens, qui n'est pas le bon, c'est *Un beau mariage* : on y reconnaît à la fois le savant-héros, Pierre Chambaud ; le savant-confident, Michel Ducaisne ; le

savant-traître, la Palude : tout l'arsenal traditionnel, nécessaire sans doute pour faire de ce bon mélodrame un fort mauvais drame.

Toutefois, dans cette riche diversité, il n'est qu'un rôle qui tienne particulièrement et même essentiellement à cœur au savant de théâtre : c'est celui d'amoureux. Presque tous l'adoptent. Amour-passion, sursaut de l'instinct violent et coup de foudre, ou amour-habitude et mariage de raison : encore ici, point de milieu.

On remarquera que le meilleur conseil à leur donner dans cette délicate situation, c'est de ne jamais se marier. Comme amant, le savant est presque toujours irrésistible, séduisant, paré de tous les prestiges, beau, spirituel, célèbre. Mais, s'il reste célèbre, puisque c'est sa raison d'être sur les planches, dans son ménage, il est presque toujours incompris, malheureux, trompé enfin. Le rôle de mari est aussi ingrat pour le savant, que celui d'amant lui est favorable. Au reste, pourquoi se marierait-il ? A une exception près,— une témérité de débutante, — il n'y a presque pas d'exemples qu'au théâtre un savant ait des enfants. Il est vrai qu'en cela il ne fait que se conformer scrupuleusement à la tradition des jeunes premiers dans le drame moderne : un enfant gênerait le déploiement de passion sexuelle pure, qui est leur seul but essentiel dans la vie scénique.

Bref, le savant au théâtre tient aisément tous les rôles, sauf un qui lui répugne particulièrement, — pourquoi ne pas le dire ? — sauf celui de savant.

A toutes ces existences de savants truqués, tous géniaux, tous de premier ordre, tous illustres, mais consacrés avant tout au monde et à l'amour, comparez donc la vie modeste, obstinément recueillie, intime et toute familiale d'un Pasteur, d'un Curie, d'un Littré, d'un Comte, d'un Taine, d'un Ribot. De ces deux types, lequel est le plus vrai et le plus profondément humain, il n'y a pas à douter un instant : quelques rastaquouères de science, vulgarisateurs et faiseurs adroits, et surtout réclamiers bruyants, comme il n'en est que trop dans le monde, ne sauraient nous faire méconnaître ce qu'est normalement le vrai savant. Et lequel est le plus réellement dra-

matique? peut-être bien celui qui n'apparaît jamais dans les drames.

Il resterait à l'y faire entrer. Mais quelle réforme profonde le chef-d'œuvre attendu devrait introduire d'abord dans le théâtre moderne ! Car il semble bien que nous n'ayons en ce moment ni le public, ni la technique souhaitables pour le succès d'une pareille entreprise. Dès qu'il s'agit sur la scène de la vraie science et du vrai savant, si dramatiques lorsqu'on les visite chez eux et qu'on peut les fréquenter en personne, il semble qu'entre la rampe et les fauteuils s'élève un écran redoutable: tantôt voile opaque, qui obscurcit tout; tantôt prisme étincelant, qui déforme tout : lequel est le pire ?

Et toutefois, il y a eu bien des essais, bien des demi-réussites; il y a eu Curel : la question est mûre; un de ces jours, il y suffira d'un peu de génie.

ANNE-MARIE ET CHARLES LALO.

TSCHAIKOWSKY
D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

Tschaïkowsky, l'immortel génie dont le souvenir est un trésor pour sa patrie.
W. J. F. FRIEDRIKSAMN, *Courrier musical*, 15 août 1912.

Depuis que nous avons découvert la Russie musicale, nous avons apporté à l'étude de ses trésors cette furie que les Italiens qualifiaient, jadis, de « francese » ; nous avons examiné chacune de ses productions avec un zèle inlassable, fait subir à ses représentants un minutieux examen d'identité, et passé leurs idées au crible, sévèrement. Et, peu à peu, nous sommes arrivés à en remontrer aux mélomanes de Pétersbourg pour le nationalisme slave et les pures traditions de la race ; nous voici présentement plus tzaristes que le tzar.

C'est ainsi que les critiques français accablent la Russie de leur dédain lorsqu'elle s'avise de nous vanter ses gloires nationales; pour elle, Rubinstein et Tschaïkowsky s'avèrent des maîtres souverains dominant tous les autres; pour nous, ce ne sont que de piètres compositeurs écrasés par les demi-dieux que nous nommons Moussorgsky, Rimsky, Borodine et Balakirew. Malentendu formel et que tous ceux qui ont discuté musique avec des Slaves de mentalité moyenne ont pu constater : les compatriotes de Tschaïkowsky font bon marché de *Boris* et adorent *la Dame de Pique*. De quoi nous nous scandalisons abondamment.

Il nous paraît impossible de conserver beaucoup d'estime artistique pour la *Symphonie pathétique* depuis que nous connaissons les éblouissantes réalisations orchestrales dues aux géniaux contemporains de l'auteur. La sentimentalité fâcheuse de cette grande machine, son écriture conventionnelle, les fausses élégances masquant mal la bassesse instinctive de ce style opportuniste ont de quoi révolter, si on les compare à la belle intransigeance des « Cinq » — j'ai toujours envie de dire des « quatre ».

En vain, l'étroit gallophobe Will Junker fran Friedriksamn prodigue à la critique française ses mépris et ses méprises ; en vain l'énergumène William Ritter patauge dans ses gloses hystériques notre instinct a vu juste en isolant Tschaïkowsky de son entourage musical. La publication de sa correspondance recueillie pieusement — la piété seule a de ces terribles maladresses — par son frère Modest est venue jeter un jour inattendu sur cette psychologie de névropathe prolixe. Mieux que tous les raisonnements et que toutes les déductions, sa lecture nous fixera sur les tendances de ce musicien irrémédiablement médiocre.

Tout d'abord, et il est inconcevable que ses prôneurs n'en aient pas été impressionnés, le plat confectionneur d'*Eugène Oneguine* n'a jamais fait illusion aux vrais artistes qui l'observaient. Quand le délirant William Ritter prétend que les grands musiciens russes blâment « les impertinences de leurs partisans étrangers » à l'adresse de l'incontinent discoureur qu'il encense, il se trompe, sciemment ou non. César Cui, dont les théories, du moins, ont de la valeur, dénonça toujours avec une parfaite clairvoyance le faux frère qui courait au succès ; dès son premier ouvrage, une Cantate, le porte-parole des « Cinq » écrivait :

Le musicien conservatorial est bien faiblard. A la vérité, il a dû composer sa cantate dans des conditions très défavorables : sur commande, pour une date déterminée, d'après un thème imposé, enserré par des règles étroites. N'importe ; avec un peu de talent il aurait brisé en quelque endroit les chaînes du conservatoire.

Les œuvres qui suivirent ne réconcilièrent pas C. Cui avec leur auteur. *Eugène Oneguine* lui parut si mesquin, si peu scénique, qu'il conclut : « La caractéristique de cette musique est la plus ennuyeuse monotonie. »

L'*Opritschnik* lui semble « plus mauvais que le pire ». A l'entendre, cette partition, qui ne contient pas une page remarquable (*sic*), abonde en fautes capitales, impardonnables chez un compositeur « qui a déjà barbouillé tant de papier à musique ». Les cantilènes vulgaires de Tschaïkowsky (c'est toujours le critique russe qui parle) dénotent un tempérament hypocrite ; la trivialité de ses inspirations, l'étalage de son manque de goût ont quelque chose de repoussant, etc.

Il était difficile d'établir sur de telles bases une cordiale intimité artistique entre les amis d'un tel juge et le malheureux inculpé; on ne s'étonnera donc pas de voir celui-ci leur témoigner une parfaite incompréhension. Il a écrit un blasphème qu'aucun musicien ne lui pardonnera jamais : « J'envoie à tous les diables le *Boris Godounoff* de Moussorgsky, c'est la parodie la plus basse et la plus vile de la musique. »

Des remarques aigries de concurrent blackboulé aggravent son mépris :

N'est il pas ridicule que *Boris* dont, pourtant, le Comité n'a pas voulu, ait été choisi par Kondratjeff (pour la représentation à son bénéfice, au théâtre Michel)? La Platonowa, elle-même, se donne beaucoup de mal pour monter cette œuvre, tandis que personne ne veut rien savoir de mon opéra !

(Les défenseurs de Tschaïkowsky vont-ils prétendre que les admirateurs de Moussorgsky, dégoûtés par l'*Opritschnik*, étaient des Français ?)

L'auteur évincé n'éprouvait pas plus de sympathie pour les autres « compagnons ». Il note incidemment, avec amertume : « L'étroitesse des opinions de Balakirew et l'entêtement avec lequel il les soutient me sont tout spécialement désagréables ; sa société pèse sur moi comme une lourde pierre. »

Il va même rechercher assez loin les traces irritantes de cette animosité. C'est ainsi qu'il écrit, rancunier :

Liszt rendait volontiers compliments pour compliments à ceux qui lui portaient leurs adulations... Il prisait fort César Cui et consorts qui allaient pèleriner chez lui à Weimar, d'autant plus que leur musique lui plaisait plus que la mienne (1).

Peu à peu, la gloire des musiciens russes s'affirmant à l'univers avec une évidence lumineuse, le compositeur ulcéré dut renoncer à ce procédé de critique simpliste et résolument individualiste. Il s'éleva donc à des considérations générales : « La nouvelle école russe n'est qu'un ensemble d'harmonies piquantes et d'amusantes combinaisons instrumentales... C'est ingénieux, mais froid, complètement dénué de sentiment, etc., etc... »

Enfin, il dit leur fait aux « Cinq » dans une importante

(1) Dans une autre lettre, il appelle Liszt sans ménagement : « Ce vieux jésuite, d'une politesse à vomir... »

lettre à sa protectrice, Mme de Meck, lettre que l'on peut considérer comme son credo artistique.

Tous les jeunes compositeurs de Saint-Pétersbourg sont d'une incroyable suffisance... Leurs œuvres, remplies de tours de force, et qui portent la marque d'un sec pédantisme, risquent de finir dans le plus misérable maniérisme contrapontique.

César Cui est un dilettante de talent qui fait de la musique impersonnelle, mais jolie, élégante, coquette, et pour ainsi dire léchée, dont on se lasse bien vite.

Borodine, chimiste quinquagénaire, possède un grand talent, annihilé par son manque de métier si manifeste qu'il ne peut écrire une seule mesure sans le secours d'autrui.

Moussorgsky, qui croît fermement à son génie, est une nature assez basse, aimant le grossier, le vulgaire et le laid. Il fait parade de son ignorance, il s'en enorgueillit.

Balakirew, malgré ses dons extraordinaires, a fait beaucoup de mal. Ce fut lui qui rendit stériles les années de jeunesse de *Rimsky*, en le persuadant qu'il n'avait pas besoin de rien apprendre.

(Notons qu'au cours de cet éreintement des « Cinq » Tschaïkowsky déclare « leurs atrocités supérieures cependant aux pitoyables élucubrations d'un Brahms, qui voudraient être prises au sérieux », de ce Brahms dont W. Junker rapproche le cas du cas Tschaïkowsky pour dauber sur la France incapable de comprendre ces deux prétendus génies.)

On comprendra mieux toute l'absurdité de ces jugements haineux en lisant ce que Tschaïkowsky pensait de Wagner :

Il fait chanter, pendant quatre heures de suite, des mélopées amorphes, consistant en quelques notes élevées qui émergent d'une symphonie pauvre de pensée ; ces notes, malgré leur hauteur, sont étouffées par le fracas de l'orchestre...

A Bayreuth, le « vacarme de cette insipide Tétralogie où la musique brille par son absence » lui inspire des considérations d'une platitude esthétique digne des calembredaines boulevardières déposées le long du même *Ring* par le chroniqueur Albert Wolf, parisien de Cologne.

Quant à *Parsifal*, pour lui, « c'est la fausseté, le mensonge, le non-sens » ; il en parle comme faisait Nietzsche, atteint déjà du ramollissement final.

Ne nous étonnons pas si, en revanche, les manifestations du goût français le plus suspect transportent Tschaïkowsky

d'admiration ; la logique l'exigeait. Il ne comprend rien à *la Prise de Troie*, dont il trouve les mélodies laides et l'harmonie lamentable ; mais ce contempteur de Berlioz adore tout dans Massenet : « le visage fin, racé, nerveusement artistique » et aussi la musique religioso-salonière :

Le duo du Christ et de Magdeleine est un chef-d'œuvre ; cette profonde musique m'émut si fort que je fondis en larmes.

Inonder de pleurs extatiques un fade oratorio, après avoir déchiqueté *Boris Godounoff*, voilà qui ne permet pas de conserver la moindre illusion sur la clairvoyance de Tschaïkowsky. Mais il y a mieux. Ce qui lui plaisait dans *Marie-Magdeleine* était le pire Massenet ; dès que notre romancier national faisait preuve d'élégance, il décourageait son timide admirateur. Après avoir pris connaissance de *Manon*, l'incompétent critique slave ne prétendit-il pas que l'auteur commençait à devenir « ennuyeux et incolore » !

Devant Beethoven lui-même, il ne désarmait pas. S'il exultait à l'idée d'entendre la première symphonie du maître à qui, disait-il, on peut préférer Mendelssohn (*sic*), il nie, en bloc, les splendeurs des derniers quatuors dans lesquels, bien entendu, il ne voyait qu'un « chaos, traversé de rares éclairs ».

(Tschaïkowsky trouva plus antibeethovenien que lui : Tolstoï, « homme sensible à la musique », qui lui déclara, après une première poignée de main, qu'à son avis Beethoven était dénué de tout don musical ; appréciation que le compositeur russe ne put s'empêcher de trouver un peu excessive. Mais quelle consolation pour lui, le jour qu'il vit au Conservatoire, pendant qu'on exécutait l'andante de son quatuor en *ré majeur*, le génial bavard, plus sensible à cette musique qu'à celle de Beethoven, répandre des larmes heureuses) (1) !

De si formidables erreurs de jugement demeureraient inexplicables si la correspondance de Tschaïkowsky ne nous révélait l'état pathologique de ce malheureux, toujours tenaillé par une neurasthénie féroce.

Après avoir quitté Moscou en 1877, il arrive presque fou à Saint-Pétersbourg, et, au sortir d'une crise violente, reste sans connaissance pendant quarante-huit heures. De continuelles

(1) Néanmoins, dans son trop fameux *Qu'est-ce que l'Art*, Tolstoï ne mentionna même pas le pauvre Tschaïkowsky.

hantises de suicide l'obsèdent. Ses lettres abondent en récits d'insomnies fiévreuses et d'effrayantes hallucinations. Il n'ose pas travailler la nuit ; la lecture des romans de Zola (en qui, simple, il ne veut voir qu'un cynique se roulant avec délices dans l'ordure) (1) lui cause d'affreux battements de cœur, jusqu'à le rendre complètement malade. Un jour, exalté par une *Vie de Jeanne d'Arc*, il s'imagine que tous ses amis vont périr comme la Pucelle, et il sanglote à l'idée de rester seul. Il pleure en composant *la Dame de Pique*. Il pleure même en lisant le *Johannès Damascène* de Tolstoï. En débarquant à New-York, il s'installe à l'hôtel et fond en larmes; ensuite il va se promener un quart d'heure à Broadway, réintègre son appartement et, là, recommence à se désespérer.

Au concert, tandis qu'il conduit l'orchestre, il se figure soudain que sa tête va tomber de ses épaules, et, pour prévenir cette catastrophe, soutient son menton de sa main gauche tout en battant la mesure de l'autre main. Le malheur, c'est que, pour tuer la neurasthénie, « cette sangsue qui suce le cœur », le malheureux ne connaît qu'un moyen : l'alcool....

Son hérédité lamentable mise à part, on ne voit pas de causes qui puissent développer l'état maladif de Tschaïkovsky. Sa bienfaitrice, Mme de Meck, lui assure une pension annuelle de vingt-quatre mille francs. En outre, elle ne recule pas devant de gros sacrifices pour intéresser à son protégé les chefs d'orchestre hésitants, « ceux, écrit le compositeur russe, qui n'aperçoivent ma valeur que si les reflets de l'or l'éclairent » (10 février 1880) (2).

Tschaïkowsky ne quitte ses agréables villégiatures que pour parcourir l'Europe, sa baguette de Capellmeister à la main, et faire applaudir ses œuvres à Moscou, à Londres, à Berlin, à Vienne, à Constantinople, partout.

C'est l'Angleterre qui se montre le plus accueillante. En 1893, la « Cambridge University Musical Society » lui concède le titre de Docteur *honoris causa*, en même temps qu'à

(1) Il ne comprend pas mieux Alphonse Daudet, qu'il accuse d'avoir cherché à gagner la forte somme en peignant les dépravations parisiennes de *Sapho*, tout en affectant, par pharisaïsme, d'en tirer une morale à l'usage de ses fils « quand ils auront vingt ans ».

(2) Dans une lettre qu'a publiée S. I. M., Balakirew parle, non sans dédain, de la manière avec laquelle on propage la musique de Tschaïkowsky en France, à raison de sept mille francs par concert au Châtelet.

Grieg, Saint-Saëns, Boïto et Max Bruch, « personnage antipathique et boursouflé ». Le vice-chancelier asséna sur la tête du récipiendaire d'énormes compliments en latin : « Russorum ex imperio immenso hodie ad nos delatus est vir, qui neque Italiam neque Helvetiam inexploratam reliquit, sed patriæ carmina popularia ante omnia dilexit. Ingenii Slavocini et ardorem fervidum et languorem substristem quam feliciter interpretatur! etc., etc. »

A Paris, le public des concerts Colonne l'accueille sans grand enthousiasme, Reyer lui bat froid, et quelques critiques se montrent rudes : Jean Marnold, qui le traite de « minus habens », l'Ouvreuse qui écrit sans respect pour l'alliance franco-russe : « Je cronstadte que cette moujick vient de remporter une verste », etc. En revanche, les salons le fêtent ; Mme Benardaky l'exhibe dans son hôtel devant un Tout-Paris panaché comme il sied ; on l'encense, il fréquente avec éclectisme des admirateurs appartenant à toutes les classes de la société : le pianiste Diémer, le comédien Lucien Guitry (qu'il trouve pataud dans *Lysistrata*) et un valet de chambre nommé Legoschine qu'il tient en particulière estime. Il rencontre souvent Saint-Saëns qu'il jalouse secrètement à cause des gros émoluments versés par l'éditeur Durand « pour un opéra ennuyeux comme *Henri VIII* ». (Les amateurs du pittoresque regretteront que ces deux compositeurs ne se soient pas livrés en France aux chorégraphies qui charmèrent Moscou en 1875, lorsqu'ils dansèrent un petit ballet, *Pygmalion et Galathée*, où M. Saint-Saëns, alors quadragénaire, interprétait avec une conviction chaleureuse le rôle de la statue qui s'humanise.)

Après l'Europe, l'Amérique réclame Tschaïkowsky ; on l'acclame à New-York, à Baltimore, à Philadelphie. Ses opéras récoltent des applaudissements, ses ballets réussissent. Cependant, il n'est pas heureux.

Une obscure conscience lui révèle la précarité de son génie, il en souffre atrocement :

Je vois que je deviens incapable de rien composer de bon...
Toujours du remplissage, de la routine, des formules...
Impossible de créer du neuf !

Et c'est le côté vraiment tragique de ce destin d'un médiocre adulé par la foule et se méprisant soi-même, de plus en plus

écœuré de lui et des autres. Détaché de la vie par ses souffrances physiques, il agonise lentement. La clairvoyance le crucifie; il avoue : « Massenet est devenu dégoûtant; ce qui m'enrage, c'est que je me sens une parenté avec ça ! »

Voilà la parole attendue; Tschaïkowsky a enfin compris. Trop tard.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

L'ILLUSTRE FAMILLE

(*Suite*[1])

—

VI

L'OISEAU BLEU

— Les esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs!
— S'il a quelques plaisirs, il a tant de douleurs !
ANDRÉ CHÉNIER : *Elégies*.

On a entrevu grand'mère Desrolles dans les précédents chapitres. Je dois lui consacrer nécessairement quelques pages, puisque c'est le pivot autour duquel tournent les existences de la famille, le seul lien qui nous assemble parfois la personne à laquelle se rapportent de part et d'autre nos calculs secrets, assez semblables à ceux que nous nourrissons pour Mme Jeff, laquelle est vraiment d'une santé inaltérable.

Quant j'évoque la grand'mère de ce temps, je revois une femme à la bonne franquette, pas vieille, en peignoir japonais, semé de cigognes jaunes sur azur, la figure agrémentée d'yeux brillants très mobiles, les cheveux négligés, passés au henné, droite au milieu de son jardin, un singe sur l'épaule dont les pattes lui étreignent le cou.

Elle tient un tuyau de caoutchouc d'arrosage long comme un serpent boa et dirige le jet, indifférente, sans le regarder ; aussi dans la plate-bande tel géranium reçoit le liquide pendant dix minutes, tandis que le voisin reste à sec.

Ses grâces et ses bienfaits tombent un peu comme l'eau sur les fleurs, au petit bonheur, sur ses enfants, sur ses amis, surtout sur les étrangers.

Elle est veuve du colonel Desrolles depuis longtemps ; elle touche sa retraite par moitié et les termes de cinq ou six pavillons dont elle a hérité ; ces pavillons entourent le sien et se louent le plus souvent à cause des jardins. Rien n'y pousse, sauf les lauriers d'hiver, quelques rosiers chlorotiques comme les enfants des faubourgs, et de grands peupliers d'Amérique.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 366.

Au printemps, il tombe de ces arbres sur les pelouses une sorte de vieille laine à matelas qui dure peu. On peut, néanmoins, s'arranger avec un jardinier qui apporte les corbeilles toutes fleuries ; il n'y a qu'à distribuer les pots dans les massifs.

Le pavillon élevé de Mme Desrolles porte ce nom la « Roseraie » ;



les autres sont désignés par des numéros, le un, le deux, le quatre, etc... De son troisième étage, grand'mère peut jeter l'œil du maître sur ses propriétés ; elle n'en abuse pas, étant donné qu'elle est toujours au mieux avec ses locataires, tant qu'ils ne donnent pas congé ; dans ce cas, Mme Desrolles devient féroce et ne parle plus que le code à la main, dans un charabia d'huissier, pensant en imposer ; mais ses filles affirment qu'elle se fait assez souvent rouler.

C'est à la Roseraie que ma mère et mes deux tantes ont été élevées. Elles sont nées au hasard des années de campagne et de garnison. Mme Desrolles a eu ses maternités en pays lointains. Suzanne est née en Annam, Thérèse au Congo, ma mère à Toulon, c'est dire que grand'mère n'est pas une de ces mauviettes qui n'osent suivre au loin la cantine de leur mari ; elle sait coloniser.

Ses voyages lui ont compliqué le goût, au moral et au physique ; ainsi sa toilette, y compris son peignoir de jardin, a toujours un rappel, un rien du papegeai et des volatiles des îles. Une de ses amies ayant l'habitude de dire en venant en visite : — « Comment va... l'Oiseau Bleu ! » ce nom lui est resté.

Ce n'est pas à moi, gamin, à juger du moral d'un oiseau bleu, ce n'est que plus tard que j'ai pensé à ses étrangetés... En tous cas, il m'a toujours été sympathique. Il ne faut pas trop demander.

Pensez à l'humidité de la Basse Cochinchine, à ses coutumes, au Congo, aux éclats du soleil tropical sur la terre rouge ou noire, qui détraque déjà suffisamment vite de beaux mâles, puis, par là-dessus, aux bruines septentrionales. De l'eau, du feu et du coton !

Un cerveau sous ces influences successives ne fonctionne plus comme celui d'une marchande de pommes.

Malgré tout. grand'mère Desrolles n'a jamais perdu le souvenir du colonel. On parle de lui sans cesse, et cependant il ne reste de lui, et sous globe, que l'os d'un de ses doigts de pied amputé jadis.

Ses filles, vingt ans après son trépas, dans leurs ménages respectifs, ont encore cette façon de s'exprimer :

— Le colonel jurait...

— Le colonel jouait...

— Le colonel...

Tante Suzanne étant, d'après grand'mère, le portrait vivant du militaire, j'ai toujours eu une fausse idée de la figure de grand-père ; je me le représentais avec les yeux puérils aux longs cils de Suzanne, ses lèvres entr'ouvertes, dont la supérieure est très rapprochée de son petit nez recourbé, par sa chevelure compliquée, le tout sous le képi à cinq galons.

Quelques anciens camarades de promotion venaient parfois voir l'Oiseau bleu. Quels gens charmants, simples, pas fatigants, dont je pouvais suivre la conversation facile ; ça me changeait de bien d'autres personnes. Parmi eux le major Rambach, le sentimental Rambach, demanda plusieurs fois la main de grand'mère. Elle refusa toujours, mais elle alla finir ses vingt dernières années avec lui.

Il fallait, après dîner, entendre le major chanter au piano dans le petit salon ; les potiches, les vitrines et les cristaux du

lustre se mettaient à danser et restaient en branle longtemps après le couplet... des chansons du temps de l'empire... et ce rire, quand l'Oiseau bleu, nous regardant, clignait de joie ses yeux noirs.

Le singe Ouisti devint si jaloux du major qu'elle dut l'envoyer en pension chez nous, à la ménagerie « des Roitelets ».



Je ne sais si la détermination fut prise après qu'il eut arraché la moustache du major ou parce qu'il coupa de ses canines une somptueuse vigne de Canada enguirlandant le « quatre » loué à d'excellents locataires.

Peut-être le jury se prononça sur les deux crimes confondus.

Grand'maman est alliée à un ministre, presque inamovible, M. Zède, et à un savant qui attend depuis longtemps un prix Nobel. Par là Mme Desrolles connaît tout un monde spécial qui comprend des hauts fonctionnaires, et des gens de la bohême... elle préfère ces derniers !... Elle est appréciée pour sa rondeur amusante, son sans-façon, sa table peu succulente, mais ouverte, et tire parti du côté femme pour ses toilettes. Tapis passés, meubles tachés, robes avec accrocs s'envoient couramment à Mme Desrolles, joints à des invitations. Elle s'arrange de tout et ne s'ennuie que rarement.

Il restait dans la bibliothèque ou accrochés au mur maints témoignages du goût de ses parents, grands bourgeois du temps de Louis-Philippe ; l'argenterie était de poids !

Son gendre, Hardilliers, fut tenté par ces souvenirs et fit son choix.

Pendant le mariage de ma mère à l'église, il vint à « la Roseraie » accompagné d'un de ses amis, cueillit quelques tableaux, des bronzes, des bibelots, des plats anciens, enve-

loppa le tout d'un rideau et cacha son cambriolage dans le jardin du « deux », alors inhabité, pour l'emporter facilement à la brune.

Il rit beaucoup de la colère de grand'maman lorsqu'elle l'eût appris :

— Voyons, belle-maman..., un peu plus tôt... un peu plus tard... n'est-ce pas à Suzanne ?

Le fort, c'est qu'elle lui pardonna malgré les réclamations acrimonieuses de ses autres filles ; mes parents tentèrent souvent d'en obtenir l'équivalent, chaque fois l'Oiseau bleu sa gaussa d'eux.

Une grande force de l'arriviste d'Hardilliers, c'est de ne pas avoir d'éducation ; ces idées de l'autre monde, morale ou principes, ne l'empêchaient donc pas d'agir à sa guise. Sans jamais rougir, il écrase ceux qui le gênent et marche sur les pieds de tout le monde. Pour lui, c'est si naturel que l'idée de demander pardon ne lui vient même pas.

Quel singulier artiste.... j'espère pour sa réputation qu'il ne pille pas ainsi ses confrères morts ou vivants ! Mais le bruit a couru que le compositeur Hardilliers est l'homme de toutes les musiques !

Revenons à Mme Desrolles. J'ai montré ses propriétés, mais sa propre demeure est assez mal tenue ; sa cave, par exemple, est encombrée jusqu'en haut de l'escalier, si bien qu'il est impossible d'y descendre ; ce n'est plus qu'une gigantesque poubelle pleine.

Une domestique, une grosse Savoyarde, s'est attachée à sa maîtresse, comme la vigne de Canada à la maison du « quatre » avant l'accident.

Cette plante devient cramoisie à l'automne ; la Savoyarde l'est de figure toute l'année. Elle boit, elle est sale, elle est honnête, elle ne mange pas !

— Magnifique qualité ! dit grand'maman.

Cette bonne est ivre-morte un jour par semaine. Que de fois, avant d'y être habitué, elle m'a fait peur. Je pensais tout de suite à un crime, lorsque je butais sur son corps étendu sur le moelleux tapis turc du salon, non loin du feu ; elle repose là d'habitude jusqu'à ce que ce soit passé ! Elle est trop lourde pour être déplacée et ne salit pas ! Telle qu'elle est, Mme Desrolles y tient, elle vaut bien, dit-elle, une Toucouleur ou un boy

annamite. Elle cédait même aux mauvaises humeurs de sa cuisinière avec une sagace philosophie.

— Ah, je vois ce que c'est, ma fille... vous avez besoin d'émollients... tenez, voici cent sous... allez voir votre amoureux et ne faites plus cette figure!

Je me souviens de mille traits de cette nature que je n'ai compris que plus tard.

Pour finir, je veux encore citer celui-ci; il évoque je ne sais quoi de Louis-Quatorzien avant la Maintenon... Il est bête, il est à ne pas écrire, mais tant pis, il peint trop bien les pensées et certaines préoccupations de l'Oiseau bleu.

On jouait aux petits papiers; j'étais heureux ce soir-là, assis sur un canapé à regarder des gravures, entre Lili et Liette, ma cousine, fille de Suzanne; les grandes personnes tenaient la table; il y avait Braine-Letard, Rambach, Mme Jeff, Dedreux, le mari de Thérèse, le docteur Leminil et quelques femmes. On n'est pas difficile à amuser après dîner. On ne portait, comme toujours, aucune attention aux oreilles enfantines.

Chacun écrivait sur son bulletin les demandes et les réponses; mais quelqu'un tricha : le major Rambach déplia son papier, — il ne devait pas savoir quelle était la demande, — il la lut cependant à haute voix, en pouffant :

— Un eunuque et une femme savante sur un lit de plumes !

Un formidable éclat de rire retentit et un unique cri :

— Oh ça... c'est de Mme Desrolles !

Cette tournure d'esprit provient sûrement d'une tape du soleil africain sur le cerveau de l'Oiseau bleu.

★

Grand'mère avait souvent des piques avec Mme Jeff; elle ne l'aimait pas et elle avertit ma mère. Daisy haussa les épaules; elle connaissait la jalousie de Mme Desrolles pour notre amie, qui lui prenait, dans sa pensée, un peu de la place qu'une mère doit occuper dans l'esprit de sa fille. En outre, Mme Jeff pinçait les lèvres aux gaillardises de grand'mère.

— Ta madame « Coco mon fils » te jouera le tour, ma chérie, ajouta Mme Desrolles; tu as tort d'échanger tes côtelettes contre des espérances... Il n'est personne qui vive plus vieux qu'un perroquet et ceux qui parlent, avec tant d'affectation,

des titres de noblesse n'en possèdent pas! Souviens-toi de cela, fifille! —

VII
LE PIANO

SMÉRALDINE. — M'aimeras-tu comme autrefois?
TRUFFALDIN. — Ah! ma divine, je suis plein de tendres pensées, comme si c'était le premier jour où tu m'as mis la corde au cou.
CARLO GOZZI : *Théâtre fiabesque.*

Tante Suzanne allait divorcer. Pendant l'instance, elle est revenue chez grand'maman, à la Roseraie, avec sa fille Liette, ma cousine, alors âgée de huit ans. Liette est très intelligente, grande déjà, elle a des cheveux si clairs, si blonds et légers que j'ai toujours pensé qu'elle les a volés à une poupée! Liette a une grande expérience pour embobeliner les gens et en tirer ce dont elle a envie; il n'y a pas à en douter elle est bien de la famille! Elle sait tout mettre en jeu pour arriver à combler ses désirs : câlineries, phrases équivoques, et ouvrir les horizons propices.

Avec la frimousse jolie de sa mère, la ruse du père, elle est presque irrésistible. On n'a pas à se mettre en peine pour son avenir.

Tante Suzanne prit gaiement la chose; très sûre du résultat de ses démarches elle sort beaucoup, avec ou sans Liette, et rend sans cesse visite à son avocat, dont elle admire la structure. M. Malter est une des jeunes gloires du barreau, où ses confrères lui attribuent déjà une place de premier rang; nous verrons plus tard s'ils se sont trompés!

Suzanne rentre à la Roseraie juste aux heures des repas, comme dans une pension. Si, par hasard, elle reste à la maison, elle étudie son chant, roucoule pendant des heures; qui sait si, elle aussi, ne pense pas au théâtre? Où va-t'elle dans la journée?

Pour le savoir, Daisy et Thérèse questionnent Liette, mais elles ont affaire à forte partie. On n'en tire rien!

Hardilliers a repris sa vie de garçon, en persistant à penser que sa femme est à lui,— il lui suffirait que ce fût de temps à autre pour quelques heures,— et prétend que c'est le tête à tête continu qui désagrège les ménages. Il lui a proposé de revenir

vivre avec lui comme amie, en appartement séparé; il donnera mille francs par mois!

Suzanne a ri, triomphante, en redressant sa petite tête de fauvette et a refusé :

— Mille francs par mois... mais ça ne paierait pas mes valenciennes!

Depuis cette conversation, Hardilliers enrage et fait souvent les cent pas devant la grille de la Roseraie. On a été obligé de verrouiller la porte.

— Un soir, cependant, c'est grand'maman qui raconte, j'entends la bonne crier et une voix d'homme exalté ; j'accours, je vois ma Savoyarde qui saignait du nez, d'une gifle, et Hardilliers devant elle; le brigand vint droit à moi avec ce refrain... « Je veux ma femme... je veux ma femme... il me la faut et je l'aurai... je veux ma femme! »

« Voyons, Monsieur, vous allez laisser ma fille tranquille... vous n'avez pas su la garder... puis ne criez pas si fort... et les voisins... Suzanne veut divorcer... elle ne vous est plus rien... vous n'avez même pas payé la pension de Liette... vous êtes un misérable! »

L'enragé ne veut rien entendre; « ... Je veux ma femme... » Il s'avance vers la maison... il veut monter chez Suzanne, qui était en soirée... mais je n'avais pas de comptes à lui rendre. Je veux l'en empêcher, il se déchaîne, m'empoigne... je crie, je bats, je mords... Ah, c'est un mâle!.. finalement, c'est moi qui y ai passé!! —

De rage, Hardilliers, n'arrivant pas à revoir Suzanne, enleva Liette en fiacre, telle qu'elle était au jardin, sans chapeau et sans manteau. Salvator était heureusement là en visite, il rattrapa la voiture, parlementa; Liette pleurait; le compositeur, déjà ennuyé, ne sachant peut-être pas ce qu'il ferait de sa fille, la laisse retourner à la Roseraie avec le sculpteur.

Grand hourvari à la porte du jardin deux jours après, à la nuit noire. C'est encore Hardilliers.

Suzanne était là, interdite! Mme Desrolles, étant absente à son tour, ne pouvait se dévouer une seconde fois. La domestique, qui ne voulait pas recevoir une nouvelle autre mornifle, refusa de dire que tout le monde était absent, comme on le lui ordonna.

— J'y vais, décida tante Suzanne en se rengorgeant, comme

un pigeon paon qui fait la roue, je vais lui dire son fait et il me fichera la paix une fois pour toutes !... —

Flattée sans doute, ma tante... mais irritée par la question d'intérêt, entre autres celle d'un Erard retenu au domicile conjugal.



— J'y vais !

Les yeux puérils aux longs cils brillèrent, elle alluma une lanterne ; on vit le bas de sa robe claire traîner sur l'herbe à la lumière dansante du falot, et aussitôt la dispute !...

— Non, non... mon piano... rendez-moi mon piano !

— Voyons, Susu !

— Mon piano... et la pension de ma fille, immonde personnage, goujat...

— Ouvre-moi, Susu... ma petite Susu.

Cela n'en finissait pas. On discuta plus d'une demi-heure au travers de la grille.

Enfin Susu céda, c'est certain, car on entendit la clef tourner dans la serrure, et aussitôt la lanterne alla choir sur la pelouse et s'éteindre fort à point... car elle ne roula pas seule !...

C'est ainsi que tante Suzanne crut, par un sacrifice expiatoire, recouvrer son piano. Elle eut à ce propos de nouveaux rendez-vous avec son mari; ils déjeunaient au restaurant, et une fois ou deux Liette accompagna sa mère. Elles revenaient fort gaies.

Thérèse s'étant doutée que Suzanne revoyait Hardilliers, pour le savoir, prit Liette à part devant Daisy :

— Eh bien, Liette, dit-elle... on a fait un bon déjeuner aujourd'hui et on a bu du bon champagne... avec papa?...

Cousine Liette rougit, ses prunelles s'égarèrent un instant de ci de là, se mit à pleurer et cria dans un sanglot :

— Euh... Euh... On m'a dit de ne pas le dire!



Mais le piano, amorce aguichante, ne revenant toujours pas, Suzanne retournait d'un bon pas, furieuse, chez son avocat. M. Malter la convainquit de renoncer pour le moment à l'instrument, et, surtout, de ne pas revoir Hardilliers.

Ce dernier, qui s'était repris de goût pour sa femme, ne put, cette fois, réussir à la revoir. C'était juré, elle ne lui céderait plus!

Il en résulta un second enlèvement de Liette, enlèvement sérieux, de plus de cinq semaines, qu'elle passa on ne sait où, chez les amies de passage d'Hardilliers, aux restaurants de nuit, confiée à des ouvreuses de music hall, à qui voulait s'en charger, partout enfin où une fillette prend le hâle de l'expérience.

Finalement Hardilliers, excédé de l'embarras, ramena Liette toute froissée, peu nette de peau et de vêtements et coiffée comme une bohémienne... Ah! ces cheveux de poupée emmêlés dont l'or pâle était sali!

De cette détention Liette prit l'habitude d'un baiser profond assez spécial, que sa mère et Mme Desrolles eurent beaucoup de mal à lui faire oublier.

Pauvre cousine!

Je viens de ramasser dans le ruisseau un bouton de rose un peu noirci, à peine fané, mais si délicat ! Il m'a rappelé ma pauvre Liette et m'a fait souvenir de ce moment de notre vie pour l'inscrire ici.

Plus tard nos parents ont voulu nous brouiller. Liette et moi... nous n'avons pu nous voir qu'en cachette... pas souvent... nous nous sommes toujours aimés...du moins, moi, j'en suis certain, avec ses qualités et ses défauts; nous n'étions pas impunément du même sang... et puis... dans ces jours gris d'autrefois, je vois toujours s'agiter ses bouclettes, rayonner en flamme douce sa chevelure claire ; il faut bien que, parmi tant de prose rampante, j'aie le souvenir de quelque rare poésie à rimes émues.

Liette a un an de plus que moi, elle a souvent été mon conseil et on verra lequel elle me donna, lorsque je devins jeune homme.

On verra comment un méchant cornichon s'adressa à la sagacité d'un bouton de rose égaré qui chut quelque matin dans la boue et... et... tante Suzanne ne revit jamais son piano !

VIII

LA CAGE A POULES

> C'est moi dont la chaleur donne la vie aux roses
> Et fait ressusciter les fruits ensevelis.
> Je donne la durée et la couleur aux choses,
> Et fais vivre l'éclat et la blancheur des lis.
>
> THEOPHILE DE VIAU : *l'Apollon Champion.*

Cette année nous allons en villégiature *à nos frais*, nous en avons assez d'être hébergés ; nous voulons notre liberté ; nous ne voulons plus être relégués dans des pavillons de garde et des maisons de jardiniers vacants ; ça ne nous va plus d'être traités par-dessous la jambe !...

A nos frais... nous sommes fiers !

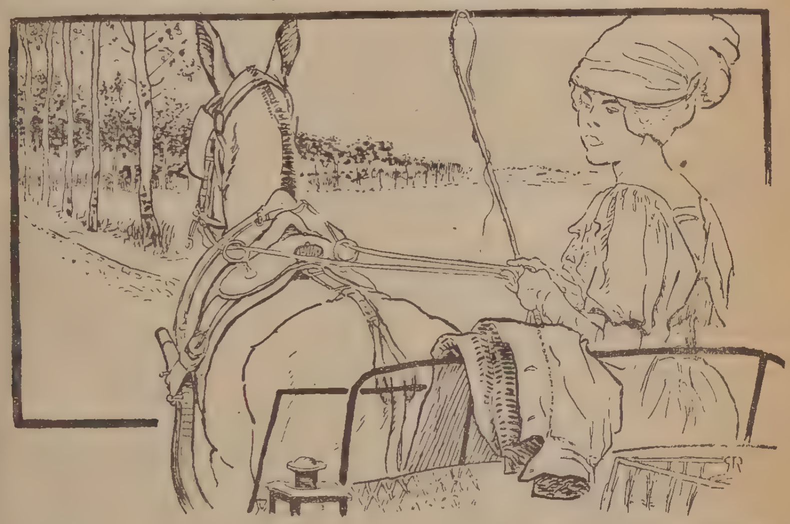
C'est Mme Salvator qui, avec peine, nous a trouvé à Chanteloup, presque pour rien, une maison rustique avec jardin, pas loin de la sienne. C'est sur un coteau; la rivière est au bas, la rivière tranquille avec ses îles aux robustes ombrages, ses chalands et leurs remorqueurs.

Les Salvator vivraient toute l'annéeà Chanteloup si le sculpteur n'avait tant de difficultés à trouver modèle. Il doit se

contenter d'une errante ou d'une innocente du hameau qui ne peut se décider à venir avec les pieds propres ; il l'a menacée d'y semer des radis ! Elle rougit derrière son bras. C'est plus que difficile à lui faire prendre la pose et à la garder.

Daisy est ravie... elle a remercié notre ami et a dit à M. Charmot :

— Tu sais, la *rosse* nous a trouvé quelque chose ! — Daisy déteste Mme Salvator parce que, presque chaque été, elle nous



a invités, nous les enfants, pour un long séjour et nous a soignés comme elle nous aime... Nous le lui rendons bien, c'est ce que Mme Charmot-Desrolles ne digère pas.

Lorsqu'elle parle de notre bonne amie, je vois luire dans ses yeux un petit couteau d'acier fraîchement repassé.

Autre grief, Mme Salvator a une charrette anglaise attelée d'un poney, qui ne fait pas valoir le panier dépeint de Caramita !

Les mères détestent souvent les nourrices qui élèvent leurs bébés ; chaque sourire à la mercenaire leur semble volé, il s'additionne dans leur mémoire, — j'allais dire dans leur cœur.

Après tout, cette chère vie de maintenant doit-elle entrer en compte.

La date de notre départ est fixée. Pour cette fois, M. Char-

mot vient avec nous, il nous rejoindra le soir après ses tournées dans les salles de rédaction si souvent infructueuses, il rentrera à la campagne, à n'importe quelle heure, par n'importe quel temps,... ma mère le veut.

M. Charmot prendra le train ; ensuite, en trois quarts d'heure dans la nuit, il arrivera sous l'avenue de grands arbres de Chanteloup. Il verra comment ils prennent les étoiles au filet de leurs ramilles.

— En marchant, ponctua Mme Charmot, tu composeras ta copie ou une nouvelle... surtout pas de sentiment... de l'action, du drame... et pas de longueurs... on t'a refusé partout ta dernière nouvelle... tu embêtes tout le monde avec tes descriptions, c'est une rage!...

Au petit jour, le réveil; je cours au hangar, je décrotte les bicyclettes, huile les mouvements, je colle des pièces à nos chambres à air en loques, je gonfle nos pneus affaissés, puis houp, je vole aux chaussures, aux manteaux, aux provisions. Je cours de tous côtés, je deviens fou... Je donne à manger à l'âne, le grain aux poules. Ouisti m'adresse sa grimace, je remplis d'eau le plat aux pigeons, j'allume le feu — la bonne vient d'être renvoyée!

Papa apparaît, son éternel cigare de deux sous au coin du bec, il sort la voiturette de la remise, me l'amène, je la visse au derrière de sa bicyclette, puis nous capturons difficilement les volailles en fièvre qui poussent des cris de bêtes que l'on assassine! Un coup d'aile fait voler le puros de père sur le fumier.

Lili et Mme Charmot-Desrolles descendent à leur tour :

— Comment, Fanfan n'est pas encore attelé!... Il faut se dépêcher si nous voulons arriver aujourd'hui à Chanteloup!...

Le programme est composé, il a été discuté en détail par les membres de notre illustre famille. Il faut surtout éviter les frais de chemin de fer! Ma mère s'installera dans la minuscule voiture du duc de Beuchtenberg avec la volaille, le singe, les chats, Truand le gros jaune, Poliche, Pernette ; les chiens Pif, Paf et Marko suivront.

On prendra des provisions pour ne rien acheter au village, où tout est hors de prix.

Moi, je monterai à vélo, mon père aussi; il tirera Lili dans la voiturette.

Lui et moi, comme si nous allions le terrasser, nous nous précipitons sur ce brigand de Fanfan pour l'atteler. M. Charmot est si grand, l'âne si petit que c'est toujours un spectacle récréatif de voir les grandes mains, avec précaution cependant pour ne pas casser l'ongle en cuiller à sel, s'abattre sur le licol du bandit et le capturer. S'il échappe, ses galipettes sur les plates-bandes n'en finissent plus. Il me semble voir la lutte d'un ours et d'un rat!

A nous deux, nous en venons aisément à bout et Fanfan ne se rebiffe pas ce matin; il est étonné d'être sorti de si bonne heure de son écurie, il dort debout.

Enfin, tout est paré, le soleil brille; je vais ouvrir la grille du jardin. Maman est déjà sur le siège; elle est corsetée si serré qu'elle en a les bras écartés et le bas du dos singulièrement élargi; elle tient un fouet d'enfant.

Non, on ne part pas encore, la cage à poules l'encombre:

— Claude, viens la détacher... on la mettra sur la voiturette!

Mon père ne se rebiffe pas, il me repasse la corvée:

— Viens ici.

Je déficelle le panier... Bon Dieu, comment va-t-il tenir à coté de Lili?

Ma sœur est déjà à moitié enterrée sous les châles et les paquets. Il faut tout défaire et charger autrement. Lili s'assied sur la cage à volailles, les couvertures recouvrent le tout... et en marche cette fois... Papa a l'air de tirer une déménageuse; la concierge de la villa nous jette un regard inquiet... En route... nous avons huit lieues à faire, trente-deux kilomètres!

Les passants se retournent et semblent ahuris d'entendre une fillette criailler comme un poulailler complet... il est si bien recouvert!

La première partie du voyage sur le doux pavé de Paris et de la banlieue est assez dur; mais à plat... ça va encore. Aux côtes, M. Charmot commence à peiner et Fanfan s'arrête. Ils n'aiment les côtes ni l'un ni l'autre, seulement mon père a le sentiment du devoir plus complet; je vois Daisy brandir le petit fouet et mon père descendre de machine pour pousser la carriole aux roues écarlates; l'âne y compte bien.

Au bois de Vincennes, drame rapide : le chat jaune, inquiet, a soulevé le couvercle du panier mal ficelé par ma mère — heureusement que c'est par elle ! — et d'un bond s'enfuit dans les taillis. Arrêt du cortège, tout le monde descend ; Fanfan broute la charmille tandis que nous courons de tous côtés en appelant Truand, en faisant douce voix : Tiens. Mimi... tiens ! ! Ah ! l'ingrate bête, nous ne l'avons jamais revue ; mon père en rage...

Je me demande parfois si M. Charmot eût été très frappé de voir, du même coup, toutes les autres bêtes filer ? Si nos animaux devaient subir la moitié de ses peines, elles ne tarderaient pas à trépasser.

Daisy se consola : « Truand se nourrira d'oiseaux... A la campagne, quand on sait s'y prendre, on vit pour rien. »

On aura bientôt la preuve de ce qu'elle avance.

A deux heures, nous sommes fourbus, sauf Lili, qui a froid ; les poules ne disent plus rien. Nous rencontrons une guinguette au bord de la route, la caravane s'arrête et Mme Charmot descend pour s'entendre avec la gargotière ; nous avons l'habitude de ses marchandages, nous n'osons y prendre part.

L'aubergiste a grand tort de faire sa bouche en cœur ; ce n'est pas avec nous qu'elle fera fortune.

Ma mère commande une omelette qu'elle veut obtenir au prix des œufs et c'est tout ; nous avons nos provisions et nous buvons de l'eau. Papa se grise, il en boit trois brocs à lui tout seul, puis il rallume son cigare et hop là... pour les côtes à gravir en remorquant la voiturette, pour rattacher les paniers, siffler Miarko, Pif et Paf, se garer de ces brutes d'autos mugissants qui nous recouvrent de poussière.

A chaque bolide, Daisy a peur, il faut se précipiter aux naseaux de notre chéri. D'ailleurs, c'est tant mieux pour M. Charmot, les coups de sirène l'impressionnent et le font gravir, avec la voiturette et Lili les tas de pierres alignés sur les marges de la route.

M. Charmot est pâle, il se retourne sans cesse pour guetter les monstres ; maintenant il va à toute vitesse, en désespéré ; les cheveux de Lili volent, elle un perd châle sur le chemin et ma mère interpelle.

Le reste de l'étape se fit très vivement.

Par un heureux hasard, une grande tapissière garnie de

lanternes en papier et de cordons de feuillages, chargée d'une noce chantante de campagne, nous dépassa au trot de ses cinq chevaux.

Fanfan dressa les oreilles ; il a toujours aimé le bruit, le fêtard ! Il ouït les mirlitons, les grelottières, observa les drapeaux claquants, et emboîta le pas au triple galop, le museau collé au bouton de portière de la guimbarde acclamé par la société en joie.

La mariée lui tendit une bribe de sa fleur d'oranger !

Il ne lâcha qu'à regret à un chemin de traverse après trois quarts d'heure de course sans lâcher pied. Nous étions, ô joie, presque arrivés à Chanteloup, car l'excitation de la fête



roulante passée, le baudet se traîna comme une limace en égratignant nos roues contre les bordures de granit.

Le chemin serpente dans des prés plantés de pommiers. Voilà le village, son très vieux clocher pointu aux joints ouatés de ravenelles, cher clocher dont le coq, là-haut, nous indique que notre but est atteint. Il me semble l'entendre chanter — à moins que ce ne soit sous ma sœur — que sa voix résonne par delà les belles herbes si vertes et les anciennes toitures... Voilà notre maison... large et vieillotte, elle offre son jardin à fruits et à fleurs remontantes et une vaste écurie de cultivateur pour le bétail. Comme les Salvator ont bien choisi... !

Nos amis de Paris, locataires d'appartements, passent leur

vie dans de petites boîtes sonores, aux murs minces, où résonnent tous les bruits voisins et qui donnent un avant-goût des planches définitives dans le caveau de famille, sauf qu'il est possible d'y faire quelques pas ! Si, comme je le leur souhaite, ils pouvaient, à leur tour, goûter le charme de l'abri du toit familial rustique, à eux, rien qu'à eux, ils n'en voudraient plus d'autres.

Je me surprends à déraisonner, au moment où je décharge la cage à poules ! C'est la faute à nos adorables tuiles brunes envahies par la mousse sur laquelle resplendit le solennel ciel d'août, qui n'est que lumière...

IX

AU VERT

> Ils ôtèrent à ce pendu sa chemise sale, et lui en mirent une blanche, pour faire honneur à monsieur l'empereur.
>
> BÉROALDE DE VERVILLE : *Le Moyen de parvenir*.

Nous sommes installés à Chanteloup. On a lâché la ménagerie, on roule les véhicules sous un hangar... pas de salamalecks aux amphitryons... pas de sourires forcés, pas de masque à composer... on peut être de mauvaise humeur... nous sommes chez nous.

On n'a pas de ces maisons-là, à Paris. C'est vieux, c'est gris, mais tout y est ; il y a place pour tout. Il y a l'air, le ciel, les nuages tout entiers, les arbres familiers dont on connaît le dessin de chaque branche, les choux alignés comme une parade de corps de ballet bleu et endiamanté.

Bien vite, les ramilles craquent dans le foyer et nous parfument de la douce odeur du bois brûlé.

Fanfan se roule dans une botte de paille entière ; il en a jusqu'au ventre, il ne connaissait pas encore le bonheur de la vie large, il a pour lui tout seul une écurie à six chevaux.

L'œil hardi des poules découvre déjà des trésors !...

Ma sœur et moi nous escaladons l'échelle du grenier. Les murs ont été sculptés par la pluie et, autrefois, il y a plus de cent ans, par les mains des maçons... Où sont-ils maintenant ces compagnons de village, dont le passage des doigts modelés sur le plâtre atteste qu'ils ont vécu !

Déjà ma mère ordonne :

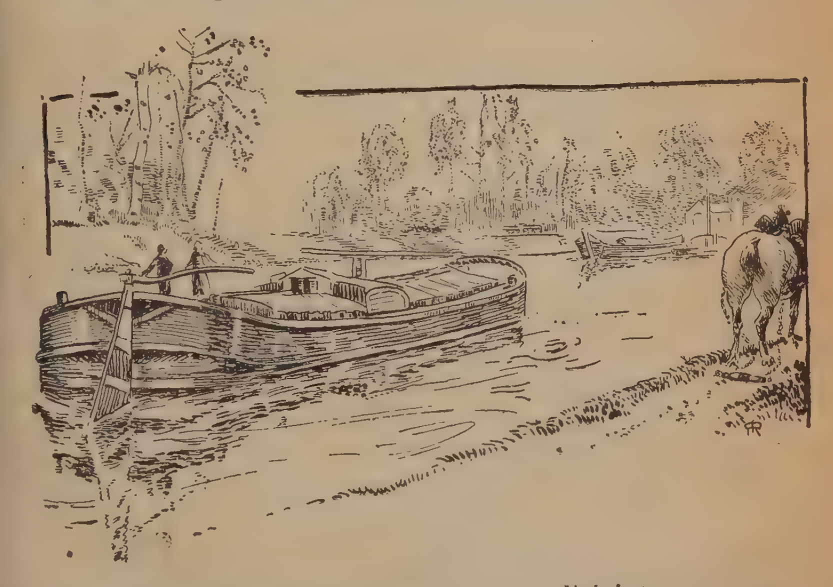
— Viens éplucher des pommes de terre.

On aurait bien fait de ne pas renvoyer la bonne pour nos vacances ; cette pensée, avec les perspectives qu'elle m'ouvre, coupe un brin de ma joie.

Notre vie au vert commence ainsi que pour Poliche et Pernette, qui font prudemment la reconnaissance des lieux. Mme Salvator est venue pour savoir si nous avons besoin de quelque chose.

Comment, si nous avons besoin de quelque chose? Mme Charnot le lui fit bien voir. Une personne comme elle n'a jamais ce qu'elle mérite, surtout en égards. Nous fîmes au moins vingt voyages d'emprunt à nos chers voisins : marmites, café, œufs, matelas. Ah ! la *rosse* ne nous connaissait pas encore à fond, elle ignorait la famille au complet... et la ménagerie.

Ma mère la pria de faire venir le cantonnier, la chaîne de



pierres du caniveau devant la porte étant disjointe; ça pourrait disloquer l'automobile de M. Zède, quand il viendrait nous voir ! Daisy craignait la secousse pour le derrière de notre illustre parent.

L'homme répondit que ça ne regardait pas l'administration et Daisy lui dit des sottises. Je le vois encore bégayant, je vois

sa grosse toque de fourrures, et son ventre proéminent, qu'il portait de côté :

— Et bien, faites-le vous-même, ma petite mère... ce qu'alle est mauvaise comme une gale, la bougresse!

M. Zède ne vint d'ailleurs pas nous voir, bien que ma mère annonçât chaque semaine sa venue.

J'eus à Chanteloup une atteinte d'amour-propre. Mme Charmot avait fait annoncer son déplacement sous la rubrique de « villégiatures » dans un des grands journaux mondains ; c'est facile quand on est femme de journaliste. La petite chose avait paru et le nom si connu de notre famille figurait entre le nom d'un comte et celui d'un homme d'état chilien. Nous n'en étions pas peu fiers. Je savourais cette gloire lorsque Daisy m'ordonna d'aller m'enquérir du prix de la paille chez Passade, épicier, marchand de vins, nouveautés, charbonnier et boulanger du village.

J'y allai !

— Combien la botte de paille, Monsieur?

C'est un grand sec, dur, à moustache, à impériale, le type de l'ancien troupier d'Afrique : il a ramassé une petite fortune en vendant des chopines d'alcool aux paysans, un trois-six à l'acide nitrique dont les traces se lisent sur la face des habitants de Chanteloup... Qu'ils sont laids, grands Dieux, que de gueules de poissons et que d'enfants à convulsions! Au demeurant, pour la morale courante, Passade est un brave homme, il a élevé dignement sa progéniture... quatorze enfants vivants... faut-il pas, avec notre vie si bien comprise, tuer les autres pour faire vivre les siens?

— Combien la botte de paille, mon gros? Tu diras, si on te le demande, que c'est huit sous!

Je revins à la maison faire la commission. On me renvoya chez le cumulard.

— Monsieur, ma mère m'a dit qu'elle ne veut les payer que six sous !

Le troupier d'Afrique me regarda d'un œil féroce et répondit vivement, d'une voix caverneuse, devant ses clients :

— Veux-tu me f... icher le camp, morveux... ou je te botte le... nu !

Je ressens encore à l'heure qu'il est cet affront.

J'étais gentil, poli, à cette époque, mes cheveux blonds et

de longs cils, comme ceux de tante Suzanne, me valaient souvent des compliments — j'ai changé depuis — et je me prenais pour un personnage, surtout après la notice « villégiatures ». Je fus révolté ; jamais je n'aurais pensé pouvoir être traité de cette façon.

On aurait pu m'éviter cet affront, car on découvrit dans notre grenier près de cent bottes de paille.

Lorsque Mme Charmot l'eut appris :

— Tiens, fit-elle, ce n'est pas mentionné dans l'acte de location... elles sont à nous.

De fait, je n'eus pas de l'été à retourner chez Passade et la ménagerie disparut sous la paille dans des litières de percherons. Elle exultait, c'était les sept semaines d'abondance.

Dans nos promenades, Mme Charmot nous apprit à grappiller des légumes, des fruits mûrs ou non ; dans le dernier cas, on les fait cuire.

Comme nous mangions souvent des omelettes aux pointes d'asperges, les paysans trouvaient journellement dans leur plant une nouvelle espèce très répandue et pas cataloguée... L'asperge sans pointe fut citée dans le journal local sous la rubrique « agriculture », un nouveau fléau, dont on dut souvent parler chez Passade.

Mme Charmot s'asseyait au bord des champs d'avoine et de blé en étalant sur ses genoux sa broderie ; elle égrenait sur pied, en cachette les épis pour la basse-cour et remplissait nos poches ainsi que sa corbeille à ouvrage. Un matin, on tordit le cou à une poule égarée dont on fit un pot au feu, car la viande de boucherie est hors de prix à Chanteloup !

J'avais beaucoup à faire, ainsi que père, pour l'aider à prendre son train ; nous bâclions le ménage afin que Daisy fût de bonne humeur dès l'éveil. On pouvait me voir patiner sur le parquet, frotter les marches du petit perron, vider les eaux, passer le poêle au brillant belge et tenir en état la douzaine de paires de chaussures que Mme Charmot-Desrolles avait récoltées sur notre parenté et que nous devions user pendant nos vacances. M. Charmot ne pouvait nous aider à liquider ce stock ; il a le pied si large qu'aucune de ces bottines ne le chausse.

Ces savates sont alignées le matin sur les marches de mon escalier au soleil... Je passe une revue à la Bonaparte ; les bras croisés, je les examine, elles sont décousues, avachies, les

boutons pendent, et tellement bâillantes, toutes, que je suis repris de sommeil. Mes mains sont devenues noires et rugueuses comme leur cuir de retraités.

Je les interpelle :

— Comment t'appelles-tu, mon brave... ? Combien de blessures ?...

La boue des campagnes ne les rend pas plus brillants !



Cette friperie formait contraste avec les superbes costumes de Mme Charmot-Desrolles, achetés, rue Condorcet, au décrochez-moi ça... tout soie, tout velours, pampilles et nœuds partout, ses traînes frôlaient l'herbe des prés.

Comme Mme Salvator s'excusait un matin de la recevoir en peignoir de ménage, Daisy lui répondit d'un air sarcastique :

— Mais non... vous êtes *très* bien comme ça... rien ne vous va mieux.

A propos de ces costumes il me revient un événement qui retint ma mère au lit pendant un mois.

Nous étions partis en promenade au flanc du coteau en compagnie de jeunes filles et de jeunes gens en villégiature.

C'était un temps doux et calme, il bruinait !

En face de nous, des bois gris bordaient l'horizon ; au-dessous d'eux le rû coulait sous bois, entre les pierres d'un ravin. Nous traversions une luzernière, ses fleurs lilas et violet étoilaient le fourrage emperlé de gouttes de pluie ; nous allions au ruisseau, dont la chanson nous attirait. Je vois encore la belle robe de ma mère, dont la couleur vive étonnait parmi les mauves et les perles du matin.

Nous, les enfants, franchissons le rû d'un saut de cabri ;

Daisy pensa nous imiter et retomba à faux sur la terre molle... Elle poussa un cri et essaya de se relever; impossible, son pied ne la portait plus. C'était une grave entorse.

Je courus au hameau, chez Salvator. Il quitta son travail, renvoya son modèle, la grande nigaude; mais nous ne pûmes trouver de voiture, toutes occupées aux champs. Finalement, il s'attela à une brouette pour transporter la blessée et l'asseoir sur le véhicule.

Ses pieds dépassaient la jupe et, horreur, je vis qu'elle était chaussée d'une paire de mes vétérans du matin, dont les semelles rongées ouvraient de ces yeux !...

Je vis le sculpteur, plus gêné que Daisy, prendre un air indifférent, comme s'il n'avait pas aperçu les malencontreux.

On fit coucher maman après avoir coupé le soulier, et on télégraphia au docteur Leminil. Il me fallut passer à l'eau les pieds de Mme Charmot auxquels elle n'avait pas pensé depuis quelques jours. Puis on procéda à la petite installation qu'elle ordonna, celle de poser sur la courtepointe sa guitare et deux ou trois livres de poésies ouverts à la page de dédicace.

Le docteur Leminil eut la bonté d'accourir exprès en automobile. Il recommanda des massages, le lit, quatre semaines de repos, jeta un œil froid sur la guitare et les vers et parla d'autre chose. Il vit bien, au teint de ma mère, qu'il n'y avait, pour le moment, aucune fleur à couper pour ses parterres de bégonias.

La littérature n'était pas son fort.

En dehors de son métier, il ne sait rien; nous avons connu pas mal d'artistes comme lui, qui, en dehors de leur art, ignorent tout.

Il amusa d'ailleurs Daisy avec l'histoire d'un couple de chiots qu'on venait de lui envoyer, anonymement, dans un panier, et portant au cou, sur une médaille, leurs noms respectifs, Fistule et Salpyngite.

Il parla ensuite de son professeur d'autrefois, le fameux chirurgien Plaquet, lequel, à l'hôpital qu'il dirigeait en province, se faisait la main et le caractère — sang-froid, rapidité — en tirant au revolver sur les macchabées, attachés au tronc d'une allée de tilleuls. Il ne les ratait pas plus que ses opérations fameuses. La seule différence consistait en ce que, pour les macchabées, c'était *à l'œil*.

LE BRACELET

Et le dit doté d'une bosse
sous les coups de botte et de gourdin
parmi le colin-maillard véloce
des héros, des valets, des dames et des coquins.
GUSTAVE KAHN : *le Livre d'Images.*

Tante Thérèse Dedreux tenait garnison à Caen.

Elle nous écrivait fréquemment, ainsi qu'à l'Oiseau Bleu, dont on connaît l'intérêt pour cette vie que le clairon ordonne. Thérèse avait loué pour l'été une gentilhommière aux environs de la ville, de compte à demi avec un ménage ami, les Lusson ; le mari, intime d'oncle Dedreux, est officier comme lui ; on avait l'air, d'après le détail des lettres, de ne pas s'y embêter.

On nous attendait tous. Je me faisais une fête de passer quelques semaines en compagnie de militaires, lesquels, par leur simplicité de manières, leur peu de soucis apparents, pouvaient être des frères un peu plus âgés que moi ; peut-être même que ma mine est plus soucieuse que la leur !

Comme la vie active forme d'autres hommes que ceux que j'ai l'habitude de voir !

En dehors des heures de service, on les trouvera toujours prêts à s'amuser.

Ah, le beau tohu-bohu que nous trouvâmes à Caen, quel campement dans la vieille demeure, quel manque d'ordre et que de caprices !

Il y avait Liette, sa mère et grand'maman, Mme Jeff, ses bagues et « Coco mon fils », M. et Mme Lusson, les Dedreux naturellement, et quantité de lieutenants et de sous-lieutenants, brillante jeunesse sortie de la même école spéciale, avec des locutions, des habitudes spéciales également.

Le docteur Leminil vint passer huit jours ; il cherchait le mariage riche. On peut le conclure aussi bien à Caen qu'à Perpignan.

Dès l'arrivée, les gens calmes, grisés par l'entrain de la société, se mettaient à l'unisson.

Au premier jour, de grands breacks nous conduisirent déjeuner à Ouistreham et prendre tous ensemble un bain de mer. C'est sur cette plage que j'eus la surprise de voir tante Thérèse telle que la nature l'a faite... et si brune.

J'étais entré dans sa cabine -- la croyant déjà sortie — pour me dévêtir.

Toujours flegmatique, elle fut si peu émue de mon irruption

que pas un de ses cils ne trembla... J'eus un vertige et beaucoup de peine à refermer la porte que je poussais, au lieu de l'attirer à moi, comme ceux qui veulent fuir un théâtre en feu.

Je crus l'entendre rire... J'étais grand garçon!

Le lendemain, je revins avec ces messieurs sur la plage pour la chasse à l'oiseau de mer; mais je ne me souviens que d'une image qui m'obséda toute la journée. Ils s'aperçurent de mes distractions et rapportèrent à la maison, en plaisantant, que j'étais sûrement amoureux.

Liette était à son affaire; je la voyais sans cesse entourée d'officiers qui la prenaient au sérieux. Elle m'embrassait plus que de coutume, et devant eux, comme si elle devinait que ses baisers aguichaient.



On répétait une piécette et des charades.

M. Lusson est le fils de riches fermiers beaucerons, beau garçon, élégant militaire, un peu ridicule en civil, au demeurant bon compagnon, pas un aigle; il voit tout par les yeux de Corinne, sa femme.

Avant le mariage de son gas, la fermière, lors de ses visites à Caen, partageait le lit de son Benjamin et brûlait tous les souvenirs féminins qu'elle trouvait chez lui.

Corinne est jolie, décorative, elle aime les toilettes voyantes

— encore plus que l'Oiseau Bleu — faites de bric et de broc et elle rajuste une robe avec trois fils et quatre épingles.

Elle semble affectionner Liette et peut lui servir de modèle, tant elle se plaît aux flirts. Elle sait amener les hommages à son moulin. Ses manœuvres déplaisent à tante Suzanne, qui cherche à se remarier. Mme Zèbe faisait la grimace.

Tout d'abord, Thérèse, qui n'a pas le moindre goût pour les soins du ménage, les avait cédés volontiers à l'active Corinne, puis, s'étant aperçue, à la suite de leur compagnonnage, que les Lusson tiraient sur elle, s'en dégoûta. Les Dedreux payaient toujours.

Mme Lusson, qui tenait la bourse commune, faisait danser l'anse du panier. Thérèse en avait les preuves. De plus, Lusson avait fait de gros emprunts à son ami.

Nous nous doutâmes que la brouille était fatale le soir où Thérèse nous fit remarquer les dents de Corinne et sa façon particulière de rire, en tenant la bouche fermée... pour cacher sa mâchoire noire, presque laquée, comme celle des mangeuses de bétel.

J'ai transcrit ici ces courtes notes sur les Lusson, pour éclairer la fin de ce chapitre.

Le jour de la représentation arriva, on répéta dans la journée ; cela autorisait les flirts les plus sérieux parmi les éclats de rire, dans le branle-bas de cette maison où tous les placards étaient ouverts, les chaises encombrées d'étoffes, de cartons, de chapeaux, de ciseaux. Le dîner, fortement arrosé, nous réunit dans une fièvre générale. Au dessert partit une rosserie directe de Corinne à Thérèse ; celle-ci réplique non moins vivement en faisant allusion à deux intrigues trop libres de son amie :

— ... Et vous, ma chère... on connaissait le panier à deux anses ; mais avec celle que vous faites danser ça fait trois... c'est nouveau, tout au moins !

Thérèse avait oublié que, du temps qu'elles ne se quittaient pas de la journée, Corinne avait surpris l'un de ses secrets.

Mme Lusson devint blême sans trouver rien à répondre que ses « ah ! c'est trop fort... c'est trop fort » ! et elle se montait. Les maris s'interposèrent.

Voyons, mon petit Coco... petite Rine... répétait sans arrêt M. Lusson.

Enfin on la calma d'autant que le régisseur Braîne-Letard nous appela au salon, où le théâtre de fortune avait été installé; on avait hissé au plafond un lustre fait d'un cercle de tonneau autour duquel étaient fichées par des cloux une vingtaine de bougies; avec trois ou quatre lampes en plus, l'éclairage était réussi.

Braîne Letard frappa les trois coups et retira le vaste tapis qui formait rideau.

Tante Suzanne et le docteur Mimi jouèrent ce petit chef-d'œuvre sentimental en un acte, de Jules Renard, *le Pain du Ménage*. Suzanne joua très bien et le grand jeu, car elle pensait que le médecin remplacerait Hardilliers pour le bon motif. De son côté, M. Leminil, qui ne craignait pas une divorcée, mais plutôt le manque de fortune, ne s'enferra pas.

Tout de suite après la piécette, et ce ne fut pas long, on tomba dans la folie d'une charade improvisée. Des groupes de cinq ou six figurants donnaient le mot à deviner en jouant un minuscule acte de fantaisie pour chaque syllabe. On connaît ce jeu.

Chaque acteur, en hâte, se costumait avec ce qui lui tombait sous la main. Le major Rambach, boudiné dans un peignoir en dentelle, donnait le bras à Daisy, costumée en paysan, avec de gros sabots, et, toujours serrée dans son corset, la belle Mme Zèbe entrée, le diable sait comment, dans un pantalon d'officier, s'agrémentait de moustaches esquissées au charbon à même la peau; moi-même je traversais la scène, revêtu d'une chemise de nuit de cousine et d'une barbe de foin en tenant une bougie... en homme pressé.

Liette apparut, costumée en Iroquois, avec un plumeau à manche cassé, hérissant son chignon de soie maïs, et ses merveilleuses jambes claires, ses jambes de femme déjà... étaient découvertes bien au-dessus du genou... Elle était chaussée de mules en velours violet, de la même couleur que sa jupe retroussée... un sauvage, n'est-ce pas !

Je vois encore son partenaire, le grand Braîne-Letard, en caleçon crevette, un boa de fourrure le ceinturant, faire des glissades ouvrir, les bras pour imiter l'oiseau qui vole, puis empoigner Liette et danser avec elle une danse du scalp échevelée, avant de débiter un discours en charabia dans lequel se trouvait le mot à deviner.

Corinne rit fort peu ; elle arbora, tant qu'elle ne joua pas, une face tragique, la pâleur d'une morte.

Ah, comme, depuis, le sort a fauché dans la mascarade ! Je n'ose me remémorer ces figures alors animées par le plaisir ; je ne veux pas évoquer celles qui demeurent ; le contraste serait trop lugubre !

Je conserve de cette soirée, dans un musée intime et fictif, le souvenir de quelques expressions des joueurs de charade, celui des mules de Liette, de la pâleur de Corinne et de l'image de la défroque incohérente qui recouvrait quelques-uns d'entre nous.

Aujourd'hui on pourrait me présenter un docteur Leminil ministre plénipotentiaire, Braîne-Letard conseiller d'Etat, Mme Zèbe chanoinesse, ma mémoire substituera à ce qu'ils sont devenus des êtres vêtus l'un d'une souquenille de paysanne, le second d'un boa de plumes, la troisième d'une culotte tendue à craquer. C'est charmant ainsi, car je souris dès que je pense à eux, à moins, comme ce sera le cas pour l'un, qu'une fin sinistre ne lui ait rendu de sa gravité.

Nous avions un ami, peintre célèbre, qui ne composait ses crayons d'après modèle que dans leurs moments de sérieux ; or, tous ont l'air d'être... d'autrefois.

On n'oubliera jamais les beaux fruits vermeils des Hespérides. il n'en est pas de plus doux puisqu'ils ne mûriront jamais plus.

Corinne était restée au mieux avec Dedreux. Grand'maman, qui, on le sait, est d'esprit large, avait cependant l'œil ouvert sur eux, autant par goût des choses passionnelles que pour sa fille Thérèse.

Elle dit même, à ce propos, à Suzanne que Corinne confondait les deux maris de la maison.

L'Oiseau Bleu devait voir clair. Plus tard, nous apprîmes que, peu de jours après la scène du dîner, Mme Lusson arriva à intercepter deux lettres de Thérèse à un ami et à les faire lire à Dedreux avant de les expédier.

Dedreux ne put rien conclure de ces lettres très simples, sauf le tutoyement ; il refréna sa colère et commença en toutes choses à donner tort à sa femme.

Il attendait !

Il s'en suivit que la seconde partie de notre séjour se trouva

assombrie. On connaît ce froid spécial qui sévit lorsque, dans une assemblée mondaine, un conflit a éclaté entre deux personnes, dans le cas, entre les deux maîtresses de maison. On le sent prêt à se renouveler, à table, en promenade, et pendant la soirée. La mèche est allumée, gare si elle touche l'explosif, la mine saute.

Les colères du major Rambach dans ses discussions sur la jeune et la vieille armée et les réponses piquantes des jeunes lieutenants n'amusaient plus, ni les potins sur les rencontres chez le fameux pâtissier de la place des femmes légitimes d'officiers et des autres, ni les boutades parties de chaque camp, à la cantonade, tandis que ces dames croquaient *sablés* et barquettes aux fraises.

La baronne Jeff même, et ses yeux à la coque, n'avait plus de succès avec ses anecdotes :

— Oui, ce soir-là, à Naples, le comte Pipikowski fit monter sur le pont du yacht un petit Napolitain de dix ans, habillé d'un fil de corail; dans l'entrepont, seul, à la vue de la plantureuse Pipikowska, il...

Corinne affectait de parler plus que de coutume à Dedreux et l'on devinait qu'elle s'efforçait, par son amabilité à la ronde, d'avoir tout le monde pour elle... et ça prenait, surtout du côté officier. Elle était d'ailleurs infiniment plus perverse que tante Thérèse.

Celle-ci, avec son air tranquille, se gardait et prenait son temps; elle n'est pas de celles qui recherchent l'escarmouche continuelle, préférant une seule attaque et le coup de dés du combat. Corinne piquait donc ses banderoles, tandis que Thérèse, touchée sans cesse, réfléchissait au heurt définitif.

Il eut lieu ; mais, sans grand'mère Desrolles, Thérèse était perdue.

Dedreux, de retour de *topo*, apprit par Mme Lusson que sa femme avait reçu en son absence une lettre de son ami. Comment l'avait-elle su ?

Dedreux se contint encore une fois et pendant une promenade, resté seul à la maison, il força les meubles qui pouvaient contenir le billet, sans rien trouver. Thérèse l'avait déchiré.

A notre retour, il pria assez solennellement Mme Desrolles, Thérèse et Mme Lusson de venir le rejoindre au salon... le salon des charades.

Grand'mère était souriante comme de coutume, même un brin davantage ; elle tenait un papier à la main...

Dès les premières explications, Dedreux à bout s'emballa, menaça, réclama la lettre et parla de celles que son épouse avait écrites, puis il invoqua le divorce, et jura de flanquer sa femme à la porte, le tout entremêlé de ce refrain : Ah... on ne me roule pas, moi !...

Corinne avait, on le voit, journellement versé de l'essence sur la braise...

Un second accès de rage succéda au premier ; il voulut obliger Thérèse à demander pardon à Mme Lusson, calomniée devant tout le monde, à Corinne, ange de patience, qui valait mille fois mieux qu'elle.

Grand'mère retint Thérèse, furieuse à son tour :

— Du calme, monsieur Dedreux, du calme !... Cette lettre nous ne la nions pas plus que celles de Thérèse dont vous parlez. Cette lettre la voici !

Elle montra son papier sans le lâcher :

— Ce ne peut être que les douces mains de l'amie — elle désigna du menton Corinne — qui vous ont confié les autres... Qu'y avez-vous appris... rien, n'est-ce pas ? On se tutoie... eh oui, on se tutoie entre amis d'enfance, entre amis de théâtre... vous savez que Thérèse a fait du théâtre...

— Oh non... à d'autres... Ah... On ne me roule pas, moi !... reprit Dedreux, et son poing fit sauter la table et tout ce qui se trouvait dessus comme d'un coup de dynamite.

— C'est vrai, reprit Mme Desrolles, on ne vous roule pas, vous !... Ne brisez pas les meubles... c'est en location... Je vais vous remettre cette lettre, vous allez être éclairé... seulement il nous faut quelque chose en échange... Voulez-vous prier cette toute charmante Mme Lusson de nous confier le bracelet qu'elle porte là... à son bras gauche...

Et grand'mère désigna le bijou.

La colère de Dedreux tomba aussitôt ; quel était ce mystère ?...

Mme Desrolles prenait l'offensive :

— Allons... ce bracelet... ah, vous ne le donnerez pas... et vous, chère Madame ? demanda-t-elle en la saisissant, Corinne statufiée et qui, une minute plus tard, piquait une crise de nerfs... une vraie !

Grand'mère, avant de la soigner, en profita pour dégrafer le bijou désiré et le mettre dans sa poche.

— Maintenant, bien chère madame Lusson... vous allez mieux, n'est-ce pas? Voulez-vous me faire la grâce de m'accorder deux minutes en particulier?

Elle sortit le bracelet et le lui mit sous le nez.

Corinne matée obéit.

Elles passèrent dans une autre pièce et, le soir même, Mme Lusson et son mari partaient en voyage sans prendre congé de personne.

L'Oiseau Bleu triomphait.

Voici le résumé de leur conversation,— du soliloque plutôt, — car Corinne pleurnicha tout le temps :

— D'abord, mon enfant, fit Mme Desrolles, voilà la lettre... vous verrez qu'elle n'est nullement compromettante... C'est un papier blanc... un simple papier blanc qui vous en a imposé... Regardez.

Non?...

Voyons, c'est fort simple, je défends les miens... Vous avez tourné autour du major... ne niez pas... Vous êtes par trop



gourmande aussi... Vous avez un excellent mari... excellent... oui... brutal dans ses colères... Vous avez son ami intime, M. Dedreux... Vous avez le lieutenant-colonel... Si, si... vous l'avez... vous preniez avec lui, il y a huit jours, le rapide de Paris à midi quarante-cinq !... Vous êtes montée dans son

wagon à la première station... J'en suis moi, de la « grande silencieuse... », on n'y a pas de secrets... Vous avez le petit sous-lieutenant Ténézas, le naïf Ténézas, sa moustache et son poil follets poussés sous châssis... un mineur presque... fi!... Vous avez... A propos, non, vous ne l'avez pas... Mais quelle est la jeune beauté qui, de sa baignoire, sonnait l'autre matin l'ordonnance de mon gendre?... Il est entré... si, si... Lardois m'a même dit, à ce sujet, qu'il voulait bien être le domestique de son « yeutenant » et de sa dame, mais pas d'une grenouille... Excusez ce terme d'une âme simple... c'est sans doute qu'il vous a vue dans l'eau... Il ne vous manque plus que le général... et cela vous sera facile puisque vous êtes... inséparable... de la générale... Et vous aurez eu toute l'armée! Sapristi... qu'est-ce qu'il restera aux autres...?

Remarquez que je ne vous blâme pas... admettons que ce soit l'ignoble jalousie qui me fait parler!... Néanmoins, procurez-moi le plaisir de vous voir filer de Caen, au plus vite, avec votre mari... C'est assez comme cela... Apprenez, si cela peut vous faire plaisir, que mon gendre n'a plus le sou... D'ici peu, vous n'auriez plus rien à lui emprunter.

Quant au bracelet, je le garde... il vous sera rendu beaucoup plus tard... vous l'aviez oublié sur votre coiffeuse... je l'ai admiré... simple curiosité... j'y ai lu vos initiales liées à celles de mon gendre et la date... fatale... puisque vous voilà entre mes mains... De mon temps, nous étions plus prudentes et nous n'aurions pas eu la sottise de porter un bijou aussi compromettant!...

Et maintenant... je le jure... si demain vous êtes encore ici, je le remets immédiatement à M. Lusson...

Partez d'ici sous n'importe quel prétexte... un deuil... vous allez chez le dentiste!... Je ne veux vous revoir qu'avec un clair sourire!...

Ce fut la flèche finale, suffisamment empoisonnée...

— Adieu, Madame!

Tel est le récit que fit l'Oiseau Bleu à sa fille Daisy.

Le ménage Dedreux avait du plomb dans l'aile; on ne se sépara pas judiciairement, mais le lieutenant partit quelques semaines plus tard pour l'Indo-Chine. Il avait en effet mangé sa petite fortune et le jeu avait beaucoup aidé dans ce soin les excellents amis Lusson!

(*A suivre.*) RICHARD RANFT.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XVI[e] Lettre à l'Amazone.

Mon amie, je vous citais l'autre jour, sous les arbres du Bois, et je ne sais plus à quel propos, peut-être sans aucun à propos, car elle me plaisait par sa belle précision, cette pensée d'une femme du XVII[e] siècle : « Les créatures qui ne nous aiment pas assez nous irritent, celles qui nous aiment trop nous importunent. » Elle me revient encore aujourd'hui, au moment de vous écrire, et j'y vois même, à la réflexion, une sorte de thème pour un nouvel art d'aimer, que je ne rédigerai pas, mais dont je pourrais esquisser quelques parties. La dame qui pensait si juste et si clair était une religieuse de Port-Royal-des-Champs, qui mourut en 1660. Elle était la fille d'Arnaud d'Andilly et s'appelait en religion sœur Eugénie. Où cette nonne janséniste a-t-elle pris cette connaissance de l'amour? C'est ce que je ne vous dirai pas, l'ignorant moi-même, mais cela me fait songer que les meilleures ou les plus saisissantes choses qu'on nous ait dites sur l'amour le furent par des religieuses, sainte Thérèse et les autres mystiques, ou cette Portugaise, qui n'en fit qu'une expérience profane, mais en ressentit toutes les profondeurs et toutes les délicatesses. Cependant laissons-la, puisqu'elle dut à l'amour d'un homme cette science que toute femme est disposée à apprendre à ses propres dépens. Mais les autres, éternelles cloîtrées, éternelles rêveuses, qui ne s'enflammèrent jamais que pour Dieu ou pour leurs sœurs, comment donc s'instruisirent-elles si bien du mécanisme de nos sentiments? C'est qu'il n'y a, en réalité, sous quelque forme qu'il se déguise, qu'une seule sorte d'amour et qui tend à une satisfaction pareille, malgré la disparité apparente des buts. L'amour va vers la joie et ne peut aller que vers la joie, qui est la plénitude. C'est ce que l'auteur de l'*Imitation*, moine lui aussi, a exprimé en quatre mots dont l'ensemble donne cette formule admirable de vérité : *Amor currit, volat et lætatur*. Vous vous souvenez peut-être que je l'ai appliquée au type même de l'amour naturel, au spermatozoïde qui se glisse d'un mouvement ailé vers sa joie, l'ovaire. Mais dans l'amour tel que nous l'avons recréé par tant de siècles de civilisation, il n'est plus de distinction possible entre le naturel et l'anormal. Nos centres nerveux secondaires se substituent l'un à l'autre et nous aimons avec celui de nos sens, celui de nos

organes qui a le rôle le plus important dans notre physiologie particulière, si bien que, de l'amour mystique à l'amour saphique et à l'amour platonique, s'il y a la différence du moyen, il n'y en a pas dans le but, qui est la conquête de la joie parfaite. Une religieuse ignorante des hommes a donc pu connaître excellemment l'amour, et, ignorante des femmes, le connaître encore. Même, plus dégagée des conséquences de la fonction naturelle, elle a été mieux placée pour en étudier les phases spirituelles. Peut-être que l'amour mystique, sans autre partenaire que l'imagination, est celui dont on peut tirer le plus d'enseignements psychologiques. Les questions et les réponses d'amour faites par le même esprit, par un désir unique, se correspondent plus logiquement, trouvent plus aisément cette unité de volonté que les amants réalisent quelquefois si mal.

Cependant cette digression était peut-être inutile, la clairvoyante pensée de la religieuse de Port-Royal n'ayant pas nécessairement trait à l'amour ni divin ni profane, quoiqu'il puisse fort bien s'y appliquer. A quelque genre de tendresse qu'elle ait songé en écrivant sa maxime, il est également certain qu'elle avait une âme assez sèche et bien digne d'avoir été cultivée dans le jardin janséniste. C'est quand on est soi-même incapable d'amour ou quand on traverse une phase de désenchantement que l'on se sent disposé à s'irriter devant une affection hésitante, comme à craindre les tyrannies de la tendresse excessive. Quand on aime soi-même, quand le cœur se répand, on n'a pas tant de sagacité, on accueille la moindre marque d'amour, on souhaite d'en être à un moment submergé. Mais il y a des phases où les plus ardents sont d'une tiédeur janséniste et où ils redoutent qu'on semble attenter à leur indifférence. Mettons-nous en face de ces êtres impertinents, qui craignent notre amour, peut-être pour ne pas être obligés de nous le rendre. Quel triomphe de le leur imposer malgré eux, de les forcer à regarder nos yeux et de jouir de leur animation !

Mais sœur Eugénie est une personne mesurée qui ne souffre ni le trop ni le trop peu. A sa manière, elle désire la joie parfaite, elle sait que la perfection est ce qui atteint et ce qui ne dépasse pas, elle est d'un siècle qui connaît l'équilibre et qui sait comment on le maintient. Elle est sage, elle déteste le médiocre et déteste aussi l'extrême. Au demeurant, elle semble une personne fort sensée et avec qui on aurait aimé à disputer des affaires de sentiment. Elle aurait eu des répliques piquantes, de celles devant lesquelles l'esprit un instant embarrassé rebondit et trouve à son tour la repartie. Imaginez le joli dialogue d'un libertin et d'une religieuse sur la tiédeur en amour. Je la veux jolie, d'une jeunesse assez avancée pour permettre l'expérience et qu'elle ait les yeux noirs fort vifs et même inquiétants. Une religieuse n'ayant plus de cheveux doit avoir les yeux noirs, car je

me refuse à concevoir des yeux bleus qui n'auraient pas l'auréole blonde de mon Amazone. Je vous serais aussi moins infidèle et vous me le pardonneriez plus facilement. Mais que cela me lasserait vite. Pour parler de l'amour avec plaisir, il faut avoir de l'amour pour son contradicteur. Cela fait qu'on lui permet tout, et d'abord de n'être point de votre avis. Les opinions adverses prennent dans la bouche d'une femme que l'on aime un air de mystère qui vous inquiète moins qu'il ne vous charme. C'est un sujet de méditation ou de rêverie pour les heures qui suivent. Mon amie, j'ai bien souvent emporté de nos causeries le germe d'une de ces lettres où je vous renvoie votre opinion mêlée à la mienne, comme je voudrais que fussent toujours mêlés nos esprits.

Oui, je crois vraiment que les discours de la nonne, et même de toute autre femme m'ennuieraient assez vite. Ils auraient peut-être du piquant, mais manqueraient de cette liberté d'esprit qui n'est limitée que par la passion. Car l'esprit le plus libre a ses bornes et il est toujours une région qu'il se défend de profaner et qu'il considère avec respect, une région sacrée où l'on n'entre que pieds nus, comme les musulmans dans leurs mosquées. C'est probablement tout ce qui nous reste des vieilles tendances religieuses, mais nous y tenons d'autant plus que nous les avons orientées nous-mêmes. Mais là aussi nous avons des idées communes et nos esprits d'accord s'arrêtent au même seuil, quoique j'aie souvent bien envie de le franchir. C'est que je suis malheureusement plus avancé que vous dans la vie et plus enclin au scepticisme qu'elle développe. Au fond, je ne sais. On se connaît si mal soi-même ! Serais-je vraiment étonné si on me démontrait qu'au lieu d'une seule je me suis créé toutes sortes de régions sacrées ? C'est bien possible. D'ailleurs ce serait encore une conséquence, quoique inattendue, peut-être, du scepticisme. A force de ne plus croire à rien, on admet en soi les croyances les plus contradictoires et cela par nonchalance, autant que par dédain d'une vérité unique.

Vous, Amazone, vous ne croyez qu'à l'amour et ne respectez que l'amour. Sans lui l'existence n'est rien pour vous. « Plutôt la mort que la mort de mon plaisir ! » Ainsi votre vie est une perpétuelle tragédie avec l'absolu pour alternative. Cela fait que vous n'êtes pas médiocre. Je crains que sœur Eugénie ne l'ait été terriblement. Je l'abandonne, car je ne suis même pas sûr qu'elle eût les yeux noirs et elle avait certainement la tête rasée. Laissez-moi regarder vos cheveux blonds sur vos épaules. Il n'y a rien de plus beau. C'est ma religion la plus véritable.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

De ceux qui sont poètes et de ceux qui aiment la poésie. — L'année littéraire est achevée ; j'entends cette année qui, comme celle des écoliers, trouve son terme aux vacances de l'été. J'ai lu plus de deux cents volumes de vers en quelques mois, et les considérations générales trouvent leurs temps, dès lors que nous voici quitte des remarques particulières.

Entre autres choses, j'ai, pendant cette saison laborieuse, connu la différence qu'il y a entre les poètes et les gens qui aiment la poésie ; ceux-ci, innombrables, ceux-là d'une désespérante rareté.

Que ce thème, plutôt que tout autre, me retienne ; il n'en est pas de plus urgent, ni de plus négligé. On parle trop souvent de la poésie, ou d'un, ou de quelques poètes, pour ce qu'on parle peu de la race même des poètes, envisagée dans son ensemble.

Le nombre est grand de tous ceux qui aiment la poésie. Quel que soit le discrédit où ce siècle de trafiquants a pu précipiter la malheureuse passion des vers, les « amants de la muse » — comme il paraît qu'on dit — se multiplient d'année en année, sans que rien puisse faire prévoir où s'arrêtera cette exubérance. Je n'ai garde de m'en inquiéter ; je laisse aux faiseurs d'enquêtes et autres tracassiers le soin de découvrir où gît la cause du mal, et s'il trouve ses plus sûres raisons dans la vénalité des éditeurs, la baisse du papier, le piment du martyre ou l'amour du fruit méprisé. Mais j'ai d'autres soucis.

Le mode le plus courant de témoigner de l'admiration pour une production de l'esprit humain est bien d'en tenter l'imitation. De même pour les actes jugés héroïques. Tous ces messieurs de la bourgeoisie s'élanceraient dans les airs à la suite des aviateurs, si cette façon d'attester son enthousiasme n'était dangereuse. La poésie n'est pas dangereuse ; qui mieux est, la lyre s'accommode assez bien d'une certaine timidité.

Combien sont-ils ceux qui, pleins de Hugo et de Lamartine, se sont contentés de faire solidement relier leurs livres de chevet, afin d'en ménager l'usure ? Les moins ambitieux de vos lecteurs, ô maîtres, deviendront comédiens ; les autres deviennent poètes. C'est ainsi que la poésie inspire moins de respect que de confiance, moins de vénération que de convoitise.

— Et moi aussi, je suis poète ! Tel est le cri dont mon oreille est sans cesse frappée.

Eh bien, je ne sais pas si les grands poètes aimaient ainsi la poésie... Pensez-y, vous qui, tantôt encore ivres de la lecture de Baudelaire, vous allez mettre au lit, contents de votre sonnet. Non, ne me parlez pas d'effort, de douleur, d'enfantement, d'inspiration. Je vous connais : vous écrivez avec aisance, quoi qu'on die, et votre mal est

tout au plus de dompter cette rime, péril nécessaire au jeu. Votre besogne est préparée, facilitée, mâchée par la robuste dent des héros. Vous alignez les mots avec un bonheur insigne ; vous êtes surpris, vous relisant, d'avoir pu dire toutes ces choses, et si bien. Demain matin, vous rassemblerez les feuilles éparses et vous ne saurez comment rendre grâce à ce génie qui, vraiment, vous force la main. Oh ! comme vous aimez la poésie ! Et quel bonheur n'aurez-vous point à retirer un jour de chez l'éditeur bénévole votre livre enfin broché, avec son odeur stercoraire de colle fraîche et d'humble papier...

Je songe à Baudelaire, à Rimbaud, à Mallarmé, à Whitman, à tous ceux-là, si différents, si grands poètes tous, et je mesure encore une fois toute la distance qu'il y a entre « être un poète » et « aimer à faire des vers ».

Il y a deux siècles, on prenait les choses avec élégance et simplicité.

On disait d'un amateur : « Il rime bien », ou « il rime d'une façon charmante » ou encore « il rime médiocrement ». Cela n'allait pas plus loin. On disait : « Celui-ci fait de méchants vers et cet autre en fait de justes. »

Maintenant le point de vue s'est déplacé. On a, dès le berceau, une sorte d'expérience de la prosodie ; le battement de l'alexandrin est un rythme familier dès l'enfance ; on fait presque des vers sans y penser et, qui mieux est, on les fait très facilement justes et bons. Les habitudes de l'oreille sont telles qu'une certaine poésie est devenue abordable pour les intelligences les plus modestes. Les conditions sociales actuelles font heureusement, qu'il y a beaucoup de personnes cultivées, et, en conséquence, malheureusement, beaucoup de personnes qui font très bien les vers.

Il est naturel que les prérogatives de la gent littéraire aient évolué dans cette mesure. Il n'y a plus que les vieux professeurs des collèges de province pour accepter de s'entendre dire qu'ils riment assez bien, bien, ou très bien. Pour les autres, ils veulent d'autres jugements et d'autres louanges. Le romantisme a passé par là : il a fait savoir que le poète était... celui qui pensait, qui souffrait, qui défendait un idéal et adornait le mot beauté d'une majuscule... Le dix-neuvième siècle, qui a fait éclore bien des prétentions, a gratifié le monde d'une figure nouvelle, je veux dire le *poète incompris*.

Vivons donc; l'art reconnaîtra les siens ! Ce futur doit mettre tout le monde d'accord et calmer bien des inquiétudes.

En attendant, tous ceux qui ont acquis, au mépris du papier, le droit de se dire *poètes* prennent leurs précautions avec la critique. On dit couramment du chroniqueur fameux par sa tiède et profuse bienveillance : « Celui-là aime les poètes ! » Certes, ô forcenés du luth ! Il aime les poètes comme vous-même aimez la poésie.

Au risque de rendre irrespirable cette atmosphère où je dois séjourner, je déclare donc ne pas aimer les poètes... Entendez : je ne suis pas un amateur de poètes, non plus qu'un amateur de poésie...

Voué au culte austère de ce qui est éternel, je considère sans aménité tous ces écrits qui sont autant de blèmes et précaires fantômes de poésie. Ne parlez pas de modestie. — Il n'y a pas de modestie... Le plus modeste des imitateurs cache un homme avide de génie. Poussez-le du petit doigt et le voilà sur son piédestal bien personnel. Il n'en descendra plus...

Au prix où je mets la louange, on ne sera jamais assez avare. Eh quoi ! suffirait-il d'aimer à mesurer les syllabes pour avoir quelque droit à tels mots dont je n'ai pas assez pour honorer Claudel ?

Les versificateurs ne connaissent pas eux-mêmes le nombre de leurs congénères. S'ils le connaissaient, ils n'en voudraient rien croire ; et s'ils devaient se rendre à l'évidence... ils seraient fort contrariés et continueraient dès le lendemain leur besogne.

J'aurai cette intime fierté de n'avoir, du moins, jamais encouragé à la légère ce qu'on appelle une *vocation*. Ces impulsions-là n'ont rien à attendre du dehors.

J'ai dit que la majeure partie des auteurs de volumes de vers n'étaient que des *amateurs de poésie* ; il me faut maintenant compléter ces notes critiques.

La plupart des amateurs de poésie sont en retard d'un petit siècle. — Je n'ai pas à parler des poètes adonnés à la confection des tragédies classiques. Ceux-là prennent leurs modèles où ils le trouvent et doivent, en conséquence, remonter jusqu'au dix-septième siècle ; plus exactement jusqu'à Racine, car on imite fort mal et fort rarement Corneille. —

La grande masse des poètes qui trouvent leurs joies dans la poésie lyrique, ou descriptive, ou descriptivo-lyrique, en sont encore au romantisme. Il n'est pas mauvais de le dire.

Dans un certain monde littéraire on n'a, là-dessus, que de très imparfaits renseignements. On se chicane entre groupes, on clabaude, on écrivasse et ceux qui imitent Rimbaud méprisent ceux qui imitent Baudelaire, qui eux-mêmes rejettent les neveux de Laforgue. En vérité, voilà des gens qui se tendraient la main s'ils savaient que, pour trois de leurs plaquettes, il paraît chaque mois quarante volumes compacts dont tous les vers sont plus ou moins dérobés à Musset.

Est-ce à dire que cet arrière-faix du romantisme soit de quelque importance ? Certes non ! A peine sortis de chez le libraire, tous ces volumes s'engloutissent silencieusement dans l'oubli. Parmi leurs auteurs, les plus clairvoyants prennent le vent, virent, reniflent et découvrent Verlaine...

Pour les autres, ils persévèrent et c'est une chose effarante que de compulser parfois la liste des ouvrages dont un seul de ces opiniâtres a pu se soulager.

Mon dessein n'est pas, en rédigeant les révélations présentes, de transformer les amateurs de romantisme en amateurs de symbolisme : ce ne serait qu'une mince victoire. Je ne prétends même pas à ouvrir les yeux de qui que ce soit. Le goût des vers, en même temps qu'une exquise confiance, confère aux intéressés la plus opaque cécité.

Mais il ne sera pas dit que je parle des *poètes* avec une insuffisante tendresse... J'ai cru bon de faire, entre ceux qu'on nomme indistinctement *les poètes*, deux parts : et c'est pourquoi je viens d'écrire, sans joie, cette chronique. Je n'empêcherai rien, et ceux qui aiment la poésie continueront à prendre pour une inspiration profonde ce besoin de chanter en écho ; j'admets qu'on puisse parfois s'y tromper...

Mais il faut que cet avertissement soit donné et que ces paroles s'enfoncent dans le vide.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Jérôme et Jean Tharaud : *La Fête arabe*, Emile-Paul, 3.50. — Péladan : *Les Amants de Pise*, E. Flammarion, 3.50. — Judith Gautier : *Le Roman d'un grand chanteur*, Fasquelle, 3.50. — Georges Normandy : *L'Automne d'une fille*, Albert Méricant, 3.50. — Didier de Roulx : *Le Chemin de la vie*, « La Jeune école », 3.50. — Pierre Valdagne : *Les Leçons de Lisbeth Lottin*, Louis-Michaud, 3.50. — Richard O'Monroy : *Pour être du Club*, Calmann-Lévy, 3.50. — Joannès Mignard : *Sous la rafale*, D. Grasset, 3.50. — Léopold Gros : *A l'ombre du clocher*, B. Grasset, 3.50. — Emile Poiteau : *La Meilleure part*, B. Grasset, 3.50. — Henri Bordier : *Les Blés mûrissent*, B. Grasset, 3 50. — L. Paul-Margueritte : *La Déception amoureuse*, A. Michel, 3.50. — A. Hermant : *Le Second tournant*, « Vie parisienne », 3.50. — Fernand Passelecq : *La Dernière étape*, « l'Occident », 2.50.

La Fête arabe, par Jérôme et Jean Tharaud. Ce n'est un mystère pour personne que la France travaille généralement... *pour le roi de Prusse* dans ses colonies. On se bat, on arrive, on se rebat, on repart et des gens inconnus se précipitent sur les ruines que nous avons faites sous le spécieux prétexte d'organiser nos victoires : « L'aiguille (jadis le fusil était aussi à aiguille !) habille tout le monde et reste toujours nue », dit le prologue de ce livre. Peut-être ne sommes-nous bons qu'à percer. Tirer parti d'un trou, c'est l'affaire des loqueteux ! *La Fête arabe* représente l'existence même des nomades, lesquels, passant, en cortège, semblent avoir inventé l'art de vivre perpétuellement en décor ou en beauté, car le décor leur est fourni gratis par la nature. Nous entrons, dès le début de ce récit, dans un petit village : *Ben Nezouh*, dont le nom veut dire *Fils des délices*. C'est là-bas, bien loin sur les *Hauts Plateaux*, un site aride, brûlé par le soleil et qui recèle cependant toute la fraîcheur souterraine de l'oasis

rêvée. Il y a des ruisseaux courant sous les palmes, des fleurs et des fruits, tout parfums et tout miel, s'épanouissant, mûrissant à l'ombre chaude des murs de boue sèche qui ferment l'entrée de ces jardins secrets aux profanes. Et l'on surprend des femmes lavant leur linge aux rythmes de leurs pieds, des enfants couleur d'ambre se roulant aux cours sinueux de ces ruisseaux jaseurs.

Là tout est calme et volupté, conforme au climat du pays. On dort beaucoup le jour où l'on s'enferme pour des travaux d'intérieur qui sont souvent des œuvres d'art : le peintre céramiste enduit ses faïences de couleurs naïves, la brodeuse passe au fil d'or le bonnet ou le voile, tout se fait en chantant, comme le long des ruisseaux bavards, et rien ne presse parce que le rêve domine la sensation ou le besoin. Les cuisines ont un attrait mystérieux d'alchimie et les femmes du plus simple rang portent des tiares gemmées. Les bêtes elles-mêmes marchent d'un pas de navire balancé. Au moindre incident, des armes partent dans toutes les directions, celles-ci en zigzag d'éclairs, celles-là chargées de poudre, et les femmes et les enfants poussent des cris joyeux, si aigus qu'on les dirait sortis du bec d'oiseaux lâchés en plein ciel. Ils se bercent ou ils se précipitent, ces indigènes aux gestes simples de pauvres créatures libres. Ils sont pauvres justement parce qu'ils sont libres ; mais qui oserait leur faire une richesse administrative pour l'entretien de tous par tous ? On sait bien où vont les impôts ! Dans tous les bureaux, il y a des petits guichets à peine ouverts et de grands grillages. C'est le barrage qui retient le flot d'argent. Petite est la porte par où ça entre et par où ça sort. Grande, solide, immuable est la barrière qui défend l'écoulement total sur le peuple des administrés. Un Français, un poète, un rêveur digne d'être oriental, veut transformer Ben Nezouh, le joli village arabe, en un plus grand village français, c'est-à-dire en lui laissant sa couleur locale dont s'enivreront les colons tout en lui apportant le bien-être, et il fait peindre les maisons par les céramistes de l'endroit, bâtir ou consolider les murs de boue sèche en boue sèche, broder les vêtements des femmes avec du fil de métal. Sous le soleil, roi du pays, il veut que chaque objet garde à la fois son relief pittoresque, son étincelle vivante et son ombre bleue, son mystère voluptueux ou religieux. Il a compté sans les Calabrias, les Italiens, l'écume du Vésuve que cette terre dévorée par tous les ferments jette en ce moment à travers tous les mondes. La fête arabe s'éteint dans la fumée du fourneau à macaroni. Les émigrés acceptés, récompensés par les stupides administrations des premiers conquérants avides de canaliser, d'endiguer, de rogner n'importe quoi, administrent enfin des petits commerçants italiens, quelque peu espagnols aussi, car l'Espagnol (ceci n'est pas une plaisanterie et on n'a qu'à se renseigner sur nos marchés de province) est devenu apte à faire pousser des carottes sur

n'importe quel fumier. Alors, on décapite les palmiers et les dattiers, on détourne le cours de petits ruisseaux innocents, on détruit les murs de boue sèche, les céramiques fantaisistes trop coûteuses à entretenir et l'on plante le cyprès (hôte des cimetières lombards), le peuplier mélancolique à figuration de balai menaçant, on creuse des vasques municipales et on bâtit des hôtels abominablement Terminus. Les femmes sont encore plus sales, d'une saleté administrative qui de l'individu saute sur la foule. (J'imagine qu'elles joignent le mal de Naples à la péritonite de la danse du ventre arabe !) On voit piailler pour deux sous les bambinos à la place des jeunes indigènes qui souvent savent se taire pour cinq centimes et tout devient italien dans le meilleur des mondes conquis par des Français. Je ne suis pas assez versé dans la question coloniale pour discuter avec les auteurs de *la Fête arabe* sur l'opportunité de leur critique ou de la critique de leur correspondant, mais je suis de leur avis sur tous les points qui touchent au pittoresque. Conserver au peuple vaincu ses coutumes locales, c'est lui permettre de bénir ses vainqueurs. En tous cas il faudrait préférer même l'indigène révolté à l'Italien qui s'insinue. Un cimeterre brillant au soleil valant toujours mieux qu'un couteau ouvert dans une manche.

Les Amants de Pise, par Péladan. Pour une jeune veuve raisonnable, c'est-à-dire libre de cœur, sinon libre d'allures, quel rêve que ce tableau de la renaissance italienne vécu par elle-même, malgré elle, dans le profond mystère d'une crypte ! Elle a un confesseur qui est à la fois un philosophe, un astrologue et un ami dévoué. Elle rencontre un amant idéal, qui ne lui demande rien que de lui permettre de mourir en la faisant sa légataire universelle. Elle peut porter sans aucun ridicule des robes d'or qu'on croirait des chasubles et elle joue le rôle de divine providence sans être obligée de payer de sa personne, sinon de sa bourse. Il faut convenir que l'art de l'auteur s'est élevé ici jusqu'à faire du possible avec de l'impossible. Il drape si naturellement toute la somptueuse défroque du romantisme sur une charpente vraiment humaine qu'il prend le lecteur au piège de ses reflets chatoyants ; cela vit, monte en train express, s'arrête pour manger au buffet des gares, aux pâtisseries des rues neuves, puis brusquement cela s'engouffre dans les palais crépusculaires et y déchire les toiles d'araignées du passé pour apporter au plein jour du calcul intégral des revenants jaloux de leur obscurité. C'est du beau travail. De la tapisserie de haute lice où l'on découvre, dans les trous creusés par les dents voraces des temps, l'éclair d'un sourire ironique, la réflexion, le clin d'œil du metteur en scène.

Le Roman d'un grand chanteur, par Judith Gautier. Mario de Candia, plus connu sous le seul prénom de Mario, fut l'heureux époux de la Grisi et ce ténor célèbre eut la joie d'épouser une

chanteuse qui fut son égale comme artiste sous tous les rapports. Ce livre, ces mémoires plutôt, ont une naïveté romanesque, une sincérité parfois un peu protocolaire qui nous reporte aux temps héroïques où les dieux du théâtre continuaient à vivre comme les princes dont ils revêtaient les armures. Mario de Candia commence sa carrière par une fugue politique. Il s'exile volontairement pour ne pas renier ses opinions libérales et, sauvé par une dame de la cour, il échappe à la prison. Obligé de travailler pour vivre, il chante et triomphe dans toutes les capitales où il se fait entendre. Je ne crois pas qu'un chanteur puisse aujourd'hui triompher dans les opéras très démodés qui firent le succès de Mario, mais je suis bien certaine que la plus belle voix du monde aurait bien de la peine à enthousiasmer les foules dans les opéras ultra-modernes, tellement leurs braves auteurs s'appliquent à déformer l'organe des bons comme des mauvais artistes. Mario venait, chantait et il pouvait vaincre. Aujourd'hui, le ténor est en général disqualifié quand il se permet de faire autre chose que pousser des cris ou des soupirs,les uns trop perçants pour charmer, les autres trop profonds pour être compris.

L'Automne d'une fille, par Georges Normandy. Je ne sais pas si je vais faire beaucoup de plaisir à l'auteur en l'assurant qu'il écrit aussi bien que Jean Lorrain, seulement son respect et son affection pour l'œuvre du poète l'aveuglent au point de lui faire oublier sa propre cause. Maintenant la charmante fille dont il nous effeuille l'automne a été inventée par Jean Lorrain qui la connut (pas au sens de la Bible) en son printemps et c'est là une circonstance atténuante. Un morceau commencé dans un ton doit finir dans ce même ton.

Le Chemin de la vie, par Didier de Roulx. Il est sympathique, ce brave homme, conducteur d'omnibus, allant mélancoliquement son chemin en conduisant ses trois bêtes, Nanette, Fidèle et Lison, toujours trahi par le destin ou par sa femme et mourant au moment de voir se réaliser son vœu de paternité rédemptrice.

Les Leçons de Lisbeth Lottin, par Pierre Valdagne. Une jeune fille bien moderne,non pas dans le train,mais dans l'aéroplane, se fait remettre à sa place d'oie blanche par une charmante actrice un peu popotte comme elles le sont toutes. Série de tableaux d'intérieur très parisien. On s'arrête juste à temps pour ne pas tomber et l'on revient des hauteurs de Montmartre en vol plané. Aucun dommage. Cela finira par un bon mariage, dans lequel Lisbeth placera un amoureux de tout repos. La morale est que de plus en plus on doit émanciper les jeunes filles pour la tranquillité,sinon des parents, au moins du futur.

Pour être du club, par Richard O'Monroy. Où nous retrouvons, avec une joie sans mélange, malgré certains hors-d'œuvres, notre excellente amie, Mme Manchaballe, et ses filles Judith et Rébec-

ca. Une certaine séance d'amour libre où l'on tire le cordon au moment psychologique (j'oublie de vous dire que ça se passe dans la loge d'un concierge) est vraiment fort drôle.

Sous la rafale, par Johannès Mignard. Ce mari très, trop aimant, obligé de subir les fluctuations de ses affaires industrielles pendant,que sa femme lui inflige le supplice de la course au flagrant délit, est un type vraiment curieux. Tantôt il est tout à son amour conjugal et ne sait rien,tantôt il établit les plus solides calculs pour trouver ses rivaux en défaut. Il triomphe de ses ennemis, demeure pauvre et divorcé, sans se plaindre, puisque l'honneur est sauf.

A l'Ombre du clocher, par Léopold Gros. Une petite idylle campagnarde où l'on voit le père navrer sa fille en refusant le bon paysan pour accueillir le mauvais citadin enjôleur et voleur. Irma prend les pâles couleurs et va mourir. On lui rend son vaillant soldat-fermier et de nouveau l'ombre du clocher leur sera propice. Détails des mœurs rurales des environs de Toulouse.

La Meilleure part, par Emile Poiteau. Le médecin choisit la fille sans dot. Mais cette simple Suzanne apporte des trésors, puisqu'elle sait panser une plaie et faire la cuisine. De plus, elle est jolie, ce qui ne gâte pas la meilleure moitié d'un homme, au contraire.

Les Blés mûrissent, par Henri Bordier. Autre roman moralisateur. C'est décidément la bibliothèque blanche! Une jeune fille ne veut se marier qu'à un fervent de la terre comme elle. Son fiancé lui revient, après le service militaire, tout repentant. Son cerveau a mûri comme le blé, dont la bonne moisson est proche.

Le Second tournant, par Abel Hermant. Dans *l'Autre père* et *l'Autre maman* on nous montre une petite vision de ce que sera la famille dans l'avenir. Quant à la jeune personne de la première histoire qui trouve que son fiancé est trop sage, c'est aussi un joli échantillon de futurisme parisien!

La Dernière étape, par Fernand Passelecq. Mort d'un pauvre diable de chemineau qui, ayant marché toute sa vie, expire dans un chariot. Récit d'une simplicité de bon aloi. Rien n'est sacrifié à la sentimentalité genre fleur bleue.

La Déception amoureuse, par Lucie Paul-Margueritte. Il est rare de tomber sur un homme aussi parfaitement mal élevé le soir même de ses noces. L'auteur, sans doute très jeune, n'a-t-il pas un peu exagéré? L'homme n'a qu'une coquetterie : celle du mâle. N'aimerait-il pas qu'il ferait tout de même semblant. Et puis..., il y a ce petit détail du marteau et du clou... ça c'est ahurissant... Non! ça n'est pas possible. Aucun homme, si rustre soit-il, n'est capable de ça!... Enfin, c'est une trouvaille littéraire, espérons-le!

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jean Dornis : *La Sensibilité dans la Poésie Française* (1885-1912), 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Arthème Fayard. — Florian Parmentier : *La Littérature et l'Epoque*, 1 vol. pet. in-18, 1 fr., Figuière. — Jean Thogorma : *Lettres sur la Poésie*, 1 vol. in-12, 1 fr. E. Basset. — *Bibliographie Verlainienne. Contribution critique à l'étude des Littératures étrangères et comparées*, par Georges A. Tournoux, 1 vol. in-18, E. Rowohlt (Leipzig). — Saint-Pavin : *Poésies choisies et précédées d'une Introduction*, par G. Michaut, 1 vol. in-12, 2 fr., Sansot.

Dans ce livre : **La Sensibilité dans la Poésie Française** (1885-1912), Jean Dornis a voulu tracer la ligne d'évolution de la poésie depuis les prémisses du symbolisme jusqu'à nos jours. Il s'agit, écrit l'auteur, de constater si ce « superbe courant de lyrisme, qui a traversé le XIXe siècle, finit dans un étang où l'eau stagne... ou bien si vraiment ce flot splendide continue de couler vers sa destinée sans fin, vivant, fécond, charriant le rêve ». On trouvera, dans les divers chapitres de ce volume sur l'amour, les aspirations philosophiques, les influences sociales, la réponse à cette question. Il y a peu de jeunes poètes de valeur qui aient été oubliés et l'auteur a su analyser les dernières tendances de la poésie, en nous les montrant soit comme une continuation, soit comme une réaction de la poésie symboliste. Si j'avais une critique à lui faire, ce serait justement d'avoir trop mêlé les noms et les périodes : il n'y a pas une si parfaite homogénéité que cela. Le chapitre sur les Ecoles n'est pas complet : ce fut et c'est encore beaucoup plus compliqué : la poésie est une mer aux mille vagues, aux mille courants, qui se mêlent ou se heurtent, et c'est très difficile d'en recomposer une seule symphonie. Pour cette étude sur l'historique des écoles et des tendances nouvelles de l'individualisme contemporain, je renvoie au petit livre de M. Florian-Parmentier : **la Littérature et l'Epoque**, qui est d'une exactitude et d'un sens critique parfaits. Tandis que Jean Dornis se contente de citer le symbolisme et ses dérivés, l'Instrumentisme, le Décadentisme et l'Ecole romane, sans donner de nom aux autres diverses manifestations poétiques, M. Florian Parmentier nous énumère toutes les écoles et nous en donne une claire définition. Je ne puis qu'en donner ici la nomenclature : le Symbolisme, le Vers-librisme, l'Instrumentation verbale, le Décadisme, le Magnificisme, le Magisme, le Socialisme, l'Anarchisme, l'Ecole romane, le Paroxysme, la Poésie ésotérique, le Naturisme, le Jammisme, l'Ecole Française (la Poésie sociale, le Vers libéré), le Régionalisme, le Synthétisme, le Somptuarisme, l'Humanisme, l'Intégralisme, le Néo-mallarmisme, l'Impulsionnisme, le Néo-romantisme, l'Abbaye (l'Unanimisme), le Visionnarisme, le Futurisme, le Primitivisme, le Subjectivisme, le Sincérisme, l'Intensisme, le Druidisme, l'Ecole spiritualiste, les Renaissances, le Bonisme et l'Ecole de la Flora. Quelle richesse ! On demeure rêveur en songeant que chacune de ces

Écoles posséda ou possède un maître et des disciples et que chacune de ces appellations représente une formule d'art. Mais ce n'est pas encore assez; dans un appel à la jeunesse, M. Florian-Parmentier veut que chaque jeune écrivain devienne chef d'école : « Si vous êtes vraiment les hommes d'avenir que vous croyez être, ne vous inquiétez donc de rien que de votre Œuvre. N'ayez qu'une ambition : être des créateurs. Soyez tous « chefs d'école » ! N'imitez pas : inventez ! Toutes les audaces vous sont permises. Puisque vous êtes l'espoir du génie français, je ne crains point que vous vous fourvoyiez dans les tentatives bouffonnes des impuissants. » Sages conseils, mais M. Florian-Parmentier exige encore de la nouvelle génération qu'elle nous donne le « poème synthétique des siècles ». Voilà ce qu'on attend de vous, dit-il, ne songez qu'à cela. Le poème synthétique des siècles ! c'est grave, et difficile sans doute.

Le petit livre de M. Florian Parmentier complète donc celui de Jean Dornis, qui a moins voulu faire l'historique de la poétique contemporaine que l'étude des idées et des aspirations philosophiques de la période actuelle. Son ouvrage n'est peut-être pas définitif, mais il est certainement un document très important.

Pour être tout à fait au courant de la jeune critique actuelle, il convient encore de lire et de méditer ces **Lettres sur la Poésie**, de M. Jean Thogorma. Il s'adresse lui-même aux critiques d'arrière-garde, à ceux qui ne comprennent plus le présent, et il leur dit : Vous avez dû comprendre que je reproche surtout à vos amis les soi-disant verlibristes « de n'être que des révolutionnaires à rebours et de n'avoir entrepris la démolition de la Poétique traditionnelle que parce qu'ils ont eu peur de la liberté trop grande qu'elle leur octroyait ». Et il conclut en faveur du *paroxysme* qui est « l'expression des *états radiants* de l'âme humaine en communion par l'enthousiasme avec l'humanité, la nature, le monde et Dieu ». Ce qui est parfait, et nous ne pouvons vraiment rien désirer de plus. Il faut savoir aussi que ce paroxysme n'est ni le délire sentimental des Romantiques, ni la lucidité trop exclusivement raisonnable des classiques du XVIIe siècle ; il est à la fois délire et intelligence, amour et raison, enthousiasme et clairvoyance, et correspond à ce que les écrivains sacrés appellent vision en Dieu et ivresse mystique. La poésie réintègre la religion, et le rêve humain, une fois encore, va tenter de s'évader de la terre. Contemplons ces envols sacrés, et écoutons les rythmes de leurs battements.

§

La *Collection bibliographique pour servir à l'histoire du mouvement littéraire contemporain* s'inaugure par une **Bibliographie verlainienne**, *contribution critique à l'étude des litté-*

ratures étrangères et comparées, par Georges A. Tournoux, maître de conférences à la Faculté libre de Lille. Après avoir étudié cette bibliographie composée avec une claire et si rigoureuse méthode, une remarque s'impose au critique, et M. F. Piquet la formule dans une préface en termes fort justes : « L'auteur de *Sagesse*, écrit-il, a été généralement goûté en pays germaniques et slaves, mais il n'a trouvé, excepté en Espagne, qu'un accueil froid parmi les peuples latins. » Seul, au Portugal, M. J. de Barros, dans son ouvrage sur l'évolution de la littérature portugaise, écrit d'ailleurs en français, a étudié la poésie verlainienne ; et je ne vois qu'une seule traduction d'une pièce des *Fêtes galantes*, *Cortège*, faite en portugais. C'est dire que Verlaine est tout à fait inconnu dans ce pays latin.

L'Italie ignore presque absolument Verlaine, sauf ceux de ses écrivains qui le lisent dans sa langue originale : à peine quelques traductions de pièces célèbres des *Fêtes galantes* et de *la Bonne chanson*. Ce n'est pas de quoi créer une influence et une atmosphère verlainiennes. Cependant quelques écrivains italiens ont consacré à l'œuvre de Verlaine de belles et sérieuses études : V. Pica, qui fut d'ailleurs l'exégète de la poésie mallarméenne, F. Ermini, Lucini, etc.

La bibliographie verlainienne espagnole est beaucoup plus importante, mais je me demande si ce n'est pas par reflet de la littérature sud-américaine, de langue espagnole aussi, mais qui a su se renouveler, se réveiller au contact de notre toute actuelle littérature française. Là, dans cette Amérique du Sud, la poésie verlainienne est non seulement connue et étudiée, mais aimée, et elle a suscité quelques vrais poètes : M. Ruben Dario, dont les poèmes seront peut-être un jour eux-mêmes traduits en français, A. Nervo, E. G. Martinez, etc.

En 1908, M. M. Machado a publié à Madrid une Anthologie de Paul Verlaine, précédée d'une préface de F. Coppée et d'un prologue de J. Gomez-Carrillo, un des écrivains espagnols le plus au courant de notre littérature, puisqu'il est encore un écrivain français.

L'influence de Verlaine en Allemagne, en Angleterre et dans les pays du Nord fut plus profonde, parce que sa poésie est toute de nuances et de demi-teintes, sa musique est tout intérieure. Il ne faut pas s'étonner que la poésie verlainienne ait été peu goûtée dans les pays latins, car Verlaine n'était pas latin, ni par sa sensibilité inquiète, ni par sa mysticité religieuse et sensuelle, ni par sa langue, ni par ses vers ennemis des sonorités trop brutales et des affirmations trop précises. La musique verlainienne est même si délicate qu'elle perd déjà tout son charme et tout son mystère à être récitée à la façon méridionale. Si les méridionaux étaient sincères, ils avoueraient qu'ils n'aiment pas Verlaine : quelques-uns d'ailleurs l'ont avoué. Mais en dehors de cette musicalité intraduisible de la poésie verlainienne, l'auteur des *Fêtes galantes* a exprimé des états de sensibilité nouveaux

qui peuvent trouver une répercussion dans tous les cœurs et provoquer, sous toutes les latitudes des poèmes et des musiques diverses.

A la suite de cette bibliographie verlainienne, qui nous permet, comme l'écrit M. F. Piquet, d'apprécier quelle fut l'ampleur de la diffusion à l'étranger de notre néo-romantisme français, des monographies analogues, publiées sous la direction de M. Georges Tournoux paraîtront sur le Naturalisme (Zola), le Décadentisme (Baudelaire), le Réalisme dramatique (Ibsen), l'Individualisme (Nietzsche) et l'Humanitarisme (Tolstoï). « Cet ensemble formera non seulement un répertoire bibliographique où devra puiser tout historien de la littérature moderne, mais permettra de suivre pas à pas, dans celles de ses manifestations qui furent communes à toutes les nations européennes, l'histoire du mouvement littéraire de 1880 à 1910. »

Il n'y eut sans doute pas de manifestations communes à toutes les nations européennes, mais en ces dernières années les mouvements intellectuels se propagèrent avec une grande rapidité : ce qu'il serait intéressant d'étudier ce sont les déformations presque chimiques que subirent les idées afin de devenir assimilables aux cervelles étrangères.

§

Voici, en un délicat petit volume, les **Poésies choisies** de Saint-Pavin, ce poète libertin, disciple de Théophile et ami de des Barreaux, dont M. Lachèvre nous révéla naguère la vie peu édifiante. M. G. Michaud, dans son introduction, s'étonne que cet homme, qui cumulait plusieurs dignités ecclésiastiques, fut l'ami de Mme de Sévigné et le protégé du Roi, fît profession ouverte d'immoralité. C'est, dit-il, une révélation significative sur ce qu'on pourrait appeler « le sous-sol » du XVIIe siècle, « du siècle chrétien par excellence ». Comme on comprend alors, écrit M. Michaud, « la colère et l'indignation de Pascal, quand il s'emporte et apostrophe les incrédules qui font les fiers et bravent Dieu! Ce n'était pas contre une impiété imaginaire qu'il s'élevait de la sorte : c'était contre les Saint-Pavin de son temps... »

L'incrédulité de Saint-Pavin ne nous indigne plus ; soyons aussi indulgents à son immoralité spéciale, qui nous valut peut-être les meilleures de ses poésies. On ne les trouvera pas ici ; mais voici un sonnet à Ninon de Lenclos, qui est plus spirituel que tendre, mais d'une très fine psychologie :

Je commence à vous mescognoistre ;
Vous me fuiez, ingrate. Hé quoy !
Votre cœur si tendre, pour moy
Seul pourroit-il ne le pas estre ?

Je crains bien que ce petit traistre
Ne m'ait desja manqué de foy.
On le croit souvent tout à soy,
Qu'on n'en est pas longtemps le maistre.

Le changement vous est si doux
Que, quand on est bien avec vous,
On n'ose s'en donner la gloire.

Celuy qui peut vous arrester
A si peu de temps pour le croire
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

Mais peut-être se vantait-il lui-même, « bossu par devant et par derrière », comme dit Tallemant, en se flattant d'avoir « arresté », ne fût-ce qu'un instant, le cœur pourtant si tendre de Ninon.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

G. Lenotre : *Les Noyades de Nantes*. Perrin, 3.50. illust. — Roger Lévy : *Le Havre entre trois Révolutions (1789-1848)*. Ernest Leroux, 5 fr. — Joseph Combet : *La Révolution à Nice (1792-1800)*. Ernest Leroux 5 fr. — Oscar Havard : *Histoire de la Révolution dans les Ports de guerre. I. Toulon*. Nouvelle Librairie Nationale, 7.50. — Memento.

Continuons cette revue des récents ouvrages relatifs à la Révolution par l'examen de quelques volumes d'histoire locale, ou régionale.

De cette histoire, voici d'abord un chapitre célèbre, le plus célèbre sans doute : **Les Noyades de Nantes**, racontées par M. G. Lenotre, avec ce goût documentaire et cette incontestable faculté d'intéresser le lecteur qui sont la marque de ce qu'il écrit. On m'assure même qu'il y a là-dedans un peu trop d'ingéniosité. Je ne sais : le succès a ses jaloux. Ce qui m'inquiéterait un peu, c'est la liberté, excessive et comme amusée, de la mise en scène, avec ses dialogues (par exemple, la fameuse agape de Carrier et de ses séides, sur la galiote, après la première noyade) : est-ce là du récit historique? On hésite. Bien entendu, je ne veux pas dire que de telles scènes soient inventées (il y a partout d'essentielles références, principalement d'après le Procès), mais elles sont quelque peu « romancées » dans la forme.

Le livre est fort bien composé, sans lourdeur. C'est du meilleur « feuilleté » de M. Lenotre. Un premier chapitre, « le Proconsul », nous présente Carrier et son entourage, et nous fait connaître les rouages et le personnel du gouvernement terroriste à Nantes. Puis viennent les Noyades. Il y en eut près d'une trentaine ; M. Lenotre en décrit avec grand détail trois (qui donnent une idée des autres) : les deux premières noyades, où périrent environ cent cinquante prê-

tres; puis la grande noyade, la nuit du 24 frimaire, de cent vingt détenus ramassés dans la prison du Bouffay. Les autres « exploits nautiques » de Carrier sont racontés d'ensemble dans le chapitre intitulé, d'après Carrier lui-même, « la Baignoire nationale » (la Loire) : c'est là que M. Lenotre a groupé les renseignements qui permettent de se faire une idée de l'extermination accomplie par cet homme. Le nombre des noyés, d'après les calculs autorisés de M. A. Lallier reproduits par M. Lenotre, se serait monté à près de cinq mille. Ils furent précipités dans le fleuve, au moyen de gabarres truquées, en une trentaine de fois, avons-nous vu, — depuis la fin d'octobre 1793 jusqu'à la fin de janvier 1794, — par blocs de 150, de 200, de 300 individus et plus, hommes, femmes, — et enfants, dont M. Lenotre assure qu'il y eut une noyade d'au moins quatre cents. L'épouvante qui régna dans Nantes ferait paraître presque idyllique l'humeur des autres villes de France à la même époque. M. Lenotre a essayé de la faire sentir, cette épouvante, par une marqueterie de détails documentaires, en des pages où le lecteur n'a que l'embarras du choix entre la personne longue, anguleuse et blême de Carrier, la glauque sarabande des noyés entre deux eaux, ou bien les infernales cavernes de « l'Entrepôt », où trônait la Peste sur un peuple de dix mille prisonniers malades! Un dernier chapitre, « l'Echéance », raconte le procès et l'exécution capitale du maître-noyeur après Thermidor. Avant, et comme préparation à ces dernières pages, le lecteur a pu consulter « quelques témoignages », collection de documents contemporains intercalée là, dépositions de témoins, « choisies parmi les plus formelles », ce qui n'était, certes, pas inutile, l'histoire des Noyades étant presque « incroyable » à force d'abomination.

J'avoue que le cas monstrueux de Carrier me semble psychologiquement insoluble, du moins dans l'état actuel des renseignements biographiques sur cet homme. « Etait-il fou ? » se demande M. Lenotre ; et il répond : « Peut-être ». Nous aussi. En tous cas, même comme scélérat, Carrier échappe à l'analyse. Impossible de faire le départ, chez lui, entre la perversité qui appartient à l'homme et l'horreur qui appartient à la situation. On ne nous dit que fort peu de chose, de l'homme avant la Révolution et avant Nantes. Que fut-il dans cette époque antérieure? Je suis renseigné sur sa carrière : la basoche ; mais ce n'est pas assez ; la déformation professionnelle ne se traduit, chez un être de peu, que par une certaine catégorie de vilenies spécifiques qui ne vont pas très profond : pour l'homme qui a fait les noyades de Nantes, — cette abomination hors de toute proportion, — il est relativement indifférent qu'il fût un petit procureur plus ou moins envieux, ou ambitieux. La seule chose utile serait de bien connaître, avant la lettre, sa complète psychologie. Or, toute cette partie-là est, ici, trop vite expédiée. A Nantes même, les rapports des

témoins, en ce qui concerne l'homme en son particulier, ne nous font guère voir qu'un énergumène, — intimidant à ce point, il est vrai, que le seul personnage de l'entourage qui ait osé lui parler net, le banqueroutier Forget, reçut, pour un tel exploit, le surnom de *Grand Lama*. Mais le furieux n'explique pas le pervers. Un flegmatique, un doucereux, serait plus symptomatique. Pour le surplus, M. Lenotre croit que les journées de Carrier se passaient dans une « oisiveté lubrique ». Mais ce trait est hypothétique.

Reste la situation, et l'on est bien forcé de lui demander l'explication principale. A Nantes, elle était horrible pour le Pouvoir. M. Lenotre s'illusionne un peu en supposant que les voies de modération, de raison, étaient encore possibles pour pacifier la Vendée : dès 1792, les tentatives d'un tiers parti conciliateur avaient été découragées par le gouvernement (mission de Gensonné et Gallois). La guerre était devenue une lutte d'extermination, et les défaites vendéennes amenaient par troupeaux incessants les prisonniers à Nantes. Il y en eut bientôt dans la ville des milliers et des milliers, parqués à l'Entrepôt et ailleurs, sans ordre, sans soins, dans l'infection. Nantes était devenue comme le dépotoir de la Vendée. En outre, la population aisée de la grande ville, naguère girondine, et dont la haine anti-jacobine s'était réveillée depuis que le grave échec des chefs vendéens devant Nantes avait écarté le péril d'un coup de main royaliste, se préoccupait peu de faciliter la tâche du délégué de la Convention. Pour comble, Carrier, en fait d'administration, était l'incurie même. Les services publics se désorganisaient, les approvisionnements ne se faisaient plus, la disette sévissait ; de là, bientôt, avec l'afflux continuel des prisonniers vendéens, une situation épouvantable, disons-nous. Que faire de ces prisonniers ? Qu'en faire? Eh! bien, mais... n'avait-on pas déjà noyé des prêtres? Que ne continuait-on ? La solution s'indiquait, monstrueusement simple. « C'est bien commode », disait Carrier posément, du ton dont il aurait dit : « Il n'y a qu'à prendre le coche. » Le coche d'eau!

C'était si commode, en effet, si affreusement commode, que la Convention, même en pleine Terreur, n'osa pas avoir l'air de trop comprendre, se contentant des notifications ambiguës de Carrier, qui avait, pour désigner officiellement les noyades, cet euphémisme vague, où l'on ne sait ce qui surnage, de la prudence, de la honte, du cynisme, ou de l'inconscience : « Evénement d'un genre nouveau. » Pourtant, la Convention était fixée, et elle n'intervint pas; de même qu'on était fixé à Nantes, où la peur fermait toutes les bouches. On voudrait croire qu'il n'y eut que Carrier à n'être pas *fixé* sur son acte, tandis qu'il le perpétrait. C'est le parti auquel je m'arrête provisoirement, en attendant une plus ample information biographique.

§

Voici, dans la « Bibliothèque d'Histoire Révolutionnaire », deux monographies d'histoire locale. C'est d'abord **Le Havre entre trois Révolutions**, de M. Roger Lévy. Sous ce titre, M. R. Lévy, professeur agrégé d'histoire au Lycée du Havre, a réuni diverses études, qui tirent leur unité de leur objet commun : l'histoire havraise entre 1789 et 1848. Les trois plus importantes études, celles qui ont fait décider du choix du titre, en précisent quelques points à l'époque des trois Révolutions. M. R. Lévy a montré comment la Révolution de 89 fut, pour Le Havre, marquée par une crise de rivalité locale, de la rivalité avec Montivilliers, qui, bien que très inférieur au Havre en population et en importance, se vit, à l'instigation des Rouennais jaloux du Havre, ériger en chef-lieu de district, lors du grand remaniement territorial opéré par la Constituante. D'où humiliation et préjudice pour Le Havre, qui, pour cette raison sans doute, jointe à la prudence du caractère havrais, ne marqua point une ardeur révolutionnaire très vive. — La seule révolution qui ait eu la faveur des Havrais fut celle de 1830, ainsi qu'il résulte de la deuxième des trois principales études de M. R. Lévy. J'ai beaucoup goûté, pour ma part, cette histoire locale de la Révolution de Juillet : les pages consacrées à l'élection du libéral et constitutionnel Duvergier de Hauranne montrent très bien l'état d'esprit de la classe bourgeoise à l'époque des Ordonnances. Les Havrais saluèrent avec bonheur les « Trois Glorieuses », surtout lorsque l'intronisation de l'orléanisme leur eut apporté la signification et le correctif selon eux nécessaires. Ils avaient décidément trouvé leur homme en Louis-Philippe, lequel avait effectivement dans le caractère quelque chose de normand. — La Révolution de 48, qui le leur arracha, fut encore moins de leur goût que la première, la grande. Au début de mai, à la veille de la réunion de l'Assemblée Constituante, le Havre espérait encore que la Révolution allait avorter. Cependant les Havrais vinrent peu à peu à la seconde République, et comme le gouvernement impérial, constate M. R. Lévy, ne leur fut pas très profitable, ils accueillirent sans trop de regret la révolution de 70. Les Havrais, aujourd'hui, sont, paraît-il, aussi bons républicains qu'ils furent naguère bons orléanistes, ce qui ne m'étonne pas, rien ne ressemblant mieux au régime de Juillet que le régime actuel, avec plus de prudence encore dans la politique extérieure, et avec plus d'acuité et d'égoïsme dans les questions sociales. Nous ne pouvons que citer les titres des autres études : « Le négoce havrais et les menaces de guerre en 1840 », « Les idées et la vie politique d'Alphonse Karr », « Un département mort-né : la Seine Maritime » (dernier épisode de la rivalité du Havre et de Rouen), « Une tentative d'enseignement supérieur : les cours du Havre ».

L'autre ouvrage de la même collection, celui de M. Joseph Combet, nous mène à l'autre bout de la France : il étudie **la Révolution à Nice**. Une large part est faite, dans ces recherches, à l'histoire purement municipale et édilitaire de la ville pendant cette période : mais cette chronique locale se rattache étroitement à l'histoire révolutionnaire proprement dite, car c'est là qu'il faut chercher les conditions intimes dans lesquelles s'opéra, après la conquête de 1792, le rattachement à la France de la ci-devant cité savoyarde. Les municipalités qui se succédèrent de 1792 à 1800 firent ce qu'elles purent pour accoutumer la ville aux nouveaux maîtres. Cela ne leur évita pas la suspicion jacobine, à laquelle elles n'échappèrent que pour tomber sous la coupe des militaires. L'armée d'Italie inscrivit dans l'histoire de Nice une page brutale et débraillée. La situation fut toujours, sous un certain entrain méridional qui ne manqua jamais, âpre et tendue, les conditions politiques de la ville comportant trop de points délicats. Ceci a pu s'oublier depuis, Nice ayant trouvé, dans le cosmopolitisme élégant, des destinées épicuriennes et apaisées, ce qui, politiquement, n'est pas un mal, à moins pourtant que les gens de la Riviera ne reprennent, le cas échéant, le rôle des Emigrés ! Le tableau de ces temps lointains n'en est que plus curieux, et il faut savoir gré à M. Joseph Combet de nous l'avoir retracé.

§

Histoire de la Révolution dans les Ports de guerre. I. Toulon, par Oscar Havard. — C'est certainement en songeant au fameux Rapport de M. Etienne Lamy sur la Marine, en 1878, Rapport « qui fit tressaillir tous les patriotes », que M. Oscar Havard a entrepris cette histoire de la Révolution au point de vue naval. Ce Rapport de M. Lamy rappelait des enseignements historiques dont M Havard a voulu placer aussi la leçon en tête de son œuvre. Leçon qui, au gré de M. Havard, contient la condamnation de tout un ordre politique, à vrai dire de tout ce qui s'est fait depuis la Révolution, et qui, par conséquent, ne doit être acceptée, par les esprits calmes, que sous bénéfice d'inventaire, du moins pour certains de ses côtés ; mais leçon dont on ne saurait nier, d'une façon générale, l'opportunité. Certains ministres de nos jours supposent certaines traditions politiques. Et puisque voici M. Oscar Havard qui a voulu voir de près comment la première République avait entendu les choses de la marine militaire, conseillons au lecteur de le suivre, non pas tout à fait comme un guide, mais commo un compagnon avec lequel il y a profit à converser librement.

Le point de vue de l'ouvrage de M. Havard est, du reste, purement historique (et c'est pourquoi nous nous en occupons ici). Peut-être même l'est-il trop exclusivement. Je ne sais quelle valeur peu-

vent avoir, pour des techniciens, des assertions qui reviennent à dire que notre puissance navale a sombré dans le cataclysme de la Révolution. Même pour de simples historiens, l'esprit de parti peut être sensible ici. Mais ceci entendu, des faits subsistent, et qui, quoique d'ordre historique uniquement, comportent, en l'espèce, leur moralité. De ces faits M. Havard, avons-nous dit, se propose de dresser la série en écrivant l'histoire de nos ports militaires sous la Révolution. Il commence par Toulon, car c'est par Toulon que la Révolution débute. Effectivement, ce sont les troubles de l'Arsenal de Toulon, le 30 novembre 1789, qui donnèrent à l'Assemblée Constituante l'occasion de se prononcer d'après des considérations politiques somme toute favorables à l'émeute (1). M. Havard développe le tableau de ces troubles sanglants, qui affermirent la dictature jacobine dans notre grand port militaire et qui aboutirent à la désorganisation de l'ancien haut Commandement naval. Puis il retrace les conditions où s'opéra le mouvement contre-révolutionnaire qui, le 12 juillet 1793, réussit à substituer au régime jacobin l'autorité des royalistes et des modérés. On sait que, maîtresse de Toulon, la contre-révolution s'allia aux Anglais, qui, — ennemis jurés de notre Marine, — en profitèrent pour mettre la main sur la ville et le port. La contre-révolution paraît ici en assez mauvaise posture. M. Havard a l'explication suivante sur ce point litigieux : voulant légitimer les pourparlers entre la Municipalité toulonnaise et l'Amiral anglais, il dit : « L'opinion européenne glorifie Washington, sujet du roi d'Angleterre, sollicitant le concours de la France contre son prince : les Royalistes toulonnais ont droit aux mêmes éloges. » Argument insoutenable. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'avec Washington il s'agissait seulement d'une colonie, tandis qu'à Toulon il s'agissait de la France même. Une raison meilleure est celle d'après laquelle les Anglais « trahirent », qui, ayant promis de sauvegarder Toulon avec les vaisseaux de la flotte « pour le Roi de France », oublièrent cet engagement et se rendirent les véritables maîtres de la place. En ce cas, les royalistes toulonnais furent bien naïfs ; oui, et d'ailleurs abandonnés par leurs Princes, par le Comte de Provence, pour qui c'était cependant une belle occasion de justifier son titre. Le livre se poursuit par le récit du fameux siège, qui révéla Bonaparte et qui rendit Toulon à la République ; et il s'achève sur le tableau de la réaction furieuse qui suivit, dirigée par les représentants de la Convention, Fréron et Barras ; cruautés qui indisposèrent pour longtemps la Provence, sans valoir, — loin de là ! — les bonnes

(1) Contre partie du tableau : l'incontestable favoritisme de Versailles, bien plus grand sous Louis XVI que sous Louis XIV et même sous Louis XV, avait jeté le discrédit sur les états-majors militaires dans l'armée de mer comme dans l'armée de terre.

grâces de Robespierre aux deux proconsuls jacobins. Dans un dernier chapitre, le régime thermidorien est accusé d'avoir continué une politique de proscriptions et d'exactions, que le régime fructidorien prolongea jusqu'à la veille du Consulat.

Je m'aperçois, en analysant les matières de l'ouvrage de M. Havard, que le côté spécialement naval du tableau ne paraît guère. J'en ai indiqué d'avance la raison plus haut. Il serait inexact, toutefois, de dire que l'auteur l'ait complètement oublié : je n'en veux pour preuve que les nombreux noms de navires inscrits dans l'index des noms cités. Et d'ailleurs, parmi ces longues et terribles convulsions de notre grand établissement toulonnais, les conséquences, au point de vue naval, apparaissent en quelque sorte d'elles-mêmes. J'ai dit plus haut l'esprit dans lequel j'appréciais ces conséquences. Je n'y reviendrai pas (la place manque, aussi bien) ; mais je ne veux pas finir sans offrir à M. Oscar Havard le tribut d'éloges qui lui est dû pour ce tableau, peut-être passionné, mais consciencieux en tout cas et documenté, de Toulon pendant la Révolution.

Memento. — Hector Fleischmann : *La Comédie à Arras sous la Terreur* (Le Puy, Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, s. p.). Sous ce titre, M. Fleischmann publie, avec une notice et un commentaire, un fragment autobiographique de l'acteur Dupré-Nyon. Ce Dupré-Nyon était directeur du théâtre d'Arras à l'époque où le terroriste Le Bon régnait sur la ville en sa qualité de Représentant de la Convention. L'acteur-directeur fait le récit de ses relations plutôt pénibles (il était royaliste) avec le proconsul. Il n'échappa à la guillotine qu'en mettant sur l'affiche les pièces du répertoire ultra-patriotique, et ceci même ne lui évita pas la prison. « Ces pages, consacrées à Joseph Le Bon, estime M. Fleischmann, sont d'une importance capitale pour l'histoire de la vie intime d'Arras sous la Terreur. Elles apportent à cette période de la Révolution une contribution qui permettra de compléter quelques détails demeurés obscurs. »

Un autre document curieux est celui que publie M. Albert Savine, dans sa jolie « Collection historique illustrée », et qui nous entretient de *Saint-Domingue à la veille de la Révolution* (Louis Michaud, 1 fr.50). Ce sont des Souvenirs du baron de Wimpfen, petit-cousin du célèbre général girondin. Voyageur observateur et philosophe, admirateur de Rousseau, anti-esclavagiste autant que ses intérêts n'en étaient pas compromis, il séjourna comme colon à Saint-Domingue de 1788 à 1790. Cela nous a valu ce tableau, tracé au jour le jour, de Saint-Domingue durant cette période. Perspicace à travers mainte bizarrerie, le planteur « nous dit le fort et le faible de notre plus riche colonie à la veille de sa ruine ; il déchiffre le sort qui attend des colons qui jouent, comme avec le feu, devant des noirs, esclaves nullement traités en frères, avec les grands mots de liberté, d'égalité et de fraternité ». Ces pages valent non moins par leur couleur locale, laquelle est très relevée, les chaudes mœurs quarteronnes ne manquant jamais de l'aviver.

Annales Révolutionnaires, juillet-septembre 1912. Albert Mathiez, La

fortune de Danton. Edouard Chapuisat, Un frère de *l'Ami du Peuple*, l'horloger Jean-Pierre Marat. Georges Hardy, le Comité révolutionnaire de Sancoins (Cher). II. Les fonctions et la politique du Comité. Edmond Campagnac. Les débuts de la déchristianisation dans le Cher (septembre 1793-frimaire an II) ; V, le Culte de la Raison. Hippolyte Buffenoir, les Portraits de J.-J. Rousseau (*suite*). Les portraits faits en Angleterre. François Vermale, Kellermann acquéreur de biens nationaux en Savoie. Joseph Combet, les Fêtes révolutionnaires à Monaco. Notes et glanes. Bibliographie. Périodiques. Chronique.

Revue historique de la Révolution Française et de l'Empire, juillet-septembre 1912. Marat : Lettres inédites à Benjamin Franklin (1779-1783). Léon G. Pélissier : Documents pour l'histoire du fédéralisme marseillais. Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles : Lettres inédites au marquis de Gallo (1789-1806), publiées et annotées par M. le commandant Weil (*suite*). L. P. R. : Essai sur quelques Loges du Bas-Dauphiné à la veille de la Révolution (*suite*). J. Félix-Bouvier : La Révolte de Pavie (23-26 mai 1796) (*suite et fin*). H. Monin : Deux historiens de la Révolution française : Edgar Quinet et Ch.-L. Chassin, d'après leur correspondance originale (*suite*). Mélanges et documents. Réimpressions. Notes et glanes.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

F. le Dantec : *Contre la Métaphysique; questions de Méthode;* 1 vol. in-8, 3 fr. 75, Alcan. — Jacques Brieu : *La Méthode générale et scientifique*, 1 vol. in-8, 3,50, E. Sansot. — Léon Brunschwicg : *Les Etapes de la philosophie mathématique*, 1 vol. in-8, 10 fr. Alcan. — E. Meyerson : *Identité et Réalité*, 1 vol. in-8, 10 fr., Alcan. — E. de Roberty : *Les Concepts de la Raison et les lois de l'univers*, 1 vol. in-16, 2,50, Alcan. — Dr J. Carret : *Démonstration de l'inexistence de Dieu*, 1 vol. in-18, 3,50, Lemerre. — A. Joussain : *Esquisse d'une philosophie de la nature*, 1 vol in-16, 2, 50, Alcan. — H. de Keyserling : *De l'objet réel de la métaphysique*, 1 vol. in-8, « Revue de Métaphysique et de Morale ». — G. Simmel : *Mélanges de Philosophie relativiste*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan. — J. Bourdeau : *La Philosophie affective*, 1 vol. in-16, 3,50, Alcan. — J. de Gaultier : *Comment naissent les dogmes*, 1 vol. in-18, 3,50, « Mercure de France ».

Les questions de méthode continuent d'être à l'ordre du jour. Il ne faut pas le regretter. La méthode est une excellente chose et on ne doit pas en médire. On ne doit pas non plus en exagérer l'importance. Il faut se garder, ici comme ailleurs, d'un culte superstitieux. Il faut éviter le travers que j'appellerais volontiers méthodomanie.

C'est que le souci de la méthode peut s'inspirer de considérations d'inégale valeur. Chez de grands esprits, un Descartes, un Comte, le souci de la méthode procède de hautes exigences intellectuelles, d'un impérieux besoin de certitude en même temps que d'une noble confiance dans les forces de l'esprit humain. D'autres obéissent à des motifs respectables de prudence intellectuelle. Au lieu de chercher à construire un système, à imposer un dogme, ils proposent plus modestement une méthode. — Chez d'autres enfin, surtout chez les philo-

sophes et les savants officiels, chez ceux qui enseignent la science, l'amour de la méthode a des racines plus humbles.

La méthodomanie est avant tout un travers professoral. Elle favorise cet impérialisme spécial qu'on pourrait appeler l'impérialisme académique. Il faut se référer ici à ce que de Gobineau a dit de l'administratisation ou de la fonctionnarisation des activités philosophiques et scientifiques en France. Qui dit fonctionnarisation dit enrégimentement et hiérarchie. Ici l'enrégimentement s'appelle le discipulat. Il y a le maître et il y a les disciples. On voit le rapport entre discipulat et méthodomanie. La méthodomanie favorise le discipulat et le discipulat renforce la méthodomanie. Car on n'est bon disciple qu'à la condition de suivre scrupuleusement la méthode du maître. Et c'est aussi la condition *sine qua non* pour devenir maître à son tour. Il y a ainsi, dans la science officielle, différentes équipes, différents discipulats. Il y a le discipulat des historiens, le discipulat des littérateurs, celui des germanisants, celui des sociologues. Et pour chacun d'eux il y a la sacrosainte méthode hors de laquelle il n'y a point de salut. La méthodomanie, c'est le triomphe du fonctionnement bureaucratique de l'esprit; c'est l'amour du rite pour le rite; c'est un formalisme scientifique où se satisfait un instinct d'autorité et de dogmatisme. Car celui qui est en possession de la vraie méthode est en droit de morigéner les dissidents et d'éliminer les travaux conçus dans un autre plan et conduits par d'autres voies. La méthodomanie est d'autant plus rigoureuse qu'on a affaire à des sciences plus incertaines, à de pseudo-sciences telles que la sociologie. Ceux qui cultivent les sciences font mine de s'entourer de minutieuses précautions méthodologiques, de sorte que le luxe des préceptes méthodiques fait illusion au profane et cache la pauvreté des résultats. On obtient ainsi un mandarinat solide et presque intangible que Gobineau décrit ainsi : « Il convient de cheminer derrière ceux qu'on a intérêt à se donner pour maîtres; on devient modeste, peu bruyant, peu prétentieux; on se venge par une vanité folle, — faible général des mandarins; par ce système, avec ou sans mérite, mais surtout sans mérite, chacun, avec le temps, a des chances de se hausser aux honneurs officiels de la branche professionnelle à laquelle se réduit sa vocation (1). » M. Van Gennep nous a dépeint récemment, dans une nouvelle humoristique, les beautés du discipulat et du méthodisme sociologiques (2). Il s'agit d'un disciple à qui le Maître a indiqué un magnifique sujet de thèse : Le mauvais œil, et qui meurt à la peine après plusieurs lustres de recherches bibliographiques et de classement de fiches, en léguant à son maître ses

(1) V. de Gobineau : *la Troisième République française et ce qu'elle vaut*, p. 13.

(2) Nouvelle intitulée : le Sujet de recherches ou le Folk-Lore insondable, dans *les Demi-Savants* (éd. du Mercure de France.)

rentes et ses dix-huit millions de fiches. Et voici que M. Le Dantec, dans son récent livre : **Contre la Métaphysique, questions de méthode**, ne se prive pas du plaisir de dauber sur le discipulat biologique. Il met en scène, lui aussi, un disciple à qui le Maître indique un « beau sujet ». « Etudiez donc la cinquième paire de pattes thoraciques des homards ; X...a fait un très beau travail sur la quatrième paire. » « On se met à l'œuvre ; on étudie ce qui a été publié sur la question (cela s'appelle faire la bibliographie du sujet). On fait d'ailleurs cette recherche, non pas avec l'idée de compléter un ensemble, de tirer une conclusion, mais avec le souci de ne pas perdre son temps à retrouver des choses qu'un camarade aurait déjà vues et qui « ne compteraient pas comme travail personnel » ! Au bout de deux ans environ, on a les éléments d'une thèse ; on rédige un gros livre de deux cents pages, dans lequel on raconte tous les déboires de ses opérations culinaires et que l'on illustre de belles planches très coûteuses qui représentent tous les aspects de la cinquième paire de pattes du homard. On a fait une *belle thèse ;* on est docteur et *dignus intrare !* »

Ce que j'ai dit là de la méthodomanie professorale ne vise pas le livre de M. J. Brieu sur **La Méthode générale et scientifique**. Ce livre se recommande par un haut souci d'intellectualité désintéressée. Toutefois, M. Brieu me paraît exagérer l'importance de ce qu'il appelle la méthode générale. Cette méthode, qu'il emprunte au penseur puissant mais fumeux qui écrivit vers les années 1860 sous le pseudonyme de Strada, cette méthode est justement trop générale pour pouvoir être utile. Il y a peu de profit à tirer de préceptes aussi vagues que celui-ci : « L'autorité appartient au seul criterium qui soit infaillible : le Fait, par ce qu'il est le seul qui soit vrai. Il ne nous trompe pas et ne peut pas nous tromper ; s'il y a erreur, c'est que nous nous sommes trompés sur lui. » Mais précisément il faudrait être sûr que nous ne nous sommes pas trompés. Rien de plus trompeur qu'un fait ; car c'est toujours le fait vu par nous. M. Brieu reconnaît lui-même qu'il y a des faits faux. Dès lors, à quel signe reconnaître le fait vrai du faux ? Il ne sert de rien de répéter avec Strada que le Fait est le seul principe et le seul criterium. Pour Strada, le fait est objet d'intuition mystique ; pour d'autres, il est objet de perception scientifique. Evidemment, ce sont là deux sortes de faits différents. M. J. Brieu semble hésiter entre la conception mystique ou stradienne du fait et la conception scientifique, en inclinant toutefois vers cette dernière. Cela devient alors du simple positivisme. Quoi qu'il en soit, la méthode universelle de Strada et de M. Brieu, érigée en science absolue, constituée à l'état d'indépendance et de valeur en soi a le même défaut que celle de Descartes. Le rapprochement n'est pas pour déplaire à M. Brieu, bien qu'il

se sépare du rationalisme cartésien). Cette méthode opère dans l'abstrait et plane trop au-dessus des problèmes particuliers. Sa généralité fait sa faiblesse.

Il ne faut pas surfaire la méthode. Aucune méthode ne peut éviter à la science les tâtonnements nécessaires et féconds ni suppléer aux intuitions du génie. Aussi un grand nombre de savants, depuis Cl. Bernard jusqu'à M. le Dantec, ont-ils réagi contre les prétentions de la méthode. La méthode ne crée pas la science; elle ne vient qu'après coup ; elle n'est qu'une réflexion sur la science faite. Les chercheurs trouvent le plus souvent autre chose que ce qu'ils espéraient trouver. Les savants font les recherches; les professeurs enseignent ensuite la méthode. Ainsi se vérifie le mot un peu méchant de Bernard Shaw : « Quand on sait faire une chose, on la fait ; quand on ne sait pas la faire, on l'enseigne. »

Ne quittons pas la philosophie scientifique sans signaler la savante étude historique et critique de M. R. Brunschwicg sur **Les Etapes de la Philosophie mathématique**, qui conduit le lecteur jusqu'aux plus subtiles controverses entre mathématiciens contemporains sur la nature et la genèse des notions mathématiques.

Citons aussi une réédition revue et augmentée de l'important ouvrage de M. E. Meyerson : **Identité et Réalité**. L'auteur y détermine les principes a prioriques qui dominent la recherche scientifique. Le principe de conservation dépend du principe de légalité, qui dépend du principe de causalité, qui dépend du principe d'identité...

Il pleut des vérités premières,
Tendez vos rouges tabliers.

En dépit de l'interdit jeté sur elle par M. Le Dantec, la Métaphysique ne chôme pas. Il y a des métaphysiques pour tous les goûts. Voici d'abord la métaphysique de M. Le Dantec lui-même. Cette métaphysique peut se résumer en deux mots: scientisme et optimisme. J'ai noté dans le *Mercure* du 16 mars dernier la volte-face que m'avait paru accomplir M. Le Dantec, jadis agnostique et plutôt pessimiste, en s'orientant vers ce que j'appellerai un peu irrévérencieusement la philosophie homaisienne. Son nouvel ouvrage: *Contre la métaphysique*, ne dément pas cette volte-face. —C'est également à la philosophie homaisienne que je rattacherai le nouveau livre de M. de Roberty : **Les Concepts de la raison et les Lois de l'Univers**. L'auteur y poursuit sa campagne contre l'agnosticisme et « son vœu choquant d'humilité : *Ignorabimus* ». A la réserve intellectuelle de l'agnosticiste, M. de Roberty oppose une foi imperturbable dans les conquêtes futures de la science à laquelle rien ne doit échapper ni dans l'ordre théorique ni dans l'ordre pratique.

Ce scientisme intransigeant se double d'un sociocratisme qui n'a rien à envier à celui de M. Durkheim : « L'action est fille de la Raison, comme celle-ci est fille de la Cité ». — Dans sa **Démonstration de l'inexistence de Dieu**, M. J. Carret, ancien député, se montre plus homaisien qu'il n'est permis de l'être. Cette idée de démontrer l'inexistence de Dieu dénote une sensibilité attardée et un athéisme bien superficiel. Un athée véritable ne songera jamais à démontrer aux gens l'inexistence de Dieu. Pour lui, la question ne se pose pas. Pour lui, l'inexistence de Dieu est une évidence. Et c'est une évidence parce que l'athéisme, pour lui, est un mode de sensibilité ! — D'ailleurs, au fond, que Dieu existe ou non, cela importe assez peu. Ce qui intéresse, c'est l'idée que les hommes se font de Dieu ; c'est le besoin qu'ils ont. Or ce besoin paraît profond. En ce sens, les dieux sont immortels ; et ils sont toujours aussi exigeants... les dieux ont soif, comme dit M. France.

Voici maintenant le compartiment des philosophies spiritualistes qu'on se met à appeler, ne sais pourquoi, philosophies romantiques. J'appellerais plutôt le spiritualisme une simple scolastique. Tel il m'apparaît dans deux ouvrages qui se placent sous l'invocation du prophète Bergson. L'un, l'**Esquisse d'une philosophie de la nature**, de M. A. Joussain, me paraît justifier l'épithète de scolastique par le jeu qui consiste à entrechoquer les concepts devenir, durée, étendue, unité, pluralité, continu, discontinu, etc., et à en faire sortir tout ce qu'on veut. Bien scolastique également le *distinguo* de l'auteur, à propos de l'infinité du temps, entre ce qui est contraire à la raison et ce qui est au-dessus d'elle. Tout cela aboutit comme par hasard à restaurer contre la critique kantienne les vieilles thèses métaphysiques du moi substance, de la pluralité originelle des consciences, etc. Le moindre défaut de la philosophie spiritualiste et d'être improgressive et condamnée à nous servir des vieilleries plus ou moins habilement accommodées à la sauce bergsonienne. — Passablement scolastique aussi la dissertation de M. H. de Keyserling, qui se propose de nous révéler (enfin !) l'**Objet réel de la Métaphysique** ! Cet objet n'est autre que la Vie (avec un grand V) qu'on s'obstine, je ne sais pourquoi, toujours à la suite de M. Bergson, à regarder comme une chose à part dans la nature. « Toute vie, dit l'auteur, est métaphysique par son essence. » Je veux bien ; mais, à ce compte, tout est métaphysique ; un phénomène chimique et un phénomène d'électricité est aussi incompréhensible dans son fond dernier que la vie.

La métaphysique exposée par M. G. Simmel dans ses **Mélanges de philosophie relativiste** me paraît, mieux que celle de M. Joussain, mériter l'épithète de romantique. M. Simmel est un fervent du Maître du romantisme philosophique, Schopenhauer, à qui

parfois il emprunte quelque chose de son grand style. Un souffle tout romantique anime de belles pages sur *la Philosophie de l'Aventure, la Métaphysique de la Mort, les Réflexions suggérées par l'aspect des ruines,* etc. L'aventure, nous dit M. Simmel, paraît mêlée à toute existence humaine et notre existence elle-même n'est qu'une aventure métaphysique.

Nullement scolastique, nullement abstraite, mais au contraire très vivante, très près de nous, de nos sentiments, de nos joies et de nos douleurs, est cette **Philosophie affective** que nous expose la plume alerte et spirituelle de M. J. Bourdeau. La place me manque pour dire tout le bien que je pense de ces études consacrées aux divers représentants de la philosophie affective depuis Schopenhauer et M. Ribot jusqu'aux pragmatistes. — Pour ma part, je dissocierais volontiers philosophie affective et pragmatisme. Le pragmatisme utilise la philosophie affective dans un but moral et social. C'est ce qui me le rend antipathique. J'aime mieux la sensibilité affective à l'état pur, toute spontanée et non assujettie à la servitude du but, telle qu'elle apparaît chez un Schopenhauer, un Stirner, un Léopardi, à travers les fines analyses de M. Bourdeau.

Au courant antirationaliste on peut rattacher la généalogie de l'idée de vérité telle que nous l'expose M. J. de Gaultier dans son nouveau livre : **Comment naissent les Dogmes**. M. J. de Gaultier est antirationaliste en ce qu'il considère toute idéologie rationaliste comme l'epiphénomène d'une combinaison de forces qui a triomphé ou qui aspire à triompher et par là sa philosophie rentre dans celle qui affirme le primat de la force ou de la volonté sur la Raison. Telle est l'idée qui domine les ingénieuses analyses au cours desquelles se trouvent appliqués à des problèmes particuliers et à des idées et des sentiments définis (le dogme sociologique, l'enseignement de la morale, la psychologie du cynisme, etc.) les principes généraux de la philosophie bovaryque.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La mémoire et l'hérédité. — Métalnikow : *Contributions à la biologie des Protozoaires*, Archives de zoologie expérimentale, 1912. — Asa Schaeffer. *Formation de nouvelles habitudes chez la grenouille*, Journal of animal Behavior, I. — A. Pictet : *Hérédité de la modification d'un instinct*, Archives des sciences physiques et naturelles, XXXI.

Parmi les problèmes qui passionnent le plus les biologistes et les philosophes sont ceux de **la mémoire** et de **l'hérédité**. En particulier, on s'est demandé souvent si la mémoire est une propriété générale de la matière vivante. Malheureusement, sous le terme de *mémoire*, on a désigné bien des choses différentes. La véritable mé-

moire est ce qu'on a appelé la *mémoire associative ;* c'est la faculté qu'a un organisme d'associer diverses sensations simultanées ou successives et d'arriver à répondre de façons déterminées à certains complexes de sensations.

Un exemple très remarquable de mémoire associative est fourni par le chien. Cet animal salive quand on lui donne à manger, ou même à la simple vue de l'aliment. Or, on peut éduquer un chien de la façon suivante. Toutes les fois qu'on lui donne à manger, on lui fait entendre un son de hauteur déterminée; au bout d'un certain temps la sensation acoustique est associée à la sensation gustative à tel point qu'elle suffit à elle seule pour provoquer la salivation. L'animal a appris à saliver pour un son déterminé, et non pour des sons voisins, même en différant d'un quart de ton.

Eh bien! ce que fait un chien, — associer des sensations — un organisme tout à fait inférieur, unicellulaire, peut le faire; cela résulte des récentes **Contributions à la biologie des Protozoaires** d'un savant russe, Métalnikow.

De simples Infusoires sont susceptibles d'apprendre à choisir leurs aliments. Nourris pendant un certain temps avec du carmin, ils cessent peu à peu d'en manger, sans perdre la faculté d'absorber diverses autres substances, qui, elles, ont une valeur alimentaire. La propriété de repousser le carmin est acquise en général au bout de quelques semaines et persiste jusqu'à ce que l'animalcule se divise en deux nouveaux individus : les cellules-filles recommencent à avaler du carmin, mais elles en mangent moins et cessent plus vite d'en absorber que les Infusoires, qui n'ont pas eu encore l'occasion d'en goûter. On le voit, la faculté acquise par apprentissage n'est pas perdue d'une façon complète.

Voici maintenant les expériences qui rappellent celles faites avec le Chien. Chez les Infusoires, de faibles doses d'alcool ont une action stimulatrice sur la nutrition. La levure de bière est un excellent aliment pour ces animalcules ; si on l'additionne d'un peu d'alcool, l'absorption par les Infusoires est plus active encore. C'est là un fait bien établi ; pour l'avoir cité il y a quelques jours dans une réunion de psychologues médecins à Zürich, j'ai fort mécontenté certains adeptes fervents des ligues de tempérance. Mais je reviens à mes Infusoires ; si, pendant un certain temps, on associe l'alcool au carmin, l'alcool finit par avoir une action inhibitrice sur la nutrition. Les Infusoires nourris pendant un certain temps de carmin additionné d'alcool refusent de manger la levure additionnée d'alcool; ils réagissent alors vis-à-vis de l'alcool comme ils réagiraient vis-à-vis du carmin, les sensations fournies par le carmin et l'alcool étant désormais associées. De même on peut combiner une excitation chimique avec une excitation lumineuse ou une excitation thermique. Des Infu-

soires nourris au carmin et à la lumière rouge finissent par ne plus guère absorber la levure de bière quand on les éclaire avec la lumière rouge; or, dans les conditions ordinaires, la lumière rouge n'a aucune influence sur la nutrition.

Si on voit dans les manifestations de la mémoire associative les premiers rudiments de l'intelligence des animaux supérieurs, on est ainsi conduit à chercher l'origine de celle-ci chez les organismes les plus inférieurs.

§

La mémoire associative prend un grand développement surtout chez les animaux articulés et vertébrés. Elle joue en particulier un très grand rôle chez les insectes, comme l'ont montré les beaux travaux de Forel; c'est elle qui intervient dans les relations des insectes et des fleurs, dans la reconnaissance des objets, dans le retour au nid.

On juge souvent du degré de l'intelligence d'après la vitesse des acquisitions mnémiques, mais on peut ainsi se tromper, comme le prouve le travail de Asa Schaeffer sur la **formation de nouvelles habitudes chez la grenouille**. On pensait que ce vertébré a un développement psychique moindre que certains insectes parce qu'il apprend lentement. On se basait sur d'anciennes expériences de Yerkes, d'après lesquelles il ne faut pas moins de 100 essais préliminaires avant qu'une grenouille placée dans une boîte munie d'une vitre trouve du premier coup une issue pratiquée au-dessus de la fenêtre. Or, Asa Schæffer a montré qu'une grenouille, au bout de 4 à 7 essais, apprend à ne plus se jeter sur une chenille poilue qui a mauvais goût; 2 essais suffisent, s'il s'agit d'un ver de terre imprégné d'une substance chimique.

Ainsi un même animal, suivant les circonstances, apprend tantôt lentement, tantôt vite. Il faut tenir compte tout particulièrement de la nature des excitants. D'une façon générale, les sensations alimentaires entrent très facilement dans les combinaisons associatives. On pourrait être tenté, pour expliquer ce fait, d'invoquer leur grande ancienneté ou leur utilité, mais il est facile de reconnaître que beaucoup de sensations chimiques, même nouvelles pour l'être vivant, sont dans le même cas. Et ceci se comprend aisément : les agents chimiques sont, parmi les agents du milieu extérieur, ceux qui agissent avec le plus d'efficacité sur la composition chimique de la matière vivante; ils sont susceptibles de provoquer facilement non seulement des modifications des réactions des animaux, mais encore des modifications plus ou moins persistantes de leurs formes, des mutations.

§

L'hérédité des phénomènes mnémiques est une question des plus controversées. Je ferai remarquer qu'en général on hérite surtout

de prédispositions, et qu'il y a des prédispositions à telle ou telle association sensorielle ou à l'accomplissement de tel ou tel acte.

Voici un exemple. Récemment un naturaliste génevois, A. Pictet, a décrit un cas très curieux **d'Hérédité de la modificaton d'un instinct**. Normalement les chenilles de *Lasiocampa querçus* se nourrissent de feuilles de chêne, de rosier, en un mot de feuilles plates ; elles entament celles-ci par le bord latéral ; l'écartement des mandibules correspond à l'épaisseur des feuilles et ne peut pas dépasser une certaine limite. Or, Pictet a donné à un lot de chenilles comme nourriture des aiguilles de sapin. Les chenilles ont essayé de les entamer, comme si c'était des feuilles plates, par le côté ; mais, comme leurs mandibules ne pouvaient pas donner l'écartement suffisant, elles se sont épuisées en efforts stériles. Cependant un certain nombre, en rampant le long des aiguilles, sont arrivées au sommet qui est plus effilé que le reste, et ont réussi à l'entamer. Il s'est créé bientôt une nouvelle habitude. Mais voici le fait le plus curieux. Pictet a remis les chenilles de la seconde génération, issues de parents adaptés au sapin, en présence de feuilles plates d'*Evonymus* et a constaté qu'elles conservaient cette nouvelle habitude : elles entamaient la feuille par le sommet, et creusaient dedans, comme dans une aiguille de sapin. Voici comment il faut, il me semble, interpréter ceci. Un changement de nourriture entraîne très souvent une diminution de l'activité de l'être ; si c'est une chenille, le papillon qui en dérive est plus petit, plus pâle et a des mouvements musculaires moins énergiques. Il y a une moindre vitalité, une moindre énergie musculaire et c'est là précisément ce qui se transmet à la génération suivante. Les mandibules ne peuvent plus s'écarter suffisamment pour l'attaque du bord des feuilles plates ; par suite de cette faiblesse congénitale, l'animal est forcément conduit à apprendre à manger autrement ; faute d'y arriver, il meurt. L'hérédité de la nouvelle habitude ne serait qu'une illusion. Dans le cas présent, ce qui s'hérite, ce serait tout simplement un affaiblissement de l'activité de l'être, et cela n'a rien de mystérieux.

On hérite surtout de prédispositions, et c'est ce que ne comprennent pas suffisamment les disciples de Lamarck. On peut très bien concevoir que si, chez un Equidé, la fonction ostéogène s'affaiblit progressivement de génération en génération, l'extrémité des pattes doit forcément se modifier, faute, au cours du développement, de matériaux suffisants ; et on entrevoit une nouvelle explication de la réduction du nombre des doigts chez les ancêtres du cheval. Que la pigmentation s'affaiblisse chez un animal, la force de ses sensations visuelles diminuera en général ; ces sensations passeront au second plan, et les associations de sensations qui se forment au cours de la vie individuelle changeront d'aspect ; la mémoire associative fonction-

nera autrement, parce que les matériaux dont elle dispose, à savoir les sensations, seront changés. Si la modification de l'activité chimique de l'organisme persiste pendant un certain nombre de générations, les nouveaux aspects des phénomènes mnémiques persisteront aussi. Il y aura en apparence hérédité de la mémoire, en apparence, car l'éducation individuelle intervient à chaque nouvelle génération.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

Les Feuillets : un essai de décentralisation du théâtre à Genève : opinions de M. Louis Dumur sur l'esprit genevois et l'etat du théâtre parisien — *Les Soirées de Paris :* un poème de M. René Bizet — *La Vie :* Kant réfuté par Leconte de Lisle. — *La Revue hebdomadaire :* Mallarmé et François Coppée. — Memento.

« Une association vient de se constituer, à Genève, afin de provoquer la représentation, sur les scènes de notre ville, d'œuvres d'auteurs d'origine genevoise ou suisse », — lisons-nous, dans **Les Feuillets** (août). Cette association a consulté « quelques écrivains et artistes d'une compétence incontestable » sur l'œuvre qu'elle voudrait réaliser. La réponse de M. Louis Dumur paraît dans *les Feuillets.* Elle envisage la question d'un point de vue supérieur et avec une netteté qui en fait une belle page de critique.

On ne saurait oublier, — surtout ici, — le beau *Rembrandt* qu'en collaboration avec Virgile Josz M. Louis Dumur fit représenter naguère sur la scène du « Nouveau-Théâtre », devenu le théâtre Réjane, ni *la Motte de Terre*, un acte représenté par *l'Œuvre*, où M. Louis Dumur prouvait les plus enviables qualités d'auteur dramatique. Nous rappelons ces « preuves », afin d'expliquer l'autorité des jugements que peut porter notre confrère sur les choses de théâtre.

Il souhaiterait, d'abord, que Genève devînt, concurremment avec Paris, un centre de « culture française » :

Certes, — écrit M. Louis Dumur, — Genève n'a pas failli entièrement à cette tâche. Son rôle dans l'histoire a été trop important pour qu'on puisse suspecter sa vaillance. Elle a doté le monde d'une formule religieuse nouvelle ; elle a donné des directions politiques, juridiques et sociales d'un haut intérêt ; maison d'éducation, fabrique industrielle, place banquière, elle a tenu et tient encore un rang éminent ; en sciences, elle a toujours été remarquable, et ses savants lui ont fait une durable auréole de gloire. Mais, en art, elle fut déplorablement négligente ; et en littérature, cet aspect si important de la culture, elle a été à peu près nulle. Et cependant, ce ne sont ni les talents, ni même les genies qui lui ont manqué : mais ils ont dû quitter ses murs, oublier à l'étranger la cité natale qui n'avait pas voulu les connaître, ou faire valoir ailleurs, pour en éblouir le monde et en étonner de loin une patrie récalcitrante, leur qualité de citoyen de Genève.

Le milieu genevois est-il vraiment rebelle à la culture artistique et littéraire ? Il a pu l'être, sous l'empire de considérations puritaines qui, en lui

constituant une physionomie spéciale et à d'autres titres intéressante, l'ont malheureusement trop longtemps asservi. Mais l'on ne saurait croire qu'il le soit de nature. Son goût éclairé, son instruction, sa valeur intellectuelle lui confèrent le rang d'une élite. Il n'y a donc là qu'une question de volonté, de mauvaise volonté. De jour en jour d'ailleurs, l'esprit moderne qui souffle de partout, balayant jusqu'aux vieux pavés de la ville haute, le libère un peu plus de sa chape de poussière séculaire. L'ostracisme devient moins sévère, la sécurité dans les opinions reçues n'est plus si grande, le doute disjoint les dogmatismes les plus assurés et *la Semaine religieuse* elle-même — qui l'eût cru? — consent à fêter Rousseau. Où sont les hostilités, les parti pris, les veto somptuaires d'antan? L'art n'en est plus reduit au pinceau calamiteux d'un copiste de pâturages. Toutes les voies lui sont ouvertes. On va jusqu'à lui construire un musée millionnaire où l'on réunit à grands frais les rares œuvres des maîtres genevois que l'on peut encore soustraire à l'étranger. Les lettres, cependant moins bien loties, commencent à être tolérées autrement que par d'honnêtes Enfantines ou de filandreux romans édifiants. Genève consent à héberger — difficilement — une modeste littérature.

M. Dumur évoque Marc Monnier qui, voici trente ans, rêvait d'une Genève qui serait le Weimar latin. Cette vision n'était, sans doute, pas étrangère à l'exemple du théâtre qui se construisait alors, sur la place Neuve, « avec les millions du duc de Brunswick ». Or, on n'a guère joué que les vieux opéras, les vieilles opérettes, sur la dite scène.

En sera-t-il toujours de même et Genève persistera-t-elle à ne demeurer artistiquement qu'une ville de province?

demande M. Louis Dumur.

Aux promoteurs de l'association qui lui demandait avis, il répond :

Genève, qui ne manque ni de poètes, ni de romanciers, ni de peintres, ni de sculpteurs, ni de musiciens, ne manque pas non plus d'auteurs dramatiques. Mais si les premiers commencent enfin, avec combien de scrupule et quelle hésitation, à être parcimonieusement encouragés, ces derniers ne le sont pas du tout. N'y a-t-il donc rien, absolument rien à faire ?

Messieurs, vous ne l'avez pas pensé. Conscients de ce que Genève se doit à elle-même, vous avez formé le projet de montrer, par une initiative aussi intéressante que neuve, ce qu'on pourrait attendre d'elle jusque dans un domaine aussi difficile que celui du théâtre. Vous avez conçu le désir de tenter à Genève la représentation de spectacles artistiques originaux, qui, si le succès répond à votre espérance, pourront former l'amorce d'un futur théâtre national. C'est une noble idée, digne de susciter, si, comme il faut le souhaiter, elle est comprise, un véritable enthousiasme.

Abordant de plus près votre audacieux projet, vous avez porté votre attention sur un auteur qui n'est plus un jeune homme, qui a déjà derrière lui de belles réalisations poétiques, et qui tient en portefeuille toute une œuvre dramatique considérable, une demi-douzaine de pièces peut-être, dont pas une encore n'a connu les feux de la rampe. Cet auteur est M. Ma-

thias Morhardt. Ne serait-il pas du plus haut intérêt, avez-vous pensé, que sa ville natale, Genève, lui offrît pour son œuvre une scène qu'il redoute peut-être, mais dont il ne pourrait qu'accepter avec joie le risque glorieux?

M. Dumur connaît l'œuvre dramatique de M. Morhardt. De ces pièces, il dit : « Dans une prose d'une grande beauté et d'une langue admirable, elles mettent en jeu des conflits élevés de tempéraments et d'idées. » L'auteur a-t-il seulement tenté de se faire jouer à Paris qu'il habite et où il a conquis, justement, une influence et une estime incontestées ? S'il s'est abstenu, — M. Louis Dumur l'explique par ces raisons générales :

Le théâtre parisien est devenu aujourd'hui un vaste marché d'affaires. Tombé tout entier entre les mains d'un trust d'auteurs et d'acteurs tout puissants, de capitalistes sans scrupules et de courtisanes de haute volée, il ne fait aucune place à l'artiste désintéressé qui, s'il ne dispose pas de sommes décisives, de moyens d'intrigues irrésistibles, ou d'une échine propre à le faire passer par les plus basses portes, se voit expulsé des antichambres directoriales comme le plus malencontreux des quémandeurs. Les affaires sont les affaires, et le théâtre n'est plus autre chose qu'une affaire. On ne connaît même plus ces scènes indépendantes qui, comme le Théâtre Libre, l'Œuvre, les Escholiers, s'étaient créées précisément pour lutter contre le mercantilisme dramatique et donner aux recherches nouvelles un champ fécond d'expérience. Elles ont disparu où se sont transformées, elles aussi, en entreprises vénales. Paris n'est plus qu'une foire.

On s'explique dès lors la répugnance que peuvent éprouver les auteurs sincères ou dépourvus du souple génie du négoce, à participer à cette parade. Et c'est aussi, faut-il expressément ajouter, ce qui suffit à motiver l'effort que doivent tenter les grandes villes de civilisation française, et, avant elles toutes, Genève, pour se soustraire à l'hégémonie néfaste de Paris et créer chez elles, avec leurs ressources, leur public et les forces intellectuelles et artistiques dont il ne tient qu'à elles de disposer largement, ces nouveaux foyers de vie rayonnante, que ne saurait plus remplacer l'éclat défaillant de la Ville-Lumière.

D'illustres exceptions tempèrent à peine l'énergie de ce jugement. Il est impossible de ne pas opposer à ce dédain général de l'art, à cette recherche du succès financier, qui précipitent la décadence des scènes parisiennes, — l'effort continu, admirable, courageux sans cesse, optimiste, malgré les dures leçons de la réalité, le travail gigantesque d'un homme tel que M. André Antoine. A l'Odéon, il continue son « Théâtre Libre ». Il ne demande que du nouveau dans les œuvres. Il ne désire que de découvrir des auteurs. Son théâtre serait le premier de Paris, au point de vue de la prospérité, si le goût du public n'était dangereusement corrompu. Son théâtre est vraiment le premier de Paris, en ce qu'il est celui où un auteur inconnu a la certitude, s'il prouve au directeur un talent original et sincère, de voir son œuvre de début mise en scène avec un amour,

une recherche du mieux vers la perfection, dont, ailleurs, les auteurs les plus applaudis ne trouvent pas l'équivalence.

§

Les Soirées de Paris (août) donnent deux poèmes d'une saveur très particulière, de M. René Bizet. En voici l'un, qui est un tableau d'une justesse de ton fort remarquable :

TROIS NÈGRES SUR UN BATEAU

Sur le pont du steamer qu'incline
Un tangage capricieux,
Trois nègres tristes et frileux
Ecoutent le chant des machines.

De longs pardessus fatigués
Couvrent leur carcasse qui perce
L'étoffe. Et le vent traverse
Leurs pantalons effilochés.

Ils regardent je ne sais quoi,
Désabusés et rachitiques,
Et tendent leur dos à la trique
D'un crépuscule amer et froid.

Là-bas, le port se vêt de brume.
Un trombone d'orchestre las
Nasille un air de Bamboula ;
Des lampions lugubres s'allument.

Et soudain, comme en une fête
Barbare, au bord de l'O'ango,
Sur la musique à trémolos,
On voit danser les trois squelettes.

§

De **La Vie** (14 septembre), cet « inédit » de Leconte de Lisle :

THÈSE, ANTITHÈSE ET SYNTHÈSE DE KANT

Mon objection

Thèse

Si vous supposez que le monde n'a pas commencé, vous admettez qu'à tout instant donné une série infinie d'états successifs du monde s'est écoulée. Or, cela est absurde, car une éternité actuellement écoulée est une contradiction, un non-sens.

Pareillement, si vous supposez un monde qui n'ait pas de limites dans l'espace, vous admettez un tout infini, ce qui est contradictoire, car pour qu'un tout, actuellement donné, fût composé d'un nombre infini de parties, il faudrait qu'on pût les compter successivement, ce qui est impossible, puisque cette opération demanderait l'éternité.

Donc, le monde n'est pas infini, donc il doit avoir un commencement dans le temps et des limites dans l'espace.

Antithèse

Mais si vous supposez que le monde ait commencé d'exister, vous supposez par cela même un temps antérieur au monde, un temps vide.

Or, dans un temps vide, nulle chose ne peut commencer, ou pourquoi commencerait-elle à un moment plutôt qu'à un autre, puisqu'il n'y a point de moment dans un temps vide ?

De même, si vous supposez le monde limité dans l'espace, vous supposez un espace au-delà du monde, un espace vide infini. Vous admettez donc un rapport nécessaire du monde avec quelque chose qui n'est rien, ce qui est absurde.

Donc, le monde n'a pas plus de limites dans l'espace que dans le temps, donc il est infini, donc il n'a pas commencé.

Synthèse

L'univers n'est pas un être en soi ; il n'a pas d'existence absolue, indépendante de nos sens.

Le temps et l'espace ne sont pas des réalités objectives. L'univers est un ensemble de phénomènes ; le temps et l'espace sont de simples formes de la pensée.

Il n'y a pas à se demander si le monde est fini ou infini, s'il a ou non commencé : le monde est la série de nos sensations.

Objection

Mais si l'univers n'est qu'une forme de la pensée, qu'est-ce qu'une pensée qui nie la réalité de tous ses objets ? elle s'anéantit elle-même. Il ne reste ni rien, ni temps, ni espace, ni univers, ni sensation, ni pensée.

Ainsi soit-il.

EGO.

§

M. Jean Monval étudie, dans **la Revue hebdomadaire** (31 août) : « François Coppée et les Parnassiens. » Une note à l'article nous apprend l'existence d'un « journal intime du poète, date de 1872 » qui contiendrait « des souvenirs curieux et amusants sur Mallarmé ». Nous les connaîtrons, sans doute, quelque jour. En les attendant, voici une appréciation du *Reliquaire* par le poète de *l'Après-midi d'un Faune :*

Le Reliquaire est selon tout mon être. *Le Lys* est une des plus magnifiques minutes que m'ait accordées la poésie. *Ferrum est quod amant*, encore. Je crois que c'est bien là vous : une si nette pureté que toutes les autres émotions que susciterait le poème, — profondeur, richesse, par exemple, — loin de s'émaner séparément en l'esprit, concourent encore à cette pureté, arrêtée, unique, — et que rien ne rayonne comme autour de l'œuvre des gens qui pensent à côté, ni même ne s'extravase en cadre, mais *se fige* en le contour coupé là où il cesse d'être. (Selon moi, il n'y a pas d'autre poésie maintenant...)

Ailleurs, Mallarmé expose son esthétique du poème :

... Le hasard n'entame pas un vers, c'est la grande chose. Nous avons, plusieurs, atteint cela, et je crois que, les lignes si parfaitement délimitées, ce à quoi nous devons viser surtout est que, dans le poème, les mots — qui déjà sont assez eux pour ne plus recevoir d'impression du dehors — *se reflètent les uns sur les autres jusqu'à paraître ne plus avoir leur couleur propre, mais n'être que les transitions d'une gamme.*»

Citons encore M. Jean Monval :

En 1868, le « poète las que la vie étiolait » (Stéphane Mallarmé) lui avouait (à Coppée), avec une indicible mélancolie, n'avoir pu fixer encore les harmonies intérieures, les sonorités dont les couleurs spéciales, fondues dans le rythme, exprimeraient son âme totale : « ... Voici deux ans que j'ai commis le péché de voir le Rêve dans la nudité idéale, s'écriait-il, tandis que je devais amonceler entre lui et moi un mystère de musique et d'oubli. Et maintenant, arrivé à la vision horrible d'une œuvre pure, j'ai presque perdu la raison et le sens des paroles les plus familières.

« Votre volume (1), si sage en son cadre restreint, accompagne les voix qui me reprochent ma faute : et croyez que je ne l'en aime que plus. J'en raffolais avant cette coïncidence : la mélodie en est une ligne fine, comme tracée à l'encre de Chine, et dont l'apparente fixité n'a tant de charme que parce qu'elle est faite d'une vibration extrême. Mais pourquoi vous dire ce que vous avez voulu faire ? Le seul mot qui vous ferait plaisir, si vous ne le saviez encore mieux que moi, est que cette série de poèmes est simplement *réussie*. — Je donnerais les vêpres magnifiques du Rêve et leur or vierge, pour un quatrain, destiné à une tombe ou à un bonbon, qui fût *réussi*. »

Memento. — *Le Correspondant* (25 août). — « L'Œuvre de Mutsuhito », par X... — Par *** : « M. Raymond Poincaré. »

La Revue hebdomadaire (24 août). — M. E. Ollivier : « Un Episode de la journée de Wœrth. » — Correspondance inédite de Léon Tolstoï.

La Vie (7 septembre). — M. G. Sarrazin : « La Renaissance de la vie spirituelle. » — « Belfort », par M. P. Dufour. — Un « inédit » du critique Emile Hennequin. — « Les Romans de Ch.-H. Hirsch », par M. René Wisner. — (14 septembre). — « France et Wallonie », par M. Louis Piérard. — « Les Lataniers », poème de M. E.-Georges-François.— « L'Œuvre de M. René Ghil », par M. Gaston Moreilhon. — « La Langue française et M. Ferdinand Brunot », par MM. Marius-Ary Leblond.

Revue du Temps Présent (2 septembre). — « Une vie de Mgr d'Hulst », par M. P. Leguay. — M. J.-M. Bernard : poèmes. — « Pour un ami », poème de M. A. Desvoyes.

La Nouvelle Revue (1er septembre). — « Le Caractère militaire », par M. le colonel Gruau. — « L'Instruction laïque et la Criminalité », par M. Armand Charpentier. — « La Dompteuse », comédie par M. Mario Prax. — « Pékin qui s'en va », par M. Louis Carpeaux.

L'Amitié de France (août à octobre). — « Paul Claudel », par M. Piero Jahier. — « L'Indissolubilité du mariage », par M. J. Barrallon. — « Un

(1) *Les Intimités*.

miracle de saint Macaire », par M. L. Guillot. — M. Ph. Henriot : « Action de grâces. »

Le Feu (septembre). — La suite du beau roman de M. Joachim Gasquet : « Tu ne tueras point... » — « La Ballade, le Songe et le Réveil », poème de M. Albert Erlande. — « Ch.-Henry Hirsch conteur », par M. Francis Carco.

Les Marches de l'Est (25 août). — « Un romantique, ennemi de la France : Henri de Kleist », par M. René Lauret. — « Les Roses du Valois », par M. G. Ducrocq. — « Le Mariage de Charles IX », par M. H. Dacremont. — « Notes sur un voyage à Tours (novembre 1870) », lettres de Ch. de Varigny, publiées par M. Louis Thomas.

La Province (tome XIX, n° 7, sans date). — « La Leçon d'art du XVIIIe siècle », par M. Camille Mauclair. — M. Saint-Georges de Bouhélier : « Trois sonnets. » — M. Han Ryner : « Les Fils de la Centaure. »

La Revue du Foyer (1er septembre). — « Duprat et François Ier », par M. Louis Madelin. — « L'Art Roman », par M. Péladan. — M. H. Verne : « Grandeur et décadence de l'opérette. »

La Revue critique des idées et des livres (25 août). — M. G. Maire : « Alfred Fouillée. » — « Lettres inédites du prince de Metternich », publiées et commentées par M. Fr. Renié. — « Villon et ses commentateurs », par M. J.-M. Bernard. — « Ceux qui restent », par M. Henri Bachelin.

La Nouvelle Revue Française (1er septembre). — « Miguel Mañara », mystère, par M. O.-W. Milosz. — Poèmes de M. Henri Aliès — « L'Accouchée », par M. Arnault. — « Le Pathétique des mendiants », par MM. J.-et-J. Tharaud. — « Suétone », par M. André Suarès.

La Revue (1er septembre). — M. A. Chuquet : « Tchernychev et Napoléon. » — « Ninon de Lenclos », par M. Faguet. — « La Vie d'une famille coloniale d'aliénés », par M. le Dr Rodiet.

Les Soirées de Paris (août). — M. Ch. Perrès : « Une histoire comique. » — M. R. Dalèze : « La Littérature des Intoxiqués. » — Poèmes de M. A. Tudesq. — « Petites recettes de magie moderne », de M. Guillaume Apollinaire.

La Revue de Paris (1er septembre). — « La Dette », par Albert Sorel. — « Poèmes » de M. Jean Cocteau. — « La Vie terrestre d'Adam et d'Eve », par M. A. Pauphilet.

La Grande Revue (25 août). — « Le Parlement sous la Révolution », par M. Ch.-M. Couyba. — « Le Théâtre espagnol avant Lope de Vega », par MM. Camille Le Senne et Guillot de Saix. — « Les Jardins et les arbres », poèmes de M. Noël Nouet. — M. Léon Werth : « L'Art à l'Ecole. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

A la recherche d'un mot nouveau (*L'Intermédiaire*, 10 septembre). — Chronique stendhalienne (*Paris-Midi*, 14 septembre) : *Stendhal et l'histoire.*

M. Pitollet a eu l'occasion d'assister en Suisse non à la naissance, mais à la fabrication d'un mot nouveau, d'ailleurs absolument inutile. Il n'y a que le peuple, c'est-à-dire l'innocent, qui peut présider à

l'éclosion d'un mot juste et utile. Quand les bourgeois lettrés s'en mêlent, ils ne produisent que des horreurs. Voici l'anecdote, qui n'est pas finie, telle que la raconte M. Pitollet dans **l'Intermédiaire** :

Un mot nouveau, alaquage : alaquer. — On sait quelles surprises réserve au Français de France un séjour d'études linguistiques dans la Suisse romande et les étranges déformations locales de vocabulaire qu'il a à y constater. Sans parler des contaminations dues à l'influence allemande sensibles même dans des organes qui se réclament directement de notre culture, avec maintes réserves, s'entend — le grave *Journal de Genève* en tête, — il est frappant d'avoir à relever des italianismes invraisemblables, docilement acceptés par une presse locale à laquelle fait défaut, chaque fois qu'elle ne plagie pas, ou ne reproduit pas des sources françaises, le sens profond de la nationalité, incarné dans un idiome à frontières et à caractères nettement délimités. Je me bornerai aujourd'hui à un exemple entre cent, recueillis au cours de mes pérégrinations dans le canton de Vaud. Ces jours derniers, assistant à un vol d'hydroplane sur le Léman, j'entendis prononcer, par un personnage influent de la région, le vocable alaquage dans le sens d'atterrissage. Comme il ne semblait susciter aucune surprise chez ceux auxquels il s'adressait, comme on parut en comprendre instantanément la signification, je me permis d'exprimer mon étonnement de ce néologisme à celui qui venait de l'employer comme inconsciemment. L'on m'apprit alors que le terme était admis, que des feuilles genevoises l'avaient patronné et qu'en tout état de cause il eût été ridicule de maintenir l'expression atterrissage pour un appareil qui ne se pose que sur l'eau...

Il ne faut point être grand clerc pour retrouver, dans ce mot nouveau, l'origine italienne : All'acqua, à l'eau, encore que de mauvais plaisants ne manqueraient pas, usant de l'esprit du crù, de n'y voir qu'un dérivé de lac, — Alaquer = descendre sur le lac ! On se demandera, sans doute, si la nécessité d'une création de toutes pièces se faisait, en l'espèce, sentir, après l'insuccès de la tentative pour inventer un néologisme qui rendît adéquatement le concept : voler en aéroplane. Mais, dans le cas affirmatif, ne vaudrait-il pas mieux choisir entre les termes suivants : aiguer et aiguage, adiver et adivage, affloter et afflottage ? L'on hésite à en proposer un quatrième : aquerrage et aquerrir, qui décidément, ressemble trop à acquérir. Le concours est ouvert... ou, plutôt, le pari.

CAMILLE PITOLLET

P. S. — La note ci-dessus était envoyée depuis un mois environ à *l'Intermédiaire*, qui n'a pu la publier faute d'espace. Depuis, le choix d'un vocable adéquat semble avoir préoccupé la presse du Léman. Voici, en tout cas, le petit article que publie l'un de ses organes, très répandu dans la région de Vevey :

POUR AFFLOTTER

Quelques journaux, dont un de Genève, ont adopté le mot *afflotter*, pour indiquer l'action d'atterrir... sur l'eau.

Le Journal de Genève propose ce matin le mot *aquatir*. Il trouve le mot *alaquer* peu gracieux (1). *Aquatir* l'est davantage, il est vrai, mais dira-

(1) Nous lisions, dans *le Journal de Genève* du mardi 20 août 1912, en effet :

t-on *aquatage* ou *aquatissage*? Cela ressemble beaucoup à *décatir* et à *décatissage*, et, trop parent de *aquatique*, cela sent trop... le canard. Pour nous, nous continuerons à employer *afflotter* et *afflottage*, mots à physionomie bien française ; ils peuvent s'employer aussi bien à propos d'un lac que d'une mer.

FEUILLE D'AVIS DE VEVEY (n° du mercredi 21 août 1912).

C. P.

Il y a des mouettes sur le lac de Genève. Comment dit-on quand elles se posent sur l'eau? Je pense qu'on dit : Elles se posent sur l'eau. Et bien, voilà comment il faut dire des hydroplanes.

§

On lisait dans **Paris-Midi**, le 14 septembre :

— **Chronique stendhalienne.**

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur,

Je lis dans *Paris-Midi* les échos stendhaliens à vous adressés par « M. Adolphe Paupe, bibliothécaire du *Stendhal-Club* ».

Depuis quelques années déjà, je m'intéresse à ce « M. Paupe ». On voit, dans les meilleures occasions, son nom cité à côté de Beyle, comme si l'existence posthume de celui-ci avait été liée par la main des Parques à celle, anthume peut-être, de celui-là.

Avez-vous lu, Monsieur, dans la préface écrite en 1904, par M. Bélugou, pour les *Soirées du Stendhal-Club* du regretté Stryienski, cette phrase : « Tout récemment encore n'a-t-il pas (il, c'est M. Stryienski) *inventé* M. Ad. Paupe, de qui l'on doit maintenant tant espérer ? »

Eh ! eh ! M. Bélugou a été bon prophète. « M. Ad. Paupe » a prospéré, et, avec lui, le Stendhal-Club. Qui oserait aujourd'hui contester la réalité de « M. Paupe » et douter qu'il soit fait, ainsi que vous et moi, de chair et d'os ?

Cependant, la phrase de M. Bélugou laisse subsister en moi une inquiétude, dont je vous saurais gré de me débarrasser ; quelques bons esprits, qui la partagent avec moi, partageront aussi ma reconnaissance.

Veuillez agréer, Monsieur, mes respectueuses civilités.

BOBLU,
15, *quai de la Rapée*.

Cette lettre a de quoi surprendre. Que M. Adolphe Paupe puisse passer pour un être chimérique aux yeux de qui que ce soit, on a du mal à l'admettre. Et pourtant, notre correspondant manifeste un scepticisme qui paraît sincère.

Qu'il soit rassuré ! M. Paupe est vivant, et bien vivant. Auteur d'une *Histoire des œuvres de Stendhal* (Bosse, éditeur), d'une préface à *Stendhal et l'Angleterre* de Miss Doris Gunnel, et d'une quantité considérable

« Après un excellent et rapide voyage, Burri « alaquait » dans la rade, près du Jardin anglais, etc. » La mise entre « » du vocable n'indiquant qu'une adoption conditionnelle, *le Journal de Genève* est donc revenu sur la question, dans le n° que cite la *Feuille d'Avis de Vevey* et que nous n'avons pas eu sous les yeux.

d'articles, notices et commentaires sur Stendhal, M. Paupe conserve chez lui, à Montmartre, la fameuse bibliothèque de ce non moins fameux *Stendhal Club*, dont M. Remy de Gourmont vient d'être élu président, au cours d'une séance sur laquelle nous donnerons prochainement quelques détails...

Nous serions curieux d'avoir des détails sur cette chimérique séance. Il n'y a que M. Paupe qui puisse les donner. Cependant (preuve nouvelle de son existence, ou du moins commencement de preuve) il nous écrit lui-même que cette note n'émanait pas de lui. Puis, s'il y a une suite, *Paris-Midi* nous ayant, à notre grand regret, échappé pendant huit jours, nous ne l'avons pas connue. Toutes ces histoires sont bien stendhaliennes par leur mystère. Quant à M. Paupe, ce sera sa gloire d'avoir longtemps passé pour un mythe. Pour moi je connais à sa générosité qu'il existe, et existe activement. Voici encore la curieuse page qu'il me communique :

Stendhal et l'Histoire. — Les historiens du Consulat et de l'Empire peuvent avoir une certaine reconnaissance envers Stendhal et M. Casimir Stryienski, car c'est grâce à *la Vie de Henri Brulard* que deux d'entre eux furent mis sur la voie d'une découverte intéressante. A la première visite que M. Stryienski fit à l'un d'eux (1) : — « Laissez-moi vous remercier, avant tout, de votre publication des posthumes de Beyle, dit l'historien. Vous n'imaginez pas le service que vous nous avez rendu, à mon collègue et à moi, car c'est par *la Vie de Henri Brulard* que nous avons été amenés à chercher pourquoi X... « *avait toujours peur* », et que nous avons découvert la cause de cette crainte perpétuelle, que Stendhal ne pouvait pas soupçonner. » On sait qu'il s'agit d'un haut dignitaire de l'Empire, qui possédait toute la confiance de Napoléon, mais qui avait un faible pour les Anglais, de sorte qu'il leur révélait les projets de Bonaparte, au moment le plus critique de sa lutte contre l'Angleterre...

L'histoire de cet espionnage fut racontée, à mots couverts, par l'interlocuteur de M. C. S. dans un recueil de *Lectures Historiques* (1894). Mais son collègue mit les points sur les i, avec une témérité digne d'éloges, dans son... *Dominique* (*de Grenoble*), publié en 1902, et c'est ici que la bibliographie intervient.

A l'apparition des premiers volumes de cette biographie, un membre de la famille X..., ému de cette révélation entachant l'honneur de son ancêtre, alla trouver l'auteur de *Dominique*, et lui demanda une réparation par les armes. L'historien, ne pouvant se battre en duel, offrit de faire arrêter le tirage de l'édition originale, et de remplacer par un carton les lignes accusatrices, ce qui fut accepté et fait immédiatement. La famille X... racheta même les exemplaires réclamés aux libraires, qui furent détruits. Les quelques volumes du premier tirage, sauvés du pilon, pourraient porter l'épigraphe du *Rouge et Noir* : LA VÉRITÉ, L'APRE VÉRITÉ. —

D'ailleurs, le dernier mot n'a pas été dit sur cette « ténébreuse affaire ». Un troisième historien (Franc-Comtois), très documenté, chercheur infatigable et souvent heureux, pour qui cette affaire n'a plus de secrets, a

(1) Mort en 1906. Voir Stryienski, deuxième préface de *Brulard*, 1912.

récemment découvert que « *l'amie de Paris* » émule de X... n'est autre que la grand'mère d'un célèbre général de cavalerie mort depuis peu...

Certes, cette note, pour les profanes, est un peu énigmatique, mais les initiés comprendront. L'auteur de *Dominique*, cela n'a aucun rapport avec Fromentin, naturellement.

R. DE BURY.

THÉATRE

Lemercier de Neuville : *Souvenirs d'un Montreur de Marionnettes*. Bauche, 5 ». — Maurice Dumoulin : *Favart et Madame Favart*, Un ménage d'artistes au XVIIIe siècle, 39 gravures et portraits. Michaud, 2,50. — Henry Lecomte : *Histoire des théâtres de Paris :* les Fantaisies Parisiennes, l'Athénée, le Théâtre Scribe, l'Athénée comique, 1865-1911. Daragon, 8 ». — Baron du Roure de Paulin : *La Vie et les Œuvres d'Antoine d'Auvergne*, dernier Directeur de l'Opéra Royal, 1713-1797. Daragon. — Joachim Rolland : *Les Juifves*. Sansot, 4 ». — Joachim Rolland : *Les Comédies politiques d'Eugène Scribe*. Sansot, 3,50. — Hesopue : *l'Impuissance du théâtre contemporain*. Sansot, 1 ». — Georges Polti : *Les Trente-six situations dramatiques*, nouvelle édition mise au courant et augmentée de deux index bibliographiques des œuvres et des auteurs cités dans cet ouvrage. Mercure de France, 3,50. *L'Art d'inventer les Personnages*. Figuière, 3,50. — Antoine Benoist : *Le Théâtre d'aujourd'hui*, 2e série. Soc. franç. d'imp. et de librairie, 3,50. — Paul Flat : *Figures du théâtre contemporain*, 1re série. Sansot, 3,50. — Carlos M. Noel : *Quelques auteurs et quelques pièces*. Essai de critique dramatique. Messein, 3,50. — Henry Bordeaux : *La Vie au théâtre*, 2e série, 1909-1911. Plon, 3,50. — Un lot d'œuvres dramatiques. — Paul Claudel : *Théâtre*. Première série, I ; *Tête d'Or*, première et seconde versions. II : *La Ville*, première et seconde versions III : *La jeune fille Violaine*. *L'Echange*. IV : *Le Repos du septième jour*, *l'Agamemnon d'Eschyle*, *Vers d'Exil*. Mercure de France. Chaque vol. 3,50.

La chronique de littérature dramatique ! C'est le plaisir de chaque fin d'année théâtrale. Un à un, les volumes arrivent, s'ajoutent les uns aux autres, s'entassent. Pour une pièce jouée, il y en a bien dix, vingt même, qui ne connaissent d'autre gloire que celle de former un mince cahier de papier imprimé. A chacune, on se dit, après l'avoir feuilletée : Il faudra que je lise cela. Puis on la range avec les autres. A la fin de l'année, cela fait trente, quarante, cinquante volumes qu'on n'a pas lus. Le jour arrive où il faut enfin écrire sa chronique. On attend même, tant on est enthousiaste, le dernier délai. Va-t-on alors, pris d'un beau, soudain et rapide courage, lire d'un seul coup tous ces ouvrages ? Je vous en supplie, ne répondez pas.

Il y a d'ailleurs de tout, dans cette collection de volumes : des pièces, le plus grand nombre, naturellement, puis des recueils de critique, et aussi des ouvrages anecdotiques, des travaux sur l'histoire du théâtre, des souvenirs d'auteurs ou d'artistes. Ce sont certainement ces derniers les plus amusants, je dirai même les seuls intéressants. Ma vieillerie va de préférence à ces vieilleries.

Voici par exemple **les Souvenirs d'un Montreur de Marionnettes**, par M. Lemercier de Neuville. C'est un livre qui a son agrément. M. Lemercier de Neuville nous conte là quelque chose

comme un nouveau *Roman comique,* le sien d'abord, et celui de ses amusants fantoches — son invention — qui eurent tant de vogue, qui furent si célèbres, pendant près de quarante années, et qui eurent, un peu partout, comme spectateurs, toutes les notoriétés du temps. Politique, littérature, théâtre, journalisme, il y a de tout dans ces pages écrites sans prétention par un brave homme, — on a bien l'impression, — qui eut à faire sa vie lui-même, au prix d'une ingéniosité et d'un travail incessants, et qui, s'il a atteint un jour un peu de célébrité et de fortune, les a certainement bien gagnées. M. Lemercier de Neuville a fréquenté pas mal de milieux. Il les a regardés, il les a observés, par le petit côté, peut-être, en journaliste, en écrivain de théâtre. Mais ce petit côté, c'est tout de même encore un peu de l'histoire. A côté de chapitres exclusivement personnels, on peut en lire d'autres, d'une curiosité plus étendue, comme *l'Entresol de Dinocheau*, un restaurateur du temps, — au coin de la rue Bréda et de la rue de Navarin, — qui donnait à manger à toute la bohême de 1860. M. Lemercier de Neuville a aussi connu beaucoup de gens : Déjazet, Léopold Laluyé, Glatigny, Villiers de l'Isle Adam, Noriac, Gambetta, Castagnary, Pierre Dupont, Courbet, Baudelaire, Poulet-Malassis, Pothey, Nadar, Delvau, Scholl, Murger, Mme Ratazzi, Desbarolles, Pierre Véron, Gustave Doré, etc., et sur tous il nous dit quelques mots, nous donne quelques anecdotes, cela pas toujours très neuf, du reste. Certaines pages de son livre m'ont rappelé des circonstances de ma propre vie. J'ai connu moi-même bien des gens dont il parle. Pendant dix ans, j'ai vu presque chaque soir, à la Brasserie des Martyrs, le poète-photographe Carjat, — il était plus photographe que poète, — déjà vieux, avec ses moustaches et sa barbiche peintes, les frères Lionnet, que je revois comme si je venais de les quitter, et le vieux mime Paul Legrand, avec son masque de Pierrot où étincelaient deux yeux vifs, un vrai La Tour. M. Lemercier de Neuville, en nous contant l'histoire de ses Marionnettes, en fait ainsi revivre d'autres sous nos yeux. Marionnettes humaines, qui furent, elles aussi, amusantes selon leurs moyens, qui eurent leur moment de gloire, tout au moins de notoriété, qui firent leurs trois petits tours... Mais vous connaissez le couplet.

Voici ensuite l'histoire de **Favart et Madame Favart**, par M. Maurice Dumoulin, dans l'intéressante collection de l'éditeur Michaud, *la Vie anecdotique des grands artistes et écrivains.* Un ménage modèle, dans lequel le mari profitait des galanteries — quelquefois forcées — de sa femme, notamment la liaison de Mme Favart avec Maurice de Saxe. Favart était le fils d'un pâtissier. Il peut être considéré comme le créateur, — le mot est un peu fort, disons plutôt le rénovateur, par les perfectionnements qu'il y apporta, — de l'opéra-comique, qui est, entre parenthèses, un genre bien

bizarre, tout en étant fort agréable, j'en conviens. Du reste, auteur, impresario, plus ou moins nouvelliste, ayant laissé des Mémoires, collaborant avec les auteurs de son temps, il fut une figure de son époque. Mme Favart, de son côté, passe pour avoir révolutionné l'art du costume au théâtre, dans sa partie un peu ce que fit Talma dans la sienne. La première, au dire de Favart, elle osa, jouant une paysanne, paraître en scène avec des sabots, la coiffure et la toilette à l'avenant M.Dumoulin nous donne aussi des renseignements sur le rôle d'informateur littéraire que tint Favart auprès du Comte de Durazzo, intendant des théâtres de la Cour de Vienne, rôle qui n'est pas le côté le moins curieux de sa vie, et qui n'était pas pour lui sans avantages, puisqu'il lui rapportait des honoraires annuels de 1.300 livres. Bornée tout d'abord à des conseils de théâtre, des avis de metteur en scène, cette correspondance s'élargit, devint mondaine, littéraire, potinière, un vrai journal privé, Favart se faisant en même temps l'agent théâtral de la Cour de Vienne, engageant pour elle chanteurs et chanteuses, comédiens et danseurs, etc. Un chapitre aussi nous montre les relations littéraires du ménage Favart : Voltaire, Collé, Sedaine, Marmontel, Pont de Veyle, Fréron, Goldoni, Voisenon, etc., la plupart plus ou moins amants de la femme en même temps qu'amis du mari, celui-ci, à cet égard, l'homme le plus complaisant du monde. Mme Favart morte en 1772, à 45 ans, Favart continue son métier d'auteur, joué à la Cour, devenu peu à peu comme un patriarche du théâtre, mécontent néanmoins de sa situation, quêtant les pensions, et meurt enfin à 81 ans, laissant une œuvre dramatique considérable, dont il ne reste presque plus rien. L'ouvrage de M. Dumoulin, comme tous ceux de cette collection, est illustré de façon fort agréable, au moyen de portraits, gravures, plans de l'époque.

Dans l'**Histoire des théâtres de Paris**, M. Henry Lecomte nous donne l'histoire très détaillée, — directions, œuvres représentées, artistes, analyses des spectacles, — de quelques-uns de nos théâtres de genre : *les Fantaisies-Parisiennes, l'Athénée, le Théâtre Scribe, l'Athénée Comique*, noms ayant servi à plusieurs salles, de 1865 à nos jours. C'est l'ouvrage documentaire par excellence. M. le baron de Roure de Paulin, qui doit avoir une carte de de visite bien chargée, s'il y inscrit tous les titres dont il fait suivre son nom sur sa brochure — cela vous a d'ailleurs un petit air d'académie provinciale qui a son charme, — nous raconte et nous rappelle **la Vie et les Œuvres d'Antoine d'Auvergne**, *dernier directeur de l'Opéra Royal*. M. Joachim Rolland étudie très savamment la tragédie française au XVIe siècle avec **les Juifves** de Robert Garnier, et tout un côté de l'œuvre de Scribe dans **les Comédies politiques d'Eugène Scribe**. M. Hésoppe, — un

critique féroce : il a mis une h devant son nom ! — nous montre, dans **l'Impuissance du théâtre contemporain**, tout ce qu'il y a de factice dans beaucoup de succès actuels. M. Georges Polti nous donne une nouvelle édition, mise au courant et augmentée, de ses **Trente-six situations dramatiques**, une œuvre extraordinairement surprenante par tout le savoir, l'ingéniosité, la forme d'esprit toute spéciale qu'elle montre chez son auteur, et les recherches qu'elle a nécessitées. M. Polti, en résumé, nous démontre ceci, et nous le prouve, qui mieux est : tout le théâtre humain, depuis ses origines à nos jours, se résume en trente-six situations. Oui, vous pouvez prendre toutes les œuvres dramatiques, les examiner. Quelque faible ou grande nouveauté qu'y aient introduite, — en apparence, — leurs auteurs, elles ne donnent au total, en tout et pour tout, que ces trente-six situations. Il y a trente-deux positions pour l'amour, dit-on. (Moi, je n'en sais rien. Je dis ce qu'on dit. Ce chiffre me paraît beaucoup, si l'on veut mon avis.) Il y a trente-six situations dramatiques. C'est un fait. Il faut s'y rendre. Je l'avoue, il y a dans les travaux de M. Polti quelque chose qui m'aveugle, m'étourdit, me confond. On n'est pas savant à ce point. C'est pour moi comme un travail d'algèbre dramatique. M. Polti me fait l'effet d'un homme qui inventorie, démêle, mensure, pèse, décortique, compare, classe la matière théâtrale en ses infiniment petits, et tout mis par lui en miettes, recolle l'essentiel en quelques fragments, — trente-six ! — qui résument le tout. C'est le critique des critiques, qui connaît toutes les pièces passées et que toute pièce nouvelle doit laisser sans surprise, ne lui donnant d'autre récréation que celle de la cataloguer dans telle ou telle de ces fameuses et éternelles trente-six situations. **L'Art d'inventer des personnages**. (*Les XII types principaux. Leurs 36 subdivisions et 154.980 variétés encore inédites*), le nouvel ouvrage publié cette année par M. Polti, montre cette même science de l'art dramatique exercée cette fois-ci sur les *Personnages* du théâtre.

Puis ce sont les recueils de critiques ou d'études dramatiques. J'en rougis de le dire, moi critique (par occasion, il est vrai) : de tout mon stock d'ouvrages, ce ne sont pas ceux que je trouverais les plus intéressants. Ils m'étonnent même un peu. Il faut une belle confiance en soi pour faire ainsi des livres avec des comptes-rendus de théâtre, ou il faut accorder, un peu bien généralement, une grande importance à ces pièces qu'on a vues, sur lesquelles on a écrit, pour un journal ou pour une revue, un article plus ou moins bien venu, beaucoup plus par métier que par attrait. De tels livres ne se sauvent que par une grande personnalité chez leurs auteurs, une façon un peu particulière de voir et de sentir les choses, une certaine capacité de dépasser son sujet d'une façon ou d'une autre. Cas assez

rare, on est bien forcé de le reconnaître. Après cela, puisqu'on publie ces livres, il faut bien qu'ils se lisent, et le fait est qu'on peut les lire, oui, tout de même. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'ils auront au moins cette utilité plus tard de renseigner sur le théâtre de notre époque. Ce sont des documents réunis à l'avance sur notre société. Rien que cela peut justifier leur existence. En voici donc quelques-uns. **Le Théâtre d'aujourd'hui**, 2e série *(Le Théâtre de Capus. Le Théâtre de Maeterlinck. Le Théatre de Rostand. Coup d'œil d'ensemble)*, par M. Antoine Benoist. Un livre sérieux, celui-ci. Je l'ai à peine entr'ouvert que je me suis senti intimidé. « Il n'est pas inutile, nous dit M. Antoine Benoist, avant d'étudier le théâtre d'Alfred Capus, de lire ses romans, ses nouvelles et même les courts articles qu'il a donnés aux journaux pendant ses années d'apprentissage. Il est curieux de le voir s'essayer, parfois assez gauchement, dans des genres variés, petits tableaux de mœurs, fantaisies paradoxales, anecdotes de la vie bourgeoise ou de la vie d'artiste .» Et M. Antoine Benoist est recteur de l'Académie de Montpellier, c'est sur la couverture de son livre ! Qui aurait pu penser qu'il se connaissait ainsi en nouvelles à la main, en propos boulevardiers, en journalisme ultra-parisien ? N'empêche que M. Antoine Benoist dit de bonnes choses, çà et là, sur notre théâtre. Il a écrit sur les prétentions dramatiques de M. Henry Bataille une page qui ne manque pas de moquerie, et s'il a quelque admiration pour M. de Porto-Riche, il ne s'est pas laissé prendre au *Vieil Homme*, moins benêt ou moins complaisant que M. Gustave Lanson, par exemple. « La hantise de l'amour physique, écrit-il, l'obsession sexuelle, qui est l'inspiration même de l'ouvrage, est d'autant plus pénible que la grosièreté du fond s'allie à la préciosité de la forme. Je n'aime pas beaucoup les gauloiseries de vaudeville : mais le libertinage triste, l'érotomanie avec des prétentions littéraires, me semble encore plus intolérable ». M. Paul Flat est un écrivain sincère, écarté de toute coterie, jugeant en dehors de la mode, du seul point de vue de l'art, et aussi, un peu, de la morale. Il réunit dans **Figures du Théâtre contemporain**, *1re série*, des articles de critique divisés en trois parties : *Théâtre idéaliste*, avec MM. d'Annunzio, Maeterlinck, Edouart Schuré et Joséphin Péladan, qui fut Sâr, à sa belle époque, voilà longtemps ; *le Théâtre en vers*, avec MM. Rostand, Jean Richepin et Catulle Mendès ; *le Théâtre d'Amour* avec MM. de Porto-Riche, Lemaître, Lavedan, Donnay et Bataille. Ce sont les pages d'un lettré, d'un artiste, d'un écrivain qui a des vues de poète, — des pages graves. Ce sont aussi des articles de critique que M. Carlos M. Noël réunit dans **Quelques Auteurs et quelques Pièces**, un volume pour lequel mon vieil ami Camille Le Senne, — nous étions ensemble au collège et

il avait déjà alors ce même physique amusant, — a écrit une préface très éloquente. Je ne sais si c'est que ces articles ont été écrits pour des journaux argentins, mais on y trouve une liberté de jugement qui plaît tout de suite. Avoir qualifié le théâtre de MM. de Flers et de Caillavet : *Théâtre d'agrément*, n'est-ce point juste ? Ni blâme, ni éloge : Théâtre d'agrément. C'est-à-dire : Théâtre pour passer la soirée. Cela dit toute la matière. Rien de trop, rien de moins. Hélas ! M. Carles M. Noël, reproduisant ailleurs quelques-uns des principes d'esthétique dramatique de M. Henry Bataille, exprimés dans cet admirable vocabulaire qu'on sait, avoue aussi ne pas très bien comprendre. Moi qui croyais que les étrangers au moins comprendraient ! C'est vraiment à désespérer. Pour finir cette série, **La Vie au Théâtre**, *2e série, 1909-1911*. Un gros volume, près de cinq cents pages. Auteur : M. Henry Bordeaux. C'est tout dire. Vous me direz que j'ai tort de le prendre si légèrement, que M. Henry Bordeaux a du talent ? Parbleu ! Je me demande ce qui resterait à M. Henry Bordeaux s'il n'avait pas de talent ?

Pour les œuvres dramatiques, dont c'est bien le tour, il n'y a que l'embarras du choix. Chacun peut trouver pour son goût dans ces nouveautés. Aimez-vous le théâtre savant, patoisant, la tragédie ! les retraductions en vers de choses cent fois traduites ? C'est pour vous qu'ont travaillé M. Jean Ott avec **Sâdya**, un acte en vers, d'après le fabliau du trouvère Henri d'Andeli, M. Dezeuze avec **Sant Roc de Mount-Pelié**, pouèma dramatic en 4 ates emé la traducioun en lenga francesa (si c'est possible de parler ainsi !), MM. Théodore Lascaris et Paul Barlatier, avec **Iphigénie en Tauride**, tragédie antique en 2 actes et en vers, M. le Docteur H. Mireur, avec **Œdipe-Roi, Œdipe à Colone, Antigone**, tragédies de Sophocle, traduites et adaptées en vers français (travail soigné, par un médecin !), M. Victor Ménagé, avec **Roméo et Juliette**, drame en 5 actes, en vers, adapté de la pièce de Shakespeare. Nous avons aussi, dans une autre partie, **Une après-midi chez Julie de Lespinasse**, suite de scènes par M. Georges Eliac, préfacée avec ravissement par M. le Marquis de Ségur, et **Caïn**, mystère biblique en 2 tableaux, en vers, d'après Lord Byron, par M. Mario Prax, qui écrit lui-même ses préfaces. Cela ne vous dit rien ? Vous préférez les pièces patriotiques, sociales ? A votre aise. Voici **Villers-aux-Bois**, drame historique en 3 actes et 4 tableaux, suivi de **Sidi-Brahim**, poème-épique en 3 tableaux, par M. Raoul de Rivasso, puis **La Guerre**, comédie en 3 actes, par M. Albert Bailly, puis **Vindex**, drame social, en vers, 5 actes, 8 tableaux, par M. Etienne Bellot. Nous y ajouterons deux drames en vers, **Le Songe de la Vie**, 4 actes, par Mlle Gemma de Vesme, avec une présentation de M. Camille Flammarion, et **Sauvée**,

2 actes, par M. Henri Fauvel, musique de Chaminade, avec une préface, assez bien tournée dans sa méchanceté, de MM. Amédée Coignet et George Ackain. Quant aux comédies de genre, — ah ! vous vous réveillez ! — nous avons plusieurs articles : **Dans la Lune**, fantaisie comique en 2 actes en vers, par M. Joseph Molierac, qui rappelle fort Molière... par son nom, **Théâtre fantaisiste**, en vers (*Crépuscule florentin, la Chute d'Eve, Rêve bleu, le Jugement de Paris, Estérel ou la fin des Fées*) par M. Marcel Rognat, **les Ailes Closes**, pièce en 3 actes, de M. Robert d'Humières, **les Etourderies sentimentales**, pièce en 2 actes, par Mme Mathilde Osso, **les Petits Complots** (*Féminisme. La Peur du Divorce. L'Entente cordiale. Les Cadets du Roy*) par Madame Lucy Achalme, **la Faunesse** et **Monsieur Tarnulphe s'amuse**, deux pièces de M. Salvator Delaville, **Drames égrillards**, par M. K. O. Athom (quelle modestie!), **le Renouveau**, comédie en 3 actes, par M. F. Borteau-Loti. Comme vous le voyez, je suis impartial, éclectrique. Je mentionne tout. J'aurais de quoi faire un volume, que je ferais un volume. Mérite mince, d'ailleurs. Des titres, cela se lit si facilement! Je signalerai également la publication ou brochure de **l'Assomption de Paul Verlaine**, scène pastorale de M. Ernest Raynaud, jouée avec grand succès à l'Odéon lors de la matinée Paul Verlaine, le jour même de l'inauguration du Monument. M. Ernest Raynaud l'a fait précéder dans sa brochure de **Considérations sur Paul Verlaine**, paroles d'un poète sur un poète, profondément justes et qui devaient être dites. **Le Pain**, la tragédie populaire de M. Henri Ghéon, représentée la saison dernière au Théâtre des Arts et qui est une œuvre à lire. **Ce Bougre d'original**, la très curieuse petite pièce de M. Gabriel Soulages. J'ai revu tout de suite, en la recevant, la maigre, fière et douloureuse personne de son héros, le baron Mulot, si simplement et éloquemment campée par M. Soulages, comme un frère, je vous l'ai déjà dit, de l'admirable Brummel. Un dernier volume me reste, **La Marche à l'absolu**, par M. Pierre Balsac. Une chose tout à fait drôle. Ce n'est peut-être pas absolument du théâtre. L'auteur a mis en sous-titre : *Divagations dialoguées*. Divagations fort amusantes, en tout cas, et dans un dialogue fort bien venu. Cela ne ressemble pas à tout ce qu'on lit.

Maintenant, il y a aussi le **Théâtre** de M. Paul Claudel, quatre volumes (voir le détail au sommaire). Cela, c'est de la belle littérature.

Il est bien évident qu'on ne peut qu'admirer les œuvres de M. Paul Claudel. On ne trouve pas chez beaucoup d'écrivains cette typographie curieuse (1), cette fertilité verbale, cette surabondance de méta-

(1) Quelques exemples seulement. Presque tout serait à citer.

phores, les mêmes choses dites, redites et répétées sous autant d'images différentes (1), — Dieu nous garde du malin et de la métaphore, disait déjà Courier qui pourtant ne connaissait pas M. Paul Claudel, — et j'ajouterai ces éloquentes leçons de catéchisme que se donnent les personnages de cet auteur. Je viens de parcourir ces quatre volumes. M. Paul Claudel offre de la beauté, nous dit-on. Jamais ne fut mieux prouvé que beauté peut être différent d'intelligence.

M. Paul Claudel, ainsi dramaturge prolixe, ultra-hyperbolique, et, en réalité, sous tout son phébus, diseur de peu de choses, est, paraît-il, consul de France à l'étranger. Evidemment il ne doit pas écrire ses rapports du style extraordinaire qu'on voit dans ses ouvrages littéraires. On assure d'ailleurs que ces rapports sont des merveilles de style simple, net et clair. M. Paul Claudel serait donc capable d'écrire d'une façon sensée. Que dites-vous alors de cet enfantillage : M. Paul Claudel a deux styles : un style de fonctionnaire, et un style de littérateur. (Et songez à tout ce que sous-entend déjà d'inutilité, d'artifice et de puérilité ceci : style de littérateur.) Lequel

Je—ne—le—peux
Pas. Je ne le peux
Pas.

Je suis venu vers toi ! J'ai voulu contempler une
Chose jeune encore telle que je fus,
Et le commencement...

Comme la danseuse qui ne peut quit =
= Ter le tapis de muguet, un charme nuptial appesantit ses chevilles !
(*Tête d'or.*)

Où vas-tu, où me mènes-
Tu ? Il ne fait pas clair.

Prends, ô belle nuit ! ces
Roses, ces transparentes pivoines !

... J'aime, je vois, je ne craindrai point
D'adorer, même seule. Je ne
Manquerai point de crier : Qui
Reconnaîtra d'un juste retour la munificence de la Paix !

Je
Ne meurs pas.

Que dit-
Elle ?

Je ne tournerai pas la tête vers toi, je ne te regarderai pas. O
Plus soyeuse que la peau de la rose ! O
Chevelure !
Ne me reconnais-tu
Pas ?
(*La Ville.*)

(1) Ici aussi, il faudrait tout citer. Chaque ouvrage y passerait à peu près en entier. Ecrits en style simple, et présentés dans une typographie normale, les drames de M. Paul Claudel tiendraient aisément en cinquante pages. Ils en ont à peu près chacun deux cents, souvent plus. Jamais écrivain n'a été plus verbal, et, ce qui est surtout à relever, plus uniquement verbal.

des deux lui est naturel, ou, si vous voulez, le moins cherché ? Si c'est le premier, et que le second soit chez lui l'effet d'une esthétique, je le plains de croire que la littérature nécessite autant d'emphase, d'ailleurs fort lourde, et je le plains encore, si c'est le second, et que le premier lui demande au contraire, un effort, d'être dépourvu à ce point de simplicité et de naturel. On me contredira si l'on veut. Nous sommes dans le domaine de la prose. Malgré toutes ses bizarreries typographiques. M. Paul Claudel écrit en prose. J'oserai dire alors que le véritable écrivain ne connaît pas ce dualisme. Son style est si bien, si fortement, si sincèrement l'expression de sa personnalité, qu'il écrit de ce style, — bien empêché qu'il serait de faire autrement, — aussi bien ses livres que sa correspondance. Qu'on me désapprouve si l'on veut : dans ce domaine, des imperfections naturelles valent mieux que des perfections appliquées et ce qui compte, c'est toucher, c'est vivre, c'est être vrai, bien au-dessus de l'art. Avoir deux styles, comme M. Paul Claudel, c'est faire des livres comme un menuisier fait des tables, d'une façon tout extérieure à soi. C'est d'ailleurs, je le sais fort bien, le cas de la plupart des écrivains, et ce qui fait le peu d'intérêt des livres en général. Au lieu d'être l'expression d'individus pour lesquels écrire est un besoin autant qu'un plaisir, ils ne sont que les travaux soit d'artistes, c'est-à-dire de gens chez qui une esthétique ou une autre a détruit le naturel, soit de gens de métier. Un bel exemple que je connaisse de cette fabrication littéraire est M. Paul Adam. J'ai eu l'occasion de voir de ses manuscrits. Tout d'abord, M. Paul Adam écrit dans le style le plus simple, le moins littéraire, sans mots extraordinaires, d'une façon assez commune même. On jurerait d'un homme sage, qui pense clairement et dit tout bonnement ce qu'il a à dire. Mais M. Paul Adam est par excellence un littérateur. Ce premier jet, — jet naturel ! — ne saurait le contenter. Il le retouche, le corrige, hausse le ton, embellit ses phrases, met des mots distingués, — il le pense, du moins. On sait les merveilles que cela nous vaut et qui font de M. Paul Adam un de nos écrivains les plus illisibles. Je donnerai encore cet autre exemple. Un auteur avait récemment à répondre, dans une revue, à un contradicteur. Ayant un texte à reproduire, il avait d'abord écrit pour le présenter, après les explications nécessaires, ces mots : *Lisez ceci*. C'était évidemment peu cherché. *Lisez ceci*, c'était ce que nous aurions écrit, vous ou moi. Notre auteur avait trop de goût pour ne pas s'en apercevoir en corrigeant l'épreuve de sa réponse. Aussi remplaça-t-il ce *Lisez ceci* trop bourgeois par un *Oyez* qui avait un autre air, n'est-il pas vrai ? Voilà pourtant ce que c'est que l'amour du beau style !

J'avais préparé bien des citations des drames de M. Paul Claudel, je voulais faire admirer, dans la mesure de mes moyens, cet extraor-

dinaire bavardage, cette suréloquence fumeuse, cette folle et barbare agitation de mots. Ils sont, paraît-il, la marque du génie. Mais cette chronique est déjà fort longue. Cela m'entraînerait outre mesure. M. Francis de Miomandre a bien voulu nous dire un jour, — j'ai noté ses paroles mêmes, — que M. Paul Claudel « montre dans son œuvre un très grand sens des réalités de la vie ». C'est peut-être plus facile à dire qu'à prouver, et M. de Miomandre s'est en effet contenté de le dire. Pour moi, j'ai vu, dans *Tête d'Or*, le héros apporté sur la scène, déchiré et pantelant, perdant son sang par cent blessures, mourant, allant mourir, mort! et néanmoins pendant vingt-cinq pages encore se répandant en métaphores. Cet exemple, — il en est d'autres, — m'a convaincu. Toutes ces choses, d'ailleurs, n'ont pas autrement d'importance. Il nous faut ainsi de temps en temps un prodige littéraire. Nous avons aujourd'hui M. Paul Claudel. Ses œuvres ravissent ces beaux ténébreux littéraires pour qui une page de Saint-Simon, une pensée de Chamfort, une comédie de Beaumarchais, un conte de Voltaire, une page de Courier, un roman de Balzac ou de Stendhal, une page claire, sensée, prompte, spirituelle et éloquente dans son émotion, ne sont évidemment que des platitudes. Ces esprits « avertis », comme on dit, aiment la redondance, le verbalisme, les métaphores à répétitions, l'obscurité savante et voulue, la littérature purement cérébrale et inventée, en un mot l'art, avec un grand A. Il faut bien que jeunesse se passe. Plus tard, ayant vécu, ils demanderont une littérature plus fine, plus sensible, plus sincère, plus spontanée, une littérature prise dans la vie et la recréant, la seule qui compte et qui dure. Je ne donnerai pas grand'chose alors des mérites de M. Paul Claudel à leurs yeux.

Quelqu'un me disait récemment : « Quand on aime vraiment les lettres françaises, et notre langue, quand on songe à tout ce qui fait leur beauté, à ce qui est leur caractéristique même : clarté, légèreté, netteté, esprit, émotion aussi, leur « probité », comme disait Rivarol, des écrits comme ceux de M. Paul Claudel, vraiment cela donnerait presque de la haine. »

Vaut-il pas mieux en rire?

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

L'Affaire Parsifal et les lois de propriété artistique.— L'Affaire Parsifal a déjà fait couler beaucoup d'encre en Allemagne, et la récente intervention de Richard Strauss dans le débat a attiré l'attention universelle sur un cas qui, pour sembler particulier, n'en soulève pas moins d'intéressantes questions d'ordre plus général et de nature assez complexe. On connaît les faits. Wa-

gner a exprimé la volonté formelle que *Parsifal* demeurât la propriété exclusive de Bayreuth ; que le théâtre spécial, créé par l'artiste qui lui avait destiné son œuvre, conservât indéfiniment le monopole des représentations de celle-ci. Or, en 1913, il se sera écoulé trente années depuis la mort de Wagner (1883) et *Parsifal* tombera dans ce qu'on appelle « le domaine public ». A partir de cette date, dans le monde entier comme outre Rhin, on pourra jouer librement *Parsifal* sur n'importe quelle scène et dans n'importe quelles conditions : c'est la loi. En admettant même que ces scènes et ces conditions soient dignes du chef-d'œuvre, la volonté de Wagner n'en serait pas moins brutalement méconnue. Pour l'empêcher, il faudrait qu'une décision exceptionnelle amendât la législation allemande qui régit la matière, ainsi que le demandent ou le souhaitent la famille de Wagner et ses fidèles. Poser ainsi la question, c'est, en l'espèce, la résoudre. Wagner avait évidemment ses raisons pour consacrer *Parsifal* à Bayreuth. Quelles qu'elles soient, on n'a pas plus à les discuter que même à les connaître : cela suffit qu'il l'ait voulu. Comme l'a proclamé Richard Strauss, « le respect de la volonté du génie » est l'unique considération qui doive décider ici. La gloire de Wagner est assez haute et pure pour que le Parlement de sa patrie puisse disposer d'une heure à son intention, j'imagine, et que l'œuvre de son génie ait le droit d'échapper à la loi commune.

Cependant, si elle en a le droit, c'est peut-être surtout parce que « la volonté » dont il s'agit n'apparaît inspirée que par de nobles motifs. Le privilège de Bayreuth sur *Parsifal* fut toujours désintéressé. Bien loin de constituer un profit pour Wagner et les siens, il leur a été onéreux en les privant de sans doute considérables tantièmes que leur eussent payés la plupart des théâtres lyriques de l'Europe et certains d'ailleurs, tandis que nul n'ignore que, de par « la volonté » de son fondateur, les bénéfices de Bayreuth sont entièrement employés à assurer l'existence et la prospérité de l'entreprise. Mais le génie habite des corps parfois fort différents, et, rien qu'en songeant à l'âpre avidité de Gluck, il est permis de supposer une interdiction analogue dictée par un souci de spéculation égoïste. Le cas serait alors tout autre, et Richard Strauss semble l'avoir discerné, et vraisemblablement voulu marquer, en parlant, à propos de l'œuvre d'un homme de génie, de la « volonté » et non de la « propriété » de celui-ci. Le respect d'une volonté implique que cette volonté soit respectable ; le respect de la propriété est du ressort du code et évoque avant tout une question de gros sous. Néanmoins, dans la circonstance, Richard Strauss aurait pu employer l'un ou l'autre mot. Et ceci nous amène à étudier le problème de la « propriété artistique », lequel est beaucoup plus complexe qu'il n'en a l'air, et se rattache étroitement à *l'Affaire Parsifal*, puisque ce sont

les effets de la législation courante qui en ont provoqué l'incident.

Cette législation, qui tient l'œuvre d'art pour une marchandise, est absurde à un tas d'égards, bornée, grossière, grâce autant à l'habituelle incompétence de ceux qui sont chargés de l'appliquer qu'au mercantilisme de ceux qui en furent les promoteurs, — et cela, il n'y a pas longtemps. Car la « propriété artistique » est une innovation, une conquête du dernier siècle. Auparavant, le musicien créateur était quasiment un artisan, qui vendait son ouvrage comme il pouvait, pour une somme une fois payée, et ceux qui le lui achetaient n'étaient pas notablement mieux défendus que lui. Telles fortunes d'éditeurs fameux ont eu pour principale origine le pillage et la contrefaçon. Et le sans-gêne était pareil au théâtre. Un Weber put voir son *Freischütz* tripatouillé, caricaturé en *Robin-des-Bois* par Castil-Blaze, sans que l'auteur eût le moindre recours contre celui qui, non seulement le dépouillait pécuniairement, mais galvaudait son œuvre et ridiculisait son génie. Quoique imparfaite, la législation, de plus en plus internationale, sur la propriété artistique est assurément un progrès sur l'état de choses antérieur. Aujourd'hui les temps sont tellement changés qu'il semble volontiers de prime abord choquant que la propriété artistique ne soit pas absolument assimilée aux autres, qu'elle puisse être au bout d'un certain délai périmée, pour que son objet tombe dans le domaine public et devienne désormais la propriété de tous. Ce principe est pourtant la partie la plus inattaquable, et la seule peut-être, de la loi. Ce qui distingue glorieusement les productions de l'intelligence et du génie c'est de constituer par essence le patrimoine de l'humanité. Il est juste, il est nécessaire que ce qui concourt à la culture générale, et surtout à la plus élevée, ne puisse être en quelque manière confisqué aux fins d'intérêts personnels, puisse au contraire être vulgarisé autant et aussi tôt qu'il est possible même en dépit des « volontés » les plus autorisées. Toutefois, pour que cette vulgarisation soit féconde et, partant, cette sorte d'expropriation justifiée, l'indispensable condition serait que la beauté de l'œuvre d'art y fût scrupuleusement respectée ; et cette beauté artistique de son œuvre s'atteste évidemment la « propriété » véritable et à tout jamais intangible du créateur. D'autre part, étant données nos mœurs successorales, il y a manifestement quelque chose de pénible à ce qu'un grand artiste soit ainsi totalement dépossédé dans la personne des êtres chers qui lui survivent, et que les héritiers immédiats d'un homme de génie se trouvent moins favorisés à cet égard que les plus lointains légataires d'un immeuble de rapport ou d'économies avunculaires ; bref, il peut apparaître au suprême degré légitime qu'un artiste, non seulement vive de son art et en tire le meilleur parti matériel, mais doive être reconnu « propriétaire » de son œuvre au même titre que le

plus obtus de ses concitoyens des fruits de son travail et, sous les réserves susdites, ait la pareille faculté d'en disposer après sa mort, sans que ses alliés par le sang soient à quelque moment frustrés des avantages éventuels qui s'y rattachent.

Les lois sur la « propriété artistique » n'aboutissent à aucun de ces résultats divers et nullement incompatibles. En considérant unanimement l'œuvre d'art comme une simple marchandise de possession précaire, elles ont faussé le caractère de l'objet en cause au détriment autant de l'artiste et des siens que de la culture collective, et en faveur des seuls marchands. Il était assurément impossible au législateur de s'ingérer dans les relations entre artistes et éditeurs ; il ne peut donc que les ignorer et en constater le dénouement. Or, en ce qui concerne la musique, ce dénouement est d'ordinaire la « propriété » exclusive de l'éditeur sur l'œuvre publiée. Les compositions musicales se vendent généralement, à bien peu près toujours, à forfait, sans que l'auteur ait rien à espérer de leur succès futur ; le prix des œuvres théâtrales est parfois échelonné en plusieurs échéances correspondant à un nombre de représentations déterminé. Ce nombre convenu une fois atteint, l'artiste n'a plus rien à prétendre sur les produits de l'édition de son ouvrage dans l'avenir. Il s'ensuit qu'à ce point de vue le droit de propriété courant après la mort d'un musicien ne profite qu'à l'éditeur. Pendant trente ans en Allemagne et un peu partout, pendant cinquante années en France, le public mélomane doit payer 15 ou 20 francs et plus des partitions qui, tombées dans le domaine public, lui sont aussitôt proposées entre 3 et 6 francs par de multiples concurrents. En remarquant que ces derniers, malgré la différence, gagnent naturellement encore sur la marchandise, on peut se rendre compte facilement de l'énormité des bénéfices ainsi réalisés et auxquels sont rarement proportionnés les risques initiaux. Les confidences de Wagner, entre tant d'autres, ont révélé les sommes dérisoires qu'il toucha pour la propriété de chefs-d'œuvre qui rapportèrent depuis des millions aux acquéreurs. Il est évident que de telles conséquences de la loi sont un obstacle à la diffusion de l'œuvre d'art, et de semblables délais paraissent excessifs. Une œuvre musicale qui vaut d'être réimprimée au bout de dix années après la mort de l'auteur devrait pouvoir l'être par tous. Et la législation imposerait alors équitablement, à l'éditeur original comme aux nouveaux, et au profit des héritiers de l'artiste, une redevance perpétuelle, proportionnelle aux prix de vente et par là incapable de nuire même aux éditions populaires. Car, si ces commerçants publient même à bon marché cette œuvre, c'est qu'ils y ont des bénéfices, et, ceux-ci provenant en dernier ressort du talent ou du génie de l'artiste, on ne comprend vraiment guère en quel honneur la famille de celui-ci serait exclue de toute participation à une

aubaine enrichissant des étrangers. Il y a là, dans l'état actuel de notre conception de la « propriété », une injustice flagrante et qui n'est aucunement nécessaire à la vulgarisation de l'œuvre d'art. Une telle diminution de la durée d'un privilège abusivement exclusif servirait, au contraire, cette vulgarisation, sans violer des droits légitimes, et que leur origine fait certes respectables entre tous ; mais elle aurait sans doute d'autres suites non moins excellentes. Les bénéfices commerciaux inhérents pour un si long temps à la propriété d'une œuvre musicale, et spécialement lyrique sont de nature à inciter les possesseurs à défendre énergiquement une source de revenus aussi précieuse que commode, à combattre par tous les moyens un art novateur apte, en transformant la sensibilité du public, à porter préjudice à leurs affaires. On ne saura jamais à quel point l'influence ou les intrigues de puissants éditeurs ont contribué à la campagne qui, pendant des années, écarta les ouvrages wagnériens de nos théâtres. Les petits marmitons qui sifflaient la première de *Lohengrin* sur la Place de l'Opéra n'y étaient pas venus tout seuls. Il est infiniment probable que, si le désuet répertoire ainsi menacé avait été d'ores et déjà dans le domaine public, il aurait disparu bien plus tôt de l'affiche, supplanté par son triomphant adversaire. Il est remarquable, en effet, que jadis, quand le régime de la propriété artistique n'était point établi, un succès de mauvais aloi était habituellement aussi éphémère que les engouements de la mode, et que l'accidentelle renommée d'un « amuseur » ne lui survivait guère. On ne pourrait assurément pas en dire autant aujourd'hui. La réduction à son minimum équitable d'un monopole commercial, qui n'est rémunérateur que pour un marchand, entraînerait donc presque fatalement à cet égard une sorte d'assainissement, de désencombrement propice aux véritables œuvres d'art, à celles qui seules sont dignes de « rester » et, comme en témoigne un passé séculaire, qui restent précisément pour remplir les catalogues des éditeurs de tous pays et même continents.

On voit que cette loi de propriété toute marchande est, en réalité, aussi peu favorable à la diffusion de la culture artistique qu'aux droits de l'artiste et des siens sur son œuvre. Dans la pratique, elle ne laisse en propre au musicien que le produit des exécutions de ses ouvrages, lequel n'est guère appréciable qu'au théâtre. On ne saurait songer un instant à restreindre le privilège qui en résulte pour la famille de l'artiste, dont c'est parfois l'unique moyen d'existence. Nulle hérédité n'apparaît certes plus légitime. On se demanderait plutôt pourquoi ce privilège est limité ; pour quelles inscrutables raisons des étrangers, encore une fois, pourraient exploiter commercialement et profitablement un chef-d'œuvre à la barbe des héritiers naturels et déconfits de son auteur. En vérité, on ne découvre

pas pour quels motifs une propriété matérielle, évidemment aussi légitime que toutes celles définies par nos codes, ne leur est pas entièrement assimilée, et ne se perpétue pas comme elles, sous la forme d'une redevance, progressivement décroissante, si on veut, jusqu'à un certain terme, mais indéfinie. La seule objection valable serait que la vulgarisation de l'œuvre d'art en fût entravée ; ce qui, dans tous les cas, s'arrangerait sans peine par un prélèvement proportionnel n'atteignant que les bénéfices. Mais elle l'est si peu qu'il advient que ce privilège, essentiel à l'hérédité, soit aussi arbitrairement prorogé que subtilisé. En France, à tout le moins, la Société chargée du recouvrement des « droits d'auteur » les perçoit, non seulement sur les œuvres grevées légalement de cet impôt, mais indistinctement sur tous les ouvrages tombés dans le domaine public que ce soit d'hier ou depuis des siècles ; et ceci, tout bonnement au profit de ses membres vivants, à l'intention de quelque caisse de retraites ou fonds social. Il est certes d'une belle ironie que la loi tolère ces choses ; qu'après avoir si jalousement protégé le commerçant et si peu soutenu l'artiste, il paraisse l'indifférer que le descendant d'un homme de génie puisse crever de misère tandis que les chefs-d'œuvre de son ancêtre procurent des rentes à autrui. Mais, passé le délai qu'elle a fixé, cette loi incohérente estime que son rôle est terminé ; elle ne s'occupe plus de rien, elle se dérobe. L'œuvre d'art elle-même ne l'intéresse plus à partir du moment où elle a cessé d'être une « marchandise ». Désormais, l'œuvre d'art est dans le domaine public, elle appartient à tout le monde et n'appartient plus à personne. Et, en effet, dorénavant, chacun peut en faire impunément ce qu'il lui plaît : non seulement l'exploiter en toute liberté, mais la traiter à sa guise, la modifier, la travestir, la mutiler, la dénaturer irrémissiblement. Sans doute il serait dangereux de trop légiférer en une telle matière où l'absolue licence offre peut-être plus d'avantages encore que d'inconvénients. Cependant il est des conditions essentielles à la beauté d'une œuvre d'art que la loi pourrait être appelée à sauvegarder le cas échéant. A l'heure où nous sommes, il semble qu'un homme de génie dût avoir le droit d'écrire son « testament artistique », de disposer pour le moins idéalement de ce qu'il créa, d'interdire après soi ce qui lui paraîtrait attenter à sa « propriété » imprescriptible et intangible, c'est-à-dire à la beauté de son œuvre d'artiste. Si la loi ne considérait pas l'œuvre d'art uniquement comme une marchandisse, il en serait ainsi ; et il n'y aurait pas d'*Affaire Parsifal* : on trouverait tout naturel de « respecter la volonté du génie ». — Mais ne glissons pas trop avant dans l'utopie...

JEAN MARNOLD.

ART

Emile Bernard : *Souvenirs sur Paul Cézanne* (Société des Trente), Albert Messein.— J.F. Louis Merlet: *Trois Artistes: Frangios Auburtin, E. J. Antoine Bourdelle, Charles Cottet* (Société de l'Edition libre). — Les Primitifs Niçois (*Gazette des Beaux-Arts*).

Les Souvenirs sur Paul Cézanne, de M. Emile Bernard, ne sont pas inconnus aux lecteurs du *Mercure*, qui purent, dès la publication en fascicules, en apprécier l'intérêt documentaire.

Rien de plus important que des travaux de ce genre surtout lorsqu'ils ont pour sujet des artistes singuliers, ombrageux, timides et hautains, qui ont voulu cacher leur vie et n'ont guère cherché à montrer leur œuvre ; tel fut Paul Cézanne. Paul Cézanne eut d'ailleurs cette singulière fortune d'avoir fourni les traits essentiels du personnage principal d'un livre sur l'art qui fut de beaucoup le plus lu parmi tous ceux qu'on écrivit sur l'art. Je veux dire l'*Œuvre* de Zola, et que l'ombre qu'il ne détestait pas d'accroître autour de lui n'en fut momentanément qu'épaissie. Il résulterait des *Souvenirs* de M. Bernard que Cézanne se serait plaint de la figure dressée d'après lui, par Emile Zola. Pourtant d'après ces Souvenirs, précisément d'après ce que Cézanne, interprété par M. Bernard, dit lui-même de ses défauts, de ses qualités, de ses vertus d'art, de son obstination, de sa puissance, de sa volonté de construction, et d'autre part de ses lacunes, de sa difficulté de travail, de ses découragements, de ses accrocs, de ses nervosités devant une difficulté qu'il n'arrivait point à surmonter d'emblée, la physionomie du Claude Lantier de l'*Œuvre* apparaît assez juste, et il faudrait peut-être admettre qu'elle rend avec une belle netteté un Cézanne jeune que n'apercevait plus distinctement le Cézanne vieilli que M. Bernard alla voir. On peut croire, en mettant de côté toute l'intrigue romanesque, que tout ce qui a trait aux débuts de l'artiste dans l'*Œuvre* est vrai, mais que, dans le développement du roman, Zola s'est totalement écarté de son modèle; sa volonté d'ailleurs de passer du document particulier à une figure générale d'artiste doué, grand, mais gêné par des défauts considérables et de plus écrasé par la difficulté de vivre et l'obstacle du goût ambiant pour la besogne convenablement faite, est indiqué par la dissemblance des œuvres qu'il prête à Claude Lantier et de celles qu'il connaissait de Cézanne. Si l'on se reporte d'ailleurs au témoignage des artistes contemporains sur Paul Cézanne, on verrait que leur avis sur Cézanne n'est point très différent de celui d'Emile Zola. Camille Pissarro lui aussi, à un moment peut-être où Cézanne retiré à Aix ne donnait guère de ses nouvelles à ses confrères ou au Paris d'art, en parlait également comme d'un artiste prodigieusement doué, mais difficile à se contenter, parfois trop volontaire dans son dessin ;

bref, l'idée qu'il en donnait n'était pas très éloignée de l'image que formulait Emile Zola; on pourrait même dire que par endroits les souvenirs de M. Bernard corroborent par la mise en relief assez vive d'un caractère difficile et ombrageux chez Paul Cézanne la vision de Zola. Même dans des détails de vie privée, d'un autre côté, on ne voit guère de rapport possible entre le Lantier du *Ventre de Paris* et Cézanne. L'*Œuvre* n'est pas une monographie de Paul Cézanne, mais un roman imaginé à base de documents exacts sur la vie à Paris d'un groupe d'artistes et d'écrivains unis par des sympathies, des origines patriales, d'esprit très différent, communiant, il est vrai, dans la religion du modernisme (mais Cézanne ne pensait-il pas à ce moment-là à une série picturale héroïque d'après le *Roland furieux?* et il y a un moment où Lantier et Cézanne commencent à différer absolument. Lantier mène à Paris une vie de détresse, résumante des vies douloureuses d'artistes pauvres, tandis que Cézanne était reparti pour Aix, afin d'y travailler tranquillement. Mais il est possible et même très humain que Cézanne n'ait pas admis dans toute leur élasticité les droits du romancier, qu'il n'eût pas goûté ce mélange d'information et d'imagination. Un homme n'est jamais content de voir tirer de son passé ou de son présent l'image d'une destinée atroce, même s'il en est garanti pleinement.

Il ne faut point oublier qu'en ces livres de souvenirs, de notes biographiques, le modèle apparaît toujours à travers son interprète, qui ne peut le peindre que par rapport à lui, mêlant fortement les deux personnalités en cause. Il n'est point de livre biographique qui soit exempt de cette tare, et tout ce qu'on peut demander au commentateur, c'est d'y mettre de la modération. En ce petit volume, il y a passablement de choses qui sont curieuses surtout au point de vue de M. Emile Bernard, mais il y a aussi quelques visions de Cézanne. L'impression de tout le silence provincial, de tout l'incognito qui entourait le vieux maître dans sa ville natale paraît fort bien rendu; il semble bien que Cézanne n'avait d'ailleurs pas tort d'aménager autour de recherches si différentes de tout ce qui se faisait alors, aussi bien dans les voies intéressantes que dans les voies de routines, l'ombre claire de ce parfait silence dans ce beau pays.

§

Monsieur J.-F. Louis Merlet a silhouetté **trois artistes** de mérites différents, mais certains : M. *François Auburtin*, chez qui M. Merlet admire l'obédience intelligente aux dessins nobles d'un Puvis de Chavannes, le large sens décoratif, l'atmosphère lumineuse et douce, « un décor nombreux d'une poésie apaisée », avec des cortèges, des danses, et à qui il voudrait voir confier des cartons de tapisseries ; puis *Charles Cottet*, dont il analyse la forte documentation bre-

tonne, dont il signale les compositions fortement agencées, telles le Noyé, « d'une composition touffue et voulue telle parce que l'architecture même de la peinture qui va des maisons tassées dans un ciel bas, des bateaux à l'ancre aux voiles tendues, sous un rayon de ciel, à la civière du premier plan encadrée des groupes de gauche et de droite, suit un rythme de lignes qui se détachent en arêtes vives délimitant ainsi de manière concrète et exacte l'expression d'un drame vécu ». L'Espagne de M. Cottet est bien transposée dans cette étude.

Un troisième portrait étudie le sculpteur *Bourdelle* et détaille la cérébralité de cet art, « ses moyens de compréhension du modèle vivant et vibrant plus fort et plus définitif dans son attitude que toute interprétation d'art »... « toutes les règles nouvelles de la statuaire se peuvent inscrire au-dessous de l'œuvre de Bourdelle, qui a abandonné la science du détail, du morceau bien venu à la beauté totale d'un ensemble ».

Bourdelle est un artiste très considérable, et c'est bien l'heure de l'étudier. M. Merlet a raison de le louer et on ne peut que le féliciter de bien faire comprendre MM. Auburtin et Cottet. Mais pourquoi donner en passant un coup d'épingle à M. Matisse, qui lui aussi a un beau métier et dont l'art neuf enchante d'excellents connaisseurs ? Tout art neuf a droit tout d'abord à la sympathie.

§

La Gazette des Beaux Arts, en ses derniers numéros, a donné une longue et consciencieuse étude sur l'exposition des **primitifs niçois** de M. L.H. Labande. C'est, à propos d'une exposition régionale, une histoire complète de la peinture aux XVe et XVIe siècles en ce coin de terre ; on y trouve des détails biographiques et des reproductions d'œuvres intéressantes de Jean Miraillet, Durandi, Louis Bréa (très important), Antoine et François Bréa, sans doute des frères et neveux de Louis Bréa. Ces œuvres sont visibles au musée de Nice, au bureau de bienfaisance de Nice et dans les églises de Nice, Fréjus, Antibes, Monaco, Lieuche, Sospel, Contes, etc... On note un beau tableau de maître inconnu à la Chapelle des Pénitents de Puget-Théniers, un anonyme dit le maître de Gréolières à la Chapelle Saint-Etienne, à Gréolières. « Chacun de ces artistes eut sa méthode particulière, chacun garda son style propre... ils sont pour ainsi dire tous dominés par l'art italien, mais les uns se rattacheraient davantage à l'école piémontaise ou lombarde, d'autres à l'école toscane et ombrienne, d'autres encore aux ateliers vénitiens... Seul Louis Bréa aurait été de taille à devenir un chef d'école ; mais il ne s'applique pas assez à développer son originalité... » L'étude de M. Labande fournit les éléments d'un agréable voyage d'art autour de Nice. Une étude de

M. Paul Vitry sur les monuments de J.-J. Rousseau de *Houdon* à *Bartholomé* juxtapose ingénieusement des reproductions d'œuvres d'une esthétique bien diverse sur le même sujet. M. Ch. Oulmont étudie Amédée Vanloo, peintre du roi de Prusse. Il est intéressant de préciser le rayonnement du XVIIIe pictural français à l'étranger. Parmi les artistes modernes, Roger Marx distingue le graveur Vergésarat et le commente avec sa netteté et son relief ordinaires ; un article de lui sur Brangwyn est ce qu'on a de mieux sur cet artiste. Les Salons de 1912 ont trouvé chez M. Léon Rosenthal, un de nos critiques d'art les plus érudits, un commentateur judicieux et complet; M. Raphaël Petrucci donne des notes très concises et très intéressantes sur les diverses influences qui traversèrent l'art musulman à propos d'une publication érudite sur le sujet.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Richard Dehmel : *Michel Michael*; Berlin, S. Fischer. M. 4. — Otto Edouard Lessing : *Masters in Modern German Literature* ; Dresde, Carl Reissner. M. 4. — O. Flake : *Der franzœsische Roman und die Novelle* ; Leipzig, B. G. Teubner. M. 1,25. — F. Graefin zu Reventlow : *Von Paul zu Pedro* ; Munich, Albert Langen, M. 2. — Anton Bettelheim (*Neue freie Presse*) : *Balzacs Begegnung mit Metternich*; Vienne. — Memento.

M. Richard Dehmel occupe dans la littérature allemande une situation prépondérante. Son talent, qui est exceptionnel, a su s'imposer au public après des années de luttes et de polémiques. La grande presse n'ose plus plaisanter le poète à cause de ses bizarreries. Elle parle de lui avec le respect que l'on doit au pontife et, si elle ne comprend pas toujours un langage qui n'a pas condescendu à se mettre à sa portée, elle essaie cependant de faire croire à ses lecteurs qu'elle eut sa part dans le succès de l'écrivain. Les Œuvres complètes de Richard Dehmel, en 10 volumes, publiées par l'éditeur S. Fischer et dont le dernier tome a paru il y a quelques mois seulement, placent déjà presque l'auteur des *Transformations de Vénus* au rang des grands classiques. Un choix de ses poésies, limité au nombre de cent, a connu la fortune des grands tirages. Est-ce à dire que l'esthétique de cet individualiste outrancier jouisse des faveurs populaires ? Non pas, car M. Dehmel reste pour le grand public un auteur difficile, si ce n'est incompréhensible. Mais c'est le propre des Allemands d'accepter certaines consécrations sans les discuter, lors même que leurs habitudes de penser protestent secrètement contre la philosophie qui est proposée à leur culte.

Un récent procès a permis de constater cette situation privilégiée dont jouit le poète. Quand la revue berlinoise *Pan* fut poursuivie pour attentat aux bonnes mœurs, parce qu'elle avait publié les *Notes*

de Voyage de Flaubert, elle fit comparaître à la barre M. Richard Dehmel, comme témoin à décharge. Cette présence même suffit à inspirer du respect aux juges et quand l'écrivain parla pour défendre Flaubert contre le reproche d'immoralité, le ton de conviction qu'il mettait dans ses paroles, le profond sérieux de sa déduction haussa aussitôt l'allure des débats. Ce jour-là Flaubert fut acquitté, et il n'y eut à cet événement extraordinaire d'un juge prussien s'inclinant devant la littérature nulle autre raison que l'attitude de respect presque religieux que prit M. Richard Dehmel.

Maître des sommets où s'agite sa pensée, le poète a cru que le moment était venu de se permettre quelques fantaisies. Il a fait jouer au *Schauspielhaus* de Hambourg une comédie bouffonne qui paraît maintenant en volume. **Michel Michael** expose et développe un sujet fort sérieux avec les procédés de la farce populaire. Le public français goûtera mal ces plaisanteries d'un tour germanique, l'esprit aussi bien que la forme y étant absolument étrangers au goût latin.

Michel, le héros de la comédie, n'est autre que le fameux « Michel allemand », qui se laisse prendre à toutes les duperies de quelque ordre qu'elles soient. La religion chrétienne et les utopies socialistes lui promettent des félicités à peu près pareilles. Le patron et le fonctionnaire le grugent et quand il regimbe, le gendarme prussien est là pour le ramener au respect. Le mineur Michel Michael, bien qu'il descende tous les jours dans son puits, est presque un bourgeois, car il tient de ses ancêtres une petite maison et un champ et il a à côté de lui — incarnation de son idéal, personnification de ce sentimentalisme que tout Allemand conservera au fond du cœur — la jeune Lise Lied, qui n'est encore que sa pupille, mais qu'il épousera quand il sera revenu de ses desseins pervers. Vous voyez immédiatement poindre le symbolisme de cette comédie où tout est plus ou moins symbole.

Tous les personnages incarnent une idée : il y a le socialiste, Charles le Rouge, et le clérical, Charles le Noir, il y a le préfet, le directeur de la mine ; mais il y a aussi les figures exclusivement légendaires : Tyll Eulenspiegel, qui au commencement de chaque acte viendra en dégager la philosophie, Dame Vénus, Frédéric Barberousse, le fidèle Eckart, son ministre, accompagnés de kobolds et de masques. Ils débitent l'un après l'autre le plus étrange galimatias en vers familiers, rimés richement et farcis de calembours. On croit voir parfois apparaître au milieu de ces gens, venus on ne sait d'où, notre bon père Ubu hochant sa poire.

Ces cinq actes sont une satire contre le machinisme de notre époque. Michel voudrait vendre sa maison au directeur de la mine pour s'en aller à la ville et, au milieu d'une vaste beuverie, où il est complètement gris, on lui fait signer un contrat fantaisiste qui le dépouille

de tout son avoir. Mais, tandis qu'il cuve son vin, Dame Vénus lui apparaît et lui enseigne le droit chemin, qui est le retour à la terre et l'attachement à la morale des ancêtres.

M. Richard Dehmel a dû beaucoup s'amuser à tourner ses couplets. Souhaitons qu'il ne les considère pas comme une œuvre définitive qui marquera sa place dans son œuvre. Gœthe lui aussi aimait à s'adonner à cette sorte de délassement.

Masters in modern german Literature. — M. Otto Edouard Lessing est un des germanisants les plus réputés des jeunes universités américaines. Il occupe en Illinois la chaire de littérature allemande moderne et s'applique à faire connaître là-bas les « maîtres » qui illustrent les lettres contemporaines de son pays. Il vient de consacrer une série d'essais à quelques-uns des plus notoires. Sa galerie se compose de Liliencron, de Richard Dehmel, de Hauptmann, d'Arno Holz, de Henrich et Thomas Mann. Un portrait de Liliencron auquel il consacre 60 pages, et qui seul peut être aujourd'hui l'objet de jugements définitifs, sert de frontispice au volume. M. Lessing est particulièrement dur pour Hauptmann, à qui il reproche l'étroitesse de son horizon et l'insistance qu'il met à vouloir émouvoir son public avec la « misère sociale ». Sur ce domaine restreint il est passé maître, mais, en tant que poète universel, il déçoit profondément (*exasperatingly disappointing*). Les préférences du critique vont à Arno Holz qu'il considère comme le plus « artistic » parmi les écrivains de sa série. Il loue Dehmel en faisant des efforts un peu enfantins pour réduire sa philosophie dans ses éléments les plus simples. Excellent manuel, en somme, dont nous n'avons pas l'équivalent en France.

Der franzœsische Roman. — Pour écrire ce petit livre de 130 pages, où la littérature romanesque française est analysée avec une parfaite aisance et une intelligence très précise des « valeurs », il fallait connaître à fond nos écrivains des trois derniers siècles. M. Otto Flake domine son sujet. Ecrivant pour une collection d'un caractère populaire, il s'est borné à faire connaître dans ses grandes lignes l'évolution du roman français depuis Mme de la Fayette jusqu'à Anatole France, en passant par Voltaire, Rousseau, Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola et Maupassant. Ce n'est pas qu'il néglige les détails. Il a su au contraire les fondre admirablement dans son ensemble, de telle sorte que ses « tableaux » présentent dans leurs aspects successifs une image parfaite de notre littérature. Dans deux chapitres d'introduction, il a retracé brièvement les origines et sa conclusion mentionne tous les romanciers et conteurs d'aujourd'hui dont il convient à un étranger de connaître les noms. Sans vaine

érudition, s'inspirant des salutaires doctrines d'un Sainte-Beuve, M. Flake a ainsi réalisé une façon de petit chef-d'œuvre dont nous regrettons, faute de place, de ne pouvoir signaler tous les mérites.

Von Paul zu Pedro. — Une femme qui aime l'amour pour lui-même et qui ne craint pas de l'avouer dans les lettres qu'elle écrit à un ami qui la touche de très près, telle est l'héroïne que nous présente la comtesse F. de Revenlow. Elle s'est donnée successivement, sans vaine pruderie, à Pierre et à Paul parce que les circonstances l'ont poussée à un geste qui remplit à peu près toute sa vie, bien qu'elle veuille faire croire qu'elle n'y attache pas d'importance. Cette femme est nouvelle dans la littérature allemande et il faut croire que des mœurs récentes viennent de consacrer le « type ». Notre XVIIIe siècle l'avait créé, mais on ne saurait dire si l'auteur parviendra à l'acclimater dans son pays. En tous les cas, Mme de Reventlow conte avec grâce. Son art est celui des sous-entendus, car elle ne fait qu'indiquer les aventures par où elle fait passer son épistolière dévergondée. L'héroïne se montre, sans honte, toute nue, mais c'est seulement son âme qu'elle déshabille.

Balzacs Begegnung mit Metternich. — Balzac vint à Vienne en 1835 et il y rencontra Metternich. M. A. Bettelheim a découvert de curieux documents qui précisent les détails des relations entre le diplomate et l'écrivain. Il les a publiés dans *la Nouvelle Presse libre* et les fait paraître maintenant dans une très intéressante brochure.

§

Memento. — Selon la coutume répandue dans la presse allemande, le cinquantième anniversaire de M. Maurice Maeterlinck (27 août) a provoqué dans plusieurs grands journaux la publication d'articles de fond, où l'auteur du *Trésor des Humbles* a été fort convenablement loué. C'est ainsi qu'une étude de M. Friedrich von Oppeln-Bronikowski, l'excellent traducteur du poète, publiée à la même date par quelques organes libéraux (*Wiesbadener Tageblatt*, *Strassburger Post*, 29 août, etc.), s'applique à situer Maeterlinck dans le mouvement général des idées modernes et à rattacher sa philosophie à celle de ses précurseurs. Mais le *Berliner Tageblatt* a eu une idée plus originale encore. Il a demandé à M. Paul Fort, pour son supplément du lundi *Der Zeitgeist* (26 août), des souvenirs personnels sur le jubilaire. Paul Fort, sacré prince des poètes — *Koenig der Dichter*, ainsi que s'exprime la feuille berlinoise — devait tout naturellement s'imposer aux lecteurs étrangers, et les détails intéressants qu'il rapporte au sujet des débuts de son *Théâtre d'Art* vaudraient d'être également connus en France. Espérons qu'il donnera dans *Vers et Prose* le texte original de ce curieux article. Le même numéro du *Zeitgeist* contient un second article sur Maeterlinck, dû à la plume de Karl Fr. Nowak.

La dernière mention des *Süddeutsche Monatshefte*, faite ici même il y a un mois, nous a valu une très aimable lettre rectificative de M. H. Schoop, l'un des rédacteurs de cette intéressante revue. On se rappelle que tout le

fascicule d'août des *Monatshefte* était consacré, sous le titre de *Schweizer Jahrbuch*, aux lettres suisses. Le docteur Schoop y avait précisément donné un article sur la littérature « rousseauiste », et loin de blâmer les commentateurs français de l'illustre Genevois, il dirigeait, tout au contraire, ses critiques contre les médiocres études dont Rousseau avait été l'objet en Allemagne. Le sérieux des recherches françaises, leur aspiration à toucher la vérité d'aussi près que possible a frappé l'auteur de cet article. Il s'est appuyé surtout sur l'opinion de M. Bernard Bouvier, qui, dans les *Annales*, affirme « que, de l'autre côté du Rhin, on n'est pas assez attentif aux travaux sérieux qui se publient dans les pays de langue française ». — En tête de leur fascicule de septembre, qui clot la dixième année des *Süddeutsche Monatshefte*, paraît un hommage au professeur Karl Theodor von Heigel, président de l'Académie des sciences de Munich, qui a célébré ces jours-ci son soixante-dixième anniversaire. La reproduction d'un buste de ce savant si populaire en Bavière, dû au ciseau du sculpteur Hermann Hahn, accompagne cet article que signe M. Richard Fester. Le fougueux Spectator Germanicus reprend sa campagne contre l'Italie en étudiant les préliminaires de l'expédition tripolitaine. Des lettres d'Arnold et d'Agnès Ruge, datées des années 1848 et 49, sont communiquées par M. Levin Ludwig Schücking.

Nous connaissons les opinions de Gœthe sur Napoléon, mais une étude d'ensemble consacrée à l'influence qu'exerça la Révolution française sur l'esprit du poète n'a pas encore été publiée. M. Richard Forster tente d'en donner une esquisse dans la *Deutsche Rundschau* (septembre). Gœthe vit dans le bouleversement provoqué en Europe par les idées de 89 un obstacle au développement harmonieux de la civilisation, nous ne l'ignorons pas, mais dans ses écrits, depuis le *Grosskophta* jusqu'à *Hermann et Dorothée*, il a exposé son point de vue très personnel sur la montée de la démocratie. On n'a jamais lu assez soigneusement les ouvrages de cette époque dont quelques-uns sont fort médiocres. C'est le mérite de M. Forster d'y avoir rendu attentive l'érudition gœthienne.— La suite de la correspondance entre Gentz et Metternich, qui va de 1803 à 1813, est pleine de vues des plus intéressantes.

Die Güldenkammer (septembre) fait paraître une étude de M. Hans Frank sur Herbert Eulenberg, l'intéressant écrivain rhénan dont nous avons souvent eu l'occasion de parler. M. Alexandre Ular s'est appliqué à dégager la « psychologie du scandale ».

Dans *Hochland* (septembre), M. Conrad Weiss considère Eugène Delacroix comme un « problème du génie romantique ». De très bonnes reproductions, dont une en couleurs, accompagnent cet article. Le deux cent cinquantième anniversaire de la mort de Blaise Pascal (18 août), qui a passé complètement inaperçu en France, a provoqué en Allemagne une série d'articles dont celui de M. M. Laros, que publie *Hochland*, et dont la fin paraît ce mois-ci, est certainement le plus complet et le mieux fait.

Hermann Conradi, qui fut un précurseur et qui mourut à vingt-huit ans, en 1890, est aujourd'hui à peu près oublié. M. Monty Jacobs s'efforce de le tirer de l'indifférence où il sommeille en publiant dans *Das literarische Echo* (1er septembre) une étude enthousiaste sur ses rares productions. Les *Lieder eines Sünders* émurent la génération de 1880 et convertirent plus

d'un jeune Allemand à la littérature nouvelle. Aujourd'hui il ne reste plus grand chose de tout cela. Les lettres d'Anselme Feuerbach à sa mère et la biographie d'Annette Feuerbach par M. Uhde-Bernays ont été publiées en librairie il y a quelques jours seulement et ont déjà suscité de nombreux articles laudatifs. M. Karl Goldmann rend compte des deux ouvrages en faisant de nombreuses citations qui en soulignent le mérite.

Maerz (7 septembre) publie des vers de Brunno Frank, que M. Hermann Hesse fait précéder d'un « chapeau », où les qualités de forme du jeune poète sont particulièrement vantées.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Epistolaire du Tasse, Carabba, Lanciano. — Epistolaire de Manzoni, Hoepli, Milan. — Luciano Folgore : *Il Canto dei Motori*, Ed. Futuriste, Milan.— Oreste Raule : *Tearchia*, Tip. Concortia, Adria.— Girolamo Comi : *Il lamparadio*, Edwim Frankfurter, Lausanne. — Luciano Zuccoli, Romanzi brevi, Trèves, Milan. — Grazia Deledda: *Colombie Sparvieri*, Trèves, Milan. — Memento.

La frénésie des « cardeurs de faits », selon le mot de Villiers de l'Isle-Adam, est certes inépuisable; celle des « concierges des grands morts », selon un mot de Moréas, est absolument féroce. On cherche le « document inédit », on le cherche impitoyablement dans des papiers oubliés, dans les vieilles maisons que la mort ouvre à toutes les curiosités, on le cherche dans les souvenirs et le potin des contemporains, on le cherche partout, et, ce qui plus est, on le trouve. Les documents inédits inondent ainsi les gazettes, et se déversent sur la librairie. Ils nous permettent d'assommer des morts avec notre infaillible psychologie, de les traiter de pair à égal, si ce n'est pas avec dédain, de les chicaner et de nous chicaner au sujet de leur vie, ce qui est, à coup sûr, plus facile et plus amusant à faire que de discuter sérieusement leur œuvre.

Nous profiterons donc de l'aubaine que nous offre la publication du **Carteggio** d'Alexandre Manzoni, où il y a tant de choses inédites, et celle des **Lettres** du Tasse, qui ne présentent d'inédit qu'une fort intelligente préface de M. Scipio Slataper. Nous garderons cependant une certaine mesure dans notre profit.

Ces deux publications ont l'étrange pouvoir d'évoquer devant nous, en les juxtaposant de la manière la plus inattendue, deux figures humaines des plus opposées, deux des personnages les plus contraires de la littérature italienne, le Tasse et Manzoni. Je ne sais si l'on peut trouver autre chose de commun entre eux que le romantisme sensuel, tragique et réel jusqu'à la folie, de l'un, et le romantisme cérébral, dramatique et artificiel, de l'autre. Leur art a bien aussi un point commun, celui d'une certaine tenue correcte et froide, qui s'exprime, chez le Tasse par le style épique, et chez Manzoni par un style réaliste, naturaliste et psychologique, avant que

« ces génies » eussent leur quart d'heure de bruyante célébrité. Mais tout est contraire chez les deux hommes, le caractère, la conception de la vie et la vie elle-même, l'enthousiasme et l'orgueil, la faculté de souffrir et la faculté de jouir.

Nous devons à la publication des deux épistolaires le curieux plaisir de mettre ensemble deux noms qui n'ont rien à faire du tout ensemble, qu'on n'aurait jamais songé à grouper, sans le hasard de librairie qui nous met sous les yeux deux âmes à peu près dénudées. Et nous nous apercevons, avec étonnement, que les trois siècles qui séparent le poète épique et le poète romantique ne sont qu'illusoires. Ces deux âmes nous apparaissent représentatives de deux états extrêmes de l'esprit humain : l'état d'inquiétude et l'état de satisfaction, celui-ci « artiste » et l'autre « bourgeois ».

L'inquiétude du Tasse nous fait penser à celle du Saül d'Alfieri. Elle fut implacable. Elle s'exacerba jusqu'à ce point singulier où les gestes d'un être deviennent totalement incompréhensibles pour son entourage, qui, n'en saisissant plus l'unité, prononce le mot folie, et ne cherche pas plus avant d'autres explications. Mais dans ses livres, on peut retrouver « la vérité psychologique » de ce fils de la Renaissance, dont la vie fut plus belle, plus émouvante et plus profonde que l'œuvre tout entière. Le Tasse se montre à la frontière des temps nouveaux, portant en lui la malédiction de toute la Renaissance, le poids mortel d'un siècle d'une trop exubérante puissance. Il fut toujours malade de cet « excès de force » qui fit gémir Moïse « puissant et solitaire », qui poussa Néron à l'orgie incendiaire de Rome, et Tibère à l'orgie charnelle de Capri, et que connut le Mahomet de Voltaire. Mais cet excès de force était celui de son temps, point le sien. Il le subit, à cause de son extravagante sensibilité, sans avoir le pouvoir cérébral de le canaliser en une œuvre adéquate. Si le Tasse avait eu du génie, quel grand poète il eût été! Il ne fut pas un génie. Si la sensibilité n'avait pas dépassé la capacité de son inspiration, il eût été l'égal de Michel-Ange. Mais ce colosse put accroître démesurément l'émotion du monde, se briser lui-même, en créant avec ses œuvres des moules toujours nouveaux, fabuleux, à son inapaisable inquiétude, tandis que le Tasse, dans le raisonnement froid et dans l'absence d'enthousiasme qui furent à la base de tout son lyrisme, ne trouva que des motifs d'exacerbation à l'inquiétude qui l'emporta au delà même de la folie.

Le Tasse eut de très bonne heure « l'horreur sociale », qui caractérise ce que l'on appelle les aliénés. J'ai pu remarquer ailleurs le spectacle de désorganisation sociale, le spectacle antisocial s'il en fut, que présente le jardin d'un asile d'aliénés, où chacun s'éloigne de son voisin, veut sentir sa parfaite solitude, veut vivre uniquement avec sa propre personne. Les « libérés » de la raison savent être, veulent

être éperdument seuls. Le Tasse fut de la sorte porté à s'isoler, mais comme il n'était pas un parfait « libéré », il eut *l'inquiétude* de son plus sûr penchant. Il se sentait poursuivi par les haines, qui ne furent pas toutes irréelles, mais qu'il multipliait pour se torturer. Il pouvait ainsi supplier le pape d'excommunier tous ceux qui lui faisaient du mal « avec des charmes ou des poisons ou d'autres choses nuisibles ». Ses désirs sont toujours insatisfaits et il est surtout insatisfait de son pouvoir de désirer, de trop désirer, sans jamais avoir l'illusion que ce que les hommes et la vie lui donneraient pourrait le satisfaire. Il se sentait né pour de grandes joies, mais *il savait* toujours que, toutes les fois qu'il tendrait les mains pour les saisir, il n'atteindrait que de grandes mélancolies,ou une seule incomparable mélancolie : soi-même. Et il a tellement peur des hommes, du mal qu'on peut lui faire et qu'il croit inévitable,qu'il les évite et les cherche à la fois, ne demandant qu'une grâce « à tous ses amis, à tous ses parents proches ou lointains » : qu'on le laisse « philosopher », qu'on l'aide à ce qu'il puisse s'établir dans une ville, « y rester, y devenir maître, sans le souci du besoin ». Puis, le pathétique de la plénitude qu'il tenait de son temps se confondit à tel point avec son personnel pathétique de l'inquiétude que les hommes ne comprirent plus ses paroles, et la chaîne torturante de sa logique désespérée ; et l'on le relégua moralement parmi les fous.

Combien différente apparaît l'âme satisfaite d'Alexandre Manzoni ! Cet écrivain, qui représente à lui seul, en Italie, l'éclosion du romantisme, et qui se révolta contre le classicisme de son époque, au même titre du reste que le néo-classique Carducci se révolta contre lui cinquante ans après, fut le plus calme et le plus satisfait des hommes.

Sa psychologie est facile à faire, si facile qu'elle n'en vaut pas la peine. Un mot nous est venu d'Allemagne, pour la caractériser : pharisćisme. Les rapins de Montmartre et d'ailleurs disaient : bourgeoisisme. C'est tout. Cependant, ce qui est intéressant, c'est la parfaite unité d'un tempérament qui ne s'est jamais démenti. En parlant de Voltaire et de Rousseau, en matière de religion et de sociologie, en gardant en lui un enthousiasme extrême et fécond pour tout ce qui venait de France, Manzoni s'apparentait étroitement à l'élite jeune de son pays,ou plutôt de cet agglomérat d'états avides de renaissance, de « risorgimento » et tout à fait capables de l'atteindre, qu'étaient les différents états de la péninsule. Manzoni avouait à Tauriel son grand amour de la langue française, qu'il estimait plus riche, plus vivante, plus complète que la langue italienne, en particulier celle « écrite », momifiée par les classicisants. Mais c'est l'esprit français qui l'embrasait intellectuellement, au même titre que cet esprit avait poussé les guerriers derrière la fortune des aigles impériales. L'importance du rôle joué par Manzoni auprès du romantisme fran-

çais est indiscutable. Les romantiques d'au delà des Alpes le savaient fort bien, car ils savaient toute l'étendue, la vigueur et la beauté du cerveau de ce poète italien qui put rêver et réaliser le renouveau complet de la littérature italienne, esprits et formes.

Et puisqu'il nous a été donné de songer en même temps au romantisme vécu du Tasse et au romantisme écrit de Manzoni, à propos de deux volumes, force nous est de conclure que le « bourgeois » Manzoni a été sans contredit, et à plusieurs titres — y compris celui d'avoir inspiré la haine très féconde de Carducci, — promoteur d'un autre renouveau littéraire, bien plus « important » pour la litterature italienne que ne le fut le Tasse, dont la vie fut pourtant si complètement intéressante.

§

Il y a en ce moment en Italie une floraison de jeunes poètes qui est à remarquer. Ils appartiennent à des groupements divers, dont les quartiers généraux sont établis dans les différentes capitales de la péninsule. Les plus importants, on peut les retrouver à Rome et à Milan. Dans cette dernière ville, même ne l'habitant pas, ils entourent naturellement M. Marinetti.

Je parlerai des uns et des autres, au fur et à mesure que les œuvres me le permettront. Pour le moment, on peut constater que l'esprit dominateur des poètes « futuristes », la tendance et les penchants qui les animaient sont vigoureux et innovateurs. La forme presque toujours fournie par le vers libre très savamment, très « harmoniquement » compris, est vérifiée par l'exaltation de l'âme derne, de la vision moderne, toute combative, de la vie, de l'energie nationale et humaine qui se veut suprême et féconde.

Le volume **Il Canto dei Motori**, de M. Luciano Folgore, un nom qui peut se traduire par Lucien (de luce, lumière) Foudre, est du tout premier ordre. Le thème lyrique développé dans les sept parties de l'œuvre est contenu dans les premiers vers du premier chant : *la Cellule*.

Vie, effort herculéen
De l'infini,
Contre le silence, contre les ténèbres.

Vie, échine géante
Qui comme Atlas
Régis le rocher dur et pervers
De l'univers.

Cellule, rayon d'or
Qui perces le ciel, qui déchires la mer,
Qui ouvres la terre ;
Guerre haletante, éternelle,

Contre le calme qui enveloppe d'ombres
Les mouvements et les espérances...

« Vie, effort herculéen de l'infini, contre le silence, contre les ténèbres... » Cette lyrique et philosophique définition de la vie, puissante et précise, est digne d'un poète philosophe nouveau qui peut sourire de tous les bavardages des journalistes, de leurs ricanements béats. Car tout le volume développe avec une étrange force ce thème de magnifique compréhension première de toute la vie. Certes le style futuriste, si l'on peut s'exprimer ainsi, est trop saccadé, trop fait d'apostrophes qui se suffisent elles-mêmes, trop brisé par des halètements qui ne ressemblent pas à ceux du forgeron, pour qu'on ne voie pas l'épée que les mains veulent forger pendant que la poitrine s'essouffle. Mais l'âme lyrique que les poèmes respirent se veut géante, et elle s'affirme neuve, imprécise et robuste, comme une aurore d'été. Les chants de M. Folgore sont consacrés à la *Nature formidable*, aux *Energies de la mer*, aux *Muscles de la terre*, où le poète s'élève à une conception en tous points admirable de l'unité de l'esprit lyrique et de la matière elle-même.

J'entends un bourdonnement dans les vertèbres de bronze,
J'entends un gémissement dans les épaules d'argent,
J'entends un frémissement dans la plainte du fer;
C'est un lent bruissement des humeurs,
C'est le concert des moelles
Qui bout avec une rouge frénésie
Dans le creux démesuré des os.

D'autres chants sont intitulés : *l'Orgie du feu*, *Au charbon*, etc. L'électricité exalte naturellement l'amour énergique de ces poètes nouveaux, l'électricité, toute puissante et toute mystérieuse déesse moderne. M. Folgore l'évoque ainsi, religieusement :

Mâts sans voiles,
Mais qui naviguent partout,
Mâts montés au sommet du navire
Invisible,
Qui ne connaît point de confrères,
Qui lancerait à un navire frère
Des destins
Au delà de la lumière des étoiles...

Une anthologie des poètes futuristes est en fabrication, dit-on. Il sera intéressant d'en dégager, l'heure venue, l'esprit de cette petite et volontaire phalange de lyriques amoureux de toutes énergies.

Tout autre est certes l'esprit d'un autre poète, qui comprend cependant et partage l'idéal des poètes de Milan. M. Oreste Raule publie une **Tearchia**, des vers sacrés, en terza-rima, dont la langue, la

forme, la conception générale et l'expression particulière sont méticuleusement dantesques. C'est, comme reconstitution de l'état lyrique médiéval, absolument parfait. Une affirmation théarchiste en dix chants qui ne sont pas sans ardeur ni sans beauté, et qui représentent une somme fabuleuse, et assez heureuse, de travail d'un poète érudit.

Tout autre, aussi est la vision de la vie, noble, sobre, élégante et profonde, de M. Girolamo Comi, auteur d'un volume **Il Lampadario**, plein de grâce et d'originalité, émouvant et « poétique » au possible. Ce volume semble plutôt se rapprocher des efforts très innovateurs, mais contenus et tout intérieurs, d'un groupe de jeunes poètes qui œuvrent à Rome, MM. Armando de Santis, Umberto Fracclina, Arturo Onofri, Teofilo Valenti, Rosario E. Brizzi, dont un recueil, *Lirica*, accueille périodiquement des vers et des proses extrêmement et hautainement littéraires.

§

Je signale un nouveau volume de nouvelles, **Romanzi brevi**, de M. Luciani Zuccoli, qui est, avec M. Alfredo Panzini, que j'aime beaucoup, et M. Luigi Pirandello, que je n'aime pas du tout, un des meilleurs, et vraiment importants conteurs de l'Italie actuelle.

Et je signale le nouveau roman *Colombes et Vautours*, de Mme Grazia Deledda, qui revient avec ce livre à son « genre » frivole, régionaliste, après la mauvaise expérience certaine de ses romans de psychologie générale.

Memento. — Etudes : Rodolfo Mondolfo : *La filosophia di Giordano Bruno e la interpretazione di Felice Tocco*. Collini et Cencetti, Florence. — G. Saitta : *Le origini del neo-tomismo nel secolo XIX*. Laterza, Bari. — C. Cessi : *La poesia ellenistica*. Laterza, Bari. — Corrado Ricci : *Pintoricchio*. Bartelli, Pérouse.

Traductions : Petrone : *Satyricon*, Umberto Limentani, tr. Formiggini, Modène. — Deux Upanishad. *La dottrina arcana del bianco e del nero Yajurveda*, F. Belloni Fillippi, tr. Carabba, Lanciano. — F. Hebber : *Giuditta*. Lœwy et Slataper, tr. Cahiers de « La Voce », Florence. — Ménandre : *Scène e frammenti*, C. O. Zuretti, tr. Sandron, Palerme. — A. Michaelis : *Un secolo di scoperte archeologiche*, E. Pressi, tr. Laterza, Bari. — E. Gebhart: *L'Italia Mistica*, A. Perotti, tr. Laterza, Bari. — Paul Claudel : *Partage de Midi*, Piero Jahier, tr. Librairie de la « La Voce », Florence. — Walter Pater : *Il Rinascimento*, A. de Rinaldis, tr. Riccardi, Naples.

Divers : Giovanni Papini : *Un uomo finito*. Librairie de « La Voce », Florence. — Ercole Rivalta : *La Scalata*. Bontempelli et Tuvernizzi, Rome. — R. P. Civinini : *Gente do palude*. Trèves, Milan. — A. Beltramelli : *Un tempio d'amore*. Sandron, Palerme. — Fausto Squillace : *La Moda*. Sandron, Palerme. — Massimo Bontempelli : *Sette Savi, Novelle*. Baldoni, Florence. — Pamlo Litta : *La déesse nue*. Edit. « Libera Estetica »,

Florence. — Job's : *Comedia d'anime*. Puccini, Ancône. — Rina Maria Pierazzi : *Le rime del Marzocco*. Bemporad, Florence. — Luigi Pirandello : *Fuori di chiave*. Formiggini, Modène. — Mario Palmarini : *Quando non morremo*. Quintieri : Milan. — Vincenzo Picardi : *Mario Rapisardi*. Tipografia Roma, Rome. — G. E. Nuccio : *Luigi Capuana*. Reber, Palerme. — Luigi Siciliani : *Giovanni Pascoli*. Quintieri, Milan. — Francesco de Sanctis : *Storia della Letteratura Italiana*, a cura di B. Croce, Laterza, Bari. — Marco Polo : *Il Milione*, a cura di Dante Olivieri, Laterza, Bari. — Luigi Beltrami : *Vita di Aristotele da Bologna*. Beltrami, Bologne.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES ROUMAINES

Mort de J. L. Caragiale. — Le Musée Eminescu. — N. Zaharia : *Mihail Eminescu* ; tipograp. G. Jonescu, Bucarest 1912. — Octav Minar : *Cum a iubit Eminescu* ; Libraria noua, Bucarest. — Al. G. Soutzo : *Quelques poésies de Mihail Eminescu traduites en français* ; imp. H. Goldner, Jassy, 1911. — Memento.

Un grand vide inopiné dans les lettres roumaines : Caragiale, dont les soixante ans venaient d'être fêtés avec enthousiasme, est décédé subitement, le 21 juin, à Berlin. Le deuil a fait célébrer bien davantage encore le maître toujours jeune, l'humoriste, le penseur, l'éducateur. Les journaux et revues de partout, jusqu'en France, en Italie, en Allemagne, ont dit les sûrs mérites et les qualités de ses pièces de théâtre, de ses nouvelles, de ses articles de critique. Mais pour l'apprécier à toute sa valeur, je le répète, il faut connaître le milieu qu'il a mis en scène et pour lequel il a écrit ; car c'est le lot terrible des plus grands talents et des génies mêmes dans ces pays jeunes, en voie de formation : ils demeurent rivés au niveau de leur public retardataire et épuisent leurs meilleures forces à vouloir l'en sortir. Aussi est-ce, à mon sens, M. Mih. Dragomirescu, dans la *România viitoare*, qui a touché la note la plus juste en indiquant chez Caragiale le « penchant naturel » à la pédagogie, si ce mot peut exclure tout pédantisme, car Dieu sait qu'il avait la pédanterie en horreur : « Nous avons beaucoup, beaucoup à apprendre de lui. Il nous a donné d'admirables exemples de la conduite que nous ne devons pas avoir dans la vie et la société ». Caragiale n'écrivait presque plus. Il se dépensait de vive-voix et se consacrait de préférence aux étudiants de sa nation, il était l'âme de leurs réunions à l'étranger. Oct. Goga dans *Românul* (Arad), St. O. Josif dans *Flacara* (Bucarest), tous ceux qui l'ont approché rapportent à l'envi ses fortes leçons agies et vécues, la verve réconfortante de ses interminables causeries, la vivacité de ses ripostes à l'emporte-pièce, l'humour dont il voilait sa haine du médiocre, la franchise de ses amitiés. Sans produire, il avait conscience de travailler encore assez pour son pays, en semant

la bonne parole dans les esprits neufs et les cœurs jeunes dont il aimait à conserver l'attention (1).

§

La Roumanie n'est pas en retard pour le nombre de ses statues de grands hommes. Aucun d'eux cependant n'a encore son Musée propre. Une gentille revue transylvaine, *Cosînzeana*, s'en émouvait récemment et rappelait à ses lecteurs les maisons de Shakespeare, d'Hugo, de Goethe... M. Horia P. Petrescu, fort des exemples allemands, y revenait dans *Românul* et insistait sur l'importance éducative du culte des hommes célèbres, sur la piété que méritent les lieux et les choses parmi lesquels ils ont vécu. Dans le cas particulier des populations roumaines, en effet, instituer le culte des souvenirs glorieux serait une leçon de choses plus parlante que beaucoup de dissertations. Mais il y a l'embarras du choix, car si le parc d'Alecsandri à Mircesti est à l'abandon ; si la demeure du prince Couza à Ruginoasa, tombe en ruines ; si le chef décollé de Michel-le-Brave connaît peu d'honneurs au Monastère du Déal ; si la chaumine de Creanga à Jassy menace de s'effrondrer, etc., etc., encore faudrait-il peut-être commencer par rendre à César... Les prétendus trophées de Trajan, le grand ancêtre, gisent toujours au long des allées d'un soi-disant Musée archéologique.

Pour le moment, voici donc lancée l'idée d'un Musée Eminescu. Il ne sera pas commode d'en fixer l'emplacement, vu les habitudes rien moins que rangées du malheureux poète, sujet dès l'enfance à ce que les psychologues dénomment, paraît-il, l'automatisme ambulatoire. On aurait assez bien fait de conserver pour ce Musée, avec tout son cachet primitif, tel ou tel *birt*, petit restaurant populaire roumain, le seul genre de local où l' « albatros » réduit à la servitude du journalisme ait jamais goûté quelque repos heureux. Quant aux maisons dont il a habité tantôt une soupente et tantôt une mansarde, existent-elles encore ? portent-elles une plaque quelconque ? Ses manuscrits du moins, en une quarantaine de cahiers, se trouvent en sûreté à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Parmi les monuments qu'on lui a élevés, le dernier en date, inauguré à Galatz sous des flots d'éloquence, ne peut être qualifié que de mastodontique horreur; et c'est injuste pour les Galatziens qui méritaient mieux, ayant pris l'initiative des fêtes commémoratives de 1909.

Heureusement il reste les monuments littéraires : les *editions* des œuvres; bien que les premières, préparées et préfacées pourtant par les hommes les mieux qualifiés du pays, n'aient pas été exemptes d'erreurs ou de corrections maladroites. Un comité d'étudiants de Jassy ayant a

(1) Le nº 7 de la minuscule *Bibliothèque de Jassy* (Librairie Socec) apporte une biographie de Caragiale, due à M. Octav Minar.

sa tête le prof. A. C. Cuza annonce la publication imminente, en un seul beau volume, de l'œuvre total : littéraire et politique, prose et vers, soigneusement revu d'après les textes les moins contestables, enrichi des principales variantes, augmenté de tout ce qui est publiable dans les inédits posthumes et paré de nombreuses illustrations. Ce sera l'édition nationale, plus encore : nationaliste (1). J'ai déjà signalé d'autre part l'*Hommage à Eminescu*, un volume précieux dû au zèle d'un magistrat lettré, M. Corneliu Botez, Galatz : réunion de renseignements, tous contrôlés, à l'usage immédiat des biographes. Et voici enfin, vingt-trois ans après la mort du grand homme, sa première biographie complète : **Mihail Eminescu**, *sa vie et son œuvre*, par N. Zaharia. Complète en ce sens que ses XV chapitres passent bien en revue les points importants de l'existence et de la production d'Eminescu ; mais elle ne les élucide pas d'une façon définitive. Evidemment, l'étude d'un grand esprit n'est jamais close ; chaque génération renouvelle la manière et les raisons de le faire sien. Mais M. Zaharia nous déçoit en raison directe de ses prétentions de savant. Quand on explique dans un avant-propos *comment doit être faite une biographie* et que l'on se place au double point de vue de l'analyse littéraire et de la psychiatrie, le fatras d'une documentation livresque ne suffit pas. Or l'auteur a beau accumuler les éléments d'une discussion clairvoyante, il se perd dans une phraséologie dont les formules toutes faites l'entraînent à des déductions d'à côté et l'empêchent, malgré certaines vues justes parfois, de reconnaître le véritable caractère de son héros Aussi les inconséquences et les contradictions ne manquent pas d'un chapitre à l'autre, d'une page à l'autre ; et la succession même de ces chapitres, au petit bonheur, montre qu'il n'y a pas eu de méthode vraiment suivie : la folie, le tempérament, la valeur morale, le sourire, la vie sentimentale, l'intelligence et l'imagination, etc., sont traités comme autant d'accidents isolés, au lieu que la névrose (puisqu'on veut que le génie en soit une) se développe sous les commentaires avisés du biographe jusqu'au moment où elle éclate en maladie mentale. Il s'agit visiblement d'articles ou de « leçons » recousus ensemble. On sent l'article et le professeur aux notions générales sur lesquelles part pompeusement chaque début de chapitre, avec des notes qui, au lieu de renvoyer aux auteurs cités, renvoient à de précédents travaux du même M. Zaharia. Et malheureusement ces généralités sont d'une platitude ou d'une naïveté désolante.

M. Zaharia découvre ailleurs que c'est « le scepticisme qui cause la jalousie ». Il n'est non plus qu'à demi renseigné sur les sources

(1) M. Octav Minar revendique la priorité de l'idée de cette publication et annonce de son côté une édition qui contiendra *tout* ce qu'Eminescu a écrit, en 2000 pages à deux colonnes.

d'inspiration d'Eminescu, même sur celles qui ont été déjà déterminées, entre autres par M. Ion Gramada. Enfin j'estime deux erreurs fondamentales : 1° de se leurrer sur les qualités *innées*, comme si elles ne l'étaient pas toutes et comme si les plus innées d'entre elles ne se développaient encore par le travail et la longue patience (il constate presque avec regret qu'Eminescu ait peiné sur sa poésie ; et il voit jusque dans l'alcoolisme quelque chose de *fatal*) ; 2° de conclure au *pessimisme* d'Eminescu (car s'il avait admis un monde mauvais, le poète ne se serait pas tant soulevé contre lui) et d'en faire « le type classique du *nihiliste intellectuel* roumain », alors qu'en cours de route on a eu le bon esprit de réfuter l'insoutenable thèse de l' « indifférence » d'Eminescu, imaginée un peu trop *pro domo* par M. Maiorescu ! Eminescu lui a répondu d'avance. — Cherchons ailleurs plus de compréhension. Dans une conférence faite à Craïova et parue à l'ancienne *Tribuna*, le 1er novembre 1911, M. C. S. Fagetel dit *Ce qu'il faut voir aujourd'hui dans Eminescu :* « un combattant isolé en face d'une société à laquelle il adressait une parole nouvelle, un appel nouveau ; un homme qui s'est voué tout entier, avec passion et sincérité, à une société qu'il désirait autre, non pour lui, mais pour son bien à elle ; le critique sans ménagement pour un état de choses qui lui inspirait une intime révolte ; le penseur profond dont l'œuvre peut fournir un programme pour toutes les manifestations de notre vie nationale ». En un mot, Eminescu, comme Caragiale, s'est épuisé à la tâche d'éducateur politique et moral, faute de pouvoir, dans les conditions données, faire son œuvre. Mais taxer son mépris, son dégoût, de pessimisme et de nihilisme, non !

D'autres chercheurs s'attachent à telle phase intime de la vie du poète.

M. Octav Minar, un publiciste de Jassy, nous montre dans une plaquette de la Bibliothèque *Lumina :* **Comment a aimé Eminescu**. En réalité, et Eminescu l'a dit lui-même, il n'a jamais aimé ; il pouvait, selon le mot de Balzac, se contenter de voir une bien-aimée une demi-heure par an ; son rêve lui suffisait. Il eut des passades. Sa liaison avec Véronica Micle, pas même comparable à celle de Caroline de Gunderode avec Fred. Creuzer, mais dont on voudrait faire un amour comme celles de Laure et Pétrarque, de Dante et Béatrice (et M. Minar ajoute sur le même pied Musset et George Sand), ne semble guère avoir été qu'une suite de malentendus. Mme Micle a dû être une petite mondaine séduisante et superficielle, avec un don plus ou moins heureux d'improvisation qui, par rage d'écrire (elle l'écrit elle-même), s'éprit du poète. Il crut la payer de retour et songea au mariage ; mais elle calculait trop bien pour s'y prêter. Et le mot de la fin, c'est lui qui l'a prononcé, devant

son ami Slavici, un jour de brouille : « Enfin j'en suis débarrassé ». La brochure se divise en deux parties : la première contient des notes introductives très intéressantes sur les personnages et les circonstances où ils ont évolué ; la seconde s'intitule *Correspondance de l'amour terrestre entre Eminescu et Véroniqua Micle* (1878-82)... A quand donc la réunion intégrale de *toutes* leurs lettres connues, dans l'ordre chronologique, tout simplement ?

Signalons enfin les traductions qui tendent à faire goûter Eminescu des lecteurs non roumains. Les allemandes sont les meilleures et pour cause : Eminescu avait une culture allemande. J'en connais deux en français : celle de Mme Miller-Verghy (réédition *Minerva*), quarante-deux pièces en mot à mot très littéral et parfois heureux ; un essai de traduction en vers par feu le prof. Al. G. Soutzo, effort qui prouve quelle connaissance du français l'on avait dans la bonne société roumaine de Jassy.

Cet été Mme Xénopol (la poétesse Riria) lut ces six pièces à Castel-Pelesh ; Carmen Sylva daigna les apprécier en connaisseur et la noble assistance en demeura, dit-on, enchantée. Nous, qui n'avons pas subi le charme de cette lecture, nous souhaiterions cependant quelques retouches, pour éviter que l'on n'impute au seul traducteur des faiblesses qui ne sont pas toujours absentes de l'original.

Memento. — Un nouveau coup frappe les Roumains de Transylvanie. Tous les moyens sont bons pour la « Hongrie libérale » de poursuivre leur dénationalisation. Cette fois c'est dans leur Eglise qu'ils sont attaqués, et avec le concours du Saint-Siège. Les Roumains appartiennent à deux confessions, l'une orthodoxe-orientale, l'autre *unie* à Rome depuis 1700. Mais sauf leur soumission au pape, ces Uniates conservent leur indépendance : le rite est orthodoxe, la langue du culte roumaine ; l'autonomie de l'église, avec ses biens, ses édifices, ses fondations, est garantie par l'acte même de l'Union ; la bulle *Ecclesiam Christi* de 1853 déclare inattaquable l'intégrité de la métropole roumaine et de ses droits millénaires. Or voici que, circonvenu par la diplomatie hongroise (on sait que les diplomates de l'Autriche-Hongrie sont tous hongrois maghyarisant), Pie X vient en quelque sorte de violer les assurances solennelles de Pie IX : malgré les protestations de l'épiscopat et du peuple roumains de Hongrie la bulle *Christifideles græci ritus* sanctionnait en juillet dernier la création d'un nouvel évêché hongrois, à Hajdn-Dorogh, qui arrache aux évêchés existants roumains 83 communes et impose à plus de 80.000 fidèles, sans les avoir seulement consultés, un clergé, une langue et une liturgie qui leur sont étrangers. Chose curieuse et qui prouve bien qu'il s'agit là d'une nouvelle mesure de maghyarisation à outrance, surajoutée aux vexations déjà en cours à l'école et dans l'armée, c'est qu'il n'existe pas en Hongrie un seul Maghyàr *catholique de rite grec* pour justifier le nouvel évêché hongrois, et que ceux qui l'ont combiné et sollicité sont le comte Tisza, un calviniste, et le Dr. Lukacs, un arménien franc-maçon, certainement peu préoccupés du salut des âmes... Aussi les Uniates roumains de Hongrie, estimant que la défec-

tion de Rome les délie de toute obligation de fidélité, ont-ils dores et déjà résolu de se considérer *ispo facto* comme réintégrés dans le giron de l'Eglise orthodoxe, si la bulle, — simple mesure administrative, somme toute, — n'était pas rapportée après plus ample informé.

MARCEL MONTANDON.

VARIÉTÉS

Un Amateur de lettres : Georges Landry.— Un goût passionné pour les Lettres n'est pas le privilège exclusif des écrivains de profession : à côté du poète ou du romancier, mêlés à sa vie, unis à lui par des liens étroits d'amitié, on rencontre parfois de ces esprits rares et avertis, au sens critique jamais en défaut, qui, par excès de modestie, se sont abstenus d'écrire, bornant — ce qui est déjà assez noble — leur initiative intellectuelle au commerce et à l'admiration des Maîtres et leur horizon aux rayons d'une bibliothèque choisie où s'alimente sans cesse leur curiosité. Ils constituent ce que j'appellerai le « tiers-ordre » de la littérature. Je ne connais guère de qualifié pour les peindre avec justesse, ces amis des livres, que M. Anatole France, qui nous a rendu si délicieusement, — à la Dickens, — l'ambiance d'une « librairie », dans *le Crime de Sylvestre Bonnard*...

M. Georges Landry est du nombre de ces « poètes blancs » et de ces bibliophiles fieffés. Il est bien peu de gens de lettres qu'il n'ait approchés, depuis un quart de siècle, et il fut l'intime ami de quelques-uns, non des moindres. Esquisser le portrait de Georges Landry, c'est passer en revue, pour ainsi dire, toute la littérature *vivante* de ces trente dernières années ; parler de lui, c'est évoquer aussitôt Barbey d'Aurevilly et François Coppée, J.-K. Huysmans et Léon Bloy, M. Paul Bourget et M. Jean Richepin, M. Gabriel Hanotaux et M. Lucien Descaves.

Qui songerait, en croisant sur le trottoir ce vieux monsieur à la démarche lente, à l'air humble, une grosse serviette sous le bras, qu'on se trouve en présence d'un des êtres les plus érudits de ce temps? Qui imaginerait, en rencontrant ce bleu regard limpide, que la nappe d'eau de ces yeux est celle d'un puits de science et de souvenirs?... Suivant cahin-caha sa route et ne s'arrêtant guère que devant les cases à bouquins, notre homme va, indifférent au mouvement de la rue ; il suit les quais, dont la docte atmosphère est si adéquate à ses pensées ; il se résigne à prendre un de ces véhicules trépidants qui lui font horreur ; et, au bout d'un instant, — moins de temps, certes, qu'il n'en fallait à d'Aurevilly pour composer, avec d'étranges arabesques et des flèches d'or, une dédicace polychrome, — il est rendu chez lui, dans le quartier lointain qu'il habite, et il

gravit les marches de l'escalier au haut duquel il retrouvera sa « cité de livres ».

C'est, en effet, parmi les livres, ces vrais compagnons du sage, que Georges Landry, — que j'eus la bonne fortune de rencontrer, il y a dix ans, à la campagne, chez mon ami le poète Claude Couturier, — a passé les « heures sauvées » de son existence : les heures ravies à un labeur administratif fastidieux et ingrat. Mon intention n'est pas d'écrire, ici, une biographie, mais de fixer un type original, une physionomie familière au monde des Lettres et de définir un nom dont on trouvera, à l'avenir, assez souvent trace dans les écrits contemporains : dans des dédicaces de Huysmans, dans des lettres de d'Aurevilly, dans une polémique de Bloy, que sais-je?... en un mot, de projeter quelque lumière sur une figure qui, par un manque absolu de présomption si rare à notre époque, recherche l'obscurité, ne se doutant pas que vivre à l'ombre d'illustres amitiés, c'est se mouvoir en quelque sorte dans le rayonnement de leur gloire.

Georges Landry partageait, vers 1868, avec Léon Bloy une très pauvre chambre située rue Rousselet, — la même rue que l'auteur du *Chevalier des Touches* et des *Diaboliques*, qui demeurait au n° 25, — quand il fut amené par Léon Bloy à connaître le connétable de lettres qui perpétuait, chez nous, le dernier peut-être, la tradition maintenant abolie de Brummel. Je ne pense pas que ce soit à cause de son dandysme légendaire, de ses jabots en dentelle et de l'étrangeté de ses allures que Georges Landry se sentit attiré vers l'aristocrate Barbey d'Aurevilly. Les idées chères à ce grand esprit et défendues par lui avec la fougue et l'éclat incomparable que l'on sait, influèrent plutôt sur le jeune homme obscur, si fier de ce voisinage fortuit et de ces relations imprévues. Georges Landry, catholique autant que lettré, admirateur de Veuillot et d'Hello, rencontrait en d'Aurevilly un paladin de la cause religieuse à laquelle il trouvait beau qu'on se dévouât ; et, si les armes étaient d'or, qui frappaient l'infidèle, cela ne pouvait qu'exalter celui qui ne croyait pas qu'on dût, pour faire triompher Dieu, se priver des prestigieuses ressources de l'art.

Après la guerre, Georges Landry, qui revenait de captivité en Allemagne, et Léon Bloy se retrouvèrent à Paris, et c'est alors que s'établit entre l'illustre écrivain et les deux jeunes gens, alors inséparables, une intimité qui se prolongea jusqu'en 1889, date de la mort de Barbey d'Aurevilly.

Lorsque eut sonné, pour le grand romancier, l'heure qui annonce le soir de la vie, Georges Landry prit une chambre dans la même maison que lui, tout à côté de la sienne, afin qu'au lieu d'un voisin importun ou simplement quelconque le vieillard se trouvât moins seul, entouré d'une atmosphère affectueuse et admirative. Pen-

dant le long cours des années de verte vieillesse, où Barbey d'Aurevilly, fort comme un rouvre druidique, écrivit, en même temps que *les Diaboliques* et *Une Histoire sans nom*, ses articles du *Constitutionnel*, — lesquels, grâce à Mlle Louise Read, ont achevé ce monument littéraire *les Œuvres et les Hommes*, — l'illustre écrivain faisait, tous les ans, un voyage en Normandie et donnait à ses amis Léon Bloy et Georges Landry le soin de corriger les épreuves de ses articles bi-mensuels. A cette occasion, il leur écrivait des lettres, toutes de recommandations, qu'il signait parfois *Lord Anxious*, marquant ainsi le souci, presque le tourment, qu'il avait des fautes d'impression les plus légères.

Il faut lire les *envois* pittoresques de Barbey d'Aurevilly, sur les exemplaires de ses ouvrages offerts au « Frédégondien », comme il se plaisait à appeler Landry, par une allusion assez bouffonne à son homonyme mérovingien, l'amant de la reine Frédégonde. C'était, d'ailleurs, une de ses plaisanteries habituelles de prêter des surnoms à ses intimes; Léon Bloy, par exemple, pour lui, était « Bloy-le-Noir ».

Une note amusante à piquer ici, c'est l'initiative prise par Georges Landry d'aller, la veille du jour où devait paraître au *Constitutionnel* l'article du brillant critique, donner à l'intéressé, comme une primeur, lecture sur épreuves de la page écrite à propos de son livre, — quand l'article était, bien entendu, à la louange de l'ouvrage. C'est ainsi que Xavier Aubryet et Fustel de Coulanges eurent, avant tous, l'oreille flattée par les métaphores hyperboliques, le style à facettes de d'Aurevilly, et purent s'éblouir au feu d'artifice tiré par ce Ruggieri des mots en leur honneur. La chose eut lieu ces deux fois seulement, je me hâte de le dire, en raison de la rareté de l'éloge, car, le plus souvent, le sagittaire lançait des traits et ils étaient acérés et blessants.

Quelques personnes ont cru et répété que Georges Landry avait été un moment le secrétaire de son illustre ami. Rien n'est plus inexact. Barbey d'Aurevilly n'eut jamais de secrétaire. Les seuls services rendus au maître par Landry se résument à des copies faites à la Bibliothèque nationale, — copies d'œuvres épuisées ou d'anciens articles dont le texte manquait à l'écrivain, notamment *la Bague d'Annibal*.

L'amitié fervente qu'avait vouée Landry à l'auteur de *l'Ensorcelée* ne se démentit jamais; le culte qu'il lui rendait à son vivant, il a continué pieusement à en fleurir sa mémoire. Il a prêté son concours, en toute circonstance, à Mlle Read, qui s'est consacrée inlassablement, comme on sait, à la gloire du grand écrivain.

C'est, je crois, aux environs de 1878, année de la publication des *Poésies posthumes* de Charles-Henri Read, que Mlle Louise Read, sœur du poète, venant chez François Coppée, — qui avait présenté

le livre au public dans une émouvante préface en vers, — y rencontra Barbey d'Aurevilly. L'enthousiasme qu'il lui inspira tout de suite devait grandir avec le temps et faire de la vie de Mlle Read comme une sorte de vocation d'Ange gardien visible des dix dernières années de Barbey d'Aurevilly. Georges Landry répète volontiers qu'il avait eu, au début, l'intuition de ce que serait cette femme d'élite auprès de son illustre voisin.

Mlle Louise Read est une de ces figures exquises et hautes qui marquent une place dans l'histoire littéraire de leur époque. La femme est tout intelligence et toute charité. « Ses manières sont d'une princesse », disait d'elle François Coppée, qui l'aimait profondément. On ne cite d'elle que des traits héroïques et charmants. Ceux qui, une fois seulement, ont vu cette grande dame en noir, au noble et pur visage encadré de cheveux d'or léger, aux yeux bleus aussi spirituels que tendres, en ont gardé un souvenir impérissable, comme de certains portraits de peintres anglais. Cette femme de race, d'une distinction souveraine, — dont le frère, mort si jeune, écrivit des vers d'anthologie tendres et « intérieurs » qui suffisent à perpétuer un nom, — a édité, entre autres, un livre de pensées de Mme Ackerman, préfacé par elle avec ce talent que les mots n'empruntent qu'à l'âme. Mais l'œuvre de sa vie, c'est le culte qu'elle n'a cessé de rendre à Barbey d'Aurevilly et le souci qu'elle témoigne de sa gloire, en réunissant en volumes ses innombrables et étincelants articles de critique. Les Lettres françaises devront à Mlle Read, si pieuse au génie, une reconnaissance sans limite.

Après la mort de d'Aurevilly, Georges Landry put faire deux voyages en Normandie; il visita Valognes et Saint-Sauveur-le-Vicomte, patrie de Barbey, un peu comme il aurait accompli un pèlerinage, et il se rendit compte, comme tous ceux à qui est advenue pareille fortune, qu'on ne peut sentir toute la saveur de terroir de chefs-d'œuvre tels que *l'Ensorcelée* et *le Chevalier des Touches*, quand on n'a vu ni Saint-Sauveur ni Valognes.

En dehors des recommandations à ses correcteurs officieux, Léon Bloy et Georges Landry, voici un aperçu du ton des lettres du grand romancier du Cotentin à ce dernier.

12 février 76.
ôtel Grandval-Coligny.

... Nous avons ici un temps qui n'est un peu froid que de cette nuit... A deux heures, je m'en revenais de chez les belles dames que je vais tous les soirs adorer comme un dévot sa madone, et je vous réponds qu'il ne fait pas chaud dans cette délicieuse *rue de Poterie*, blanche de gelée et de clair de lune où les maisons d'albâtre avaient, çà et là, de larges pans noirs comme si on les avait *ombrées* à l'encre de Chine. *Jais sur albâtre*, — le drap mortuaire de cette ville morte et que j'aime peut-être tant parce

qu'elle est morte! Le diable m'emporte, Frédégondien, c'était très beau!

Autre :

octobre 1876.

Je vous écris au lieu d'être à Chiffrevast, où je devais aller, et la pluie qui tombe est la cause de ma lettre. Hier un temps d'or, aujourd'hui un temps gris, rayé d'une pluie intarissable! Voilà ce climat, aux caprices de Marianne! L'arc-en-ciel n'est pas plus changeant, ni l'humeur d'une jolie femme gâtée par son amant, non plus.

C'est peut-être cela qui me fait tant l'aimer!

Autre :

Demain, je serai à la gare vers six heures du soir. Pouvez-vous y être, mon cher Georges? Vous dînerez *chez moi, avec moi*. Ainsi ne vous préoccupez de rien que d'arriver et de me sauver l'horrible tristesse de l'arrivée, car (et c'est là ce qui me fait haïr les voyages) il est pour moi aussi triste d'arriver que de partir. Il n'y a de bon pour moi, qui suis un chêne d'une espèce particulière et qui trouerais le roc avec mes racines, il n'y a de bon que de rester.

C'est encore à Léon Bloy que celui dont je me plais à crayonner la silhouette doit d'avoir connu J.-K. Huysmans, peu de temps après l'apparition d'*A Rebours*, en 1884. Une dedicace sur ce livre annonciateur d'une conversion qui devait se produire dix ans plus tard, dans *En Route*, marque les débuts de leurs relations. Elle était déjà significative : « A mon ami Landry, ce livre affolé de postulations et d'aux-delà. »

J.-K. Huysmans a dédié, par la suite, — et non plus seulement dédicacé, — à Georges Landry son livre de *la Bièvre*. L'amertume de l'auteur de *Là-bas*, la science mystique si etendue du poète en prose de *la Cathédrale* devaient séduire cet esprit artiste, ce chrétien désabusé du siècle qu'est Landry. Le pittoresque gibbeux et à l'eau-forte de Huysmans est de qualité rare et savoureuse. Landry n'est pas insensible à cet art compliqué, tarabiscoté. Mais ce qui l'a fait, surtout, aimer l'œuvre de Huysmans, c'est l'élément « surnaturel » qui intervient dans cette œuvre, l'anime d'une vie singulière et lui prête je ne sais quel caractère médiéval. Landry, qui offre, au physique, l'aspect équarri d'un vieux saint de bois de retable, taillé par quelque imagier naïf du Moyen-Age, a une âme qui ressemble beaucoup à son enveloppe terrestre, une âme de légende dorée. Comme un clerc des époques de foi, il se plaît parmi les in-folios, mais la Bible est le livre sur lequel il médite le plus volontiers. Il a une passion marquée pour les graves compositions d'Albert Dürer; il se promène en pensée, avec délices, dans

Le jardin délaissé des antiques légendes,

comme dit Gabriel Vicaire, dans le prélude du *Mystère de Saint-*

Nicolas; et le Verlaine de *Sagesse* est, parmi les poètes modernes, celui qui a trouvé le mieux l'accès de son cœur.

Georges Landry fut un assidu des dîners du dimanche, jours où le président de l'Académie Goncourt réunissait à sa table quelques intimes tels que Léon Bloy, Villiers de l'Isle-Adam, Lucien Descaves, Robert Caze, Henry Girard, plus tard Forain, les abbés Féret et Mugnier.

Huysmans, qui aimait à perpétuer les traditions et à faire toujours, par la suite, ce qu'il avait fait une fois, avait coutume d'emmener Landry, chaque année, la veille de Noël à Chartres. On arrivait dans la nuit et, après un repos de quelques heures à l'hôtel, on se rendait à la messe de l'aurore qui se célébrait dans la crypte de la cathédrale. Rien d'émouvant, à cette heure matinale, frigide de neige, comme ce contraste : l'entrée en cette chapelle souterraine, chaude de la lumière irradiante des cierges. On avait, là, la sensation d'une catacombe de la primitive Eglise... Après la messe, et une station dans la cathédrale, on errait par la ville, où subsistent tant de rues aimables de solitude provinciale et de charme conventuel; puis, après la grand'-messe, on repartait pour Paris, lestés d'un réconfortant déjeuner.

Landry, entre autres nombreuses lettres qu'il a de Huysmans, en conserve pieusement une, très antérieure à la conversion de l'écrivain, puisqu'elle est datée de 1886, château de Lourps, où est situé le roman *En rade*. On lira avec intérêt, j'en suis sûr, la description que Huysmans y faisait du château et qui est comme une épreuve avant la lettre, un premier état de la description du livre :

J'ai pris possession du château mort de Lourps, un château d'assez bel air, avec son pigeonnier, ses anciens fossés, ses deux cents chambres. Le parc, saccagé et acheté bribes à bribes par des paysans, est encore délicieux, revenu à l'état de nature, poussant des fleurs au hasard, plein d'allées de bois délicieuses pour des promenades lentes, — un bon rêve de verdure ensoleillée, une orgie de lierre mangeant des sapins bleus, une débauche de colombes et d'hirondelles vacarmant dans les combles du château des marquis de Saint-Phale, abandonné, ruiné, émietté, *exquis*, avec ses caveaux des vieux temps, ses espaliers, sa porte donnant sur une vieille église envahie de mousse et habitée par des corbeaux.

Voilà le côté romantique; l'endroit, je le savoure fort, rêvassant dans ces jardins solitaires et détraqués, passant de quiètes heures sur des gazons où l'on aperçoit les traces d'anciennes corbeilles rares.

Cependant Huysmans, après la crise morale qui survint dans sa vie, s'était retiré à Ligugé, près de l'abbaye, dans une maison construite sur ses indications, qu'il habita jusqu'à la dispersion des moines bénédictins. Il n'y vivait pas d'une vie érémitique, à vrai dire, et partageait la propriété avec des amis, M. et Mme Léon Leclaire, — les amis qui furent sans doute le plus près de son cœur.

Durant son séjour à Ligugé, il fit venir, à deux reprises, pour le voir en sa solitude, Georges Landry, qu'il appelait familièrement *le vieux forçat*, — forçat du bureau, sans doute, et de nombreux devoirs acceptés courageusement. C'est là que Landry comprit pleinement, — il se plaît à le répéter, — ce qu'étaient pour Huysmans ses amis Leclaire qui devinrent, comme par voie d'héritage, ceux du « vieux forçat », grâce à eux aujourd'hui libéré.

Georges Landry, je l'ai dit au debut de cet article, est avant tout un amateur de lettres, comme le fut cet autre ami de Huysmans et de Coppée, Alexis Orsat, cœur généreux et esprit d'élite. Mais je dois me borner... J'ai essayé de marquer les préférences littéraires de Georges Landry ; je puis ajouter que le « livre », tout livre, a pour lui une valeur propre en dehors de ce qu'il contient. Une édition de luxe, une belle reliure suffisent à créer de la joie dans ce cœur simple et docte, à allumer une flamme dans ces yeux clairs et fins. Et c'est un spectacle curieux que celui de cet homme modeste, épris de beauté vraie, dans le cadre que lui font ses précieux bouquins, un bois sculpté légué à lui par Huysmans, le portrait de l'auteur de *la Cathédrale*, celui de Barbey d'Aurevilly, celui de Coppée, celui aussi de Mlle Read, — un crayon du peintre Léon Ostrowski, qui rappelle la distinction des Lawrence et des Reynolds... Cette bibliothèque, surtout, qui vaut de l'or, Landry l'a créée lui-même tout seul, avec rien, ajoutant chaque jour un livre au livre de la veille, s'enquérant de l'ouvrage qui va paraître et lui assignant d'avance une place sur ses rayons.

On ne peut qu'être profondément touché de cet hommage « muet» rendu aux Lettres, que Georges Landry a servies à sa manière, dans les « services auxiliaires », si je peux dire. Celui-là, qui se confina dans l'emploi des confidents, mais fut le Pylade le plus dévoué des grands auteurs, ses amis, celui-là mérite vraiment le titre d'homme de lettres, usurpé par tant de médiocres. Il s'est borné à recueillir les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, à les aimer et à les faire aimer. C'est assez, je crois, et l'admiration vaut mieux que la vanité qui consiste à vouloir, comme disait Lamartine, qui, lui, du moins, en avait le droit,

Jeter un nom de plus à ce flot sans rivage...

GEORGES DRUILHET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie.

Gustave Fougères : *Athènes ;* Laurens. » »

Esotérisme.

Charles Adam : *De la Triade ou de la Loi des Lois ;* Bastia, Ollagnier. 1 »

Géographie, Voyages

Brieux : *Algérie ;* « Les Arts Graphiques ». » »

S. Fossey et J. Longnon : *Guide artistique et pittoresque de la Haute-Normandie ;* avec cartes, plans des villes et localités ; Delagrave. 5 50

Ad. van Bever : *La Normandie vue par les écrivains et les artistes ;* Michaud. 4 »

Histoire

Paul Boyer : *La Russie et les nationalités ;* Cerf. 1 »

Jean Desnoyers et Isaac Girard : *Journaux inédits,* publiés par Pierre Dufay ; Champion. 6 »

Eduard Meyer : *Histoire de l'Antiquité.* T. I. Traduit par Maxime David ; Geuthner. 7 50

J.-L. Reichlen : *L'Alliance franco-suisse ;* Lausanne, Biedermann. » »

Littérature.

Henri Heine : *Atta Troll,* traduit par Edouard Chanal. Préface du Professeur Ch. Schweitzer ; Figuière. 3 50

Paul Lombard : *Le Théâtre de Saint-Georges de Bouhélier et l'Avenir de l'Art tragique ;* Meissein. » »

Madame Roland : *Sagesse et Passion.* Avec une Introduction et des Notes, par Abel Gri ; Sansot. 1 60

Joachim Rolland : *Les Comédies politiques d'Eugène Scribe ;* Sansot. 3 50

Paul Théodore-Vibert : *Pierre Laleu ;* Schleicher. 3 50

Paul Verrier : *L'Isochronisme dans le vers français ;* Alcan. 2 »

Philosophie

L. Bardonnet : *L'Univers-Organisme* (*Néo-Monisme*) ; 2 vol. ; Ficker. 10 »

Poésie

Marc José de Chantal : *Par delà les yeux ;* Figuière. 3 50

Jean Stradiot : *A la Veuvole ;* Grasset. 3 50

Roman

Maurice Dekobra : *Les Mémoires de « Rat-de-Cave », ou du Cambriolage considéré comme un des Beaux-Arts,* Illust. de E. Saunier ; Ambert. 3 50

Flamant : *Les Mirages possibles ;* Sansot. 3 50

M. F. Lesoc : *Les deux Voies ;* Grasset. 3 50

H. Plieux de Diusse : *La Mulotte ;* Grasset. 3 50

Henri de Régnier : *Contes de France et d'Italie ;* Georges Crès. » »

Strarbach-Baudenne : *Sao Tiampa,* épouse Laotienne ; Grasset. 3 50

Sociologie

Léon Bollack : *La Loi mondiale de boycottage douanier ;* chez l'auteur, 147, avenue Malakoff. » »

Valeran d'Espic : *Quand Paris voudra ;* Jouve. 2 »

Docteur Casimir Maciejenski : *La Guerre, ses causes et les moyens de la prévenir ;* Giard et Brière. »

G. Miraben : *La Lutte antitoxique. La Fumée divine* (*l'Opium*) ; Giard et Brière. 4 »

Michel Pavlovitch : *Le Conflit Anglo-Allemand.* Préface de Hubert Lagardelle ; Giard et Brière. 0 60

F. Pontet-Brun : *L'Heure sonne !...* ; Messein. 3 50

Théâtre.

Henri Fauvel : *Sauvée ;* drame en 2 actes, en vers ; Rosier. 2 »

Varia.

Ch. Epry : *A la mer,* Plon. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Nouvelles langues indo-européennes. — L'Ame de Baudelaire. — Les Fouilles des forums des empereurs. — La sauvegarde d'un monument historique à Berne. — Pour Stuart Mill. — Le Sottisier universel.

Nouvelles langues indo-européennes. — Les explorations méthodiques et scientifiques qui sont poursuivies depuis quelques années dans l'Asie centrale, en particulier dans le Turkestan oriental et le Thibet, ont amené des découvertes fort imprévues, — les plus importantes qu'ait faites la linguistique indo-européenne depuis le milieu du XIXe siècle.

On a déchiffré, en effet, sur de vieux manuscrits, des documents écrits dans des langages jusqu'ici inconnus. Ces idiomes, qu'on a pu reconstituer par comparaison, appartiennent sans aucun doute à la famille indo-européenne, où ils se placent à côté du vieux perse, mais avec des caractères très spéciaux.

Bien que remontant, en moyenne, aux premiers siècles de notre ère, ils attestent une évolution beaucoup plus avancée que celle de toutes les autres langues aryennes à la même époque : ils avaient déjà perdu leurs finales, comme l'anglais et le français parlé actuels. Certaines racines permettent de trouver la transition entre le grec, le latin et le sanscrit, et corroborent les hypothèses anciennes des linguistes : ainsi on a retrouvé le type *suyos* qu'on avait reconstitué comme ancêtre du grec υἱός.

On a classé ces nouveaux idiomes en quatre groupes, dont les deux plus importants sont le sogdien et le tokharien. Ils étaient parlés au nord-est de l'Iran et dans le Turkestan occidental, mais ils se répandirent, aux VIIIe-IXe siècles, jusqu'au Thibet et en Mongolie. Cette extension des langues aryennes en Asie centrale au début du moyen âge est une véritable révélation.

§

L'Ame de Baudelaire. — Villiers de l'Isle-Adam fut, de tous les compagnons de Baudelaire, celui que l'élégante perversité du poète influença le plus profondément. Après des années, il était encore hanté par les plaisanteries féroces et les blasphèmes subtils de son ami. Témoin cette anecdote :

Villiers possédait par indivis avec Charles Cros un chien nommé Satin, laid et malodorant, qu'il chérissait tout particulièrement. Suivant une convention régulièrement établie, Satin appartenait une semaine sur deux à chacun de ses maîtres. Villiers, qui manquait tous les rendez-vous, allait ponctuellement chercher l'affreux animal chaque quinzaine. Il l'emmenait dans toutes ses promenades; il le caressait tendrement et, souvent, il poussait la folie jusqu'à le coucher auprès de lui.

Or, un jour que Villiers se promenait dans le jardin d'un ami, il aperçut, allongé dans sa niche, le chien de la maison qui agonisait lentement.

Emu de pitié, l'écrivain, précédé de la maîtresse du logis, s'approcha du moribond.

Soudain Satin, qui rôdait aux alentours, s'élance vers son congénère et par deux fois lui renifle bruyamment dans l'oreille. Dès cet instant, la mal-

heureuse bête, jusqu'alors résignée et tranquille, donna les signes de la plus frénétique agitation et trépassa comme un possédé.

— Avez-vous vu ! s'écria triomphalement Villiers. Satin lui a soufflé le Doute ! J'ai toujours présumé qu'il servait de refuge à l'âme de Baudelaire ; à présent, j'en suis certain.

§

Les Fouilles des Forums des empereurs. — Après le *Forum romanum*, le service des fouilles, à Rome, s'occupe de mettre au jour, dans la mesure du possible, les divers forums des empereurs qui, à l'exception du forum de Trajan, n'ont pas encore été dégagés : la *via Alessandrina*, entre autres, a été construite sur leur emplacement, au nord du *Forum romanum*.

Une fouille est effectuée en ce moment au forum de Nerva, près des deux belles colonnes surnommées les *Colonnaccie*. La base et la plinthe de la colonne située à l'ouest ont été retrouvées à cinq mètres de profondeur. La colonne cannelée a neuf mètres de hauteur, elle est toute d'une pièce, et sa circonférence à la base mesure trois mètres.

On va procéder, dans le voisinage, au dégagement complet de l'église *Santa Caterina da Siena*. Tout à côté, des excavations ont été creusées au pied de la *Torre delle Milizie* : on a pu déjà se rendre compte que celle-ci repose en partie sur des ruines romaines et en partie sur une antique voie dallée.

Ces fouilles, qui sont encore à leurs débuts, promettent d'être fort intéressantes. Il serait à souhaiter que toute une partie du quartier fût expropriée, comme on le fit, voici une trentaine d'années, en expropriant un bloc considérable d'immeubles pour dégager le *Forum romanum*.

§

La Sauvegarde d'un monument historique à Berne. — On vient d'inaugurer à Berne une fontaine dont l'histoire est assez curieuse.

Par décision populaire du 13 mars 1904, les citoyens de Berne décidaient l'érection d'un casino sur l'emplacement de l'ancien bâtiment universitaire : le projet comportait en même temps la démolition de l'ancien musée historique contigu au même immeuble, près de la Cour de l'Horloge.

Ce Musée historique, construit de 1772 à 1778 par Nicolas Sprüngli, était considéré comme un joyau de l'architecture du XVIIIe siècle : sa façade, notamment, était tout à fait remarquable. Aussi une vive campagne fut-elle menée dans les milieux artistiques et littéraires pour essayer de sauvegarder l'édifice. La municipalité bernoise se laissa facilement convaincre et élabora un nouveau projet qui conciliait la création du casino avec la conservation du Musée historique, dont la restauration devait coûter 65.000 francs.

Mais il fallait soumettre ce projet au vote populaire. En dépit d'une campagne de presse et de réunions publiques, il fut rejeté par vote du 25 octobre 1908.

La démolition devenait irrévocable. Mais les artistes ne se découragèrent pas. Ils se firent livrer par les autorités les matériaux de démolition et reconstruisirent fidèlement l'ancienne façade, sur la place de Thoune, sous

forme d'une fontaine monumentale, qui rappelle la Fontaine Médicis du Luxembourg, et qui vient d'être inaugurée.

Les frais de cette reconstitution ont été supportés par des particuliers, aidés par quelques subsides des autorités locales.

§

Pour Stuart Mill. — Stuart Mill passa les dernières années de sa vie à Avignon et y mourut. Il repose au cimetière de Saint-Véran, à côté de sa femme.

La cité des papes veut honorer la mémoire du grand philosophe anglais en lui élevant un monument.

Le Comité d'honneur constitué en vue de cet hommage est composé de MM. Raymond Poincaré et Ribot, de l'Académie française ; Georges Clemenceau, traducteur des œuvres de Stuart Mill ; Léon Bourgeois, ministre du Travail ; Emile Boutroux, de l'Institut ; Gabriel Séailles, professeur à la Sorbonne.

Les souscriptions au monument sont reçues à Avignon, 12, place Crillon.

§

Le Sottisier universel.

Les troupes présentent les armes, les clairons battent aux champs. — *Le Journal*, 2 juin.

C'est pour punir les gens du Kia-tchrin de ce premier meurtre qu'une petite expédition avait été envoyée du Setchouen sous les ordres de l'officier décapité, tué avec un de ses collègues, grâce à la trahison des auxiliaires thibétains. — *Le Journal*, 23 janvier.

LETTRE DE DANEMARK [titre]. — Christiania, 2 septembre 1912. — *Le Temps*, 8 septembre.

C'EST DU PROPRE ! [titre]. — La femme Chopin d'Haulchin est peu commode. Elle s'est livrée à des voies de fait sur le jeune Henri Pora et lui a en outre barbouillé la figure avec de la matière infecale. — *Le Réveil du Nord*, 12 septembre.

Capuern-les-Bains (Hautes-Alpes). A une heure de Bagnères-de-Bigorre, de Tarbes, de Luchon, de Lourdes. — Bibliothèque du Roman-Réclame. Annonces roses, p. 60.

Coquilles.

L'élan d'enthousiasme que les populations arabes et cerbères de la Tripolitaine ont montré. — *Le Journal*, 25 avril.

« Une belle œuvre se ressent comme un coup de poing dans l'estomac », me disait l'admirable sculpteur-postier Joseph Carriès. — *Mercure de France*, 16 août, p. 857.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo.

OFFICIERS MINISTERIELS

—

Ces annonces
sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

A adj. sur 1 ench., ch. not. Paris, le 8 Octobre 1912.
GRANDE PROPRIÉTÉ A THIAIS (Seine), av. René Panhard, près centre Choisy-le-Roi, av. bâtim. import. propre à tous usages. **Mise à prix : 75.000 fr.** — S'adr. ASSISTANCE PUBLIQUE, 3, av. Victoria, ou à Me G. MOREL D'ARLEUX, not. 15, rue St-Pères.

VENTE au Palais 12 Octobre 1° **IMMEUBLES RUE SAUSSURE,** 77 et 79 et **RUE CARDINET, 130.** Cce 437 m. 36. Rev. : 7.410 fr. Mise à prix : 130.000 fr. 2° **TERRAIN et CONSTRUCTIONS** 96 *bis*, rue des Arts à **LEVALLOIS.** Cce 685 m. M. à prix : 20.000 fr. S'adresser à Me FRANÇOIS, avoué et à Me FLAMAND-DUVAL, not. à Paris.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN,
DIEPPE et NEWHAVEN
PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare :
à 10 h. 15 matin (1re et 2e cl.) et à 9 h. soir (1re, 2e et 3e cl.).

Départ de Londres :

Victoria (Cie de Brihgton) à 10 h. matin (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.)
London-Bridge à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le dimanche (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir) 1re, 2e et 3e cl.).

Voie la plus pittoresque et la plus économique.

Billets simples valables 7 jours. 1re classe, 48 fr. 25, — 2e cla se, 35 fr. — 3e classe, 23 fr. 25.
Billets d'aller et retour valables 1 mois. 1re classe, 82 fr. 75. — 2e classe, 58 fr. 75. — 3e classe, 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

BULLETIN FINANCIER

La situation du marché financier reste excellente, puisque la politique intérieure e[t] extérieure nous présente un ciel sans nuages.

La rente française, pour des raisons profondes que nous connaissons tous, demeur[e] faible. Elle s'inscrit, coupon détaché, à 91.40. L'Extérieure espagnole s'avance à 94,35, l'Italien à 97,15. Le Turc unifié recule à 90,60.

Les fonds russes continuent leur ascension, le Consolidé 4 o/o à 94,90, le 4 o/o 190[1] à 93,50, le 4 1/2 o/o 1909 à 101,20, le 5 o/o 1906 à 106,90.

Les chemins de fer français sont dans une phase excellente : l'Est cote 934, le Lyon 1279,50, le Nord 1660, l'Orléans 1354, le Midi 1127.

Les Sociétés de crédit continuent à progresser : le Crédit Lyonnais s'avance à 1620, le Comptoir d'Escompte à 1040, la Banque de Paris à 1772, la Société Générale à 832, l'Union Parisienne à 1200, la Banque Française à 315. Le Crédit Foncier fléchit légèrement à 855.

Si rien d'imprévu ne vient brouiller les cartes, la prochaine campagne d'affaires ser[a] certainement intéressante et importante. Il est notamment question d'un emprunt russe qui s'élèverait à 1200 ou à 1500 millions. Sans doute aurons-nous l'occasion d'en parler prochainement avec plus de précision.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.